Au-delà du personnel

Illustration : Fabienne Meunier

Atelier de création libertaire
BP 1186
69202 Lyon cedex 01
Tél./Fax 04 78 29 28 26

Mai 1997

ISBN 2-905691-55-7

Au-delà du personnel

textes rassemblés par Corinne Monnet et Léo Vidal

Atelier de création libertaire

Corrigeant les épreuves de ce recueil, je (re)découvre combien il est difficile d'écrire « ces choses-là ». La parole bute sur les normes et les habitudes, la syntaxe se rebiffe, l'œil s'irrite. S'insurgeant contre les normes dominantes, il semble difficile de faire façon de la grammaire normativue. L'un ou l'autre se dit ou se disent ; allons-y donc gaiement.

Marianne Enckell

Introduction

Le projet de publier une brochure sur la transformation politique de la sphère du personnel est né fin 1994. Nous étions alors encore dans une relation d'amour où nous mettions en pratique la non-monogamie responsable. Notre désir mutuel de liberté et d'indépendance a fait jaillir de nombreuses questions sur le conditionnement social : les sentiments de possessivité, de jalousie ou de peur nous faisaient réfléchir aux normes en vigueur concernant l'amour, le couple et les genres féminin et masculin. Ces réflexions nous menèrent progressivement à une remise en cause du patriarcat dans toutes ses formes. Si cette remise en cause était d'abord d'ordre libertaire, notre

participation au camping antipatriarcal libertaire d'août 1995 a accéléré une prise de conscience féministe. Il ne s'agissait plus alors de dénoncer le conditionnement genré faisant de nous des femmes et des hommes avant d'être des individues, mais bien de s'attaquer aux rapports de pouvoir entre femmes et hommes. Malgré notre désir de liberté et d'égalité, nous étions forcés de constater que nous faisions partie d'une société où le genre est avant tout l'outil d'organisation hiérarchique des humains. La domination masculine est une des pierres fondatrices de notre société et elle structure toutes les relations humaines, que ce soit au niveau économique, politique, culturel, social, sexuel, affectif ou personnel. Force était de reconnaître cette structure patriarcale comme omniprésente et incontournable. Impossible d'oublier les genres, puisque nous nous heurtons au démenti permanent que nous donne la réalité des lieux de travail, de la rue, des bars, des cuisines ou des lits.

Nous avons lancé un appel à contributions pour une brochure afin de sortir de notre isolement et de dynamiser le mouvement libertaire qui se limite trop souvent aux luttes sociales publiques, ignorant (bien volontairement) les rapports de pouvoir dans la sphère du personnel. Quand il s'agit du personnel, les libertaires se trouvent souvent sur les mêmes bancs que le reste de la société patriarcale. Notre appel à contributions était autant un appel à l'aide qu'un appel à lutter contre toutes les formes de pouvoir.

Les réponses reçues, environ une soixantaine, étaient très diverses et souvent trop éloignées, voire opposées à notre approche commune. Nous cherchions à publier des écrits qui non seulement traitent de la sphère du personnel, mais qui développent aussi une approche féministe et/ou libertaire. De plus, nous voulions mettre en pratique le slogan « le personnel est politique » en publiant des articles écrits au « je » et témoignant de tentatives de transformation politique du personnel.

Malgré ces exigences, le projet de brochure est devenu un projet de livre comptant une vingtaine de contributions reçues ainsi que quelques reprises féministes qui l'enrichissaient, bien qu'elles datent des années quatre-vingt. Nous regrettons toutefois l'absence de contributions sur des sujets comme le Sida, les normes esthétiques, etc.

Une fois faite la sélection, il nous restait à donner forme à un sommaire. À découvrir une logique, des liens entre ces contributions venant de différents pays, écrites par des femmes et quelques hommes ayant des vécus bien

différents. Nous avons donc divisé le livre en deux parties. La première rassemble les contributions les plus théoriques qui permettent de comprendre et de déconstruire les structures mentales qui gouvernent nos vies, nos vécus, nos ressentis. Qu'il s'agisse d'amour, d'orientation sexuelle ou d'éloge libertaire de la diversité, il est nécessaire de poser des questions, d'y répondre, et de toujours en reformuler de nouvelles afin d'atteindre les racines de notre fonctionnement. L'amour, la fidélité, le couple ou la monogamie semblent tellement « naturelles » qu'on ne s'y arrête pas. Pourtant l'amour a une histoire, le couple a une fonction autant pour l'individu**e** que pour l'État et la monogamie sert très bien le patriarcat et les hommes concrets dans leurs relations. Quant à l'hétérosexualité, elle est bien plus qu'une simple orientation sexuelle. Elle est une norme qui opprime les lesbiennes, les bisexuel**le**s et les gays. L'hétérosexisme étouffe la voix des féministes lesbiennes qui, de par leur analyse et leur mode de vie sont plus aptes à déceler les mécanismes de l'hétérosexualité qui servent les intérêts de certains au détriment de certaines. Les bisexuelles féministes peuvent témoigner des différences relationnelles entre les femmes et les hommes et contribuer à la construction de liens entre les lesbiennes et les hétérosexuelles. Mais il s'agit, en tant que femmes, de rester vigilantes afin que les lesbiennes et bisexuelles ne se fassent pas utiliser par les hommes gays qui ont souvent peu d'intérêts pour la lutte des femmes. Finalement, dans le mouvement libertaire, il importe de développer une critique féministe qui fasse ressortir les mécanismes de domination au lieu de les noyer de façon classique (on verra après la révolution) ou de façon plus postmoderne (vive la différence, vive la diversité et surtout ne soyons pas trop politiquement correct). Si les anarchistes individualistes du début du siècle essayaient de développer une analyse des rapports de pouvoir femmes/hommes et plaidaient pour l'amour libre et la liberté totale des femmes, l'anarchisme actuel a perdu beaucoup de ces pratiques subversives et tient souvent une langue de bois comparable aux propos du Parti socialiste sur les sans-papiers et autres bouc-émissaires du capitalisme.

Afin de ne pas tomber dans un travers similaire, nous avons regroupé dans une deuxième partie des témoignages de mises en pratique, de luttes au quotidien dans les relations d'amour, dans des vies de femmes et dans des vies intimes de personnes qui refusent de se laisser porter par les vagues.

La remise en cause de la monogamie nous plonge dans les sentiments les plus profonds, ce qui exige un important travail sur soi et vis-à-vis des autres

qui rejettent ce choix de vie. Cette dynamique de liberté est au fond une quête de qualité relationnelle qui fait défaut à la plupart des relations classiques. Puis nous avons regroupé trois témoignages de femmes qui nous font partager non seulement leur itinéraire mais aussi leurs réflexions, ressentis et conflits internes face à différentes formes du patriarcat. La volonté de Corinne de vivre selon ses propres valeurs nous montre les difficultés mais aussi les joies liées à une mise en pratique concrète de l'anarchaféminisme. La confrontation violente de Sylvie aux pratiques et normes masculines en matière de sexualité témoigne de la puissance de la double morale sexuelle toujours en vigueur dans notre société « libérée ». Noémie décrit les fonctionnements au sein d'une boîte de strip-tease et analyse ses ressentis en tant que féministe libertaire qui décide de travailler dans un peepshow, avec tout ce que cela peut représenter pour une féministe. Finalement, les six dernières contributions abordent le poids du regard social sur l'individu**e** (qu'il s'agisse du poids puritain sur les féministes, ou du poids féministe sur les lesbiennes S/M). Nicolas, ayant vécu la transsexualisation, décrit avec finesse les mécanismes du regard social en ce qui concerne le genre. Claude, Christel et Morgane partagent avec nous une partie de leur rapport à soi.

Voici rapidement le programme que nous vous proposons. Plutôt que de décrire longuement nos analyses et perspectives, nous préférons vous renvoyer à nos articles respectifs qui décrivent nos projets de vie politiques sur ces thèmes dits personnels. Il va de soi que ce livre n'est qu'un pas parmi d'autres dans notre lutte personnelle/politique contre le patriarcat. Depuis plusieurs années, Corinne milite surtout dans des collectifs féministes non mixtes tandis que Léo cherche un chemin entre engagement individuel et lutte collective. Nous espérons que ce livre permettra des dynamiques individuelles et collectives, et nous encourageons les personnes désirant travailler sur les thèmes abordés dans ce livre à nous contacter. Finalement, nous désirons remercier les auteur**e**s et l'ACL qui ont rendu possible ce livre ainsi que Gilles, Cédric, Fabienne, Naomi et Karin pour l'aide apportée.

Corinne Monnet et Léo Vidal

Éléments
pour un cadre politique

Pour une critique de l’exclusivité amoureuse

Joris

Esquisse de réflexion sur l’amour *

Pourquoi ce texte sur l’amour, pris dans son sens le plus vaste qui soit, et sujet difficile s’il en est ?
Pour une raison au départ très simple : ce texte est en effet ce que je pourrais appeler un « cri du cœur de la raison » face aux aberrations et aux injustices criantes générées par les sentiments amoureux de quelque sorte qu’ils soient, et aussi (ce que je tiens à souligner et qui est très grave à mon avis) entièrement cautionnées par la société et la morale.

* Contribution reçue suite à notre appel.

Ce que j'entends par aberration, précisons-le tout de suite, c'est une tendance (au mieux démarches, comportements, réactions… au pire morale ou idéologie) qui tient d'une source totalement irraisonnée et hors de toute logique. Cela ne suppose évidemment pas forcément la méchanceté consciente de la personne concernée, mais simplement la nécessité de « décortiquer » un peu le phénomène en question et de remettre les choses à leur place.

Il ne s'agit pas de grandes aberrations dans le style « il délaisse femme et enfants pour partir avec sa maîtresse » ou « il se suicide parce qu'il a été plaqué »… (où là, effectivement, on reconnaît volontiers le côté « fou », pathologique de la chose), mais d'anomalies cachées, de comportements d'apparence beaucoup plus modérés, d'autant plus insidieux qu'ils se trouvent normalisés, justifiés même par la morale et les usages sociaux, de telle sorte qu'il apparaîtrait même inconvenant dans certains milieux de les contester.

Je ne suis pas à proprement parler un écrivain-philosophe-essayiste… ou quoi que ce soit de ce genre, mais simplement quelqu'un qui a pris l'habitude de réfléchir sur tout ce qui peut nous arriver dans la vie (événements, comportements, société…) en dehors de tout embrigadement moral, et qui a réalisé combien cela pouvait être primordial pour avancer dans la vie. Savoir ce que l'on fait, et pourquoi on le fait (oui, c'est tout à fait possible).

Les quelques réflexions qui vont suivre me sont donc venues à la suite d'expériences ou d'observations :

Comment un type qui commence à sortir avec une fille (de façon tout à fait légitime au départ) peut-il prétendre supprimer dix ans d'amitié entre cette dernière et un autre homme ? La liaison amoureuse a-t-elle réellement le droit de préséance sur la relation amicale, et sur quoi éventuellement se fonderait-elle ?

Pourquoi associe-t-on systématiquement l'amour à certains comportements égoïstes, à tel point que l'on remettra en question mon sentiment si je choisis, moi, de respecter la liberté de celui que j'aime ?

Pourquoi devrait-on subir des agissements plus que désagréables de la part d'une personne qui se prétend amoureuse, simplement parce qu'on lui a opposé un refus ? Où est le respect là-dedans, et pourquoi cherche-t-on à justifier (!) tout cela ?

Ce qui m'inquiète beaucoup dans ce genre de situations (qui ne sont pas les seules d'ailleurs), c'est que l'on tente de justifier ce qui n'est pas justifiable. Tout au plus peut-on l'expliquer (ce que j'essaye de faire ici).

Première chose : qu'est-ce donc que ce fameux « amour » ? À quel moment et dans quelles circonstances parle-t-on d'amour ? (Excellentes questions, je vous remercie de me les avoir posées !) Je ne m'étendrais pas sur le sujet, car ce n'est pas à proprement parler celui de ce texte, et il est vrai qu'il nécessiterait à lui tout seul un livre entier. Cependant, il me semble avoir trouvé un point commun qui relie des sentiments aussi apparemment diversifiés (voire opposés) que celui de l'amant pour l'objet de son désir, du croyant pour son Dieu, des parents pour leurs enfants, de l'esthète pour une œuvre d'art… ou même (dans une certaine mesure) du maître pour son animal. En effet, dans toutes ces situations où il est question d'*amour*, une chose ressort : il s'agit à chaque fois d'un sentiment totalement incontrôlé, souvent injustifié (et de toutes manières donné comme injustifiable de nature), subjectif en diable, totalement indépendant du raisonnement. « C'est un enfant de Bohème. »

Deux remarques quand même :

D'une part, ce caractère incontrôlé et injustifiable me paraît constituer le seul aspect pouvant caractériser *l'amour en général* (je ne tiens donc pas compte des mille et une manière d'aimer).

D'autre part, cette même caractéristique, à mon avis, différencie nettement le sentiment amoureux du sentiment amical, lequel bien que souvent doté d'une composante réellement affective, reste beaucoup plus lié à l'estime et au mérite. Une amitié se justifie, pas un sentiment amoureux.

Troisième chose, on s'aperçoit que l'amour dépasse de loin le simple cadre de la relation de couple, et que l'acception du terme (du moins celle qui est la mienne à l'heure actuelle) reste très large.

Dans tous les cas, il est donc quasiment « interdit » de se poser des questions (c'est flagrant pour les religions ou autres idéologies du même genre ; on le dissimule plus ou moins bien dans les autres cas). On doit l'accepter comme un dogme et ingurgiter sans broncher toute la morale qui va avec, même si c'est au mépris du bon sens.

Mais qu'est-ce en réalité que l'amour, sinon un simple dérangement psychique, qui peut nous faire perdre le contrôle de nous-mêmes et le sens des réalités ? Une sorte de dépendance « pathologique » vis-à-vis de quelqu'un ou de quelque chose, semblable à la dépendance vis-à-vis d'une drogue… Autant on admet le caractère anormal de la dépendance à la drogue, autant l'amour rend la société aveugle au même titre que l'amoureux : aberrations donc, non-respect de la liberté, valeurs amoureuses traditionnelles en désaccord total

avec la nature humaine (problèmes classiques de la vie de couple liés à son aspect relationnel souvent forcé, souffrances réciproques dues à la « nécessaire » exclusivité amoureuse et à son corollaire, la possessivité jalouse…).

Ceci dit, je désire cependant atténuer la noirceur du tableau évoqué jusque-là (!), et rendre justice au sentiment-émotion, qui joue un rôle très important dans notre fonctionnement (non, rassurez-vous, je ne l'oublie pas !). Des sentiments violents comme la colère, l'angoisse ou la peur sont là pour nous pousser à réagir instantanément dans des situations de danger extrême. Que deviendrait en effet notre monde sans émotion ? Un monde sans excès, sans mouvement social, sans création artistique, sans chaleur d'aucune sorte… Quand on tente d'imaginer par ailleurs ce qu'aurait pu donner notre même monde, amputé de toute réflexion raisonnée, on se rend vite compte qu'émotion et réflexion sont en réalité deux composants absolument indispensables l'un à l'autre. L'essentiel en fait serait que la réflexion (la raison) ne nous transforme surtout pas en robots glacials, et que les émotions, quant à elles, ne nous fassent pas faire n'importe quoi en nous privant de tout esprit critique. S'il faut assurément être capable de laisser parler l'émotion (et donc l'amour, puisque l'amour est 100 % émotion), il faudrait aussi être capable d'en garder le contrôle permanent, et ne pas la laisser déborder l'« autorité » et prendre le commandement du navire. Or, si la capacité de contrôle du raisonnement sur l'émotion me paraît malheureusement assez indépendante de la bonne volonté des individus, on peut en revanche susciter la critique et la mise à distance vis-à-vis de la morale. Mais revenons à nos moutons.

L'amour, que je pourrais donc qualifier de dépendance affective irraisonnée à un être (humain, animal, imaginaire…), à une chose ou même à une notion, peut en fait revêtir tous les degrés d'intensité (je les ai moi-même vécus), de la simple petite attirance à l'amour-fou. Il peut être évolutif, s'insinuer sournoisement, éclater comme un soleil, disparaître, revenir. Il peut aussi (et ça, je le sais d'expérience) se porter sur deux ou même trois personnes, de façon aussi sincère pour les unes que pour les autres. Le sentiment amoureux (pris ici dans son sens « classique ») relève en effet du plus profond de l'individu et ne peut être qu'une affaire personnelle. Autant d'êtres humains, autant de manières d'aimer. En ce qui me concerne, il m'est arrivé d'aimer deux personnes à la fois. S'agissant justement de deux personnes différentes, avec leur identité propre, leur être, leur vie passée, leurs charmes respectifs, je ne peux de toute évidence éprouver deux sentiments radicalement diffé-

rents eux aussi, rigoureusement incomparables. N'en aimer (choisir) qu'une relèverait de la négation de l'autre dans son identité.

Dans le même ordre d'idées, je me permets de penser que l'amour-passion classique, tel que nous les inculquent les idéaux issus de la culture judéo-chrétienne, reste une illusion, une monstrueuse tromperie que l'on se monte à soi-même. En effet, peut-on réellement appeler amour une relation où l'on s'autorise délibérément à piétiner la liberté de l'autre (la liberté est quand même le tout premier des droits mentionnés dans la Déclaration des droits de l'homme !). Encouragé en cela par le soutien absurde de la morale, on nie la personnalité du partenaire pour mieux s'approprier son image idéalisée… Le sentiment se portant ainsi sur une idéalisation personnelle de l'aimé**e**, on en arrive en réalité (là encore !) à une véritable négation de l'autre dans son identité propre. (Je précise bien une fois de plus que la jalousie en elle-même, si atroce soit-elle, pourrait se voir réduite à une simple souffrance mentale, si les principes moralisateurs ne s'en mêlaient point). On ne pardonne rien, on ne cherche pas à comprendre l'autre dans sa différence ; en clair, l'amour semble souvent incompatible avec le simple respect. Est-ce normal ?

Le plus étonnant, c'est que si l'on accepte enfin de considérer la relation amoureuse d'un œil plus lucide, plus objectif, on se rend vite compte que ladite relation, loin de se désincarner froidement, y gagne au contraire en sincérité et en chaleur : ce contrôle raisonné, celui-là même qui peut conduire à une indépendance ou à des propos parfois un peu douloureux pour l'aimé**e**, se révèle en réalité le seul qui puisse réconcilier l'amour avec le respect et la véritable justice, sans possessivité, sans violence, sans reproches injustifiés. De cela, on devrait se souvenir un peu plus souvent.

Je terminerai enfin en évoquant une dernière fois l'amour très spécifique du croyant.

Le parallèle entre ce dernier et l'amour charnel classique est en effet assez intéressant à établir, dans la mesure où dans ce domaine, à textes religieux égaux ou presque, chaque croyant a aussi « sa » manière de croire et d'aimer son Dieu. Chacun y trouve son compte en harmonisant sa croyance (son amour) avec ses penchants, autant que faire se peut, bien sûr. Il est notable que les religions monothéistes engendrent le même phénomène d'exclusivité dans l'amour, et là aussi l'aberration des comportements extrémistes, du fait d'individus dépersonnalisés, dépossédés de tout pouvoir de réflexion, d'analyse ou de critique. D'autres en revanche arrivent à « danser dans les chaînes »,

tels les philosophes des XVIIe et XVIIIe siècles, que j'admire pour leur capacité à développer une grande indépendance de pensée malgré leur adhésion aux religions catholique ou protestante.

J'en profite au passage pour souligner l'ingéniosité dont peut faire preuve le raisonnement, lorsqu'il se trouve dépassé, pour « composer » avec l'ennemi et utiliser des voies détournées pour garder un aspect logique dans l'ensemble. Et ce pour le meilleur (comme j'ai pu le souligner plus haut), mais aussi hélas pour le pire (les théories intellectuelles racistes, basées sur le plus primaire des réflexes, en sont malheureusement un bon exemple). Il ne faut pas oublier qu'à l'irrationalité de l'amour répond, comme un écho ou parfois un aboutissement, l'irrationalité de son alter ego, la haine.

Marie-Odile Marty

La cage mentale *

Au bout de la « mort de la famille », au bout de l'essoufflement des expériences de vie communautaire, s'est ouverte l'ère du couple. Si désormais la famille porte les péchés du monde, le couple en revanche apparaît comme l'aube d'un jour nouveau. Il transcende l'institution et comble le fossé qui séparait mariage et union libre. En fait, si le couple émerge comme forme de sociabilité, dernier avatar du rétrécissement du tissu social autour de l'individu, il est le signe d'une connexion supplémentaire de la famille. Du même coup, il est devenu le paradis, et l'enfer, de l'Affectif et du Social.

* Contribution reprise de *Autrement*. Dossier n° 24, avril 1980.

Le processus de déstructuration de la sociabilité publique avait marqué une pause dans les années soixante-dix : nombre d'individus s'étaient mis en mouvement pour chercher leur identité dans la rue. Aujourd'hui, dans la rue, on ne retrouve plus grand-chose. Femmes et hommes retournent à leur couple, le seul lieu où ils peuvent encore se croire à l'abri. Même quand c'est le « bazar affectif » , du moins est-ce le leur.

Roméo et Juliette, enfin sans famille, peuvent filer le parfait amour entre le centre commercial et le deux pièces dans une. Ils ont échangé l'emprise directe des familles contre l'emprise voilée de l'État.

Ce faisant, ils sont alors définitivement ligotés l'un à l'autre, beaucoup mieux qu'avec le blanc-seing de l'église et de la mairie : la peur du vide social, la peur d'être réduits à quelques numéros anonymes, couchés sur des listings d'ordinateur, les condamne à l'amour à perpétuité.

Le couple est pris dans une contradiction subtile : s'il est, pour l'individu, le dernier rempart contre l'État, il est en revanche, pour l'État, un moyen privilégié d'emprise sur l'individu. Cette contradiction se renforce grâce à un autre phénomène qui vient s'articuler sur le rétrécissement de l'espace social : la perte du sens.

Les solidarités sociales qui organisaient pour l'individu une vision du monde et de soi-même, un système de valeurs donnant sens à ses conduites, sont rompues. Le sens n'est plus un acte collectif et politique, inscrivant une histoire commune. Il est devenu, lorsqu'il existe, un acte individuel et privé, enfermé dans la rencontre affectivo-sexuelle qui seule parvient encore à donner goût à la vie.

Ceci a des effets considérables, tant dans l'ordre du social que dans celui de l'individu : si le couple apparaît comme un moyen privilégié de créer du lien social, l'affectif et le sexuel qui le fondent vont devenir les substances de base dans l'alchimie de ce lien. La fantasmatique du sexe et de l'affectif envahit le champ du social et du politique, privant les individus de leur *mémoire d'histoire,* de leur ancrage dans une époque et dans des événements.

« Aux armes citoyens. » – Citoyen… ce mot est quasiment tombé en désuétude, tandis qu'à l'école l'instruction sexuelle va remplacer l'instruction civique. L'individu, désapproprié de sa dimension politique, n'est plus qu'un précipité affectivo-sexuel, et le couple le lieu où il peut réfugier cette existence univoque.

Le couple devient alors un vrai bazar affectif, sans porte ni fenêtre, un terrain vague emmuré où se perdent l'amour, le social, le politique, la vie. Le système du bazar est régulé de telle sorte que la sortie est une épreuve difficile : il faut consacrer une telle énergie à maintenir cette situation que cela augmente la dépendance par rapport à elle.

Et cette sortie est tellement coûteuse pour le sujet qu'après un *no man's land* frileux il se réfugie vite dans un autre bazar. L'enfermement dans le bazar, ou dans des bazars successifs, produit alors une incapacité à imaginer d'autres modes d'organisation et permet d'entretenir et de fortifier le système du bazar.

Du repère au repaire

Le couple, lieu du sens : l'amour, récité sur le mode de la libération et de l'irrationnel, de la créativité, du trans-social, ou de l'asocial. P. Meyer, dans *l'Enfant et la raison d'État*, dit à propos de la famille qu'elle est, pour l'individu directement affronté à l'État par la perte des solidarités sociales, « une forme de sociabilité encore (…) épaisse ». Dans le rétrécissement de la famille au couple, le couple a hérité de cette épaisseur dernière, de cette opacité, opposant encore pour l'individu une fictive barrière à l'emprise totalitaire de l'État.

Lieu du repaire et du repère. Mais l'épaisseur est mythique. L'opacité ne recouvre vite que la nuit. Le couple, comme lieu social qui n'a plus que l'affectif et le sexuel pour se bâtir, ne se fonde que sur le fait que chaque individu met réellement dans ce lieu tout son sens de sujet. Bâti sur la propriété du sens de l'autre, c'est un repaire qui couve la mort en son sein. C'est un repère qui ne fonctionne qu'au prix de la mutilation de l'individu de tout son déploiement potentiel, de l'arrêt mesuré de son itinéraire aléatoire, au profit d'un trajet balisé, finalisé, prévu, et contrôlé par l'autre.

La réappropriation par l'individu de son sens, de sa parole, de son itinéraire, est une mise en péril du couple qui n'a rien d'autre pour soutenir son existence que ce cannibalisme réciproque.

Le mythe de l'amour qui « va de soi » occulte l'enjeu que représente le sens dans la société actuelle. Le sens, le repérage de soi, la capacité de représentation de soi, est l'enjeu central du couple.

Mais ce sens, le couple n'a que très rarement les moyens de le produire : c'est un véritable bazar affectif qui s'installe progressivement par manque de

moyens de repérage. Se crée alors rapidement un cercle vicieux entre cette absence de moyens de repérage et la privatisation rendant nécessaire une opacité et une fermeture maximale.

Comme on l'a dit plus haut, il n'y a plus de sens collectif et historique, donc il ne peut être qu'individuel, et pathologique. Comment penser ce sens individuel ? et avec quoi ?

Ce dont hérite le couple, sa « dot » culturelle, est un héritage mort, qui non seulement ne lui donne pas les moyens de penser le présent, mais même l'entrave, vient faire écran aux situations auxquelles il est confronté.

Par ailleurs, l'hypertrophie de l'affectif, due à sa concentration sur une personne, crée un fantasme de surpuissance de l'autre sur soi et de dépendance. La réalité de l'autre est envahie par l'attente et le rêve. L'autre est moins important que les rêves dont il est le support.

Et pourtant, au moment de la rencontre, c'est bien une intuition de son propre sens qui se joue, mais qui est bien vite étouffée. Le mythe de l'amour gratuit et irrationnel interdit de se représenter l'autre comme utile pour sa propre identité.

Le fil noué spontanément au moment de la rencontre s'effiloche rapidement.

Le bazar affectif

Et pourtant, dans le couple, l'autre est le lieu d'identification, et le lieu de la mémoire. Il est l'œil qui suit le trajet, le témoin de l'histoire et donc le dépositaire de la trace. Il est non seulement le miroir qui permet de s'intégrer mais, également, la mémoire de soi. Mémoire de l'histoire, mais aussi mémoire d'une origine, de cette image positive de soi, trouvée dans le regard de l'autre au moment de la rencontre.

Ces mémoires sont emmagasinées par l'autre, les objets communs, les souvenirs, traces éparses, et l'autre est indissociable de leur souvenir, et s'arracher à l'autre, c'est s'arracher la mémoire, les traces de soi, le lieu témoin du trajet. Ou tout au moins de cette part de vie, de ces années vécues dans le couple. Car il n'est pas question d'avoir une histoire antérieure à la rencontre. L'amour est aussi l'amnésie obligatoire sur le passé de chacun. Tout se passe comme si l'individu naissait avec le couple. L'appropriation de l'un sur l'autre passe aussi par le fantasme d'être le démiurge de l'autre, le créateur de l'autre.

Et cela ne souffre aucune extériorité : l'autre n'a jamais existé, avant, dans d'autres rencontres. Et dans le temps présent, il n'est pas question que l'autre trouve son sens ailleurs, ce lieu du couple étant la seule vraie référence, celle qui façonne l'individu à sa propre image.

Le couple réduit est le lieu où se construit cette représentation de soi, des autres, du monde. Et un système de valeurs commun – ce système de représentation et de valeurs, une pensée pour deux, une culture pour deux – est ce qui permet l'emprise de l'un sur l'autre.

La perte des rôles sociaux traditionnels est une perte de repère d'identification. On est dans un système où le rapport n'est plus réellement médiatisé par des rôles, des normes de comportement précises, faisant l'objet d'un code explicite et connu. Dire qu'il y a perte du code explicite de relation ne signifie pas pour autant qu'il n'y a pas de règle intériorisée par l'individu. Le fonctionnement irrepérable du bazar affectif, producteur de représentation, est donc la résultante à la fois de l'interaction entre deux sujets, deux histoires faites et en train de se faire, mais aussi de toutes ces bribes de codes sociaux, de modes d'être, de valeurs, de culture, intériorisées, anciennes et caduques, l'héritage mort.

Échec et mat

La représentation est donc un enjeu fondamental dans la relation et son maintien. Mais tout un ensemble de facteurs empêche de penser et de voir l'enjeu. La mise hors social de ce lieu, la psychologisation des rapports, et le mythe de la gratuité des rapports affectifs qui évite de se voir dans une économie d'échange où l'enjeu est l'identité, et où le système de rapports est un rapport de pouvoir.

Le jeu de pouvoir qui va s'exercer sur la production de sens pour les deux partenaires est difficilement repérable de l'intérieur, occulté par l'amour naturel et gratuit d'une part, et l'absence de médiation d'un code cohérent et reconnu, d'autre part. Mais il s'agit bien d'un jeu de pouvoir, c'est-à-dire d'un équilibre dans le rapport d'appropriation mutuelle, où chacun tire son pouvoir d'être ou de se maintenir, pour l'autre, source du sens.

Dans ce jeu, le gagnant est celui qui parvient à être le plus producteur de sens commun. Plus les protagonistes sont différents, psychologiquement et dans leurs origines socio-culturelles, plus il y aura de conflits d'autorité pour

l'établissement de la norme, à moins de soumission totale de l'un des deux. En revanche, plus ils seront semblables, plus le sens et la norme produits seront pour l'autre source de reconnaissance de soi et de moyens d'action. Mais ici, le mécanisme d'aliénation est tout à fait subtil, parce que le pouvoir qui s'exerce porte moins sur le contenu de la norme que sur l'acte de production, le gagnant étant donc celui qui maîtrise cet acte de production. Par là, il empêche l'autre de se créer un sens pour soi-même.

Dans ce jeu de production et d'interprétation du sens, les armes ne sont pas égales. Le fait de s'investir dans un lieu extérieur au couple, le travail par exemple, permet de se constituer une contre-image, ou une autre image, et éventuellement un autre langage. La capacité de manipuler les référents culturels de l'autre, la capacité de légitimer son discours interprétatif et sa prise de pouvoir par un discours faisant autorité à un moment. Autant de sources de pouvoir, cachées et d'autant plus efficaces. Autrement dit, sur cette scène, malgré le sempiternel refrain sur la perte de soi, le don de soi, etc., bien au contraire, plus on a une identité fortement constituée, plus on est gagnant.

Mais cet exercice du pouvoir fonctionne différemment selon les modes d'organisation. Comme tout système social, le système du couple fonctionne sur des logiques stables qui régulent l'intégration et gèrent le fonctionnement des relations. On peut comparer ces modes de régulation dans le couple à ceux de l'entreprise : le paternalisme et les « relations humaines ».

Le paternalisme comme mode d'organisation (division des rôles, fonctionnelle et hiérarchique, pouvoir au « chef de famille », etc.) a été largement critiqué. Mais la critique n'a jamais mis en question le couple, mais seulement son mode d'organisation, sauf dans certaines communautés dont c'était un des objectifs. Beaucoup de communautés ont eu pour effet de produire des couples, et les difficultés vécues dans la période communautaire l'ont prodigieusement renforcé comme lieu de refuge.

Le deuxième modèle de management des relations correspond à la période « relations humaines » en entreprise : se développe l'idéologie de la communication et de la parole « libre », mais l'organisation des rapports et du système, ne change pas (de même qu'en entreprise l'organisation du travail et de la hiérarchie n'est pas changé). Ce mythe de l'égalité dans la parole et de sa capacité magique à transformer les choses, la morale de la transparence, occulte totalement le fonctionnement réel du pouvoir. Les critiques portent sur l'inégalité de parole, mais ce qu'on revendique, c'est le rééquilibrage dans la capacité à manier la parole.

Or, cette parole a des effets de renforcement de la cage mentale. Si le « paternalisme » faisait une cage à barreaux, les « relations humaines » fabriquent une cage de verre, qui donne l'illusion d'une absence de barrière entre le dedans et le dehors. Mais la barrière est renforcée : d'une part la transparence est un excellent moyen de contrôle qui permet d'anticiper ou de parer à tout dysfonctionnement du système. Par ailleurs, la parole banalise la réalité des différences de position de pouvoir, puisqu'elle pose une égalité imaginaire, et qu'elle occulte même totalement l'exercice interne du pouvoir.

Dehors, « ça craint »

Il y a un effet d'enfermement supplémentaire, par l'extrême difficulté à sortir du couple. Sortir, c'est d'une certaine manière sauter dans le vide.

Tout l'affectif du sujet étant concentré dans le couple, c'est le vide affectif et la capacité à vivre sans miroir, sans mémoire, sans caisse enregistreuse de soi, et à penser par soi-même.

Mais c'est, inextricablement, la perte du peu d'espace social qui est en question. Puisque tout l'espace social est concentré dans le couple, la sortie du couple c'est la sortie de son espace social propre, les amis et relations étant celles du couple devenu centre d'échanges sociaux. Dans les sociétés où la sociabilité de base est solide, l'individu qui opère une rupture du couple ne perd pas pour autant son espace social, et c'est vécu sur un mode moins dramatique.

À l'heure actuelle, l'affaiblissement des valeurs anciennes fait que les normes religieuses ou laïques ne sont plus utilisées pour maintenir les murs du couple. Mais point n'en est besoin. Les murs tiennent tout seuls, par la peur du « désert » de l'autre côté, de l'extérieur, où l'on se vit comme impossible.

Cette peur est actuellement un levier d'inertie puissant. Dans le couple elle est fondamentale : même si, dans le bazar affectif, on ne trouve plus à s'approvisionner, on y dure, par la peur de ce que l'on risque à sortir. Et généralement, on ne sort que lorsqu'on s'est assuré une autre cage, et non pas, pour soi, pour se reconstituer un espace propre, un trajet propre.

La culpabilité participe de la pression à l'enfermement : sortir, pour l'un des deux protagonistes, c'est prendre le risque, pour soi, de casser son lieu d'identification psychologique et social. Mais c'est casser dans le même mouvement celui de l'autre, et des enfants s'il y en a. L'autre peut éventuel-

lement se refaire une autre cage, mais pour les enfants, la perte du couple parental comme unité, c'est la perte du groupe de référence premier et ils seront ensuite nulle part, entre deux cages.

Dans le système de dépendance complexe et subtil que représente l'amour mis à la sauce du couple, c'est donc celui qui est le moins dépendant qui a le plus de pouvoir. Cela est occulté par le développement de la morale de la dépendance, qui est inséparable de la notion de couple, et qui s'exprime par les « nécessaires » concessions, les contraintes qu'il faut bien « assumer » de la vie commune, etc. Le couple récité sur le mode de la dépendance est superposé à l'amour récité sur le mode de la « libération ».

Or ce rapport de dépendance qui structure l'organisation interne du pouvoir est lié aux ressources que chacun a pour sortir. L'aliénation « nécessaire » des femmes, ici, n'est sans doute pas aussi simple. D'une part parce que, dans le couple, il y a échange subtil d'aliénation et non pas aliénation univoque. D'autre part parce que ce qui structure l'aliénation maximale, c'est la minimisation des ressources, et en particulier les moyens de la sortie possible.

Ces moyens fluctuent pour des logiques internes aux individus, internes à l'interaction dans le couple, mais également externes. On peut faire l'hypothèse que, jusque vers quarante ans, ce sont plutôt les femmes qui risquent le moins à la rupture du couple : les hommes sont tout occupés à se fabriquer une carrière sociale et professionnelle dans laquelle le couple est une pièce maîtresse et sa perte une fragilité. D'une part, la sécurité qui y est vécue comme lieu stable d'identité et de reconnaissance permet de prendre des risques à l'extérieur et de mobiliser son énergie à l'extérieur. D'ailleurs la mise en couple, juridique ou pas, est un certificat de conformité indispensable. Ceci joue certainement pour les femmes mais à un degré moindre.

Pourtant, dire que la femme a des ressources en pouvoir ne signifie pas qu'elle les utilise : pour s'en servir il lui faudrait trouver d'autres images possibles d'elle-même que l'identité de mère ou de femme-de. Il lui faudrait aussi déjouer la morale de la dépendance et du don de soi.

La situation s'inverse plus tard quand l'homme a suffisamment d'identité sociale, professionnelle et personnelle pour pouvoir sortir de la cage sans perdre son nom. Tandis que pour la femme qui n'a d'autre nom que celui qu'elle a acquis dans l'espace du couple, la situation est inversée. La perte d'identité sociale s'articule sur deux autres pertes : celle d'une capacité professionnelle à reconquérir après les années où l'on s'est consacré à

entretenir le « foyer » et par ailleurs celle de sa valeur marchande corporelle : l'âge est une ressource en pouvoir énorme. Le système de miroir du couple vaut également pour l'extérieur. La femme jeune-et-belle est pour l'homme une réassurance permanente de sa propre identité, une image positive de lui à l'extérieur.

L'homme qui sort du couple autour de 40 ans a donc tous les moyens de se « refaire une nouvelle vie ». Il a, pour se refaire une cage mentale, un large éventail de femmes possibles de 7 à 77 ans. Et son identité professionnelle étant conquise, il peut se consacrer plus attentivement aux joies du foyer et même recommencer une famille.

Il n'en va pas de même pour la femme après 40 ans, dont les magazines disent que « la vie est brisée ». L'image est bien signifiante : si le couple est le dernier lieu d'identité où elle se reconnaisse vraiment, la perte du couple c'est la perte totale d'identité et le corps-là ne peut plus fonctionner comme moyen de réassurance.

Donc le couple engendre le couple : si la perte des solidarités sociales est due à un enchevêtrement complexe de facteurs macrosociaux, le couple y ajoute sa pierre tombale. Le couple comme atome social s'isole pour maintenir son noyau d'intégration par la dépendance mutuelle, et n'organise ses relations que par rapport à d'autres cages qui ne le mettent pas en péril.

Il y a donc un jeu, nécessaire à sa survie, de renforcement de la privatisation et de l'opacité. Le mythe durable de l'affectif et du sexuel comme échappant au social occulte leur réalité profondément sociale. Hauts lieux de culture et de socialisation qui codifient l'accès à l'identité, à l'autre, le rapport au corps, au sexe, etc. L'extrême intériorisation de ces modes sociaux d'être contribue à leur « bon » fonctionnement et au maintien d'un ordre social profond. L'amour récité sur le mode de l'irrationnel renvoie aussi à cela : s'interdire de repérer que la relation amoureuse est en fait une mécanique de haute précision, participe au modèle type.

Le dysfonctionnement même du couple est remis, lui aussi, dans la machine à fabriquer du couple : en l'interprétant comme « maladie », à soigner à l'aide de psychothérapies et de « conseils », les spécialistes de la psychologisation ne se taillent pas seulement un marché substantiel. Ils contribuent à leur manière à réduire l'écart entre la réalité et le modèle type qui range soigneusement le sexe et le cœur dans l'armoire du couple.

Le couple engendre le couple : la perte de représentation de son sens propre pour l'individu conduit à une perte de capacité d'action et ne lui permet pas d'imaginer de nouvelles formes de relations et d'organisation. Si le couple est d'abord une unité de consommation de biens et de services, il fonctionne de la même manière dans l'ordre de la pensée : par l'incapacité à laquelle il réduit les individus à penser pour et par soi, il les accule à penser conformément aux appareils de pensée, quels qu'ils soient.

Savoir compter jusqu'à un

Si la famille et le couple sont le dernier lieu d'épaisseur sociale, le dernier écran entre l'État et un individu devenu transparent, en fait, ils maintiennent surtout cette transparence même. Quand ce n'est plus le couple qui est atome social, mais l'individu, obligé pour vivre à faire molécule avec d'autres atomes, il perd de sa transparence pour acquérir pour lui-même de l'épaisseur.

Dans la mise en scène du couple et de son bazar affectivo-sexuel, on a totalement oublié que l'organisation du rapport entre les sexes constituait un acte profondément social : acte d'échange, et d'alliance, fondateur de société. L'enjeu de l'alliance ne porte plus aujourd'hui sur l'extension des terres ou du capital. Du coup, on a rangé au musée la petite bague symbolique, et, perdant le signe, on a perdu la trace de l'alliance.

Mais l'alliance est bien là. Elle a seulement changé de monnaie d'échange : elle porte désormais sur l'identité et le sens, c'est-à-dire sur l'existence même.

Le marché conclu aujourd'hui dans le cadre du couple est un marché de dupes, qui produit surtout du non-sens. Il est grand temps qu'éclosent d'autres respirations au désir d'alliance.

Le plus difficile sera de savoir compter jusqu'à un. Et si la fin du couple n'était pas la fin du monde, mais l'occasion peut-être unique, historique pour l'individu, d'être enfin une épaisseur qui ne se laisserait réduire par nul État ? Et si l'amour ne faisait plus la cage ?

Mais pour cela, il faudrait une autre Histoire…

Annie S. Murray

Renoncer à tou*te*s les autres : une discussion biféministe de la monogamie obligatoire *

Nombreuses sont celles et ceux qui affirment que les bisexuelles sont non monogames de nature. Lorsque je parle de bisexualité à des monosexuelles de tout genre, il suffit que je prononce le mot « bisexualité » pour qu'aussitôt la « non-monogamie » soit abordée ; comme si ces mots étaient

* Contribution reprise avec l'aimable autorisation de l'auteur et du Haworth Press de *Bisexual Politics. Theories, Queries and Visions.* (Ed.) Naomi Tucker, 1995. Traduction de Léo Vidal et Karin Vandenhaute.

directement liés dans une sorte d'énorme réseau-dictionnaire au sein du cerveau. J'avais l'habitude de répondre en essayant d'effacer ce lien, en soulignant que des gens de toutes les orientations sexuelles pouvaient être soit monogames soit non monogames. Cet argument est valable mais il renforce les images négatives de la non-monogamie, images que j'aimerais faire disparaître. C'est pourquoi j'emprunte un chemin différent maintenant, en remettant en cause la croyance sous-jacente qu'il y aurait, à la base, quelque chose d'anormal dans le fait d'être non monogame. Grâce à cette nouvelle réponse, je recherche une conscience qu'élèverait un féminisme bisexuel, un féminisme qui questionne les forces sociales et politiques influençant les choix personnels de chacun**e**.

Une politique bisexuelle ancrée dans le féminisme doit examiner de front les thèmes tels que la monogamie, plutôt que de danser une valse défensive autour de questions controversées. J'aime utiliser ces instants pendant lesquels les présuppositions anti-monogames des gens sont révélées, afin de les encourager à remettre en cause le système de la monogamie obligatoire, indépendamment du genre de relations qu'elles/ils aimeraient construire pour elles/eux-mêmes.

Cet essai analyse la monogamie d'un point de vue explicitement biféministe. Au lieu de cela, on pourrait facilement défendre le choix de la non-monogamie sur des bases libertaires : si quelqu'un**e** veut avoir des partenaires sexuel**le**s multiples, est ouvert**e** et honnête dans ce choix et ne blesse personne, alors pourquoi pas ? Mais une perspective biféministe creuse plus profondément dans les origines et la perpétuation de la monogamie obligatoire en tant qu'institution politique. Nous devons tou**te**s examiner avec soin les choix que nous faisons chaque fois que nous croyons agir librement. Et c'est cette mise en question qui fait défaut à la défense libertaire de la non-monogamie. Réagissons-nous ? Nous assimilons-nous ? Quels arguments avançons-nous pour défendre nos croyances ? Nos choix sont politiques, et les explications de nos choix ont un impact politique. On lance des accusations de non-monogamie à l'encontre des bisexuel**le**s, de la même manière que l'on lance l'accusation de lesbianisme à l'encontre des féministes. Avant que nous, bisexuel**le**s, ne nous mettions en colère en bredouillant des négations, soyons certain**e**s d'avoir examiné de façon critique l'attente monogame.

L'institution de la monogamie

La monogamie est une norme sociale tellement puissante qu'elle est rarement remise en cause. Elle est pratiquement invisible. Elle n'est pas perçue comme nécessitant une explication, puisqu'elle n'est pas perçue du tout. C'est la non-monogamie qui sort du lot, et c'est aux personnes non monogames que l'on demande de s'expliquer. Cependant, c'est bien parce que la norme de la monogamie est si puissante qu'il est vital que nous la questionnions. Pour commencer, nous avons besoin d'une définition de la monogamie.

En 1993, j'ai organisé, avec la militante bisexuelle Rebecca Kaplan un atelier sur la non-monogamie à la Conférence nationale célébrant la bisexualité à Washington DC. Depuis, nous en avons organisé quelques autres. Nous débutons ces ateliers en demandant aux différentes personnes quelles sont les règles et définitions de leurs relations monogames, et les réponses sont toujours variées. Pour les un**es**, la monogamie signifie que l'on peut occasionnellement vivre une sexualité à l'extérieur de la relation, mais sans attachement émotionnel. Pour les autres, cela signifie que l'amour et l'intimité sont acceptables, mais pas la sexualité. Pour certain**e**s, l'emphase de la monogamie s'applique à leur propre comportement, pour d'autres elle s'applique au comportement de leur partenaire. Pour quelques personnes, cela signifie qu'on ne peut même pas déjeuner avec ou fantasmer sur quelqu'un**e** qui pourrait s'avérer être une possible partenaire sexuelle.

John McMurty (1975, p. 171) définit la monogamie comme « l'exclusion formelle de tout**e** autre individu**e** dans le contact érotique avec la/le partenaire marital**e** ». Ceci signifie que votre partenaire ne peut avoir de contact érotique avec quelqu'un**e** d'autre que vous. J'ajouterais à cette définition que vous non plus ne pouvez avoir de contact érotique avec qui que ce soit. Si pour l'instant nous arrivons à mettre de côté la question de savoir si « contact érotique » signifie déjeuner, aimer, ou avoir des relations sexuelles, nous avons une définition de base. Dès que vous sélectionnez une personne avec laquelle vous appréciez le contact érotique, vous devez lui interdire, ainsi qu'à vous-même, de choisir toute autre personne avec laquelle elle pourrait avoir un contact érotique (même s'il était d'un genre différent).

La monogamie est un des rares contrats dans lequel les relations avec d'autres parties sont pertinentes pour l'association des partenaires. Si votre

société ne veut pas que vous travailliez pour quelqu'un**e** d'autre, elle doit préciser cette exclusivité dans votre contrat. Autrement, vous pouvez supposer qu'il est acceptable de travailler également pour d'autres employeurs (bien qu'avec un autre horaire, évidemment). Je trouve étrange que dans le domaine des relations sexuelles, cet arrangement exclusif constitue la normalité et qu'un arrangement ouvert doive être stipulé. De plus, l'engagement d'un**e** employé**e** par une société ne peut être automatiquement remis en cause par le simple fait que l'employé**e** travaille pour quelqu'un**e** d'autre. Vous pouvez entraîner une équipe de jeunes sportive/fs et votre patron**ne** ne s'inquiétera pas de vous voir démissionner de votre poste de menuisièr**e**. La menace apparaît uniquement quand vous vous mettez à travailler pour la concurrence. Est-ce que toutes les autres personnes sont considérées comme concurrentes de la relation sexuelle ?

Quand je demande à des monogames pourquoi elles/ils ne choisissent pas la non-monogamie, la plupart me racontent qu'elles/ils craignent de perdre leur partenaire au profit de quelqu'un**e** d'autre. Mais lorsque je demande à des non-monogames pourquoi elles/ils ne choisissent pas la monogamie, elles/ils donnent souvent la même réponse : la peur de perdre leur amant**e**. Seulement dans une relation monogame, c'est la relation potentielle, inexplorée (ou explorée en cachette) qui est menaçante; même un intérêt sexuel léger pour quelqu'un**e** d'autre peut mettre fin à une relation monogame. Pourtant, dans une relation non exclusive, c'est la possibilité d'explorer ouvertement qui permet aux gens de suivre leurs intérêts sans quitter leur relation principale. Les deux types de relations requièrent négociations et compromis constants, et les deux types de relations peuvent être remises en cause de manière équivalente par la jalousie et le rejet.

Quand je demande aux gens pourquoi ils pensent que la monogamie est la norme culturelle, ils rétorquent pour la plupart que cela pourrait être la façon « naturelle » d'établir des relations. Nous avons tou**te**s entendu l'argument du « naturel » auparavant, et nous savons où cela nous mène. L'hétérosexualité est supposée être « naturelle ». Comment se fait-il que ce qui semble naturel à certain**e**s doive être imposé à tou**te**s ? Comme McMurthy (1975, p. 168) l'indique, « si la monogamie était vraiment « naturelle », elle n'aurait évidemment pas besoin d'une prescription culturelle rigoureuse allant d'une loi criminelle sévère jusqu'à d'omniprésentes régulations de l'habitat. » Dans les vœux du mariage chrétien standard, les couples s'engagent à « renoncer à

toutes les autres. » Nous ne nous engageons pas à manger et à dormir. Nous n'avons pas à nous engager à faire ce qui nous vient naturellement.

Notre norme actuelle du couple monogame est clairement liée à l'institution du mariage. Cette institution bénéficie aux hommes au détriment des femmes, en garantissant à chaque homme le contrôle entier sur une femme au moins. Le mariage est basé sur le modèle du droit à la propriété (comme la possession exclusive) plutôt que sur une association commune. En plus, dans ce système, l'homme sait qu'il est le père de chaque enfant que sa femme porte. La femme non monogame est une menace pour un tel système. Comment pourrait-on s'organiser de manière patrilinéaire quand une femme non monogame porte un enfant ? Comment pourrait-on maintenir un système dans lequel le pouvoir et la propriété sont passés de père en fils ? Dans ce monde hétérosexuel, la monogamie sert le patriarcat en rendant possible l'organisation patrilinéaire.

Nous ne pouvons reprocher aux femmes de participer à ce système, car il nous a offert une protection contre le sexisme présent ailleurs dans la société. En permettant à un homme l'accès total à son corps, une femme peut obtenir sa protection contre les autres hommes. Elle peut nier sa responsabilité et éviter la colère que motive chez d'autres hommes son refus d'établir avec eux des contacts érotiques (ayant à sa disposition des défenses telles que « Mon mari ne le permettrait jamais »). En maintenant une paternité dénuée d'ambiguïté, les femmes monogames peuvent encourager leur mari à s'investir dans le bien-être de leurs enfants. (C'est souvent pour des raisons similaires que les femmes vont accepter la coutume qui donne aux enfants le nom de leur père.) Pour les femmes auxquelles le mariage donne accès à un soutien financier, le système monogame garantit une sécurité financière continue.

Parce qu'elle offre ces protections, la monogamie devient un élément central dans les relations sexuelles de pouvoir. Son image est rendue plus compliquée encore par quelques croyances profondément ancrées concernant les différences sexuelles entre hommes et femmes. Les femmes sont censées apporter naturellement une énergie et un engagement monogames à leurs relations, tandis que les hommes sont supposés exprimer (ou se battre contre) un instinct non monogame. Ce double standard trouve son origine au sein d'un système dans lequel les hommes contrôlent les femmes et leur sexualité. (C'est pourquoi il existe des termes tels que « échange de femmes » et non « échange de maris ». La « propriété » ne s'applique pas de façon égale

dans les deux sens.) Le fait que des hommes se comportent de façon non monogame ne menace pas ce système et il est donc plus acceptable pour un homme d'avoir des relations sexuelles avant le mariage, de solliciter les services de prostituées, ou de chercher à vivre des aventures extra-conjugales. Les femmes qui agissent de façon similaire sont appelées des « putains », un terme qui sert à maintenir le comportement sexuel des femmes dans la bonne ligne. (De nouveau, il est pertinent de constater qu'il n'existe pas de terme équivalent pour les hommes.)

Puisque nous œuvrons pour un monde féministe, pourquoi maintenir la monogamie en tant qu'idéal ? Après tout, la monogamie contredit le but féministe du contrôle des femmes sur leur propre corps et du choix de leur propre comportement sexuel. Je reste sceptique face à un système qui prône comme idéal le fait de mettre les décisions concernant mon corps dans les mains d'un partenaire sexuel, qu'il soit masculin ou féminin. Cela peut paraître plus sécurisant ; cela peut être plus facile; mais cela ne renforce pas ce que je suis. J'ai besoin d'être capable de dire « oui » et « non » pour moi-même. Le problème est qu'une femme est en danger dans un monde où son « non » n'est pas respecté. Des solutions féministes feraient entendre et respecter ce « non ». Des solutions protectrices (comme la monogamie obligatoire) ne permettent pas que la question leur soit posée.

Nous avons deux décisions à prendre au sujet de la monogamie. La première est de déterminer si nous devrions choisir d'être monogames dans nos propres relations. La deuxième est de savoir si nous devrions participer à la promotion de la norme monogame. Dans le passé, l'accroissement de la disponibilité sexuelle des femmes ne leur a pas été bénéfique. Augmenter l'accès sexuel des hommes aux femmes n'est certainement pas le point de mire pour la perspective féministe. Bien au contraire, nous les féministes avons tendance à nous concentrer sur la réduction de cet accès et sur l'augmentation de la sécurité des femmes. La monogamie en tant que norme, comme l'hétérosexualité et l'homosexualité, accroît notre sécurité en créant des classes entières de gens « sûrs », des gens à qui on nie tout accès sexuel. La bisexualité et la non-monogamie minent ces classes de gens qui nous mettent à l'abri.

Des gens « sûrs »

On vit souvent des situations (au mieux) désagréables où il nous faut répondre « non » à des avances sexuelles ou à de l'énergie sexuelle non désirée. Les relations avec des ami**e**s ou des collègues sont plus faciles si l'on sait que cette situation ne se présentera pas. Dans un contexte hétérosexuel, il est facile pour les femmes de développer des amitiés intimes avec d'autres femmes, car il est clairement impossible qu'une dynamique sexuelle se développe entre elles. Les identités gays et lesbiennes offrent cette même « liberté ». Ce phénomène explique la facilité des interactions entre certaines lesbiennes et les hommes gays. Warren Blumenfeld, un écrivain gay, note qu'il apprécie la facilité de l'interaction offerte par les gens « sûrs » :

> *Avec des lesbiennes, il est évident que notre relation ne sera pas sexuelle, et il est donc possible de développer une amitié solide, libre des tensions liées aux sentiments sexuels. (Blumenfeld, 1992, p. 241)*

Les sentiments sexuels sont censés *gêner* une amitié plus profonde. La gestion de ces sentiments sexuels si complexe est difficile. Mais cela devient plus facile lorsque des facteurs extérieurs gèrent le tout pour nous, comme par exemple quand les gens sont du sexe « sûr », ou qu'elles/ils ont déjà un**e** partenaire sexuel**le.** Ainsi, nous renonçons à la responsabilité de la décision et nous ne nous culpabilisons guère. La non-monogamie exacerbe ce problème, particulièrement quand elle est combinée à la bisexualité. Les bisexuel**le**s ont déjà tou**te**s fait l'expérience de cette complexité. Pour les bisexuel**le**s, il n'y a pas de filet de sécurité automatiquement basé sur le genre ; car avec chaque ami**e**, homme ou femme, on doit évaluer si l'intimité dépasse les frontières sexuelles ou reste dans le domaine de l'amitié. Une femme lesbienne ou bi franchit cette frontière de sécurité lorsqu'elle révèle son identité sexuelle à une amie hétéro. Elle risque de voir cette amie craindre de se faire draguer. Non seulement toute dynamique sexuelle est absente avec quelqu'un**e** qui est « sûr**e** », mais elle est en plus supposée être automatiquement présente avec quelqu'un**e** qui n'est pas « sûr**e** ».

La bisexualité non monogame force les gens à prendre des décisions actives et conscientes concernant le moment et la possibilité de devenir sexuel**le**s avec quelqu'un**e**. Un**e** bisexuel**le** non monogame ne peut jamais, en se basant uniquement sur le statut relationnel et le genre de quelqu'un**e** d'autre, savoir

s'il n'y aura pas de sentiments sexuels avec une personne donnée. (Évidemment, des variables autres que le genre, comme la race, l'âge, la taille, et le handicap peuvent toujours mettre des classes entières de personnes « hors d'atteinte ». Ce thème pourrait remplir de nombreux autres essais.)

Des personnes qui ont vécu une transition (comme le changement d'orientation sexuelle), ce qui fait que des groupes considérés auparavant comme « hors atteinte » apparaissent tout à coup comme des partenaires sexuel**le**s potentiel**le**s, savent ce que le fait de considérer consciemment les dynamiques sexuelles a de difficile. Mais cette considération consciente est importante. Si nous contrôlons les décisions portant sur nos propres désirs, nous pouvons examiner nos désirs avec nos conceptions politiques à l'esprit.

Abandonner le filet de sécurité des gens « sûrs » exige une évaluation constante du statut de nos relations. Choisir la non-monogamie implique l'abandon d'une protection particulière, et implique de prendre quelques risques. Cela exige d'avoir la conscience de soi qui permet de savoir ce qu'on veut, la force de le demander, la sensibilité d'entendre un refus, et le pouvoir de refuser et de faire respecter ce refus. Pour maintenir des relations non monogames avec succès, ces capacités sont indispensables. Il est dès lors assez étrange de constater que bien des gens considèrent la non-monogamie comme une incapacité plutôt que comme une capacité.

Le stéréotype : les bisexuel*le*s ne peuvent pas être monogames

Presque toutes les références faites aux bisexuel**le**s par les médias traditionnels nous décrivent comme non monogames et insatisfait**e**s. Un exemple typique, un article en couverture de *Newsweek* (Gelman, 1987) intitulé « Une dangereuse vie d'amour double », focalisait le bisexuel en tant que non-monogame, irrécupérable et malhonnête tant avec lui-même (presque toutes les références concernaient uniquement des hommes) qu'avec ses amant**e**s. Le bisexuel était donc un maillon dangereux, transmettant le Sida de la communauté homosexuelle à l'innocente communauté hétérosexuelle.

Et même quelques-unes des images moins vicieuses des bisexuel**le**s nous montrent comme des gens qui ont toujours besoin d'avoir plusieurs partenaires à la fois. En 1987, *The Boston Phoenix* (un hebdomadaire qui publie des

petites annonces gays et lesbiennes assez explicites) a refusé de publier l'annonce d'un homme bisexuel à cause de ce stéréotype. Le responsable de publication des petites annonces, Neil Kosak, expliquait ainsi la position du journal : « Les petites annonces sont pour des gens qui recherchent des relations monogames à long terme… Nous n'acceptons pas d'annonces bisexuelles parce que leur connotation est sexuelle. » Amy Silberman, un autre responsable de publication, exprime ce stéréotype encore plus brutalement : « Si vous êtes bisexuel**le**, cela signifie implicitement que vous n'êtes pas monogame. » (*Bay Windows*, 1987)

Deux logiques erronées mènent les gens à ce stéréotype. Le premier argument est assez direct : puisque les bisexuel**le**s sont sexuellement attiré**e**s par les qualités « masculines » et « féminines », il leur est impossible d'être sexuellement satisfaites par une seule personne. Si nous examinons toute autre caractéristique que le genre, il apparaît rapidement que ce raisonnement est caduque. Si quelqu'un**e** est attiré**e** par les blond**e**s et les brun**e**s, lui serait-elle/il impossible d'être satisfait par une seule personne ? Si elles/ils aiment également les rousses/roux, auraient-elles/ils toujours besoin de trois amant**e**s ? Depuis quand attendons-nous de l'objet de notre affection qu'il arbore toutes les qualités qui nous attirent ? Toute personne ayant vécu une relation monogame sait qu'il y aura certains traits de caractère que nous trouvons attrayants et que la/le partenaire n'aura pas. Ceci ne signifie pas que la relation ne soit pas satisfaisante, ou qu'il nous faille chercher ces qualités ailleurs. La capacité à être attiré**e** par différentes sortes de personnes n'équivaut pas à la nécessité d'avoir des rapports simultanés avec chacune d'entre elles.

Le deuxième argument erroné équivaut à une confusion logique née de la façon dont nous déterminons les identités sexuelles des gens. Comme Orlando l'observe dans un article de *Ms.* (octobre 1978, p. 60) : « Le monde a tendance à me définir non pas par rapport à ma propre sexualité, mais par rapport au genre de mon amant**e**. » L'identité sexuelle des gens est définie par le genre de leur partenaire sexuel**le**, plutôt que par tout potentiel d'intimité. Si nous ignorons les potentiels des personnes, celles qui n'ont qu'un**e** amant**e** ne devraient jamais s'appeler bisexuel**le**s. Seules les personnes ayant des amant**e**s multiples et de genres différents auraient besoin de « recourir » à ce terme. Donc, quand on s'identifie comme bisexuel**le**, les autres peuvent supposer que l'on a de multiples amant**e**s.

Il y a une autre attitude, surtout dans les communautés gays et lesbiennes, qui explique également la forte association entre bisexualité et non-monogamie. Pour certaines personnes, la bisexualité représente l'incapacité à décider, ou le manque de courage pour s'engager dans la relation. Elles pensent que la non-monogamie provient elle aussi de l'indécision et du manque d'engagement. Elles n'acceptent la bisexualité et la non-monogamie que comme des étapes sur la route vers une nouvelle conscience rejetant vraiment l'hétérosexualité. Voici comment elles perçoivent les bisexuel**le**s : nous débutons le parcours en tant qu'hétérosexuel**le**s mal éclairé**e**s, avec un**e** partenaire du sexe opposé. Lors de notre première étape vers la révélation, nous choisissons un**e** partenaire du même sexe. Ensuite, nous laissons tomber la/le partenaire du sexe opposé. Au cours de ce cheminement, nous sommes dans une « phase » bisexuelle, non monogame. Celles et ceux parmi nous qui sont « encore » dans cette phase sont supposé**e**s être moins matures, ou moins développé**e**s en ce qui concerne l'identité sexuelle, que les personnes ayant un**e** seul**e** amant**e** du même sexe. Cette sorte de logique biphobe est à la base de la déclaration faite par Jean O'Leary, le ddirecteur exécutif des Défenseurs nationaux des droits gays, à qui a été posée la question de savoir si les bisexuel**le**s faisaient partie du mouvement pour les droits gays:

> *Les personnes bisexuelles sont très importantes dans le Mouvement pour les droits gays. Quand nous affirmons qu'il y a 20 millions d'Américain**e**s qui sont gays ou possèdent le potentiel d'être gay, nous ne disons pas qu'il y a 20 millions de personnes qui sont sorties du placard et prêtes à se marier avec leur partenaire. Nous disons qu'il y a 20 millions de personnes situées à différents niveaux de ce processus de sortie du placard ; certaines parmi elles sont toujours mariées avec des hétérosexuel**le**s. (North, 1989)*

À la base de ces trois attitudes se trouve l'hypothèse selon laquelle la bisexualité et la non-monogamie ne peuvent être que des choix inconscients et apolitiques et non des choix politiques intentionnels. Pour arriver à contrer de telles attitudes négatives, il faut envisager un disours public sur la réflexion politique qui anime nos choix de comportements. Malheureusement, les

militant**e**s bisexuel**le**s n'ont pas toujours réussi à convaincre le public de l'aspect politique et intentionnel de nos choix.

La réponse typique : nous pouvons être monogames !

De nombreuses femmes bisexuelles, particulièrement celles provenant d'un milieu lesbien-féministe, tiennent à souligner rapidement (comme j'avais aussi l'habitude de le faire) que les bisexuel**le**s aussi sont capables de monogamie. Ces protestations donnent un léger arrière-goût amer à la non-monogamie. Plutôt que de défendre vigoureusement le choix non monogame, nous disons délicatement qu'il n'est pas l'apanage des bisexuel**le**s, comme le fait par exemple l'écrivaine bisexuelle Lisa Orlando dans la déclaration suivante (1984) :

> *Les autres gays seront forcés de reconnaître que les bisexuel**le**s en tant que groupe ne pratiquent pas plus la promiscuité ni ne sont plus incapables d'engagement que n'importe qui d'autre (comme beaucoup de stéréotypes sur les bisexuel**le**s, cet a priori est largement présent dans le monde hétéro).*

Vous rappelez-vous les féministes hétéros des années soixante-dix qui soulignaient soigneusement que la majorité des féministes n'étaient pas des lesbiennes ? Le lesbianisme était embarrassant pour le mouvement de libération des femmes parce qu'il faisait apparaître les motivations des féministes comme étant sexuelles (ou anti-mâles). Au lieu de se servir de cette opportunité pour examiner leur propre choix hétérosexuel, et le sexisme inhérent au harcèlement des lesbiennes, certaines femmes hétéros tentaient de minimiser la présence des lesbiennes, et celles-ci ont été consternées par la lesbophobie qui motivait la négation de leur existence. De la même manière, de nombreuses féministes bisexuelles monogames essaient de minimiser la présence de la non-monogamie dans les communautés de femmes bisexuelles. La non-monogamie est souvent associée au mot « promiscuité », et réveille de ce fait la peur des attitudes pro-sexe et des motivations sexuelles. Un exemple qui illustre cette vision des choses se voit chez une militante bisexuelle très connue aux États-Unis qui avait été interrogée pour l'article biphobe de *Newsweek*, mentionné ci-dessus. Leur description déséquilibrée des bisexuel**le**s avait provoqué chez elle une fureur toute légitime et elle écrivait :

> *Pendant mon interview, j'ai prêté une attention considérable à la définition de la bisexualité… soulignant le fait que les bisexuel***le***s n'étaient* pas *par définition adeptes de la promiscuité, non monogames, ou affamé***e***s de sexe. Certain***e***s bisexuel***le***s peuvent l'être, mais comme le sont aussi certain***e***s hétérosexuel***le***s et certain***e***s homosexuel***le***s. J'ai parlé de mon propre style de vie, qui est monogame. (Ochs, 1987)*

S'il est vrai que des personnes de toute orientation sexuelle peuvent choisir d'être monogames ou non monogames, accentuer ce fait de façon constante et défensive, en l'absence d'une validation explicite de la non-monogamie en tant que choix, révèle un certain malaise vis-à-vis du thème de la non-monogamie, et une croyance à la supériorité de la norme monogame. Cette constatation est ténue mais je pense qu'elle est importante. Voyez à quel point notre réaction est différente lorsque les gens relèguent notre identité bisexuelle comme n'étant « qu'une simple phase ». Lorsque nous entendons cette accusation, nous répondons : « Certain**e**s bisexuel**le**s passent par une phase. Comme le font certaines lesbiennes, certains gays, et certain**e**s hétérosexuel**le**s. Mais il n'y a rien de mal à passer par une certaine phase. Chaque étape de notre vie et chaque choix que nous faisons participent à notre évolution et à notre développement. » Chaque relation passée peut être considérée comme une phase, et de même nos précédentes maisons, nos anciens boulots ou nos années d'étudiant**e**s. Il n'est pas nécessaire de percevoir nos phases antérieures avec regret, ni de se moquer d'elles parce qu'elles ne sont pas permanentes. Nous ne pouvons pas imaginer que nous étions moins engagé**e**s dans le passé que nous ne le sommes dans nos choix actuels. Et nous ne devrions jamais supposer que quelqu'un**e** dont les choix actuels ressemblent à nos choix passés se trouve dans la « phase » où nous nous trouvions lorsque nous, nous avons fait ces choix. Par exemple, si je pense que le fait de démissionner m'ait permis de sortir du placard quand je l'ai fait, je ne peux pas présupposer que quelqu'un**e** d'autre s'assume mieux parce qu'il/elle choisit de remettre sa démission. Attaquer notre bisexualité comme « une simple phase » a permis de réfléchir plus profondément à l'importance des phases dans nos vies. J'aimerais que les bisexuel**le**s soient motivé**e**s, de la même manière, par les allégations de non-monogamie pour arriver à examiner l'institution de la monogamie, à l'intérieur des communautés bisexuelles mais aussi dans les cultures qui nous entourent. Si nous voulons l'examiner clairement, il est important d'éviter des déclarations stéréotypées

telles que : « Certain**e**s parmi nous sont monogames et tenaces ; d'autres sont promiscueuses/eux et inépuisables. » (Ochs et Deihl, 1992, p. 68)

Comment une perspective bisexuelle sur la monogamie se rapporte-t-elle à un biféminisme plus large ?

Les bisexuel**le**s ont une perspective particulière des normes culturelles telle que la monogamie. Tandis que nous voyons beaucoup de nos sœurs lesbiennes et frères gays se ruer pour se fondre dans les valeurs dominantes, nous devrions examiner les aperçus offerts par nos propres expériences concernant les rôles individuels dans les relations sexuelles. Une perspective bisexuelle politique se nourrit de notre capacité à observer comment nous agissons lorsque nous entretenons une relation d'intimité avec des hommes et avec des femmes. Avons-nous des attentes différentes selon que nos partenaires so nt hommes ou femmes ? Nos attentes par rapport à nous-mêmes sont-elles différentes quand nous sommes avec des partenaires masculins, et quand nous sommes avec des partenaires féminines ? Considérons-nous que les femmes devraient être plus « fidèles » ? Sommes-nous plus jalouses/x quand nos amant**e**s ont une liaison avec des hommes ou avec des femmes ? Formulons-nous des reproches de façon différente selon le genre ?

En premier lieu, les bisexuel**le**s doivent remettre en cause le fait que les conventions existantes puissent gouverner les types de relations qu'elles/ils choisissent. Nous ne devrions ni réagir aveuglement aux normes dominantes de la société ni les assimiler sans remise en cause. Faisons nos choix en ayant à l'esprit nos objectifs féministes, et soyons conscientes des origines sexistes que drainent nombre de nos habitudes. Nous n'avons pas à fuir les choix hétérosexuels de nos partenaires ou de nos activités sexuelles, mais nous savons qu'il nous faut toujours porter un regard critique sur ces choix lorsque nous les faisons. Cela vaut aussi pour nos choix par rapport à la monogamie. Nous ne devrions pas utiliser la monogamie comme une excuse pour éviter l'examen de la dynamique érotique de toute relation, qu'elle soit sexuelle ou non.

Dans un cadre où la non-monogamie ouverte et honnête est une option réelle, nous pourrions choisir d'être monogame. En fait, tant que la non-

monogamie ne représentera pas une alternative valable, nous ne pourrons jamais savoir si la monogamie est un choix libre.

Bibliographie

Bay Windows (1987). Article, 24 septembre, p. 1.

Blumenfeld, Warren (1992). *Homophobia : How we all pay the price*. Boston : Beacon Press.

Gelman, David (1987). « A perilous double love life, » *Newsweek*, vol. 110, n° 3 (13 Juillet), p. 44.

McMurty, J. (1975). « Monogamy : A critique, » dans *Philosophy and Sex*, Robert Baker et Frederick Elliston, Eds. Buffalo, NY : Prometheus Books, pp. 168-171.

North, Gary (1989). « Drawing a fine line : How gay and lesbian leaders feel about bisexuals and bisexuality in the gay rights movement and organizations, » dans *Bisexuality : News Views and Networking.*

Ochs, Robyn (1987). Lettre à la rédaction. Copie de la lettre envoyée à *Newsweek*. Dans *Bay Windows* (6 août).

Ochs, Robyn et Deihl, Marcia (1992). « Moving beyond binary thinking, » dans Blumenfeld, Warren (1992*). Homophobia : How we all pay the price*. Boston : Beacon Press, pp. 67-75.

Orlando (1978). « Bisexuality : A choice, not an echo, » *Ms*. (octobre), p. 60.

Orlando, Lisa (1984). « Loving whom we choose : Bisexuality and the gay/ lesbian community, » *Gay Community News* (25 février).

Pour une critique
de la norme hétérosexuelle

Dominique Fauquet

Politique, désir, individu *

Où il est annoncé qu'il ne s'agit ni de lesbianisme, ni d'hétérosexualité, mais de féminisme

Si les textes et les interventions orales des femmes du groupe dit des « lesbiennes de Jussieu » ont fait l'effet d'une bombe dans le petit milieu français des féministes « radicales » (ou des féministes tout court, pour celles qui préfèrent), c'est parce que les femmes de ce groupe ont dit tout haut ce que presque toutes pensaient tout bas, et en ont, elles, tiré les

* Contribution reprise de *la Revue d'en face*, 1er trim. 1981.

conséquences. De sorte que, depuis, vous ne rencontrez guère de féministes qui ne vous expliquent que ce groupe a une pratique inacceptable, mais que quant à leurs idées, ma foi… ; ou qu'il est sans doute assez contradictoire d'être féministe et « hétérosexuelle » mais qu'enfin il faut laisser à chacune le soin d'assumer ses contradictions… ; et j'en passe. Bref, ce qui choque, c'est l'équation « hétéro = collabo », mais non la hiérarchisation qu'elle suppose quant à la cohérence de la vie d'une féministe, et moins encore cette affirmation essentielle, qui en donne le sens : « Le lesbianisme est l'avenir du féminisme… ».

Pourtant, s'il est devenu impossible de discuter du sens du féminisme ou de son avenir, voire de mille problèmes beaucoup plus immédiats en apparence, sans buter sur une confrontation à l'analyse de ce groupe comme sur un obstacle insurmontable, c'est bien qu'il ne s'agit pas seulement, ni essentiellement, de la collaboration entre des femmes ayant des « intérêts sexuels « différents, mais de toute la problématique récente et présente du féminisme actuel, dont la logique dominante conduit effectivement à ces conséquences extrêmes.

C'est précisément ce que je voudrais discuter ici. Je pense en effet que la question du rapport entre lesbianisme, hétérosexualité et féminisme ne peut être approfondie qu'à la condition de mettre en cause tant la notion de « sexe » (ce que les féministes ont déjà largement contribué à faire) que celles, complémentaires, de « **désir** » et de « **politique** », ce qui à son tour met en jeu le sens même que nous donnons à notre lutte et son avenir tout entier. Cela dit, et pour prévenir toute mise en demeure d'avoir à préciser « d'où je parle… » : je ne suis pas lesbienne, et je ne doute pas que cela n'intervienne dans ma façon d'être féministe. Tout comme le fait d'aimer une femme, quoique sous des modes partiellement différents dans l'immédiat, le fait d'aimer un homme ne donne **rien** à « défendre du système social de la détermination des individus par leur sexe et de leurs rapports sur cette base », et donne **tout** à gagner à son bouleversement.

Sexualité et « choix politique »

Un article d'Emmanuelle de Lesseps, paru dans *Questions Féministes* n° 7 (février 1980), a été l'une des premières manifestations de l'actuel retour aux

sources du malaise. Il me paraît d'ailleurs contenir à cet égard deux fortes vérités de base, que je reprends entièrement à mon compte et pour l'argumentation desquelles j'y renvoie :

– Le lesbianisme comme l'hétéro ou la bi-sexualité ne sont pas des choix « politiques » mais des « choix » personnels beaucoup plus complexes, évolutifs et incontrôlables, dont le refus ne peut être que répressif et destructeur (et j'ajouterais pour ma part qu'une telle [auto-]répression « politique », en détruisant la personnalité, détruit aussi toute possibilité d'activité sociale critique authentique).

– La norme sociale actuellement imposée aux femmes n'est pas seulement l'hétérosexualité en tant que telle, en général, mais bien la forme passive et dépendante de celle-ci bien décrite dans l'article, de sorte que le désir hétérosexuel actif des femmes est tout aussi réprimé que leur désir homosexuel ; de sorte aussi qu'il y a bien place pour (et nécessité d') une lutte féministe sur ce terrain, tant au niveau de la vie encore (contradictoirement) « privée » que des prises de parole publiques.

Je pense qu'effectivement « ce n'est pas par hasard » si beaucoup de féministes particulièrement actives sont lesbiennes. Et je **suis bien** d'accord pour dire que le lesbianisme est une sorte de « choix », non certes « politique » ni volontaire, comme le montre E. de Lesseps – mais pas non plus sexuel au sens strict (le sexuel au sens strict n'existe pas). Il s'agit très certainement du résultat d'une évolution personnelle par rapport à la contradiction (sociale) qu'il y a entre l'affirmation de soi-même comme sujet libre et actif de son rapport à autrui d'une part, et d'autre part la définition (sociale) de la féminité « normale » (hétérosexualité exclusive, passivité, dépendance, épanouissement dans la maternité). Mais le problème est le suivant : la même révolte ne peut-elle induire que ce résultat ? Certainement pas, et je l'affirme d'autant plus sereinement que j'ai vécu longtemps une évolution personnelle tout à fait comparable à celle de plusieurs lesbiennes que je connais. Le problème est donc de savoir ce qui est potentiellement féministe dans l'évolution commune ou non de lesbiennes (d'ailleurs pas de toutes ; il y a sans doute plusieurs lesbianismes, comme plusieurs hétéro ou bi-« sexualités ») et d'« hétérosexuelles » qui ne se posent pas davantage comme passives, dépendantes, etc.

Malgré cela, l'argumentation d'E. de Lesseps ne me satisfait pas pleinement. Elle reste extrêmement défensive et auto-justificatrice, ce qui est assumé

d'ailleurs, notamment à la fin de l'article. Autrement dit, elle se situe encore dans une problématique partiellement commune avec celle qu'elle tente de réfuter, au lieu de sortir carrément de cette problématique pour en affirmer une différente (mais c'est là que se pose la question de la conception d'ensemble commune, en effet, à la majorité des féministes actives, conception qui a induit ce phénomène généralisé de mauvaise conscience que décrit E. de Lesseps).

Ainsi, tout en affirmant qu'une pratique sexuelle ne saurait être déterminée sans mauvaise foi ou autodestruction par un « choix politique », E. de Lesseps ne met pas en cause cette notion même de « choix politique », entendu comme le fait d'agir en fonction de fins déterminées (soit d'une manière stratégique ou tactique), que ce soit au niveau individuel ou public. Que les pratiques sexuelles et les désirs ne soient pas déterminables de cette façon apparaît dans son texte comme une faiblesse, qu'on ne peut que constater pour en tirer des conséquences nettement négatives. C'est ainsi que la difficulté de la collaboration entre lesbiennes et hétérosexuelles féministes est vue comme un pur conflit, dû à une auto-justification d'« intérêts sexuels » personnels divergents.

Certes, E. de Lesseps ajoute que, s'il n'y a pas possibilité de « choix politique » en ce domaine, du moins y a-t-il possibilité d'une « affirmation politique », entendue comme revendication de la prise en compte individuelle et sociale du désir des femmes, comme le choix de cette revendication, au nom du féminisme. Cela vaut pour elle dans les deux cas, lesbianisme et hétérosexualité, et elle semble penser qu'il est positif que cette affirmation prenne ces deux formes. Mais si, pour elle, la possibilité d'une « affirmation politique » à partir de, et sur le terrain des pratiques sexuelles diverses, hétérosexualité y comprise, est revendiquée, le fait que les pratiques sexuelles elles-mêmes ne puissent être l'objet d'un choix en fonction des mêmes fins est conçu comme une limite, comme une détermination subie.

La détermination de ces pratiques est alors reléguée dans l'ordre du désir antinomique à celui du politique, comme une histoire personnelle inconsciente (un inconscient-destin) serait antinomique à un choix conscient et volontaire en fonction d'objectifs que l'on s'est fixés comme justes et nécessaires. E. de Lesseps va plus loin encore dans la logique de cette conception d'ensemble lorsqu'elle ajoute que toute société (donc sans doute aussi celle/s à l'avènement de laquelle, ou desquelles, elle œuvre en tant que

féministe), comportant des choix politiques, implique la répression de certains désirs.

Sur le désir – et sur l'amour ! – puisqu'il faut tout de même bien en venir là...

Défensive, parce que non dégagée d'une problématique commune, l'argumentation concernant plus particulièrement la possibilité et la nécessité d'une affirmation du désir des femmes dans l'hétérosexualité le reste également. Entre autres, page 58 : « Il y a quelques jours je discutais avec une féministe à qui j'ai demandé si elle se définissait comme hétérosexuelle. " Hélas, oui ! " m'a-t-elle répondu... » Or, pour le dire tout d'abord de façon fort immédiate, je ne me reconnais pas, quant à moi, dans cette malédiction. Certes, l'hétérosexualité est le résultat d'une éducation liée à la société patriarcale – tout comme le lesbianisme d'ailleurs, et tout autant, je crois, les diverses formes actuelles de bisexualité. Les unes comme les autres ne sont pas davantage débarrassées de l'extrême prégnance qu'ont, dans cette société, pour les hommes et les femmes, la contrainte à une « identité sexuelle » nullement naturelle, et, pour les femmes, la contradiction entre l'identité sexuelle **particulière** qui leur est imposée et toute affirmation de leur individualité. Lesbianisme(s) et bisexualité(s) ne sont pas non plus des sauts hors des contradictions de cette société (comment serait-ce possible ?) mais des réactions personnelles à (et des tentatives d'action sur) ces contradictions, ce que peu(ven)t être **aussi** l(es) hétérosexualité(s).

Certes aussi, les rapports avec les hommes sont, dans ce cadre, totalement, de part en part, conflictuels, comme ils le sont d'ailleurs dans l'ensemble des rapports sociaux. (Je me demande même s'ils le sont **plus dans** les rapports sexuels ou « privés « que dans les rapports « publics » de travail par exemple. Bien sûr ils ne le sont pas **moins :** le désir, voire l'amour n'aplanissent rien. Mais j'avoue que la conviction inverse, à savoir que c'est là que se joue la révolte ou l'intégration d'une femme, me paraît tout aussi suspecte : n'est-ce pas, là aussi, accorder **a contrario** au désir ou à l'amour un pouvoir lénifiant qu'ils n'ont certainement pas ? Qui n'a connu des femmes – sinon soi-même – qui ont toujours compris, et pratiqué, l'existence de l'antagonisme des sexes comme un phénomène social, présent dans le couple même, tout en

connaissant le désir ou l'amour hétérosexuel ? Encore faut-il, bien sûr, que cette pratique ne s'en tienne pas au « privé », mais ceci vaut aussi bien pour le lesbianisme.)

Tout cela dit, je peux encore ajouter personnellement que les rapports sexuels et/ou amoureux avec les hommes ne vont nullement de soi, pour moi, qu'ils m'ont été longtemps franchement impossibles et me le sont encore dans la plupart des cas ou des situations, et que je comprends donc pour quelles raisons ils peuvent soit être totalement impossibles, soit n'être que subis dans la contradiction la plus totale avec soi-même, comme une sorte de nécessité, d'ordre purement « sexuel » justement.

Malgré cela, le fait de justifier les rapports hétérosexuels par une telle « nécessité » subie me parait relever de la positon purement défensive évoquée plus haut. Semble implicitement exclu, pour une féministe, un rapport amoureux avec un homme, si conflictuel soit-il en même temps (*cf.* notamment p. 59). Semble exclu de « valoriser » un homme, non seulement en tant qu'homme (ce qui me semble effectivement exclu pour une féministe, ou plus exactement, ce qui me semble être une part de l'enjeu du conflit impliqué dans un tel rapport), mais même en tant qu'individu. Étant bien entendu qu'on ne peut jamais faire abstraction de la détermination de sexe de cet individu et de ses implications sociales, je ne suis pas d'accord, inversement, pour faire abstraction du fait que ni une femme ni un homme ne se réduisent à cette détermination.

E. de Lesseps semble aller en ce sens aussi lorsqu'elle évoque le « besoin de communiquer d'égal à égal avec l'autre moitié de l'humanité », et lorsqu'elle ajoute qu'aucun être humain n'est un robot social. D'accord. Alors allons jusqu'au bout : il n'y a pas de honte à avoir, non seulement un rapport sexuel, mais même un rapport amoureux avec un homme (et pas forcément sur le mode du mépris, encore que cette possibilité ait aussi son importance). Il n'y a pas là de contradiction, d'incohérence avec le fait d'être féministe, étant bien entendu que ce rapport même est contradictoire, comme l'ensemble de nos rapports sociaux actuels.

C'est de la contradiction même de ce rapport que naît la possibilité d'y voir, non un repli, un refus du féminisme, mais bien l'une de ses sources possibles. Ce rapport, en effet, met en jeu l'oppression des femmes par les hommes, mais aussi ce qui pousse à vouloir la renverser, et l'une comme l'autre sur un mode spécifique. Ce qui pousse à vouloir la renverser : c'est aussi parce qu'amou-

reuse d'un homme, et sentant ainsi toutes les potentialités d'un rapport où deux individus s'adresseraient l'un à l'autre en tant que tels, avec toutes leurs particularités (dont celles d'ordre sexuel, particulièrement différentes dans ce cas), pour le seul plaisir de jouir de ce rapport, je ressens comme insupportable tout ce qui m'empêche de réaliser ces potentialités, en l'occurrence au premier chef la scission antagonique de l'humanité entre hommes et femmes comme oppression des femmes par les hommes. – Ce n'est pas seulement pour cela, bien sûr. C'est aussi, et très fortement également, parce que je ressens la potentialité de rapports interindividuels vrais avec des femmes, et que là aussi, sous des formes différentes, l'oppression des femmes y fait immédiatement obstacle, et pas seulement ni essentiellement comme impossibilité éventuelle de rapports sexuels. (Je maintiens que les lesbiennes, si elles se croient au-delà de l'oppression des femmes dans leurs rapports entre elles, se contentent de peu, d'aussi peu, sous des formes différentes, que les hétérosexuelles qui croient avoir découvert l'amour non contradictoire avec un homme.)

Et la politique ?

Et puis, c'est plus généralement parce que sentant la potentialité d'exister comme individu libre, jouissant pleinement de moi-même et du (ou par le) rapport à l'autre, que je ressens comme insupportable toute l'oppression sociale qui me l'interdit en fait, que ce soit dans les rapports amoureux ou dans ceux centrés sur le travail, sur l'activité artistique, etc. (la séparation rigide de ces catégories de rapports n'étant pas le moindre aspect de l'oppression), que ce soit par ailleurs sous l'aspect de la détermination par le sexe et de l'oppression des femmes par les hommes, ou sous celui de la détermination par la production comme travail et de l'oppression d'une classe par l'autre, ou sous tout autre aspect encore. (Quant au rapport que je fais entre ces divers aspects de l'oppression sociale, et entre les luttes les concernant, je veux dire seulement ici au passage, sans l'expliquer davantage, que la lutte contre l'oppression des femmes me paraît fondamentale, mais que la pousser jusqu'au bout c'est aussi lutter contre toute l'oppression, parce que celle-ci est une finalement : il s'agit de la médiation globale des rapports sociaux par des déterminations et du caractère antagonique de ces rapports sociaux, par opposition à une société non oppressive où les rapports sociaux seraient ceux des individus humains se rapportant les uns aux autres en tant que tels

seulement, dans leur communauté et leur diversité, communauté et diversité non contradictoires l'une et l'autre ou entre elles. La lutte ainsi conçue ne me paraît pas noyer la spécificité du féminisme, moins encore la nier, mais bien l'approfondir.)

C'est dire en tout cas mon désaccord fondamental avec l'idée que toute société ne peut que procéder à des « choix politiques » et, par suite, réprimer certains désirs et limiter la liberté, qui n'existerait jamais dans l'absolu. Pour moi, vouloir la libération des femmes jusqu'au bout, **c'est vouloir la libération** totale des individus-femmes. C'est donc lutter, justement, pour tenter de créer une société où les individus ne soient plus soumis à des choix répressifs, quels qu'ils soient, mais décident eux-mêmes des actions communes comme des leurs propres en liaison directe, non médiatisée, avec les autres, ce qui est bien pour moi la définition de la liberté. C'est **la fin de la politique,** au sens de médiation s'imposant, de gré ou de force, aux individus. (Ce n'est bien sûr pas la fin du **social,** mais les deux ne sont pas identifiables.)

Je ne prône pas pour autant « la libération de tous les désirs ». Il n'est que trop vrai que « les désirs » ne sont pas tous réalisables, qu'ils sont contradictoires entre eux, que ce soit au niveau social ou même au sein de l'individu. Mais justement, ce que je refuse c'est l'alternative « libération des désirs » / « choix politiques », parce qu'elle me paraît reposer sur une base commune fausse, à savoir l'incapacité présumée des individus à se débrouiller eux-mêmes dans le labyrinthe des désirs en question (les leurs, et ceux des autres), d'où découlerait la nécessité de leur gouvernement/répression par une instance sociale distincte. Désir et politique sont les deux branches de la tenaille entre lesquelles est écrasé l'individu, avec sa volonté de vivre ses désirs, dans son rapport à lui-même et à autrui. Il ne m'intéresse pas plus de « libérer les désirs » que de les réprimer ; ce que je veux libérer, c'est moi-même, et je ne suis pas une somme anarchique de désirs s'ignorant entre eux, quoi qu'en répètent à satiété aujourd'hui les idéologues modernistes officiels qui se permettent de taxer de réaction quiconque a encore la faiblesse et la naïveté de vouloir se libérer soi-même. Ce que je souhaite pour ma part, c'est la réalisation de mon désir, désir de vie, désir de moi et des autres. L'absence de conflit intra et/ou inter-individuel entre divers désirs est sans aucun doute de l'ordre de l'utopie, et l'on sait que l'utopie (au sens classique du terme) implique explicitement pour y parvenir un pouvoir politique, ou du moins une régulation sociale préétablie, extrêmement rigides et coercitifs. Mais vouloir que de tels conflits

puissent se régler en fonction seule du désir des individus, sans qu'une médiation ne leur en impose automatiquement *la* solution, cela ne me paraît nullement utopique, bien mieux, cela me paraît être ce à quoi tendent les divers aspects du mouvement social actuel, dont centralement le féminisme.

Il me parait donc nécessaire d'affirmer positivement que le désir hétérosexuel des femmes, entre autres, peut être, non un obstacle au féminisme mais l'une de ses origines, et pour affirmer cela, de rejeter plus généralement la dichotomie désirs/politique dans notre conception du féminisme et de la lutte même. La seule force que peut avoir actuellement un mouvement social est à la mesure où ses actrices et ses acteurs agissent en tendant à se libérer de ces instances (je ne dis pas qu'ils puissent le faire effectivement aujourd'hui). Il s'agit de vouloir prendre son désir pour la réalité, et surtout pas de militer (dans quelle armée ?) en se sacrifiant à une cause, ni même seulement en concevant son action en fonction d'objectifs, de stratégies et de tactiques. Toute pratique sociale qui ne serait pas déjà affirmation de mon désir de rapport vrai à autrui, interaction réelle avec d'autres dans l'authenticité du contenu de cette interaction, est d'emblée condamnée à la « récupération » parce qu'elle la porte en elle.

Vouloir prendre son désir pour la réalité, cela implique aussi que l'inverse ne soit pas vrai, et que tout « acquis » partiel ne soit pas pris pour la réalisation de notre désir, mais bien pour le point de départ d'un approfondissement de ce désir même. C'est ainsi que pour moi la possibilité (historiquement récente, et non générale encore) d'un rapport hétérosexuel qui soit aussi amoureux, et non pas seulement familial ou fonctionnel, de manière ou d'autre, n'est que le tremplin de l'insatisfaction face à l'empêchement de vivre pleinement un tel rapport. À plus forte raison en est-il ainsi du partage des tâches ménagères, par exemple, etc. Et je pense qu'il en est de même pour la possibilité d'un rapport amoureux entre femmes. Ou encore, pour prendre un exemple différent mais tout aussi crucial pour la féministe : la possibilité d'un travail salarié indépendant (par opposition au travail « familial », appartenant en fait à l'homme, comme pour les « femmes d'agriculteur », ou à un travail salarié dont le salaire n'est pas perçu par la femme elle-même) est récente, non encore générale, et constitue pour les femmes un progrès indéniable. À partir de là, cependant, peut apparaître d'autant plus l'insatisfaction face au travail lui-même, quel qu'il soit, et non plus seulement à sa dépendance, et le désir d'une activité libre. Et lorsque les pratiques de critique ou de réduction du travail deviennent à leur

tour effectives pour certaines femmes aussi, l'accent peut se déplacer sur l'impossibilité d'utiliser le temps libre ainsi dégagé de façon satisfaisante dans un contexte social général oppressif, donc sur le désir d'un changement social global…

L'individualisation contradictoire des femmes

De manière générale donc, il me semble que ce qui permet la prise de conscience et la lutte contre l'oppression, ce n'est pas seulement l'oppression, ou plutôt c'est aussi, au sein de l'oppression même, les contradictions qui la traversent. L'oppression, ce n'est pas seulement la violence, les signes subis du pouvoir ; c'est aussi l'impossibilité de vivre pleinement (non contradictoirement) les potentialités qu'elle recèle, et même qu'elle développe (contradictoirement). L'approfondissement de la lutte naît à la fois de celui de l'oppression et de celui des potentialités contraires, les deux allant de pair lorsque cet approfondissement peut avoir lieu.

Les sociétés caractérisées économiquement par le mode de production capitaliste se fondent au point de vue des rapports des sexes sur la famille nucléaire, donc sur la dépendance totale d'une femme envers un homme. Dans la plupart des autres sociétés, les femmes connaissent une dépendance moins personnalisée, donc moins arbitraire, plus pondérée par les lois ou les coutumes – une dépendance envers la grande famille et la société tout entière, dont le mari ou le père n'est alors en bonne partie que le représentant à leur égard. On a tendance à conclure de ce fait que c'est dans nos sociétés que les femmes connaissent une aliénation maximale, et que c'est de là que naît le développement du féminisme dans ces sociétés.

Ce n'est pas que cela soit faux ; mais c'est unilatéral. Il est vrai que, sous cet aspect, l'oppression des femmes est accentuée avec l'organisation sociale occidentale actuelle, et que c'est une source de révolte. Mais la révolte puise aussi sa force dans le fait, corollaire du précèdent, qu'avec la dissolution de la grande famille et des unités de production domestiques, avec la famille nucléaire et le travail salarié, les femmes connaissent certes l'atomisation et la dépendance personnelle, mais aussi l'individualisation et la mixité. Elles ont la possibilité d'exister socialement à titre individuel, notamment par le travail salarié, individuel par définition, et de connaître le monde des mâles, étant bien entendu que cela ne constitue pas un dépassement de leur oppression

mais bien une contradiction au sein de celle-ci : c'est-à-dire à la fois une exacerbation de celle-ci et l'existence d'une possibilité et d'une nécessité de la saisir comme telle et de la combattre. Et je crois que l'on ne peut comprendre le développement et la radicalisation du féminisme dans les sociétés occidentales que comme un résultat de tout cet ensemble.

Ainsi, assistant récemment à un débat concernant l'apport éventuel de l'ethnologie au féminisme, j'ai été très frappée par la tendance presque unanime des participantes à considérer comme des phénomènes positifs pour les femmes concernées l'existence, au sein de bien des sociétés diverses par ailleurs, de certains pouvoirs et lieux spécifiques aux femmes, liés à la grande famille. La moindre dépendance personnelle (par exemple la possibilité en cas de conflit avec le mari de retourner dans sa famille d'origine, considérée comme première) et l'importance des rapports entre femmes, centrés sur leurs tâches et leur rôle propres, en faisaient rêver plus d'une, même si elles ajoutaient que l'oppression n'en existait pas moins dans de telles conditions. Or, pour ma part, je ne souhaiterais pour rien au monde connaître une situation sociale de ce type ; aucun doute, je « préfère » – entre deux maux – la mienne. Dans de telles sociétés, il est en effet **impossible de se penser autrement que comme femme**, déterminée socialement comme telle et seulement comme telle. Comme femme, on pense, on vit, on agit de telle et telle façon… au point même que les rapports avec l'autre sexe sont strictement codés et limités. Et la fameuse vie commune des femmes n'est qu'un ghetto, refuge si l'on veut, mais refuge imposé ; si elle apporte (ce dont je ne doute pas) des satisfactions dont est privée la « femme au foyer » actuelle enfermée dans sa famille nucléaire, c'est au prix d'une impossibilité de penser la détermination sociale des rôles sexuels comme non naturelle, comme renversable. La conscience de l'oppression des femmes y existe certes, mais elle se résout dans la solidarité immédiate, dans le secret et le rire.

C'est important, parce qu'il s'agit là du problème général du féminisme qui a conduit, notamment, à la hiérarchisation si générale lesbianisme/hétérosexualité.

Être féministe, c'est bien lutter **en tant que femme,** pour mettre fin à l'oppression spécifique des femmes. Mais c'est lutter pour mettre fin totalement à cette oppression, et cela signifie lutter pour ne plus exister socialement seulement en tant que femme, c'est-à-dire pour ne plus être condamnée socialement à un rôle limité et dévalorisé, mais bien pour exister aussi en **tant**

qu'individu. À cette mesure, la tendance à positiver les rapports entre femmes ou l'« être-femme », si elle se comprend sur la base de la nature même du féminisme (lutter en tant que femme… pour ne plus exister comme telle et comme telle seulement), n'en est pas moins une tendance contraire à l'approfondissement de ce même féminisme. Il s'agit en effet, et de plus en plus, de lutter en tant que femme, mais aussi déjà comme **individu-femme,** ou comme voulant le devenir. Or la valorisation du lesbianisme à l'encontre de l'hétérosexualité relève, non des « intérêts sexuels » de certaines, mais bien de la difficulté à dépasser la vision du féminisme comme création d'un monde des femmes, et non d'un monde d'individus sociaux libres : d'où la généralité de cette hiérarchisation, et la mauvaise conscience des féministes hétérosexuelles elles-mêmes…

Sur le sens de l'avenir du féminisme

Que des lesbiennes veuillent pouvoir créer des lieux où il soit possible de vivre pleinement son lesbianisme, et que cela suppose une révolution globale des rapports sociaux, je le mets si peu en cause que je le veux également et ne crois pas à la réalité d'un changement qui ne permettrait pas cela aussi. Même si mon rêve personnel serait plutôt de vivre pleinement la « bisexualité », je sais que sa réalisation passe par une libération de l'individu qui n'annulerait pas les différences, donc par une hétérosexualité et un lesbianisme dans lesquels le choix d'un sexe déterminé dans les rapports amoureux serait aussi une expression individuelle et non, à quelque degré que ce soit, une détermination sociale, même **a contrario.** Reste que la réciproque est vraie, et que la réalisation humaine de l'homosexualité suppose en retour celle de l'hétérosexualité et de la bisexualité, tout aussi difficiles à vivre actuellement, même si c'est sous des modes différents. (L'imposition de l'hétérosexualité est bien évidemment un obstacle à l'épanouissement de rapports amoureux entre femmes, même si l'obstacle prend des formes différentes dans l'immédiat.)

Mais voir le sens du féminisme dans l'affirmation d'un monde de femmes n'est nullement l'apanage de certaines lesbiennes. Cela découle bien plus généralement de la difficulté à sortir d'une problématique **politique** de la révolte contre l'oppression, et c'est pourquoi ce rêve n'est généralement pas posé comme l'un des aspects du changement social nécessaire, mais bien plutôt comme son contenu unique.

La logique du séparatisme absolu est celle-ci : les femmes, étant opprimées et posées comme « objet » dans le rapport des sexes, n'y connaîtraient effectivement aucune activité ni aucune individualisation. Ce rapport ne serait pas contradictoire – ni humain. Il resterait donc à en sortir, purement et simplement – ou plutôt à s'en arracher, en niant entièrement l'individu-femme que l'on y a été soi-même, parachevant, par là, la tentative (toujours contre-dite) des hommes pour parvenir à cette négation. Le pendant nécessaire de la négation de l'individualisation contradictoire des femmes dans l'ensemble de leurs rapports sociaux, individualisation qui est la source réelle de leur lutte pour exister enfin pleinement comme individu, c'est donc ce fameux « choix politique », qui seul pourrait les sauver corps et âme. Et il est significatif que celui-ci soit posé moins comme amour positif des femmes que comme refus du rapport aux hommes. Il s'agit moins d'une lutte que d'une re-naissance, avec tout ce que cela comporte de culpabilisation, et d'adhésion de néophyte à la foi nouvelle. Si l'on reconnaît là les aspects les plus frappants du discours des « lesbiennes de Jussieu », il reste que je n'ai que trop entendu d'autres femmes niant à ce point leur propre existence (passée, voire présente), et que je le dis avec plus de désespoir que de ressentiment…

La logique du séparatisme absolu, c'est donc aussi que la libération d'une **classe** (ou d'un sexe social) opprimée passe par son affirmation politique, c'est-à-dire par la seule négation de la classe (ou du sexe social) opprimante. Alors qu'il s'agit, pour les individus appartenant à la classe (ou au sexe social) opprimée, de nier directement cette classe (ou sexe social) en même temps que l'autre, pour se libérer **comme individus sociaux…** ce qui abolit du même coup la médiation politique, nécessaire par contre dès lors que le sujet social reste constitué de classes et autres. On connaît, sur un autre plan, le résultat d'une telle affirmation politique : c'est la fameuse « dictature du prolétariat », conçue comme l'étape nécessaire vers l'abolition des classes et devenue inéluctablement généralisation (et non abolition…) de la condition prolétarienne, et dictature **sur** le prolétariat. Une tentative d'affirmation politique du sexe (social) féminin impliquerait de même une **idéologie**, un **parti**, et finalement un **pouvoir politique** qui, au nom des femmes, les maintiendrait en fait dans l'oppression, voire accentuerait celle-ci. On peut même imaginer par quel biais : au nom du « pouvoir des femmes » sur la reproduction de l'humanité, on ferait des femmes les esclaves de cette reproduction ; le sexe dominant (mâle) étant supposé aboli comme tel, la réduction des femmes à

ce rôle social, officiellement valorisé, apparaîtrait enfin comme inéluctable et souhaitable, et non plus comme imposée et conflictuelle. De même qu'au nom du « pouvoir des travailleurs » sur la production, on a fait de ceux-ci les esclaves du travail, et que c'est en l'absence de « capitalistes » que le salariat apparaît le plus inéluctable…

Je précise : je ne crois pas que quelqu'une veuille cela et je ne crois pas que ce soit possible. Seulement, cette impossibilité me paraît la **force** des féministes, et non leur faiblesse. La subordination sociale du rapport antagonique des sexes à celui des classes a signifié longtemps pour les femmes enfermement dans le « privé », impossibilité de vie sociale. Elle le signifie encore, contradictoirement, et cela implique, certes, une très grande difficulté de naissance et de développement des mouvements sociaux féministes. Mais l'envers de cela, c'est aussi pour eux l'impossibilité de se développer en une affirmation de type politique et/ou syndical, malgré le désir répandu, mais contrarié, d'une telle stabilisation.

De ce point de vue, les idées des féministes « radicales » qui, sous diverses formes, s'opposent actuellement aux « lesbiennes de Jussieu », me paraissent extrêmement contradictoires, quoique d'une contradiction féconde et ouverte : d'une part elles posent explicitement comme « but » l'abolition des catégories de sexe ; d'autre part, elles restent dans la problématique du pouvoir et de la politique, quoique sans essayer (et pour cause) de donner un contenu à ce que serait une prise de pouvoir féminine. De même pour cette espèce de syndicalisme féminin que constituent les « groupes femmes » féconds à la mesure même où ils sont incapables, quoi qu'ils en aient, de jouer vraiment un rôle d'organisation des femmes comme telles et/ou de « courroies de transmission » vers un féminisme militant de type « parti »… La théorisation des « lesbiennes de Jussieu » peut donc apparaître comme une solution à la crise actuellement ressentie par les féministes, en ce qu'elle pousse à bout cette tendance à l'affirmation politique de la classe (ou sexe social) des femmes, à travers un séparatisme absolu. D'où sa séduction, jointe à un malaise dû au fait que, une telle affirmation étant en fait impossible à développer, cette volonté prend des formes aussi exacerbées, voire caricaturales (pratiques de secte, culpabilisation évoquée plus haut, etc.). Reste qu'il n'est possible d'échapper à cette séduction qu'en critiquant radicalement ses fondements, autrement dit en envisageant une autre issue à la crise. L'explication récente (en France au moins) de la signification entière de l'affirmation politique des femmes

comme classe (ou sexe) opprimée, par les « lesbiennes de Jussieu » même, y contribue : la contradiction dans laquelle se débattent actuellement les féministes entre la tendance (inéluctable) à affirmer leur base sociale d'existence et le besoin de la nier peut maintenant être saisie comme telle et agie consciemment dans le sens de cette négation.

Tout cela ne veut pas dire que je prône quoi que ce soit qui ressemble au « spontanéisme » opposé à la « politisation » par une tradition qui reste dans la même problématique générale. Je pense au contraire que l'action, la théorisation et la réflexion historique sont également indispensables au développement du féminisme. Ce que je veux dire, c'est que ni les unes ni les autres ne devaient être constituées en préalable ou en médiation, dans la lutte même, entre notre désir (au sens où je l'ai pris plus haut), notre vie individuelle et l'acte et/ou la pensée révoltés. Pas davantage ne s'agit-il de mettre en cause la nécessité d'un mouvement **social** et non pas seulement d'une « révolution » dans « les têtes », ou dans le mode de vie immédiat ; ce que je veux dire, c'est que ce mouvement social n'a d'avenir que s'il n'a pas de but autre, ou moindre, que l'épanouissement total de nous-mêmes comme individus sociaux.

Et est-il besoin d'ajouter enfin que ma critique de la logique du séparatisme absolu ne constitue nullement une mise en cause de la nécessité d'une activité critique non mixte ? Peut-être, étant donné l'échauffement actuel des esprits… Alors, voilà, c'est fait.

Sarah Franklin et Jackie Stacey

Le point de vue lesbien dans les études féministes *

Pourquoi, même lorsque la sexualité est un des principaux thèmes des programmes d'études féministes, en traite-t-on si rarement de façon satisfaisante ? Ce problème, qui n'est certainement pas une conséquence directe des contenus des cours, rend indispensable l'analyse des conventions sociales et

* Contribution reprise de *Nouvelles Questions Féministes,* n° 16-17-18, 1991. Traduction de Rosette Coryell. Cet article a été publié sous le titre « Lesbian perspectives on women's studies » dans *Women's Studies Occasional Papers*, numéro 11, 1986 : University of Kent at Canterbury.

des idéologies culturelles qui conditionnent notre attitude individuelle à l'égard de la sexualité. Pourquoi nos discussions de la sexualité aboutissent-elles si souvent à ce qui aurait dû être notre point de départ ? Cet article tente d'analyser certains des problèmes relatifs à la discussion de la sexualité dans le cadre des études féministes. Qu'est-ce qui rend nos idées sur la sexualité si difficiles à discuter ? Qu'est-ce qui empêche l'analyse critique de la sexualité – et en particulier de l'hétérosexualité – de faire partie intégrante de la théorie féministe ?

La marginalité du lesbianisme dans notre société peut nous offrir la perspective nécessaire pour considérer comme *non naturels* les postulats sur la sexualité. C'est pourquoi le point de vue lesbien est important pour le féminisme. Mais c'est justement parce que le lesbianisme est marginal dans notre société qu'il est difficile et dangereux d'en parler. Nous espérons donc que cet article apportera une contribution utile aux études féministes. Nous tentons d'y surmonter les obstacles à la discussion de la sexualité, causes du silence oppressant qui – ironie du sort – perpétue le caractère marginal du lesbianisme même au sein des études féministes.

Nous désirons cependant commencer par reconnaître que s'il est difficile de parler du lesbianisme, c'est aussi parce qu'il est difficile de le définir. Nous sommes conscientes de l'impossibilité de déterminer ou de délimiter, théoriquement ou par expérience, ce que « lesbienne » signifie « essentiellement ». Même une définition générale satisfaisante du « lesbianisme » peut être très difficile à élaborer. Étant donné que nos arguments sur la sexualité dans cet article sont basés sur l'hypothèse que toute identité sexuelle est une *construction sociale*, nous supposons que l'acquisition de cette identité est complexe, contradictoire, en partie inconsciente, qu'elle change constamment et n'est jamais complètement « résolue ». Mais, après avoir ainsi formulé nos hypothèses sur la sexualité, il nous faut aussi souligner que, *en particulier en ce qui concerne le lesbianisme*, on peut utiliser ce modèle de la sexualité pour soutenir qu'il est absolument inutile de parler de catégories d'identité sexuelle. Nous pensons que, si la problématisation de catégories telles que « lesbienne » apporte un antidote nécessaire aux hypothèses humanistes bourgeoises d'un moi unifié, il peut aussi aboutir à une position apolitique dangereuse et, à notre connaissance, il a toujours pour effet de renforcer le *statu quo* de l'hétérosexualité. Nous pensons que la catégorie « lesbienne » peut avoir une signification politique aussi bien que sociale et psychologique. Nous avons donc choisi de

l'utiliser en tant que catégorie dans cet article tout en ayant pleinement conscience de ses limites.

Pourquoi et comment le lesbianisme est-il « omis » dans les études féministes ?

Quels sont les postulats sur le lesbianisme qui ont abouti, sinon à sa complète omission, du moins à sa/notre marginalisation dans certains programmes d'études féministes ? L'examen de la façon dont on aborde le lesbianisme dans un programme « typique » d'études féministes montre clairement quelles sont certaines de ces hypothèses. *Primo*, la sexualité en général et le lesbianisme en particulier sont souvent classés dans la catégorie du « féminisme radical ». Compartimenter le féminisme en catégories telles que « radical », « révolutionnaire » ou « socialiste », etc., aboutit inévitablement à la division et à la défensive. On ne mentionne le lesbianisme dans les programmes que pour parler des « lesbiennes radicales séparatistes » qui soutiennent que les femmes hétérosexuelles collaborent avec l'ennemi – les hommes. S'il est important de prendre en compte ce point de vue, le fait qu'elles reprochent à toutes les femmes hétérosexuelles d'être politiquement dans l'erreur a engendré une attitude défensive qui ôte toute utilité à la discussion. La brochure des Féministes Révolutionnaires de Leeds sur l'hétérosexualité et le lesbianisme fait partie, année après année, de la liste des ouvrages recommandés et est immédiatement mentionnée dès qu'il est question de politique lesbienne, comme s'il avait été décidé par consensus que c'était l'expression la plus typique du féminisme lesbien. Posée en termes aussi tranchés, la discussion sur la sexualité se polarise rapidement et l'analyse critique de l'institution obligatoire de l'hétérosexualité est opportunément évitée.

Secundo, le lesbianisme est considéré comme pouvant se dissocier des autres questions féministes, ce qui est dû en partie au compartimentage mentionné ci-dessus et en partie à l'idée communément répandue que la sexualité concerne les partenaires de lit. Devenir lesbienne n'est pas une simple question de changement de partenaire. Loin de constituer un domaine distinct, la sexualité est *liée* à tous les aspects de notre société – sociaux, culturels et économiques. De par sa situation marginale par rapport à la forme

dominante de la sexualité – l'hétérosexualité – la perspective lesbienne *peut* permettre de voir clairement comment l'hétérosexualité est constamment renforcée et reproduite en tant que composante fondamentale de tous les éléments de l'existence sociale.

> *« Toutes les institutions de la société sont fondées sur l'hypothèse que toute femme vit ou désire vivre avec un homme, économiquement aussi bien qu'affectivement, et elles reposent sur l'idée que l'hétérosexualité est à la fois la seule forme naturelle et la forme supérieure de la sexualité humaine. » (Bunch, 1982, p. 54)*

Notre perspective conteste le mythe selon lequel la sexualité ne concernerait que l'attrait physique, le plaisir charnel ou ce qu'on fait au lit : « Je ne suis attirée que par les hommes, pas par les femmes » est l'argument fréquemment avancé par les féministes hétérosexuelles comme explication de leur sexualité. Dissocier la sexualité des autres aspects de notre vie sert à obscurcir la construction sociale et culturelle de la sexualité au moyen de laquelle se perpétue l'institution de l'hétérosexualité obligatoire, comme si l'attrait sexuel était la *seule* raison pour laquelle les femmes couchent avec les hommes dans notre société et comme si l'attrait sexuel était une donnée biologique invariable.

Du point de vue ethnologique, l'analyse comparative de la sexualité révèle l'existence d'expressions si diverses que nul argument biologique concernant sa forme ne peut être convaincant. Ce qui est considéré comme « naturel » ou « normal » dans une société donnée peut très bien être tabou, inacceptable ou totalement inconnu dans une autre culture. Même dans notre propre culture, comme le montre Michel Foucault dans son dernier livre sur l'histoire de la sexualité, les définitions de la sexualité « naturelle » ont changé – et se sont même parfois inversées – avec le temps [1]. Dans le Tome 2 de son *Histoire de la sexualité* intitulé *L'usage des plaisirs*, Foucault explore la construction culturelle des significations de la sexualité dans la société de la Grèce antique (origine dont se réclament souvent les sociétés occidentales). Selon la morale grecque classique, les pratiques hétérosexuelles et homosexuelles étaient compatibles et non antagonistes. Le rôle de père, de mari ou de citoyen d'un homme n'était nullement menacé par son rôle d'amant d'un autre homme. C'était plutôt la distinction entre les rôles sexuels actif et passif qui était objet

1. Foucault M., *L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984.

de controverse parce que ces rôles étaient considérés comme incompatibles et mettant en danger l'idée culturelle d'un moi qui ne pouvait les inclure tous les deux. Cet exemple historique de la réorganisation discursive de la sexualité démontre l'imprécision historique de la sexualité « mâle » ou « masculine ». Inutile de dire que Foucault ne traite pas de la sexualité « femelle » ou « féminine » ce qui, étant donné l'importance de Sapho dans le discours sur la sexualité de la Grèce antique, ne peut être considéré que comme un oubli volontaire (et typique).

La conception de la sexualité comme étant déterminée par la nature – comme lorsque l'on dit « Je suis physiquement attirée par les hommes, donc je couche avec eux » – fait abstraction de la construction sociale de la sexualité féminine liée à l'approbation des hommes, aux définitions patriarcales et aux besoins masculins. Les groupes de prise de conscience, les écrits féministes et le mouvement des femmes ont déjà beaucoup contribué à réfuter la thèse idéologique dominante selon laquelle les rapports hétérosexuels font *nécessairement* jouir les femmes. La lumière jetée par les féministes sur le mythe de l'orgasme vaginal et sur la pratique si répandue de simulation de l'orgasme a montré à quel point les femmes ont été « complices » des définitions coercitives de leur jouissance sexuelle [2]. Loin d'être un penchant physique, la sexualité est une question politique.

Nous ne voulons pas dire par là que les rapports sexuels avec les hommes (pris ordinairement dans le sens de copulation) ne font pas jouir certaines femmes mais nous voulons souligner l'importance d'établir les *liens* entre les fantasmes, le roman d'amour et le plaisir physique. La sexualité est l'un des exemples les plus révélateurs de l'incarnation des significations et des définitions culturelles. Quel rapport existe-t-il entre la construction culturelle de l'identité féminine – être désirée par un homme par exemple – et la jouissance sexuelle éprouvée par les femmes dans les rapports hétérosexuels ?

La question des rapports sexuels nous amène au troisième point relatif aux idées reçues des discussions sur la sexualité dans les études féministes – l'amalgame de la sexualité et de la reproduction. Quelle différence y a-t-il entre

2. Koedt A., « The myth of vaginal orgasm », 1969. Traduction française : « Le mythe de l'orgasme vaginal », *Partisans*, n° 54-55, juill. oct. 1970, « Libération des femmes année zéro », pp. 54-60.

Hite S., *The Hite Report*, Hamlyn, 1970. Traduction française : *Le Rapport Hite*, Paris, Le Livre de Poche, 1981.

la sexualité et la procréation ? Pourquoi la copulation est-elle considérée comme le seul mode d'expression sexuelle de l'(hétéro)sexualité ? Dans les discussions sur l'avortement et la contraception la copulation est fréquemment considérée comme l'acte sexuel *naturel*, inévitable ou inéluctable. Pourquoi un rapport de causalité est-il censé exister entre la jouissance sexuelle des femmes et leur pouvoir de reproduction alors que le coït n'est pas *indispensable* à la jouissance des femmes mais est plutôt orienté vers la jouissance des hommes ?

> *« Pour ce qui est de la* sexualité*, ce sont les hommes pas les femmes qui sont le sexe reproducteur. Les rapports sexuels avec les hommes ne peuvent avoir comme conséquence la conception chez les femmes que quatre jours par mois environ. Le reste du temps, les femmes sont capables d'une sexualité pluri-orgasmique qui – en théorie du moins – ne produit que de la jouissance. Même pendant leur période de fertilité, l'orgasme des femmes n'est pas lié à la reproduction. Une femme peut concevoir sans orgasme ; la jouissance sexuelle n'a rien à voir avec la fonction de reproduction. » (Coward, 1982, p. 241)*

Il est donc nécessaire de faire une analyse de la sexualité – jouissance, attirance, identité, etc. – qui « dénaturalise » les rapports hétérosexuels, aussi bien que l'hétérosexualité en tant que mode admis de la sexualité.

Une autre raison qui fait qu'il est important pour les féministes de critiquer l'amalgame de la reproduction et de la sexualité, découlant de l'institution des rapports hétérosexuels, c'est qu'il est le moyen par lequel s'exerce sur la sexualité féminine le contrôle de la famille, du mariage et de l'État. Lorsque les féministes se mettent à réfléchir sur ce que pourrait être la sexualité féminine si elle n'était pas si étroitement liée aux rapports hétérosexuels, au mariage, à la monogamie, à la légitimité et à la famille, les implications politiques et économiques de l'institution de l'hétérosexualité obligatoire apparaissent plus clairement [3]. Ces considérations sont essentielles pour démontrer comment les constructions culturelles de la sexualité sont liées à l'organisation économique et politique de notre société. En vérité, ce questionnement est impératif dans une société capitaliste où l'objectification des femmes peut s'expliquer en termes de fétichisation des biens [4]. Autrement dit, dès que l'on admet que le plaisir est social, qu'il consiste en l'idée de ce qu'est

3. Ce qui ne signifie pas qu'il existe un rapport fonctionnaliste entre le capitalisme, le patriarcat et l'hétérosexualité. Ils peuvent aussi agir de façon très contradictoire.

4. Marx K., *Le Capital*, Vol. 1, Ch. 1, *Œuvres complètes*, Paris, Editions Sociales, 1967.

le plaisir, il n'est plus possible de dissocier le plaisir sexuel, comme les plaisirs de la consommation, des rapports sociaux qui les produisent.

Dans la première partie de cet article nous avons examiné pourquoi le lesbianisme est « omis » dans les études féministes. Nous avons repéré quatre difficultés concernant la conception de la sexualité en général qui contribuent, selon nous, à l'exclusion du lesbianisme en particulier : premièrement, le problème de la « relégation » du thème du lesbianisme dans la catégorie, elle-même marginale au sein de la théorie féministe, du féminisme radical ou séparatisme ; deuxièmement, l'idée naïve que la sexualité signifie uniquement attrait et plaisir physiques ou « ce qu'on fait au lit » ; troisièmement, l'amalgame, rarement analysé, de la reproduction et de la sexualité qui masque les implications politiques des rapports hétérosexuels et empêche donc de se demander pourquoi ils sont considérés comme le seul mode légitime d'expression sexuelle ; enfin, l'idée fausse que la sexualité est un domaine qui peut être considéré comme distinct de la culture matérielle ou du système politico-économique. Il est important de comprendre comment ces fausses conceptions de la sexualité, qui mènent à exclure le lesbianisme des études féministes, sont aussi cause de l'impossibilité de voir le *lien* entre la construction sociale de la sexualité féminine et les autres questions féministes, bref, de comprendre toute la signification du point de vue lesbien pour les études féministes.

Importance du point de vue lesbien pour les études féministes

Cette partie a surtout pour but de démontrer que la critique de l'hétérosexisme et de l'hétérosexualité obligatoire concerne *toutes* les femmes – et pas « seulement » les lesbiennes. Dans la première partie de cet essai nous avons cherché à montrer comment les hypothèses sur la sexualité dans les discussions d'un cours d'études féministes que nous avons suivi ont abouti à l'exclusion du lesbianisme ou à sa/notre relégation à une place circonscrite du programme. Dans le cours principal, suivi par toutes les candidates à une maîtrise en études féministes, il nous a semblé que la raison en était la discussion du lesbianisme dans un contexte très spécifique et limité. Par exemple, au cours d'une des premières discussions sur l'hétérosexualité obligatoire, beaucoup de questions ont été posées concernant le contrôle masculin de la sexualité féminine :

par exemple, pourquoi les hommes ont-ils peur de l'autonomie sexuelle des femmes ; le nombre de systèmes auxquels il faut avoir recours pour *faire respecter* l'obligation de l'hétérosexualité, en dépit du fait qu'elle est censée être « naturelle » ; quel est le rôle des femmes hétérosexuelles dans la mise en question de l'hétérosexualité, etc. Bien que cette discussion ait clairement démontré que la critique de l'hétérosexualité obligatoire concernait *toutes* les femmes et se rapportait à de nombreux aspects de notre vie, il n'en a pas été tenu compte dans le reste du cours.

Dès la semaine suivante ces réflexions étaient oubliées. Le titre de la discussion de cette semaine-là est d'un hétérosexisme évident : « Régulation de la sexualité : avortement et contraception ». Pour les lesbiennes, la « régulation de la sexualité » pourrait bien signifier le contrôle social de l'homosexualité et les nombreux modes de « régulation » des « gays » par les institutions de l'État, par les idéologies sociales homophobes, par l'exploitation par les médias de la peur du Sida, etc. En outre, du point de vue féministe, la « régulation » de la sexualité lesbienne a des conséquences évidentes pour toutes les femmes : c'est le cas par exemple de la définition légale de la lesbienne comme indigne d'être mère qui reproduit une définition de la maternité liée à l'hétérosexualité et au mariage monogame. En fait, la manière dont la régulation de *toutes* les sexualités s'articule avec les autres modes de contrôle social et d'oppression de l'État aurait pu être un sujet de discussion très utile. Mais dans le titre « régulation de la sexualité », sexualité signifiait clairement hétérosexualité et la signification de « régulation » était elle-même très limitée. Il n'a jamais été fait mention, au cours de la discussion, des liens entre l'hétérosexualité obligatoire et la nécessité de la contraception ou de l'avortement. En outre, en supposant que le coït était la *conséquence inévitable* de l'hétérosexualité et en les acceptant tous deux comme naturels, la discussion renforçait l'amalgame que nous devrions mettre en question. C'est précisément la distinction *entre* l'hétérosexualité, les rapports sexuels, la reproduction et les autres formes de sexualité et de procréation qu'il faudrait examiner de manière créative. Sinon, les suppositions et les amalgames non analysés renforcent l'idéologie de sens commun concernant ce qui est « naturel ». C'est justement ces idéologies qui doivent être critiquées par les féministes ; il est important de se rendre compte que les mêmes idéologies du « naturel » servent à opprimer aussi bien les lesbiennes que *toutes* les femmes.

Il nous faut absolument repenser tout ce qui touche à la question de la sexualité. Premièrement, il faut pour cela voir les liens entre la sexualité et les autres domaines de l'analyse féministe. Deuxièmement, il est nécessaire de déconstruire l'organisation de la sexualité féminine par les institutions de l'hétérosexualité obligatoire. Troisièmement, il est indispensable de « dénaturaliser » radicalement les rapports hétérosexuels et de mettre constamment en question les idéologies qui les rendent « naturels ».

Nous soutenons dans cet article l'argument que l'expérience vécue des lesbiennes fournit une base solide à ces critiques. Les perspectives lesbiennes-féministes sont un point de départ évident pour repenser les conceptions existantes de la sexualité et formuler de nouveaux modes d'explication de notre expérience en tant que femmes. Il est indispensable cependant de ne pas réserver ce point de vue à la seule discussion de la sexualité *lesbienne* mais de l'étendre à la discussion féministe de la sexualité *en général.* Autrement dit, au lieu « d'inclure » dans la « quatrième semaine » du cours une discussion du lesbianisme, en même temps que du « féminisme radical », en le supposant « étranger » à la norme, il est important de considérer les *liens* entre le féminisme et le lesbianisme, entre le sexisme et l'hétérosexisme. Cette approche pourrait empêcher les postulats hétérosexistes de se perpétuer et le lesbianisme de continuer à être marginalisé dans les études féministes.

Déconstruction de l'hétérosexisme et liens entre lesbianisme et féminisme

Il est essentiel de *ne pas* isoler la sexualité du reste du champ de l'analyse féministe afin de discerner pleinement ce qu'implique l'institutionnalisation de l'hétérosexualité obligatoire pour le contrôle de *toutes* les femmes.

> *« La perspective hétérosexiste est un défi à toute notion de choix dans le domaine de la sexualité. On ne peut plus parler du lesbianisme comme du penchant sexuel inné d'un petit nombre de femmes. On ne peut pas non plus parler de l'hétérosexualité comme du mode normal des rapports. Il faut plutôt considérer l'hétérosexualité comme une institution politique maintenue au moyen de " tout un réseau de forces au sein duquel on a convaincu les femmes que le mariage et le penchant sexuel pour les hommes sont des composantes inévitables, quoique peu satisfaisantes ou oppressives, de leur vie ". » (Arnup, 1983, p. 54)*

Il ne suffit pas « d'ajouter » au programme une semaine supplémentaire sur le lesbianisme. L'important est d'intégrer à la théorie féministe l'analyse de

l'hétérosexisme aussi bien que du sexisme et de souligner les rapports entre eux. Ainsi, en faisant la critique de l'hétérosexualité obligatoire en tant qu'idéologie et en tant qu'institution, on fera apparaître plus clairement les liens entre la sexualité, la famille, l'État et le système économique. Cette approche nous amènerait à analyser l'institution de l'hétérosexualité dans tous les domaines de notre oppression en tant que femmes et en tant que lesbiennes.

> *« Dans la sphère économique, l'hétérosexisme renforce l'inégalité de l'échelle des salaires des hommes et des femmes en supposant que le salaire des femmes n'est qu'un appoint à celui des hommes. Au foyer, l'idéologie du travail des femmes en tant qu'expression de leur amour et extension du maternage sert à perpétuer la gratuité du travail domestique. L'hétérosexisme pousse les femmes à subir en silence l'inceste, le viol, les coups et les autres formes de violence et de coercition au nom de la famille et de l'amour conjugal. L'hétérosexisme sert à effacer toute trace de l'existence des lesbiennes au moyen de la destruction de dossiers et documents personnels, de la peur de conflits pour la garde des enfants, de la perte d'emplois, de l'ostracisme des amis et de la famille. » (Arnup, 1983, p. 54)*

Ce point de vue est des plus menaçants justement *parce qu'*il met en lumière les liens entre le sexisme et l'hétérosexisme. Impossible alors de ne consacrer au lesbianisme que la « quatrième semaine » du cours, en limitant la discussion à la sexualité et « avec qui on couche » ; il faudrait le considérer comme partie intégrante de l'analyse féministe de toutes les questions économiques, sociales et politiques.

Le tabou qui frappe le lesbianisme dans notre société n'est pas seulement dû à la phobie des pratiques sexuelles différentes, il résulte aussi de la crainte de la revendication par les femmes de droits de contrôle absolus de notre sexualité, de notre corps, de notre pouvoir de reproduction. Si nous étions plus nombreuses à pouvoir décider nous-mêmes de notre vie, de nos conditions d'existence, de notre sexualité, si toutes les femmes étaient libres de devenir lesbiennes, combien seraient-elles à choisir de ne pas servir les hommes en tant qu'épouses, mères de familles et ménagères non payées ? Dans quelle mesure l'acceptation par certaines femmes du rôle féminin « traditionnel » est-il dû à l'interdiction de choix plus autonomes ? Le point de vue lesbien dans les études féministes nécessite non seulement de se demander pourquoi certaines femmes sont lesbiennes mais aussi de se poser la

question de savoir pourquoi elles ne sont pas plus nombreuses à l'être. Autrement dit, quelles contraintes pèsent sur les femmes pour les obliger à devenir/rester hétérosexuelles ? Que signifie l'hétérosexualité obligatoire pour *tous* les domaines de notre vie et à qui profite sa persistance ?

Nous pensons qu'il est important pour nous toutes de nous poser ces questions dans le cadre des études féministes. Quelle que soit notre identité sexuelle, il nous faut examiner pour quelles raisons précises notre sexualité a pris telle ou telle forme. Quels sont les aspects de notre sexualité dont nous sommes prêtes à assumer la responsabilité ? Quels sont ceux dont nous pensons qu'ils nous ont été imposés ? Dans quelle mesure l'organisation de notre sexualité tourne-t-elle autour de l'acceptation sociale ? Dans quelle mesure tourne-t-elle autour de la transgression ? Quelles sont les contradictions, les incompatibilités qui existent dans notre façon de voir notre sexualité et se sont-elles modifiées avec le temps ? Les lesbiennes, presque par définition, se sont souvent livrées à ce genre de questionnement. Il ne faudrait cependant pas qu'il soit réservé au lesbianisme. Au contraire, le pouvoir que nous confère le fait d'assumer la responsabilité de notre propre sexualité – contrairement aux attentes patriarcales à notre égard – est à la portée de toutes les femmes.

Comme le soutient Marilyn Frye, le point de vue lesbien dans les études féministes met en question les idées sur l'hétérosexualité et exige que les féministes hétérosexuelles les mettent elles aussi en question, aussi bien personnellement que politiquement.

> *« Je voudrais que les femmes hétérosexuelles se livrent à fond et sérieusement à la prise de conscience et à l'exploration de leur propre histoire et qu'elles découvrent quand et comment, au cours de leur développement personnel, elles en sont venues à dissocier les femmes de l'érotisme. J'aimerais que les femmes hétérosexuelles se montrent aussi curieuses de savoir comment, pourquoi et quand elles sont devenues hétérosexuelles que je l'ai été de savoir comment, pourquoi et quand je suis devenue lesbienne. » (Frye, 1982, p. 197)*

Ce questionnement – l'éveil de notre curiosité au sujet de notre identité sexuelle – nous incite à examiner plus que notre « seul » choix de partenaire de lit. La position marginale qui résulte du rejet de l'idéologie dominante sur l'identité sexuelle peut aboutir à l'analyse critique de la construction culturelle de la différence sexuelle. Sous cet angle, les liens entre l'analyse critique de la

construction sociale de la sexualité, en particulier, et la déconstruction totale de l'idéologie patriarcale, en général, apparaissent clairement. Les systèmes de croyance tels que celui du « naturel » tracent une carte de l'ordre social pour les divers domaines de l'expérience humaine, la sexualité par exemple, en délimitant les conduites « acceptables » et « inacceptables ». Nous consacrerons donc la section suivante à cette version particulièrement répandue de l'idéologie de sens commun et notamment à l'utilisation du « naturel » en tant que système de justification pour de nombreuses formes d'oppression.

« La nature » en tant que système de justification

L'un des systèmes de référence idéologiques les plus fréquemment alliés à la sexualité est celui de « la nature ». Historiquement, cette association s'est faite sous des formes à la fois multiples et contradictoires. On peut trouver la justification de telle ou telle forme de sexualité dans le discours du droit, de la médecine, de la science, de la pédagogie et bien d'autres encore. Puisque le système de croyances du « naturel » sert depuis longtemps à légitimer de nombreuses formes institutionnalisées de déséquilibre des pouvoirs, y compris l'oppression raciale et sexuelle, la déconstruction de ce qui est considéré comme « naturel » concerne directement au plus haut point aussi bien les féministes que les lesbiennes.

On peut commencer cette déconstruction en mettant en évidence les *contradictions* entre les diverses manières d'utiliser « le naturel » pour justifier telles ou telles normes et conventions sexuelles. Si nous examinons l'époque victorienne, par exemple, nous voyons que le langage de « la nature » a été utilisé pour construire une moralité sexuelle plus ou moins à l'opposé de celle d'aujourd'hui. La sexualité « naturelle » était censée être la « promiscuité primitive », c'est-à-dire le comportement sexuel « non civilisé » d'êtres humains « moins évolués » (donc inférieurs). Selon les évolutionnistes victoriens, tel L.H. Morgan, inspirateurs de ces idées, la sexualité « civilisée » était un produit de la moralité *sociale*, par *opposition* aux « faits naturels ». Tandis qu'aujourd'hui on fait souvent appel au langage de « la nature » pour étayer l'opposition hystérique au lesbianisme et à l'homosexualité, l'idée qu'il puisse exister un rapport *quelconque* entre la sexualité et « ce que font les animaux » aurait horrifié la plupart des victoriens. Ces revirements dans l'utilisation du « naturel » en tant que système de justification prouvent le caractère arbitraire de l'association entre sexualité et « nature » [5].

Les contradictions n'existent pas uniquement entre diverses périodes historiques, on trouve aussi des contradictions *au sein* de l'idéologie d'une époque donnée. Jetons un coup d'œil à quelques exemples de contradictions concernant l'utilisation de « la nature » dans la construction sociale de la sexualité aujourd'hui. Tout d'abord, comme le fait remarquer l'ethnologue symboliste David Schneider dans son analyse de la culture américaine :

> *« Dans la culture américaine, le destin de l'homme est considéré comme devant se conformer à l'injonction : Maîtriser la nature ! Sa science, sa technologie et une grande partie de sa vie sont vouées à cette tâche… (pourtant) lorsqu'il s'agit de la parenté et de la famille, la culture américaine semble tout mettre sens dessus dessous… La sexualité dans la culture américaine en est un exemple typique… (là) l'homme est considéré comme faisant partie de la nature. » (Schneider, 1980, pp. 107-108)*

Autrement dit, il y a contradiction entre l'attitude à l'égard de la nature dans le domaine de la sexualité, où il s'agit de l'imiter, et l'attitude à l'égard de la nature ailleurs où il s'agit de la maîtriser. Si nous examinons la forme particulière de sexualité considérée comme la plus « naturelle » (c'est-à-dire les rapports hétérosexuels) nous découvrons une autre contradiction. S'il s'agit ici d'imiter la nature, pourquoi les rapports hétérosexuels sont-ils *surtout* admissibles [6] sous une forme très précise, à savoir, chez un couple monogame, marié, hétérosexuel, parties génitales contre parties génitales, l'homme sur la femme, la nuit et de préférence dans l'obscurité ? Cet acte soi-disant « naturel » est sans nul doute une forme d'expression sexuelle fortement structurée et artificiellement délimitée.

Dans son livre intitulé *Female Desire*, Ros Coward attire l'attention sur une autre mystification des idéologies du « naturel » et de la sexualité. En dépit du fait que l'on considère en général les femmes comme étant « le sexe reproducteur », « pour ce qui est de la *sexualité*, affirme-t-elle, ce sont les hommes, pas les femmes, qui sont le sexe reproducteur » (Coward, 1982, p. 241). Autrement dit, alors que l'on pense communément que le lien entre la reproduction

5. Par arbitraire, nous entendons qu'il n'y a pas nécessairement corrélation, ce qui ne signifie cependant pas *absence de motivation* (une autre des connotations du mot arbitraire) ; nous croyons évidemment à l'existence d'une forte motivation.

6. Il faut apporter quelque réserve à « admissible », afin de tenir compte de l'existence de deux poids et deux mesures : l'hétérosexualité en dehors du mariage est « admissible » pour les hommes et certaines formes plus violentes de sexualité masculine sont « admissibles » pour la société.

et la sexualité est fondé sur la « biologie naturelle » des femmes, c'est dans l'anatomie et la physiologie *masculines* que la reproduction et la sexualité sont plus étroitement liées.

Ros Coward soutient que tandis que la jouissance sexuelle des femmes, sous la forme de l'orgasme, intéresse le clitoris, organe anatomique sans rapport avec la conception, la jouissance sexuelle des hommes, résultant de l'érection et de l'éjaculation, est identique au rôle masculin dans la reproduction. Cette distinction, bien qu'utile, offre aussi malheureusement un exemple des théories sur le caractère naturel de l'hétérosexualité que nous croyons important d'éviter. Tout d'abord, supposer que la sexualité des hommes s'organise *nécessairement* autour de l'érection et de l'éjaculation est particulier à notre culture et pas absolument vrai, même dans notre culture. On a en effet démontré (Stoltenberg, 1984) que ni l'érection ni l'éjaculation ne sont indispensables à la jouissance sexuelle des hommes et que la sexualité masculine vécue différemment peut même être pluri-orgasmique. Il en découle des conséquences fondamentales pour un réexamen féministe de l'hétérosexualité en particulier et de la sexualité humaine en général. Il faut aussi souligner que le rôle masculin dans la reproduction *n'exige pas* la copulation. La facilité de l'auto-insémination met certainement en question « le rôle masculin » dans la reproduction et fait mieux ressortir encore l'importance de la distinction entre sexualité et reproduction.

Ces considérations nous amènent à la conclusion que ce que l'on entend par « naturel » lorsqu'il s'agit de la sexualité varie énormément. Cela peut vouloir dire « ce que font les animaux » ou bien faire allusion à des « faits » dits « naturels » ou à des différences anatomiques données entre les hommes et les femmes. Le « naturel » ne peut donc pas être considéré comme se référant uniquement au monde matériel, il doit être considéré comme constituant *lui-même un système de référence*. Le « naturel » est un système de croyances qui *structure* la signification et met de l'*ordre* dans les interactions sociales. Par exemple, ce que signifie « le naturel » s'explique souvent le plus clairement en fonction de ce qui est considéré comme *non* naturel. La dichotomie naturel/non naturel appartient à un système de différenciation qui comprend un certain nombre d'autres oppositions bipolaires telles que vertu/vice, normalité/pathologie, hygiène/saleté, santé/maladie (Sue Watson, 1980, p. 7). Le rapport de ces dichotomies à la catégorisation et au contrôle de la sexualité est un point de convergence des analyses lesbienne et féministe de la sexualité en

tant que question politique. Nous en concluons que la question de la signification du « naturel » ne peut être dissociée de celle de savoir à qui profite ce système de justification.

Du point de vue de l'intérêt que nous portons, en tant que lesbiennes, aux études féministes, il est particulièrement important d'étudier plus en détail la convergence des préoccupations lesbiennes et féministes dans ce domaine. Il existe deux champs évidents de convergence. Premièrement, le système de différenciation dont fait partie la dichotomie « naturel/non naturel » est utilisé à la fois pour stigmatiser les lesbiennes, et pour faire de la sexualité en général un des points vulnérables de l'identité des femmes. La stigmatisation du lesbianisme est le point extrême d'un continuum dans la dégradation des femmes au moyen d'accusations portées contre leur sexualité. En outre, ce n'est pas seulement dans le domaine de la sexualité que la catégorisation « naturel/non naturel » et les dichotomies connexes sont utilisées pour contrôler les femmes, mais dans *tous* les aspects de leur existence.

Deuxièmement, il est dans l'intérêt à la fois des lesbiennes et des féministes de mettre en question l'idée que la sexualité est « naturelle » lorsqu'il s'agit de l'hétérosexualité des hommes et des formes qu'elle a prises pour opprimer les femmes. À qui cela profite-t-il de justifier la sexualité en la traitant d'impulsion naturelle, comme s'il s'agissait d'un appétit physique demandant à être rassasié ? Ce système de justification est constamment utilisé comme excuse des violences masculines telles que le viol, l'inceste et les coups qui sont censés être les conséquences déplorables-mais-malheureusement-inévitables du « besoin » des hommes de « céder » à leurs impulsions « naturelles ». Cette construction de la sexualité masculine comme possédant une sorte d'impératif biologique est liée à bien des mythologies antiféminines du sens commun, tel le mythe que les femmes désirent ou aiment être violées. En outre, ces croyances sont reproduites dans le discours du droit, de la médecine, de la religion et des médias qui continuent à les perpétuer au moyen de leurs institutions. Par exemple, la loi exige des femmes qu'elles aient des rapports hétérosexuels avec leur mari. Le viol est l'un des seuls crimes où ce n'est pas le coupable qui est suspect. La représentation de sévices sur les femmes dans la pornographie est considérée comme un mal nécessaire pour permettre aux hommes de satisfaire leur besoin de dominer les femmes sexuellement. Les femmes tolèrent que leurs maris/amants lisent de la pornographie pour apaiser leur libido « naturellement » énorme. La pornographie est également

légitimée en tant que *service social* qui empêche les hommes de violer réellement les femmes. Toutes ces idées reçues oppressives sont fondées sur l'idée que la sexualité dominante des hommes est une donnée biologique.

Fait intéressant, sinon remarquable : bien que la plupart des féministes suivant des cours d'études féministes *conviennent* que la sexualité est une construction sociale et culturelle et non une donnée naturelle ou biologique, certaines thèses qui renforcent subtilement cette idéologie continuent à prévaloir. Alors qu'elles avaient été nombreuses à huer consciencieusement l'idée que la sexualité est « naturelle », nous avons assisté maintes et maintes fois à des discussions au cours desquelles on prenait *pour acquis* le coït comme l'expression du comportement sexuel, la contraception comme un mal nécessaire et la sexualité comme équivalente à l'hétérosexualité ; nous en avons donné un exemple plus haut.

Non seulement dans le cours principal du programme d'études féministes que nous avons suivi – intitulé « La théorie et le développement du féminisme » – mais aussi lors de discussions dans des cours facultatifs, on abordait souvent la sexualité sous l'angle de la santé ou de la reproduction. Les questions soulevées dans ces discussions – avortement, contraception, fertilité, stérilisation, etc. – sont d'un intérêt évident pour les féministes. Il n'en reste pas moins qu'en traitant ainsi de la sexualité on la codifie comme « naturelle » au moyen de termes liés à la biologie. Comme nous l'avons souligné ci-dessus, c'est le lien entre la sexualité et la procréation qui sert fréquemment à légitimer le « *caractère naturel* » des rapports hétérosexuels. Malheureusement, en discutant de la sexualité en termes de reproduction, de contraception, etc., les enseignantes et les étudiantes des cours d'études féministes perpétuent ce lien et renforcent cet amalgame hétérosexiste.

Nous avons également ressenti de la frustration au cours de discussions théoriques où certaines des conséquences de l'hétérosexualité étaient tenues pour données « naturelles » au lieu d'être *nommément désignées, mises en question ou problématisées*. Par exemple, dans une discussion sur Lévi-Strauss et la soi-disant « loi universelle du tabou de l'inceste », indispensable selon lui au développement de la société humaine, plusieurs allégations concernant l'hétérosexualité n'ont pas été remises en question. Pourquoi l'hétérosexualité n'a-t-elle pas été *désignée* comme étant le principe d'organisation implicite sur lequel se fonde « l'échange des femmes » ? Dans quelle mesure la théorie du « tabou de l'inceste » est-elle basée sur l'amalgame de la sexualité et de la

reproduction ? Pourquoi les rapports hétérosexuels sont-ils censés être l'expression « naturelle » de la sexualité humaine ? Ces hypothèses non discutées des théories de Lévi-Strauss masquent un parti pris non seulement hétérosexuel mais androcentrique.

Une lacune théorique analogue a échappé à toute critique dans notre discussion de la théorie d'Engels sur les rapports entre la famille, la propriété privée et l'oppression des femmes (Engels, 1884). La discussion du rapport sur la pénurie, l'illégitimité et l'origine de la famille bourgeoise présenté par Jane Humphreys à la conférence sur Engels de l'Université de Kent (juin 1984) en est un exemple manifeste. L'hétérosexualité et le coït aboutissant à la grossesse étaient considérés comme des données inévitables et non problématisées. L'institution de l'hétérosexualité n'a jamais été *désignée* comme étant une forme d'oppression et un moyen de contrôle social des femmes. Le problème de la légitimité et de l'héritage, conséquence du départ de chez elles de jeunes femmes à la recherche d'un emploi, qui échappaient donc ainsi à l'œil vigilant de leur mère, était présenté et discuté dans le cadre d'une *supposée* hétérosexualité ; une jeune fille va dans un nouveau lieu de travail, rencontre un garçon, ils ont des rapports sexuels, elle est enceinte : une suite d'événements parfaitement « naturels » ! L'institution de l'hétérosexualité

> *« maintenue au moyen de tout un réseau de forces au sein duquel on a convaincu les femmes que le mariage et le penchant sexuel pour les hommes sont des composantes inévitables, quoique peu satisfaisantes ou oppressives, de leur vie… » (Arnup, 1983, p. 54)*

n'est pas nommément désignée et passe commodément inaperçue !

Les rapports entre diverses formes d'oppression

Nous avons tenté de montrer dans cet article combien le point de vue lesbien est important dans les études féministes pour mettre en lumière des hypothèses cachées et établir des liaisons. Dans la dernière section, nous nous sommes efforcées de jeter la lumière sur les hypothèses cachées au sein du système de justification du « naturel » qui perpétuent l'amalgame entre reproduction et sexualité. Nous avons cherché à faire le lien entre l'utilisation de ce système pour l'oppression des lesbiennes et son utilisation pour l'oppression de toutes les femmes. Nous sommes aussi convaincues qu'il est

important de comprendre le rôle que jouent ces systèmes de justification idéologique dans l'attribution d'un caractère naturel à *toute* forme d'oppression. Il nous appartient à nous toutes, dans le Mouvement des femmes, de faire ces liaisons ; la fragmentation du mouvement et sa polarisation autour de certaines causes montrent de plus en plus clairement combien il est dangereux de ne pas le faire.

Comme le disait déjà en 1977 l'organisation féministe noire *Combahee River Collective :*

> *« … Nous sommes engagées dans la lutte contre l'oppression sexuelle, hétérosexuelle et de classe et nous considérons comme notre tâche propre l'élaboration d'une analyse et d'une pratique intégrées fondées sur le fait que les principaux systèmes d'oppression s'entrecroisent… Nous … trouvons souvent difficile de dissocier l'oppression raciale de l'oppression de classe, de l'oppression sexuelle, parce que dans notre vie nous les subissons le plus souvent simultanément. » (Smith, 1983, p. 12)*

Les femmes qui subissent des formes multiples d'oppression ne sont pas les seules à avoir besoin de prendre conscience des liens entre ces oppressions. Quiconque s'efforce de lutter contre l'oppression matérielle, culturelle et idéologique doit savoir comment elles sont utilisées pour se renforcer mutuellement. Comme le fait remarquer Barbara Smith féministe lesbienne noire, membre du collectif *Combahee River :*

> *« Ironie du sort : pour les forces de droite, la haine des lesbiennes, des gays, des gens de couleur, des juifs et des femmes vont de pair. Les liens qu'elles établissent sur un mode si négatif entre diverses oppressions ont des résultats terrifiants. Par contre, les personnes soi-disant progressistes qui sont contre l'oppression sur tous les autres plans se refusent à reconnaître comme un grave problème la stigmatisation des lesbiennes et des gays par la société. Leur attitude tacite est : " L'homophobie, à quoi bon soulever la question ? " » (Smith, 1983, p. 12)*

Nous sommes convaincues qu'il est très important pour les femmes, dans les études féministes aussi bien que dans le Mouvement des femmes en général, de penser la différence de manière plus constructive. Notre culture nous apprend à penser la différence de manière très négative, en termes de ou/ou, supérieur/inférieur, c'est-à-dire en termes de conflit, d'opposition, de hiérarchie et de domination. Si nous cherchons, en tant que femmes, à nous libérer des contraintes de ce discours diviseur, il nous faut apprendre à considérer la différence comme une potentialité plutôt que comme un

danger [7]. Sans nier les différences entre femmes dans leur vécu de l'oppression, il nous faut apprendre à considérer notre diversité non comme une raison de se taire mais comme une raison d'intensifier la communication.

> « Racisme : *La croyance à la supériorité inhérente d'une race sur toutes les autres et par conséquent le droit à la domination.*
> Sexisme : *La croyance à la supériorité inhérente d'un sexe et par conséquent le droit à la domination.*
> Hétérosexisme : *La croyance à la supériorité inhérente d'un mode d'amour et par conséquent son droit à la domination.*
> Homophobie : *La peur des sentiments amoureux à l'égard des membres de son propre sexe et par conséquent la haine de ces sentiments chez les autres.*
> *Les formes ci-dessus d'aveuglement humain ont une source commune : l'incapacité de concevoir la notion de différence comme une force humaine dynamique, qui enrichit plutôt qu'elle ne menace un moi donné, lorsqu'il existe des buts communs. » (Lorde, 1984, p. 45)*

Bibliographie

Arditti Rita, Duelli Klein Renate and Minden Shelley, 1984, *Test-Tube Women*, London, Pandora.

Beck, Evelyn Torton (ed.), 1982, *Nice Jewish Girls : A Lesbian Anthology*, Watertown Persephone Press.

Arnup Kathryn, 1983, *Lesbian Theory, Resources for Feminist Research.* The Lesbian Issue, Toronto.

Birkby Phyllis, et al. (ed.), 1973, *Amazon Expedition : A Lesbian Feminist Anthology,* Times Change Press.

Bulkin Elly and Larkin Joan, 1981, *Lesbian Poetry – An Anthology*, Watertown Persephone Press.

Bulletin : *Special Issue on Homophobia,* Vol. 14, 3 and 4, 1983 : Smith Barbara « Homophobia – Why Bring It Up » ; Lorde Audre, « There is No Hierarchy of Oppression ».

7. Voir aussi un article sur la « différence » par Bev Gold, *London Women's Liberation Newsletter*, avril 1985.

Bunch, Chulotte, 1978, « Lesbian-feminist theory », in : *Our right to love*, Gene Vida (ed.), New Jersey, Prentice Hall.

Brown Rita Mae, 1977, *A Plain Prown Rapper*, Oakland, Diana Press.

Conditions, 5. « Black Women's Issue », 1979 : Smith Barbara and Bethel Lorraine (eds.).

Coward Rosalind, 1982, *Female desire*, London, Paradigm.

Cruikshank Margaret, 1982, *Lesbian Studies*, New York, The Feminist Press.

Cruikshank Margaret, 1984, *New Lesbian Writing*, Givey Fox Press.

Engels Friedrich, [1884]1983, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État,* Paris, Messidor/Editions Sociales.

Fadermann Lillian, 1981, *Surpassing the Love of Men : Romantic Friendship and Love Between Women from the Renaissance to the Present*, New York, Morrow.

Feminist Review, n° 11, 1982, « Sexuality Issue ».

Foucault Michel, 1976, *Histoire de la sexualité*, Vol. 1, Paris, Gallimard.

Frye Maryllin, 1982, « A lesbian perspective on women's studies », in : *Lesbian studies*, Margaret Cruikshank (ed.), New York, The Feminist Press.

Grier Barbara, et al., 1981, *The Lesbian in Literature : A Bibliography*, Tallahassee, Naiad Press.

Hanscombe Gillian and Forster Jackie, 1981, *Rocking the Cradle – Lesbian Mothers*, London, Peter Owen.

Heresis. « Sex Issue », 1981, n° 12.

Jumpcut, No. 24/25, 1981, « Special Issue on Lesbians and Film ».

Katz Jonathan, 1976, *Gay American History : Lesbians and Gay Men in the U.S.A.*, Cromwell, New York.

Leeds Revolutionary Feminist Group, 1981, *Political Lesbianisn : The Case Against Heterosexuality, Love Your Enemy ?*, London, Only Women Press.

Lesbian Mothers on Trial, 1984, A Report on Lesbian Mothers and Child Custody, London, Rights of Women.

Levi-Strauss Claude, 1949, *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, PUF.

Lorde Audre, 1984, *Sister Outsider*, New York, The Crossing Press Feminist Series.

Moraga Cherrie and Anzaldua Gloria (eds), 1981, *This Bridge Called My Back : Writings by Radical Women of Color*, Watertown, Persephone Press.

Rich Adrienne, 1980, *On Lies, Secrets and Silence*, London, Virago.

Rule Jane, 1975, *Lesbian Images*, New York, Doubleday.

Signs. n° 4, Vol. 9, Summer 1979, « The Lesbian Issue ».

Smith Barbara (ed.), 1982, *Home Girls – A Black Feminist Anthology*, New York, Kitchen Table : Women of Color Press.

Schneider David, 1980, *American Kinship*, Princeton University Press.

Stewart-Park Angela and Cassidy Jules (ed.), 1977, *We're Here – Conversation with Lesbian Women*, London, Quartet Books.

Stoltenberg John, 1984, « Refusing to be a Man », *International Journal of Women's Studies*, Vol. 17, No.1.

Vance Carole (ed.), 1984, *Pleasure and Danger : Exploring Female Sexuality*, London, Routledge and Kegan Paul.

Watson Sue, *Representation of Lesbian Sexuality in the Writing of Freud, Havelock Ellis and Radclyffe Hall (1897-1933)*, Unpublished essay.

La politique de la bisexualité et le mouvement bisexuel aux USA Un débat avec Naomi Tucker *

* Naomi Tucker (N.T.) est active dans le mouvement féministe et bisexuel depuis plus de douze ans maintenant. Elle a beaucoup travaillé dans des centres pour femmes battues – entre autre au centre de Strasbourg – et cet engagement féministe se retrouve dans sa lutte bisexuelle.

Nous l'avions invitée le 26 juillet 1995 à l'occasion de la publication de son livre *Bisexual Politics. Theories, Queries, and Visions* (40 articles, 258 pages) qui analyse l'activisme et la théorie politique bisexuelle aux États-Unis. Il a été publié par The Haworth Press fin 1995 et est disponible à l'adresse suivante : The Haworth Press, 10 Alice Street, Binghampton, New York 13904-1580 USA.

Vous trouverez d'ailleurs dans *Au-delà du personnel* la traduction de deux articles tirés de *Bisexual Politics* qui témoignent de la qualité des contributions.

Transcription par Corinne Monnet.

N.T. : Je voudrais tout d'abord remercier Corinne et Léo parce que c'est une chance extraordinaire pour moi ; c'est bien la première fois que je parle de mon livre *Bisexual Politics*, sur la politique de la bisexualité donc, qui va paraître en septembre. C'est aussi la première fois que je parle de la bisexualité en français, alors j'espère que vous me pardonnerez mes fautes de français. C'est pour moi étonnant de pouvoir lier ma vie en France avec ma vie aux États-Unis dans la communauté bisexuelle. Tous mes ami**e**s étaient réellement choqué**e**s d'apprendre que j'allais faire un débat sur ce sujet en France. Mais je suis là aussi pour apprendre comment les choses se passent ici. Je vais parler un peu de comment je suis personnellement entrée dans le mouvement bisexuel aux États-Unis et parler aussi de ce qu'est ce mouvement. Puis après j'aimerais bien que vous posiez des questions et qu'on discute là-dessus.

Ça fait maintenant douze ans que je fais partie du soi-disant mouvement bisexuel aux États-Unis. J'étais à l'Université, j'avais 19 ans et je faisais partie d'un milieu où on ne se donnait pas trop de définitions sur l'identité sexuelle. J'avais la chance d'être dans un milieu très très ouvert. Je commençais à faire partie de la communauté de femmes à l'Université, communauté qui était lesbienne, et au bout d'un moment, des personnes sont venues me demander d'écrire sur la bisexualité. Ça se voyait quand même que j'avais des relations avec des hommes et avec des femmes ! Je n'avais même pas réfléchi à m'appeler bisexuelle mais j'ai dit bon ben d'accord, j'écris. C'est comme ça que j'ai commencé à avoir la réputation de quelqu'une qui militait dans la communauté bisexuelle, et puis on avait organisé un petit groupe de soutien et de discussions. En 1987, il y a eu une grande manifestation à Washington pour les droits des homosexuel**le**s. Il y avait plusieurs petits groupes bisexuels de tous les États campés là sous une banderole et ils ont décidé de se relier en un grand réseau. C'est à ce moment-là qu'il y a eu la naissance du mouvement national. J'étais à cette manifestation et j'ai rencontré pas mal de gens.

Une fois rentrée à San Francisco où j'habite, je me suis accrochée à BiPOL, un groupe bisexuel politique. Les autres groupes organisaient surtout des discussions et des petites soirées. BiPOL s'est vraiment lancé dans la lutte pour les droits des bis, des lesbiennes et des gays et était très lié aussi à d'autres mouvements de libération. Dès lors, j'ai continué et puis, en 1991, j'ai commencé le livre.

Pour parler un peu du mouvement bi aux États-Unis, il faut dire qu'il a commencé à la fin des années soixante, début des années soixante-dix. Ce

mouvement a des racines politiques et philosophiques importantes. Notamment dans les années soixante et surtout dans le milieu étudiant, il y avait le mouvement contre le racisme et pour les droits civiques aux États-Unis, ainsi que le mouvement pacifiste. Ce qui est important là-dedans, c'est que ça a permis chez beaucoup toute une ouverture d'esprit, ce qui a eu pour conséquence que les gens remettaient tout en question, même la sexualité. C'est à cette époque-là que de nombreuses personnes qui se disaient avant hétérosexuel**le**s ont commencé à avoir des expériences homosexuelles. Dans un deuxième temps, il y avait les mouvements féministes et les mouvements lesbiens des années soixante-dix. Beaucoup de femmes qui étaient auparavant hétéros voulaient, pour des raisons politiques, être avec des femmes. C'était un phénomène tout autre que la libération sexuelle des années soixante. En plus, ceci avait lancé toute une politique féministe qu'on ne connaissait pas avant. Pas mal de gens partant de là ont créé de petites communautés bisexuelles. Mais le nom « bisexuel » ne s'employait pas encore beaucoup. Après, au milieu des années soixante-dix, et surtout dans certains groupes universitaires, des petits groupes bisexuels se sont formés. Mais c'est dans les années quatre-vingt que le mouvement bi a véritablement pris feu – avant, il s'agissait plutôt d'étincelles. En 1987 donc, il y a eu cette grande manifestation qui avait vraiment regroupé toutes les petites communautés. Après ça, elles commençaient à mieux se parler. Avant la fin des années quatre-vingt, on avait vraiment des réseaux plus importants. Par exemple, celui de San Francisco, fondé en 1985, qui relie tous les petits groupes bisexuels. Il a à peu près 1000 adhérent**e**s maintenant. En 1991, ils ont commencé la publication d'une revue qui s'appelle *Anything that moves*, c'est-à-dire *tout ce qui bouge*, une revue bisexuelle qui est maintenant très connue aux États-Unis. Ce titre reprend le stéréotype de la/du bisexuel**le**, qui est censé**e** sauter sur tout ce qui bouge.

Question : *Est-ce aussi un jeu de mot dans le sens que c'est* anything that moves us*, tout ce qui nous bouge … ?*

N.T. : Oui, tout ce qui nous pousse à agir, à penser d'une façon différente ou à nous engager. Juste avant la parution de cette revue, il y a eu une grande conférence à San Francisco, la première conférence nationale sur la bisexualité. Il y avait 450 personnes. C'était important au niveau du mouvement bisexuel aux États-Unis parce que c'était organisé dans le but de pouvoir

vraiment consolider ce réseau national. Mais en plus, comme on organisait des tas d'ateliers et de rencontres, tous les petits groupes et individu**e**s se rencontraient. Il y avait des gens qui venaient de partout et même d'Europe. Pour de nombreuses personnes, c'était un moment incroyable au niveau de notre petite histoire de la bisexualité. Pour moi, je n'avais jamais vu 500 personnes bisexuelles dans une salle, c'était vraiment incroyable. Et surtout pour nous qui avions fait pendant plusieurs années des efforts pour la visibilité, ne serait-ce même uniquement pour que les gens croient qu'on existe ! Car il y a toujours des gens qui pensent que c'est une orientation sexuelle qui n'existe pas.

Après la conférence, tout le monde est retourné dans son petit coin et a commencé à vraiment organiser des associations plus importantes sur la bisexualité. C'est à cette époque-là qu'on a vu la parution de nombreux livres, revues, brochures et toutes sortes de choses sur la bisexualité. Maintenant, au lieu d'avoir des groupes uniquement dans les grandes villes, 48 États sur les 50 en ont et je crois aussi qu'il en existe dans 19 pays du monde entier. On a une liste de tous les groupes du monde, il doit y en avoir 1400 et quelques. Et j'ai de la chance parce qu'à San Francisco, on a au moins une cinquantaine de groupes. Il y a des groupes pour n'importe quoi, par exemple pour des bisexuel**le**s qui font un certain sport après minuit et qui ont des enfants de moins de quatre ans, vous pouvez trouver tout ce que vous voulez.

Je pense que les derniers événements très importants ont eu lieu en 1993, avec la troisième manifestation à Washington. Les organisatrices/teurs qui y travaillaient depuis des années l'appelaient « la manifestation pour lesbiennes et gays ». La communauté bisexuelle voulait qu'on rajoute le mot « bisexuel**le**s ». Il faut dire que dès le départ du mouvement lesbien et gay de Stonewall, en 1969, il y a toujours eu des bisexuel**le**s qui en faisaient partie. Seulement, comme elles et ils n'avaient pas les moyens d'en parler, elles/ils n'en parlaient pas. La plupart des gens ne savaient donc pas qu'il y avait des bisexuel**le**s au sein de ce mouvement. Or, nous voulions montrer d'une part que nous en avions toujours fait partie et, d'autre part, nous voulions aussi inviter beaucoup plus de monde à venir à cette manifestation. Nous nous sommes dit que si nous limitions le titre aux lesbiennes et gays, on aurait largement moins de monde, et nous avons donc mené toute une lutte pour rajouter « bisexuel**le**s » à la fin. Nous avons aussi lancé un appel à tou**te**s les lesbiennes et gays très connu**e**s aux États-Unis pour signer une lettre disant qu'il était

temps de reconnaître que la bisexualité est bien une orientation sexuelle valable. Le comité a finalement accepté, bien qu'il ait eu peur de l'accent trop sexuel de ce terme; on n'a donc pas pu dire « bisexuel**le**s **»** mais seulement « bi ». Ceci a donné la marche pour les droits et la libération des lesbiennes, gays et bi**e**s. Il faut dire que beaucoup de gens ont hésité à participer à la manifestation, même certain**e**s bisexuel**le**s qui venaient plutôt d'une communauté plus ou moins hétéro ; mais quand elles et ils ont vu qu'elles/ils se sentaient plus invité**e**s grâce au titre, beaucoup de choses ont changé au niveau de la visibilité.

Si dans un premier temps, le but du mouvement bi était la visibilité et le combat contre tous les stéréotypes et les mythes, dans un deuxième temps, c'était de pousser une philosophie plus ouverte et de ne pas seulement chercher à rajouter le nom partout mais de pouvoir réellement changer les idées de façon profonde. Nous posions beaucoup de questions, parce qu'un des problèmes reste que les gens disent qu'en tant que bisexuel**le**s, nous n'avons pas encore choisi, qu'il faut que l'on se décide, sommes-nous hétéro ou homo ? C'est comme s'il n'y avait que deux choix. Et nous justement, nous venions dire : mais peut-être y a-t-il plus de deux choix ? Ou par exemple : faut-il toujours diviser le monde entre deux possibilités ? Et ceci non seulement pour l'identité sexuelle, mais pour d'autres choses aussi. On a souvent tendance à diviser les choses entre deux possibilités. Soit on choisit ceci, soit on choisit cela. En disant que la vie n'est pas tout le temps limitée à des camps opposés, nous venions tout bouleverser dans la communauté lesbienne et gay. Et nous demandions si l'homosexualité n'existe que par opposition à l'hétérosexualité. Mais du moment où on casse cette séparation, les gens commencent à avoir peur parce que c'est comme cela qu'ils se sont définis.

Nous arrivons donc à la grande menace de la bisexualité. Nous qui ne divisons pas le monde en deux parties bien séparées, et qui rentrons un peu dans la zone grise du milieu, nous faisons très peur aux gens qui comptent beaucoup sur cette barrière. Du moment que l'on refuse de caser ou de classer les gens comme ça, on peut arriver à une philosophie beaucoup moins limitée dans la vie en général. Au niveau de l'orientation sexuelle comme au niveau du genre par exemple, on peut beaucoup apprendre à travers la politique de la bisexualité. Dans le mouvement bisexuel, il existe des théories assez radicales vis-à-vis de la sexualité.

Un bon exemple est qu'à la base de la lutte contre l'homophobie aux États-Unis, on trouve une philosophie essentialiste qui dit qu'il ne faut pas être contre les homosexuel**le**s parce que de toute façon, elles et ils n'y peuvent rien. Elles et ils sont né**e**s comme ça, c'est comme la race, alors si vous ne voulez pas être raciste, ne soyez pas contre les homosexuel**le**s non plus. Mais il y a un petit problème et même plusieurs là-dedans. Partir du principe qu'on y peut rien, c'est déjà culpabiliser sur son orientation sexuelle. Nous, en tant que bisexuel**le**s, nous fonçons un peu là-dedans et nous disons : « Ah oui ! eh bien nous, on a le choix ! » On peut choisir qui on veut, on peut aimer qui on veut. Même si l'argumentation du non-choix marchait bien au début pour amener les gens à la tolérance, lorsque l'on veut approfondir, je crois qu'on perd l'essentiel. Tout d'abord la fierté en nous-mêmes mais aussi, c'est un peu comme si on disait : « Nous, on est comme les autres, on est peut-être homo ou bi mais on n'est pas différent des autres. » Tandis que moi, personnellement, je souhaite plutôt choisir une philosophie qui pousse les gens à réfléchir et à ne pas suivre les normes sociales. Prendre comme raison de tolérance le fait de respecter quelqu'un**e** parce qu'elle ou il ne peut pas être autrement me semble très limité. Et comme on ne voulait pas que ce soit un défaut, mais plutôt une chose de laquelle on puisse tirer de la fierté, « je suis comme ça et j'ai le droit de choisir », on cherche d'autres moyens pour convaincre les gens.

Pour ma part, ce que je recherche, c'est le droit de choisir. Et c'est justement cette liberté de choix qui détruit le système de séparation mis en place et bien surveillé par ce que nous appelons les monosexuel**le**s. Ce terme est nouveau chez nous, il désigne celles et ceux qui aiment un seul genre, comme les hétéros et les homos. On pourrait facilement diviser le monde par exemple en monosexuel**le**s et bisexuel**l**es. Et on a aussi créé le terme de « monosexisme » pour exprimer l'oppression de celles et ceux qui ne sont pas monosexuel**le**s. Si vous êtes un homme, vous pouvez seulement vous dire « j'aime les femmes et je suis hétéro », ou « j'aime les hommes et je suis homo ». Le monde est divisé comme ça. L'oppression se fait sur ce plan-là. C'est relié au sexisme. La politique et la philosophie de la bisexualité cherchent à montrer que ces divisions sont artificielles et superficielles. On pourrait tout aussi bien diviser le monde en monosexuel**le**s et bisexuel**le**s, ou bien en celles et ceux qui aiment les hommes (c'est-à-dire les femmes hétéros et les gays) et celles et ceux qui aiment les femmes (c'est-à-dire les lesbiennes et les hommes hétéros).

Bon, il faut dire que je ne représente pas tout le mouvement bi aux États-Unis. Je suis une personne, il y a une trentaine d'écrivain**e**s dans mon livre. Je n'essaye pas de définir en une phrase la bisexualité ou la politique de la bisexualité et parfois, lorsque je dis certaines choses, c'est vraiment mon opinion. Je connais bien ce qui se passe aux États-Unis, mais il y a des personnes qui seraient d'une opinion différente. Le mouvement bisexuel est très varié, il y a une énorme diversité que j'apprécie beaucoup. Les personnes sont très différentes les unes des autres. Dans mon livre, j'essaye de représenter la gamme des visions différentes. Personnellement, que je sois avec un homme ou une femme, je me dirai toujours bisexuelle. Pour moi, c'est plutôt la possibilité ou le droit de choisir comme je veux.

Question : *L'homosexualité est-elle une norme sociale ?*

N.T. : Non, mais ça l'est dans la communauté homosexuelle. Et la communauté est tellement grande qu'il y a quand même des normes dans ce milieu. Dans la société en général, ce n'est pas une norme.

Question : *Existe-t-il un mouvement en France ?*

N.T. : Je connais une femme qui a essayé de lancer quelque chose à Paris, et elle a eu pas mal de problèmes, surtout avec la communauté lesbienne qui ne veut rien à voir avec la bisexualité. C'est comme aux États-Unis, il y a toujours eu des bisexuel**le**s qui faisaient partie de la communauté lesbienne et gay mais pas de façon visible. Vous ne verrez pas à Paris de banderole de groupe bisexuel [1].

Intervention : *Il y avait un groupe « Sucré Salé » à Paris, ils ont arrêté, ils travaillaient avec l'association « Contact » pour ami**e**s et parent**e**s d'homosexuel**le**s et le pont a été coupé. Une sociologue faisait partie de ce projet et elle a donc complètement arrêté.*

*Un article dans le livre explique la différence de réactions des lesbiennes et des gays envers les bi**e**s. Les gays ont moins à perdre avec la bisexualité alors que, pour les lesbiennes, c'est un choix dans une pensée féministe, dans un rapport de force femme/homme, les bisexuelles sont vues comme faisant rentrer l'ennemi dans la maison. Les gays n'ont pas grand-chose*

(1) Au Centre Gay et Lesbien de Paris existe maintenant *Bi'cause* une association pour bisexuel**le**s, 3 rue Keller, 75011 Paris.

à perdre que certains aient des relations sexuelles avec des femmes. Comme le rapport de force entre femmes et hommes est différent, les lesbiennes ont quelque chose à perdre. C'est pour ça que, selon l'article, elles ont des réactions défensives et agressives contre les bisexuelles.

N.T. : Les gays peuvent être misogynes mais ils ne se sentent pas menacés si leur copain va avec une femme. Ils peuvent ne pas être d'accord mais ça ne leur pose pas le même problème fondamental que ça pose pour les lesbiennes.

Intervention : *L'article parlait aussi d'une peur très concrète, vu le statut social du mec, de l'argent et tout ça, que la femme quitte plus facilement une femme pour un mec que l'inverse. C'est une histoire de statut financier et de statut social, et une femme a quelque-chose à gagner dans cette société en étant avec un mec.*

N.T. : En plus, il y a tout un mouvement lesbien séparatiste qui se sent très menacé par une femme qui se dit de la communauté lesbienne et qui va coucher avec un homme. Elle dit : « Que vas-tu rapporter à notre communauté à nous et de plus, tu es comme une traître quoi. » Elles ne comprennent pas comment une femme qui aime les femmes pourrait aller coucher avec un mec. Et souvent, pour les lesbiennes féministes, c'est l'homme qui est l'ennemi, alors que pour les hommes sexistes, la femme n'est pas l'ennemi.

Intervention : *Non, c'est un sous-être !*

N.T. : Ce qui est important aussi dans notre politique bisexuelle, c'est qu'elle est basée sur le féminisme, l'anti-sexisme, le structuralisme et sur les liens entre tous les mouvements qui luttent pour la libération des gens. Il y a une très forte compréhension des liens entre les différentes oppressions. Nous sommes opprimé**e**s à cause de nos relations avec des personnes de même sexe, c'est pas très différent de celles et ceux qui sont opprimé**e**s pour la couleur de leur peau ou leur statut social. À San Francisco, chez BiPOL, on ne lutte pas uniquement sur les orientations sexuelles mais aussi pour d'autres causes qui sont liées. C'est très important.

Question : *Qu'en est-il de la répartition entre femmes et hommes dans le mouvement bisexuel ?*

N.T. : Ça dépend. Personnellement, mon esprit et mon vécu lesbien font que si un homme rentre dans mon cercle d'ami**e**s, c'est qu'il a déjà vraiment travaillé et compris certaines choses sur l'antisexisme. C'est d'ailleurs l'esprit que l'on retrouve souvent dans le mouvement politique bisexuel.

Dans le livre, il y a beaucoup plus de femmes que d'hommes, et dans le milieu politique en général, il y a beaucoup plus de femmes. Les hommes sont surtout dans le milieu social : tout ce qui est groupe de soutien, de discussions, soirées… Pour le côté organisation politique, il y a plus de femmes. C'est un phénomène intéressant. J'ai dû faire des efforts afin qu'il y ait plus de représentations d'hommes dans mon livre, c'était difficile. Il y a beaucoup plus de femmes qui écrivent, comme il y a beaucoup de femmes qui dirigent les comités bisexuels. Même sur le réseau national Binet, qui regroupe les groupes de tous les États, il n'y a qu'un ou deux hommes sur les six personnes qui font partie du comité central.

De nombreuses femmes viennent de la communauté lesbienne, mais d'autres ont toujours eu une identité bisexuelle, surtout les plus jeunes. Maintenant, il y a beaucoup plus de possibilités dans le milieu étudiant pour s'identifier aux bisexuelles. Il y a donc toute une génération qui se dit bisexuelle et qui n'a pas besoin de passer par une communauté lesbienne comme il y a dix ans ou même cinq ans.

D'autres viennent plutôt des communautés artistes, socialistes ou anarchistes, qui font partie de milieux où la bisexualité est très connue, mais qui ne passent pas la plus grande partie de leur activisme dans la bisexualité. Pas mal sont plus actives/fs dans la lutte contre le Sida ou contre la violence envers les femmes.

Il y a vraiment un peu de tout. Pour les hommes, c'est pareil. Peut-être sont ils plus nombreux à venir d'un milieu hétéro. Ils ont tendance à être plus ouvert au niveau de la sexualité. En général, c'est très mixte et il existe une énorme diversité. Ce qui nous pose quelquefois des problèmes d'ailleurs, parce que nous n'avons pas toutes et tous les mêmes idées. Nous sommes bisexuel**le**s, mais nous ne partageons pas tou**te**s la même philosophie ou façon de voir les choses. Dans les années soixante-dix, il y avait beaucoup plus de séparation entre le milieu lesbien et le milieu gay. Les lesbiennes s'organisaient surtout autour du féminisme. C'est la lutte contre le Sida qui a rallié les deux côtés, et maintenant c'est la lutte contre l'homophobie. C'est bien beau, mais pour se retrouver uni**e**s contre ça, on a un peu laissé tomber le reste. Les

femmes ont quelque peu abandonné les buts féministes. Dans les groupes mixtes, on a un peu les mêmes problèmes qu'avant ; être dans un milieu homo ne garantit pas l'absence de sexisme. Certaines personnes ont commencé à se demander ce qu'elles faisaient ici et ce qu'elles avaient en commun, mis à part le fait d'aimer des gens du même sexe.

Question : *Devrait-on toutes et tous devenir bi**e** ?*

N.T. : Je ne dirais pas que nous devons tou**te**s devenir bisexuel**le**s. J'ai eu du mal d'ailleurs avec une des personnes qui écrit dans le livre, parce qu'elle part de ce principe. Mais je m'étais dit que j'allais mettre toutes les opinions, donc c'était le test. Et je l'ai gardé. C'est un discours qui revient souvent alors que peu le soutiennent dans la communauté. Même la personne qui a écrit à ce propos, ce n'est pas pour dire que tout le monde devrait l'être, mais plutôt pour dire qu'on ne devrait pas avoir de barrière. Je ne pense pas que l'identité bisexuelle soit plus importante qu'une autre, je tiens au droit de choisir. Je crois que certaines personnes sont vraiment hétéros ou homos, je ne leur reproche rien.

Question : *Pensez-vous que l'orientation sexuelle est une question de choix ?*

N.T. : Je pars du principe qu'on peut choisir son orientation sexuelle, mais on ne peut peut-être pas dire que c'est un choix vraiment libre tant qu'existeront ces cases et ces divisions. Il faudrait qu'on arrive à un point où plus rien ne soit obligatoire, et là, si les gens se décident hétéros, homos ou bis, ce serait vraiment un choix. Mais pour le moment, des gens se disent l'un ou l'autre parce qu'ils ne croient pas qu'ils ont le choix. Il faut déconstruire toutes ces contraintes pour arriver à vraiment pouvoir choisir. D'abord, la sexualité, ça peut changer. Certai**ne**s sont attiré**e**s par des hommes pendant trois ans, puis par des femmes, enfin ça change selon les conditions de vie et tout ça, la sexualité se retrouve sur une gamme assez large.

Par exemple, Kinsey a classé les orientations sexuelles sur une échelle de 0 à 6. Le 0 étant uniquement hétéro, et le 6 uniquement homo, avec toutes les possibilités intermédiaires. Klein a fait la même chose en trois dimensions, au niveau de la vie sociale, politique et tout ça. Il y a toutes les autres possibilités au milieu, par exemple, moi je me dis bisexuelle, mais la plupart du temps je

suis avec des femmes. C'est un choix personnel. Je suis peut-être plus attirée par les femmes que par les hommes, mais ça n'empêche pas que si j'ai envie d'avoir une relation avec un homme, je vais le faire et je n'ai pas envie qu'on me le reproche. Et ça peut changer dans un ou deux ans, je ne sais pas. Et il y a des femmes qui vont plus avec des hommes que moi, et qui se disent lesbiennes. Parce que ce sont des lesbiennes et, de temps en temps, elles couchent avec des hommes, mais ça ne change pas leur orientation sexuelle.

Question : *Qu'en est-il des normes esthétiques ?*

N.T. : À San Francisco, c'est tellement grand qu'on a beaucoup de communautés différentes, mais dans certains groupes lesbiens, il faut avoir une certaine image *butch,* camionneuse. Dans d'autres, par exemple la communauté S/M, c'est porter du cuir, avoir l'air cool, les cheveux courts. Ça dépend vraiment du milieu. Des lesbiennes sont habillées de façon très féminine aussi. Mais je pense qu'il y a plus de diversité et nettement moins de normes dans la communauté bisexuelle. Plus de tolérance.

Intervention : *Quand on regarde les photos des revues bisexuelles comme* Anything that moves*, c'est assez différent. Au niveau des corps, ça n'a rien à voir, ils sont moins normés.*

N.T. : Oui, dans la communauté bi, il y a beaucoup moins de normes sur le corps que dans la communauté gay.

Question : *Que pensez-vous de la lutte des homosexuel***le***s pour pouvoir intégrer l'armée ?*

N.T. : Beaucoup de gens dans le mouvement lesbien, gay et bi mettent de l'énergie et du temps dans la lutte pour le droit à l'armée. D'autres se disent pacifistes, et ne veulent pas, afin de lutter pour leur droit, passer du temps à se battre pour ça. Des gens disent qu'ils sont bis ou homos mais qu'ils sont comme tout le monde et veulent faire partie de la société et faire leur service militaire. Ils n'ont pas réussi à relier leur identité sexuelle avec l'oppression existante. C'est le style plus essentialiste.

En 93, à la grande manif puis à d'autres, on avait des personnes avec des panneaux pour les droits militaires, et d'autres à côté, heureusement, leur demandaient ce qu'ils faisaient là en fin de compte, puisque le militaire est contre nous, pourquoi alors chercher des droits dans un endroit où de toute façon ils préféreraient nous voir mort**e**s.

Question : *Quelles sont les activités de BiPOL ?*

N.T. : Par exemple, il y a des projets de loi en ce moment contre l'homosexualité et la bisexualité, donc on agit contre ça et on se bat. On essaye d'avoir toujours une présence dans les manifs, même celles qui n'ont rien à voir avec l'orientation sexuelle mais qui font partie de la vie politique à San Francisco, que ce soit anti-sexiste, écologiste ou contre le Sida. On essaye aussi d'organiser des soirées mais on est surtout engagé politiquement.

Question : *Se dire bi aujourd'hui, n'est-ce pas se donner une étiquette d'ouverture ?*

N.T. : Pour certain**e**s, c'est garder le droit à l'ouverture. Par exemple, une chanteuse était lesbienne depuis longtemps puis elle a eu une histoire avec un homme. Ça a choqué tout le monde et on lui a demandé si elle était bisexuelle. Elle a répondu que non, qu'elle serait toujours lesbienne, même si elle a une histoire avec un homme, l'étiquette lesbienne est un choix politique. D'autres (comme moi) tiennent au droit de pouvoir choisir, et donc se disent bisexuel**le**s même si elles et ils sont présentement avec un homme ou une femme. Je ne me dirais pas lesbienne parce que je veux garder ce droit. Je me disais bisexuelle bien avant d'avoir une relation avec une femme. C'est important aussi de pouvoir dire à des gens qu'ils ne peuvent pas te classer comme ils le veulent.

Dans un monde où l'on n'aurait pas besoin de tout ça, je ne me dirais pas bisexuelle, mais comme la bisexualité est le choix le plus ouvert parmi ceux que je connais, c'est ce que je vis.

J'aimerais vivre dans un monde où l'on se passerait de ça. Si l'hétérosexisme n'existait pas, je n'aurais pas besoin d'une étiquette. On a besoin de ces regroupements identitaires pour combattre l'oppression et on espère que lorsque nous aurons suffisamment lutté contre l'oppression, nous n'aurons plus besoin d'étiquettes. C'est l'idéal de ne pas les garder. Mais pour le

moment, il y a trop d'hétéros qui se battent contre les homos et les bi**e**s, donc on en est pas là. J'essaye de faire en sorte que ma politique bisexuelle ne reste pas isolée et ne se distancie pas trop de la politique lesbienne et gay ou d'autres politiques qui font partie d'un esprit libérateur. Pour moi, tout ceci fait partie d'une politique progressiste, je vois que les choses sont liées et j'essaye toujours de créer des liens entre ces communautés. Pour l'instant, je ne suis pas prête à lâcher ces identités et ces communautés car trop de monde aimerait bien nous détruire.

Tamara Bower

Femmes bisexuelles, politique *féministe* *

L'un des achèvements majeurs du mouvement bisexuel a été de demander et d'obtenir l'inclusion des bisexuelles dans le mouvement lesbien/gay, et l'insertion du mot « bisexuelle » dans l'appellation de chaque organisation lesbienne/gay. Cette démarche ne suffit guère, particulièrement pour les femmes. J'affirme que l'écrasante oppression à laquelle les femmes, y compris les femmes bisexuelles et lesbiennes, font

* Contribution reprise avec l'aimable autorisation de l'auteure et du Haworth Press, de *Bisexual Politics. Theories, Queries and Visions*. Naomi Tucker (éd.), The Haworth Press. 1995. Traduction de Léo Vidal et Karin Vandenhaut.

face est causée par la suprématie masculine ; que l'oppression des femmes est une oppression fondamentale ; et que l'oppression hétérosexiste repose sur l'oppression des femmes. Avant de sauter à pieds joints dans le mouvement lesbien et gay, en criant : « Nous aussi sommes des queers ! », les femmes bisexuelles (et toutes les femmes) doivent porter un regard critique sur le mouvement existant. Nous ne pouvons permettre que notre mouvement soit dominé par les intérêts des hommes gays et bisexuels, car ils sont souvent indifférents ou hostiles au féminisme.

Il existe un rapport direct entre l'oppression des femmes et la répression sexuelle, mais il existe également d'importantes différences entre les deux. Les hommes exploitent les femmes à des fins de servitudes matérielles spécifiques telles que la sexualité, le travail domestique et la maternité. Il existe un parallèle entre ce phénomène et la façon dont les Blancs ont exploité les Afro-Américain**e**s par l'esclavage, et la situation insignifiante des ouvriè**r**e**s** sous le joug du capitalisme. Mais la répression sexuelle n'implique pas l'exploitation d'un groupe par un autre groupe pour obtenir ses services. Les hétérosexuel**le**s n'exploitent pas vraiment les homosexuel**le**s pour profiter de leur travail. La lesbophobe ou l'homophobe réprime plutôt le potentiel homosexuel en elle/lui-même, et punit les homosexuel**le**s qui représentent ce potentiel[1].

L'oppression des femmes a été relativement constante tout au long de l'Histoire. La sexualité des femmes a été réprimée à cause du droit de propriété exercé par les hommes sur les femmes. Les hommes ont toujours eu plus de liberté sexuelle que les femmes, et la répression de la sexualité masculine a varié selon les intérêts de la classe au pouvoir. Un exemple en est l'acceptation de l'homosexualité masculine dans la Grèce et la Rome antiques – des États esclavagistes, patriarcaux et impérialistes. Ces sociétés justifiaient l'homosexualité masculine par le droit d'un citoyen mâle à utiliser ses subalternes – garçons, esclaves et femmes – pour son propre plaisir. Même quand les deux personnes étaient des hommes, la sexualité demeurait une expression de domination (Foucault, 1984). Dans notre société actuelle, les hommes gays sont opprimés non seulement à cause de la répression sexuelle, mais aussi parce qu'ils sont perçus comme une menace pour la domination des hommes

1. Je présuppose ici que tout le monde possède un potentiel inné pour toutes les orientations sexuelles quelles qu'elles soient, et que l'orientation sexuelle n'est pas prédéterminée par les hormones ou les cellules grises. Je n'argumenterai pas ici plus longuement à ce sujet, car le thème à développer est celui de la répression de l'homosexualité qui repose sur une dynamique de pouvoir autre que celle liée à l'exploitation de la force de travail.

sur les femmes. La sexualité masculine est plus ou moins restreinte selon la perception de ce qui maintient le pouvoir des hommes sur les femmes.

Les bisexuelles sont souvent accusées de bénéficier de privilèges hétérosexuels. Il est clair qu'avec nos amants du sexe opposé nous avons accès à des « privilèges » comme le mariage légal, et la possibilité d'exprimer sans crainte notre affection en public. Mais pour les femmes tout particulièrement, ce « privilège » devient plus compliqué. L'hétérosexisme représente un problème non seulement parce qu'il limite notre sexualité, mais aussi parce qu'il encourage la domination et le pouvoir des hommes. Les privilèges hétérosexuels ne peuvent être séparés du privilège du mâle, et le privilège du mâle ne bénéficie jamais complètement aux femmes.

Pour les femmes, le privilège hétérosexuel est une arme à double tranchant. Le prix à payer pour une femme qui bénéficie des privilèges de l'hétérosexualité équivaut bien souvent à sa soumission au contrôle d'un homme. C'est un moyen pour rendre les femmes dépendantes des hommes. Les hommes ont plus de pouvoir et de richesse que les femmes dans cette société. L'hétérosexualité accorde des récompenses aux femmes, comme la sécurité financière et la respectabilité, que leur procure le fait d'être liée à un homme – et à sa richesse et à sa respectabilité.

Nous, féministes, pouvons nous battre dans nos vies et avec notre partenaire masculin pour une relation basée sur l'égalité et le respect mutuel – relation que nous pouvons quelquefois réaliser – mais nous devons baser notre analyse sur les conditions réelles de la majorité des femmes. Quelle est la condition de la plupart des femmes dans les relations hétérosexuelles ? La majorité des femmes sont mariées à un homme et ont des enfants (U.S. Bureau of the Census, 1990). Beaucoup de femmes non mariées vivent avec leur amant masculin. Qu'elles soient mariées ou pas, qu'elles soient femmes au foyer ou employées à l'extérieur, à plein temps ou à mi-temps, la majorité des femmes :

* ont surtout ou uniquement la responsabilité du travail ménager et de l'éducation des enfants (Hochschild, 1989).

* sont partiellement ou totalement dépendante financièrement de leur mari ou amant. (Les femmes gagnent en général 70 cents pour chaque dollar que les hommes gagnent. Les femmes mariées qui travaillent gagnent 33 cents pour chaque dollar que leur mari gagne.)

* sont sous pression parce qu'elles tentent de rester physiquement attrayantes en fonction des critères masculins.

* Et 50 pour cent des femmes sont violées ou battues par leur mari ou amant (Walker, 1979).

Il y a un prix à payer pour le « privilège hétérosexuel ». Jusqu'à quel point le « privilège hétérosexuel » s'applique-t-il aux femmes qui vivent seules, aux mères célibataires, aux femmes âgées ou jugées non attrayantes par la plupart des hommes ? Ces femmes vivent souvent en dessous du seuil de pauvreté.

Les lesbiennes féministes ont relevé certains aspects bien précis de ces faits afin de confirmer que les femmes hétérosexuelles « collaborent avec leurs oppresseurs » – la conclusion étant qu'elles devraient devenir lesbiennes (Brown, 1976, pp.109-117). Mais je souligne ces points dans le but de démontrer combien le terme « privilège » est contradictoire dans ce contexte. La nature des privilèges hétérosexuels est différente de celle des privilèges que procure le fait d'avoir une peau blanche. Le privilège hétérosexuel est donné uniquement aux femmes qui se comportent d'une certaine façon et, en même temps, il les confie au contrôle d'un homme.

Prenez par exemple le harcèlement dans la rue. Si deux femmes se promènent dans une rue en étant ouvertement affectueuses l'une envers l'autre – s'embrassant, se tenant la main – elles sont certaines d'être harcelées verbalement et probablement aussi menacées physiquement. Si deux femmes se promènent ensemble dans une rue, sans se toucher, elles seront également harcelées, peut-être même menacées. Une femme qui se promène seule sera également harcelée et menacée. La seule chose qui prévienne le harcèlement est la compagnie d'un homme. Il n'est même pas nécessaire qu'il soit son amant pour empêcher l'agression (elle pourrait même être lesbienne et se promener avec un gay, si elle/il n'ont pas une apparence trop queer). Évidemment, la plupart d'entre nous continuent à se promener seuls dans les rues, du moins lorsqu'il fait encore clair. Mais les remarques crues et les paroles faussement douces nous rappellent en permanence que le fait d'être sans un mec fait de nous des cibles de choix. Les effets collectifs de ce harcèlement reviennent à brider l'indépendance des femmes et à nous garder attachées aux hommes. Vacillons-nous entre le mauvais et le pire ? Mon point de vue est que toutes les femmes sont opprimées quelle que soit leur orientation sexuelle. Nous sommes damnées quand nous sommes avec des hommes et damnées quand nous sommes sans eux.

De bien des manières, les lesbiennes sont frappées plus durement. Les lesbiennes souffrent du stigmate social d'être « non naturelles », et des

pressions dues au fait qu'elles gardent secrète une grande partie de leur vie émotionnelle. Elles partagent cette souffrance avec les gays, les bisexuel**le**s, et d'autres minorités sexuelles. Mais les lesbiennes ne sont pas seulement attaquées en tant qu'homosexuelles – elles sont attaquées comme femmes en tant que telles. Le lesbianisme est particulièrement menaçant pour les hommes, et donc particulièrement et violemment pris pour cible. Les femmes sont attaquées en tant que lesbiennes quand :

* Nous sommes connues comme étant des lesbiennes.

* Nous soutenons les lesbiennes.

* Nous ne nous mettons pas sexuellement « en frais » pour les hommes.

* Nous sommes des féministes.

* Nous critiquons les hommes.

* Nous sommes indépendantes des hommes, ou pas accompagnées par des hommes.

* Nous sortons de notre rôle féminin : quand nous nous habillons en camionneuse, quand nous sommes performantes en sport ou quand nous conduisons une moto.

Les femmes n'ont pas besoin d'être lesbiennes pour être attaquées en tant que lesbiennes. Il suffit qu'elles sortent des rangs. Les hommes qui remettent en cause les rôles sexués masculins sont pris pour cible de façon similaire. Les hommes sont attaqués en tant que « pédales » non seulement parce qu'ils ont des amants masculins mais également parce qu'ils sont sensibles, non violents, non sexistes, ou autrement défaillants dans la perpétuation de la domination et du pouvoir des hommes.

Mais bien que les gays brisent les rôles sexués, ils bénéficient toujours des privilèges liés au fait d'être homme dans une société sexiste. Bien qu'un gay puisse ne pas bénéficier de l'exploitation d'une partenaire féminine, il bénéficie du sexisme institutionnalisé dans le monde du travail et dans le monde en général.

Toutes les féministes recherchent l'indépendance vis-à-vis des hommes. Nous ne voulons dépendre des hommes ni physiquement, ni émotionnellement, ni financièrement. Nous voulons être libres d'aller partout où nous le désirons et de faire tout ce dont nous avons envie, en sécurité et sans souffrir de harcèlement. Pour les lesbiennes et les bisexuelles, cela veut dire que nous exigeons aussi de pouvoir aimer librement d'autres femmes. Les féministes hétérosexuelles et bisexuelles elles aussi veulent obtenir le droit de

vivre des relations égalitaires avec des hommes. Nous voulons que des hommes nous aiment et nous respectent et partagent avec nous le pouvoir et la responsabilité en parts égales. Tout ceci constitue la base des exigences féministes.

Le lesbianisme séparatiste était attrayant pour beaucoup de femmes en colère à la fin des années soixante-dix et au début des années quatre-vingt, particulièrement pour celles qui avaient été blessées dans des relations hétérosexuelles. Pour les femmes qui avaient peu d'expérience en matière de relations lesbiennes, il était facile d'idéaliser le lesbianisme et les communautés exclusivement non mixtes, comme étant libérées de tous les problèmes que nous connaissons avec les hommes. Mais, l'expérience nous a appris que les femmes peuvent abuser des autres autant que les hommes ; et que les femmes hétérosexuelles et bisexuelles ne peuvent pas éliminer par leur seule volonté leur désir sexuel pour les hommes. De nombreuses anciennes séparatistes s'identifient maintenant aux hétérosexuelles ou aux bisexuelles. De nombreuses lesbiennes se sont usées à force de haïr les hommes, car la haine est une émotion qui ronge celles et ceux qui la ressentent.

Ce changement a mené à un dialogue précieux et à une exploration intéressante de la sexualité des femmes – initiés par les radicales/aux du sexe et par les bisexuel**le**s. Et cela a créé l'espace nécessaire à la croissance d'un mouvement et d'une communauté bisexuel**le**. Malheureusement, ce changement a souvent impliqué la transition d'une haine générale des hommes vers la disparition totale ou partielle de critiques envers les hommes. Ce que nous devons apprendre maintenant, c'est à faire la distinction entre la haine, la colère justifiée et la critique – ce qui n'exclut pas nos autres sentiments d'affection et de désir.

Bien qu'il continue évidemment d'exister des organisations lesbiennes non mixtes, beaucoup de lesbiennes aux États-Unis ont, pendant ces dernières années, quitté le mouvement des femmes et choisi de rejoindre le mouvement plus récent des jeunes queers – un mouvement qui intègre les gays, les lesbiennes, les transsexuel**le**s et les bisexuel**le**s. Le mot « queer » est populaire parce qu'il est inclusif, global et nous évite donc de devoir nous quereller pour savoir qui appartient à tel ou tel groupe. Ce qui dans ce concept attire les femmes bisexuelles est évident, puisqu'elles ont souffert du rejet de certaines communautés lesbiennes. Mais en s'identifiant avant tout en tant que « queer », les femmes lesbiennes et bisexuelles placent leur solidarité et leur alliance avec

les hommes queers au-dessus de celles avec les autres femmes. Les revues féministes, les centres pour femmes et les organisations lesbiennes sont en train de disparaître et sont remplacées en popularité et soutien par leurs équivalents lesbiens et gays mixtes. Par exemple :

* À New York, quand les lesbiennes qui géraient le Centre de libération des femmes ont été forcées d'abandonner l'immeuble à cause de la politique financière de la ville, les groupes lesbiens qui s'y réunissaient ont déménagé vers le nouveau Centre de la communauté lesbienne et gay. Ce centre est au moins trois fois plus grand que le centre des femmes, et n'est pas géré par des bénévoles comme l'ancien centre, mais par une équipe de salariées à plein temps (la richesse plus grande des hommes gays étant sans aucun doute un facteur important).

* Dans les années quatre-vingt, quand j'organisais un groupe de soutien pour les femmes bisexuelles, notre publicité la plus efficace était celle placée dans la revue féministe. C'était la plus grande source d'information sur les événements de la communauté lesbienne. En 91, notre publicité la plus efficace était celle insérée dans les publications gays et lesbiennes. Beaucoup de femmes n'ont même jamais entendu parler de *Womanews*, la revue féministe de New York, qui a cessé de paraître récemment.

* Une manifestation queer « Reprenons la nuit » a eu lieu à New York durant l'été 1990 pour protester contre la violence anti-gay – clairement modelée sur les marches féministes du même nom qui protestent contre la violence des hommes contre les femmes. Les récentes manifestations féministes n'ont jamais été aussi militantes ou populaires que cette marche queer.

Quand les lesbiennes se sont organisées séparément, les gays ont interrompu leurs rencontres en exigeant d'y être inclus. Un journaliste gay a exigé son admission à la Conférence nationale lesbienne. Les lesbiennes ont conseillé à sa revue d'envoyer une journaliste lesbienne. Récemment, un autre gay a exigé d'être admis dans une Rencontre municipale lesbienne à New York. Quand, après de longues discussions, il a été forcé de quitter les lieux, il est revenu accompagné de la police et a continué à perturber la rencontre. Même les événements sociaux comme les soirées dansantes lesbiennes, qui habituellement étaient annoncées comme « non mixtes femmes », sont maintenant annoncées plus communément comme étant « surtout pour femmes – bien que tous soient les bienvenus », peut-être parce qu'elles ont lieu dans ces centres mixtes. Et je vois maintenant traîner plus d'hommes dans

les bars lesbiens que je n'en ai jamais vu il y a dix ans ; il y a même des bars qui vont jusqu'à recommander aux lesbiennes « d'amener vos garçons préférés ».

Deux facteurs ont influencé ce changement d'accentuation du féminisme vers la libération queer, et ceci dans le contexte d'un mouvement féministe déjà affaibli : les débats sur la sexualité et la crise du Sida. Les empoignades débilitantes sur « la pureté sexuelle » lesbienne, que les femmes bisexuelles ne connaissent que trop bien, ont affaibli le mouvement féministe. Le chauvinisme lesbien et les critères « politiquement corrects » concernant les codes vestimentaires et la conduite sexuelle étaient invivables, voire dévastateurs, pour de nombreuses femmes. En réaction, quelques lesbiennes et bisexuelles ont pris les gays comme modèles de liberté sexuelle, parce qu'ils jouissaient d'une plus grande expérience dans des domaines tels que le sexe occasionnel et la S/M, et à cause de leur tolérance (parfois) plus grande face à la bisexualité. Des libertaires sexuelles comme Pat Califia ont été parmi les promotrices les plus acharnées d'un mouvement queer intégré.

Avec la crise du Sida et les violentes répercussions de celle-ci dans le monde gay, s'est produit un renouveau de la militance politique des gays, comme en témoignent les groupes largement masculins tels que Act Up et Queer Nation. En l'absence de têtes de file féministes militantes, de nombreuses lesbiennes se sont senties attirées par cette nouvelle militance queer (et ont également réagi par solidarité et par compassion pour les nombreux gays qui ont souffert et qui sont décédés).

Cette tendance vers un mouvement queer intégré n'est pas exempte de dangers pour les femmes. Les gays au pouvoir définissent l'ennemi comme étant « l'hétérosexisme » au lieu de la suprématie mâle, ce qui convient bien aux hommes gays, et probablement aussi aux autres hommes. En combinant leurs énergies à celles des hommes gays, les lesbiennes profitent de leur statut d'une façon similaire à celle des femmes hétérosexuelles – et se retrouvent sous le même joug masculin. Je ne m'oppose pas à ces femmes qui travaillent avec des hommes sur des terrains d'entente mutuelle, comme les droits des lesbiennes, des gays et des bisexuel**le**s. Je m'inspire moi aussi de la militance de groupes tels qu'Act Up et Queer Nation. Ce type de développement est sain, et le fait de former des alliances autour de ces thèmes relève pour nous du bon sens politique – du moins tant qu'il est possible de le faire sans miner nos buts en tant que féministes. Si nous formons ces alliances, nous devons, au moment de les intégrer, conserver une vision claire de notre féminisme et

garder à l'esprit que, dans le meilleur des cas, nous pouvons nous attendre à ce que les hommes restent vagues sur l'importance de l'analyse féministe et qu'au pire ils y soient activement hostiles. Nous ne pouvons pas espérer des hommes qu'ils sachent quels sont les besoins des femmes.

Un exemple flagrant de l'insensibilité des gays (et des autres hommes, et des femmes qui coopèrent étroitement avec eux) aux problèmes féminins est la trahison des femmes lors des débats concernant le National Hate Crimes Act (loi nationale sur les crimes de haine), qui a été adopté en 1990. En résumé, cette loi reconnaît l'existence de crimes de haine contre les minorités, mais omet les crimes de haine contre les femmes (de Santis, 1990). Cette loi est le résultat d'une coalition de groupes pour les droits civils et les droits ethniques, de groupes religieux et de groupes gays, menée par le Comité National Gay et Lesbien. En 1989, l'Organisation nationale pour les femmes, la Coalition nationale contre la violence domestique, et la Coalition nationale contre l'agression sexuelle ont essayé de négocier avec les autres groupes, pour l'admission des femmes en tant que victimes de crimes de haine. Les représentant**e**s des organisations participantes ont voté et ont décidé unanimement de ne pas inclure les femmes dans la liste des victimes potentielles. La coalition a ensuite annulé toutes ses éventuelles futures rencontres avec des groupes pour les droits des femmes. Leurs excuses étaient pathétiques : inclure les femmes aurait mené la proposition de loi à un rejet certain ; il existe déjà des statistiques sur le genre des victimes de crimes. Un argument en particulier était effroyable : il consistait à dire que les crimes contre les femmes étaient si généraux, si dominants en nombre, et culturellement si acceptés qu'ils ne pouvaient pas être inclus dans la proposition de loi ! En effet, il est vrai que les crimes contre les femmes sont généraux, dominants et culturellement acceptés, et le seul nombre représentant les cas de viol, de harcèlement, d'agression, de violence domestique et de meurtre de femmes ramènerait le nombre des crimes commis contre les gays et d'autres groupes opprimés à une taille microscopique. Mais ce seul argument suffit à montrer à quel point les exigences féministes sont urgentes.

Une commission bisexuelle s'est montrée très active à la conférence du Comité national gay et lesbien de 1991, elle s'y battait pour demander l'inclusion des bisexuel**le**s. Mais dans quelle mesure désirons-nous nous engager dans un groupe qui est insensible aux femmes et à leurs problèmes ?

Les hommes gays et bisexuels nous demandent de laisser tomber les exigences que nous formulons en tant que femmes et d'œuvrer plutôt pour

nos droits en tant que « queers ». Mais nous ne pouvons diviser ainsi l'ensemble que nous formons. Allons-nous devenir les auxiliaires féminines du mouvement pour les droits des hommes gays et bisexuels, ou allons-nous nous battre pour nous-mêmes ? Nous voulons que les hommes gays et bisexuels soient nos alliés mais selon nos propres termes, sans couper court à notre engagement féministe, pour nous-mêmes en tant que femmes. C'est dans ce but que nous avons besoin d'un mouvement de femmes indépendant, et qu'il nous faut nous opposer au sexisme des hommes, particulièrement à celui des hommes avec lesquels nous travaillons dans les mouvements politiques.

La perte d'un nombre si élevé d'institutions féminines fait que de nombreuses lesbiennes se tiennent sur la défensive. Leur position dans la société est une position difficile, non seulement parce qu'elles sont des « queers » mais aussi parce qu'elles sont des femmes qui osent vivre indépendamment des hommes. La plus forte opposition à la présence de bisexuel**le**s dans le Comité National gay et lesbien provenait majoritairement des lesbiennes qui lançaient des accusations du type : « Les bisexuelles prennent le contrôle de la communauté lesbienne », « Les bisexuelles rendent les lesbiennes invisibles ». Les femmes bisexuelles sont parfois perçues comme les alliées des hommes queers dans la destruction de l'espace lesbien. Il semble cependant bien plus facile pour les lesbiennes de faire passer les femmes bisexuelles pour des boucs émissaires que de s'opposer aux hommes gays qui dominent le mouvement queer.

L'ensemble des femmes bisexuelles ressent amèrement ce rejet lesbien. Et nous avons été mieux acceptées dans le mouvement queer intégré que parmi la plupart des lesbiennes. Comment peut-on espérer que les femmes bisexuelles soutiennent l'espace non mixte quand cet espace est le lieu où sévit le chauvinisme lesbien, le lieu duquel nous avons été exclues le plus souvent ? Pourtant, la plupart d'entre nous soutiennent les espaces de femmes.

Ces conflits ne sont pas insurmontables. Ils peuvent en effet se résoudre si nous examinons notre situation en tant que femmes dans une société sexiste : notre intérêt est commun lorsqu'il s'agit de l'abolition de la domination mâle. Affirmer que « nous sommes toutes queers » ne suffit pas. Les femmes lesbiennes et bisexuelles ont un besoin urgent d'une perspective féministe. Nous sommes opprimées non seulement en tant que queers, mais aussi en tant que femmes. Il est vital pour nous de pouvoir surmonter nos différences et

de construire un mouvement féministe autonome – un mouvement qui inclurait aussi bien les demandes des femmes pour que les hommes nous aiment et nous respectent, que nos exigences d'indépendance par rapport aux hommes ou la liberté d'aimer d'autres femmes.

La scission entre les féministes lesbiennes et hétérosexuelles a été un facteur important dans l'écroulement du Mouvement de libération des femmes. Il est crucial pour le succès de la libération des femmes de la suprématie mâle que nous surmontions cette scission. Notre but n'est pas de mettre les femmes sous pression pour qu'elles s'identifient comme bisexuelles. Un nouveau chauvinisme bisexuel ne vaudrait pas mieux que n'importe quel autre chauvinisme. Mais j'espère que les femmes bisexuelles, en tant que « bâtisseuses de ponts », pourront aider à construire la route qui mènera à une nouvelle unité dans le mouvement féministe, au-delà des différences d'orientation sexuelle. Nous vivons à la fois les expériences des femmes lesbiennes et celles des femmes hétérosexuelles, et en tant que féministes nous menons ces deux combats de front. Notre position est unique : elle nous permet de comprendre et nos différences et nos similitudes. Il nous appartient de jeter une passerelle sur ce fossé.

Bibliographie

Brown, Rita Mae (1976). « The Shape of Things to Come, » *A Plain Brown Rapper*. Oakland, CA : Diana Press.

Foucault, Michel (1984). « How We Behave » (Interview avec Alice Springs*), Home and Garden* (février), pp. 61-69.

Hochschild, Arlie (1989). *The Second Shift.* Viking Penguin Inc.

U.S. Bureau of the Census (1990). *Statistical Abstract of the United States.* Washington, D.C.

Walker, Lenore E. (1979). *The Battered Woman.* New York : Harper and Row.

Pour une critique du libéralisme libertaire

Léo Vidal

Anarchisme, féminisme et la transformation du personnel *

Avant de parler des thèmes concrets et des questions de cette soirée, je veux esquisser un cadre au sein duquel ces questionnements ont leur place. Il s'agit clairement d'un cadre anarchiste, antiautoritaire. Cela veut dire qu'il s'agit en premier lieu d'une approche politique de certains problèmes personnels

* Texte d'une conférence donnée au Centre anarchiste de Gand (Belgique) en novembre 1996. J'ai choisi de publier ce texte après l'écho positif qu'il a reçu dans le milieu anarchiste, lors de cette conférence et sa publication en Belgique et aux Pays-bas. Depuis, j'ai développé une plus grande conscience de genre, donnant un poids plus important à ma place de dominant dans une société patriarcale. (Note de l'auteur)

et sociaux. Des problèmes qui demandent une réponse politique, même s'il peut s'agir de problèmes très personnels comme la sexualité, l'orientation sexuelle, l'identité sexuelle ou la jalousie. Je veux absolument éviter que ce genre de questionnements soit traité de façon uniquement personnelle ou thérapeutique sans tenir compte des déterminants sociaux, économiques et politiques de ces façons de vivre et des fonctions sociales, économiques et politiques qu'ont ces modèles de vie.

« Les amantes passionnées de la culture de soi-même »

Avec Roger Dadoun, un psychanalyste libertaire, j'aimerais parler de la notion de culture libertaire. Traditionnellement et même actuellement, on associe l'anarchisme à un courant politique qui traite surtout de structures ou d'entités publiques et sociales comme l'Église, l'État, l'économie capitaliste, le fascisme ou plus récemment les mécanismes de destruction environnementaux. L'anarchisme est souvent une action et réaction critique antiautoritaire contre les différents mécanismes qui forment, norment et rendent non libre la vie quotidienne. L'anarchisme est souvent une lutte et une action contre ces mécanismes externes qui nous privent de liberté – les plus concrets sont les rapports autoritaires au sein de l'enseignement et du salariat, l'État puissant et son pouvoir répressif, la dictature de l'économie en tant que dimension de la vie… Je suis d'accord avec la nécessité et la crucialité de ces formes de lutte publiques et je désire surtout les enrichir avec ma propre démarche. En effet, trop souvent, l'anarchisme (tel que j'ai appris à le connaître) s'est limité à une lutte premièrement contre des mécanismes externes, deuxièmement contre des mécanismes publics. Tout le monde peut s'imaginer le cliché du mec (!) anarchiste qui gueule et se bat contre les flics et les capitalistes mais, une fois à la maison, prend son journal libertaire, fume un joint et attend que sa copine ait cuisiné. Et qui, ensuite, parce qu'il a quand même envie de prendre son pied, force plus ou moins subtilement sa copine à baiser ou va trouver son plaisir ailleurs (parce qu'il est pour l'amour libre…).

J'espère que j'exagère mais je n'en suis pas certain. Je veux seulement illustrer à quel point il peut exister un grand clivage entre une attitude politique vis-à-vis de mécanismes de pouvoir publics et l'absence d'une attitude anarchiste vis-à-vis de mécanismes de pouvoir personnels.

J'ai l'impression que depuis les années soixante-dix un certain nombre de choses ont changé quant au public et au privé : le mouvement écolo montre les liens entre des habitudes de consommation individuelles et leurs conséquences au niveau global ; le mouvement de libération animale dénonce les liens entre consommation individuelle et des mécanismes de pouvoir spécistes ; le mouvement gay et lesbien a problématisé l'hétérosexisme et libéralisé l'homosexualité et, surtout, le mouvement féministe a entre autres problématisé la sphère du privé comme étant patriarcal.

De cette façon, l'anarchisme en tant que lutte et courant politique peut véritablement être une lutte totale qui n'est pas qu'économique, politique (au sens traditionnel) ou publique, mais également personnelle, sexuelle et psychique. Ou pour revenir à Roger Dadoun :

> *« Vœu fondamental de tout libertaire : que l'être humain puisse s'épanouir à la fois en tant que sujet individuel faisant le plein de son irréductible singularité, et en tant qu'être social exerçant la plénitude de ses compétences socio-politiques. »* [1]

Et une deuxième citation me rapproche du thème réel de cette soirée. Il s'agit d'une citation de Fernand Pelloutier, un anarcho-syndicaliste.

> *« L'anarchisme est tout simplement l'art de se cultiver et de cultiver les autres pour que les hommes [sic] puissent se gouverner et jouir eux-mêmes. (…) Nous sommes… des révoltés de toutes les heures, les hommes [sic] vraiment sans dieu, sans maître et sans patrie, les ennemis irréconciliables de tout despotisme, moral ou matériel, individuel ou collectif, c'est-à-dire des lois et des dictatures (y compris celle du prolétariat) et les amants passionnés de la culture de soi-même. »* [2]

Et c'est en ça que je reconnais mon approche de l'anarchisme comme un travail permanent sur soi. Je parle de travail car je ne partage pas l'aspect joyeux de Pelloutier. Il s'agit pour moi en première instance d'une recherche pénible, permanente et persistante. Pas parce que je serais un pessimiste mais parce que nous sommes (à la base) peu de plus que le résultat, le produit, la réflexion de déterminismes biologiques, psychiques, sociaux, économiques, culturels. Et en tant que résultat ou réflexion d'un passé nous portons toujours avec nous ce passé : nos rapports souvent autoritaires avec père et mère, à l'école, avec

---

1. « Les amants passionnés de la culture de soi-même » dans *la Culture libertaire*, Actes du colloque international, Grenoble, mars 1996, ACL, 1997.

2. Cité par Roger Dadoun dans « Les amants… »

les adultes, etc. Et non seulement portons-nous ces mécanismes mais nous les reproduisons sur le plan personnel ou public et nous les passons aux enfants d'aujourd'hui. Nous devenons ainsi un modèle de comment il ne faut pas être. Y échapper est uniquement possible à travers une relation intense à soi-même et à ses habitudes, une prise de conscience de qui tu es et qui tu veux devenir. Je suis convaincu qu'une attitude de laisser-aller ne peut mener que vers des choses conservatrices. Car si on est convaincu que pour réaliser des changements sociaux, donc publics, il faut se battre durement contre les mécanismes actuels de pouvoir… pourquoi serait-ce différent concernant le personnel, donc le privé ? La façon de vivre l'amour, la sexualité, les relations, sa propre personne est profondément conditionnée socialement, économiquement et politiquement.

Nous vivons dans un patriarcat où le groupe des hommes opprime et exploite les femmes – et nous aussi, libertaires, y participons. Un patriarcat où la norme hétéro opprime d'autres orientations sexuelles et est à la base d'une catégorisation générale. Un patriarcat où la norme monogame maintient les femmes dans un état de dépendance vis-à-vis des hommes.

Nous les libertaires, ultra-gauches, autonomes, anarchistes ne sommes pas une exception. Notre mouvement est viril, hétéro, monogame et en général peu dynamique sur le plan personnel. J'y retrouve peu de réflexions ou de pratiques qui remettent en cause et luttent contre le patriarcat – le mécanisme de pouvoir par excellence de la sphère relationnelle/personnelle. Je ne vois pas de groupes d'hommes antipatriarcaux qui bossent sur les rapports de pouvoir, peu de dynamiques collectives de femmes afin de libérer les femmes de leur isolement et des habitudes opprimantes, peu de dynamique lesbienne ou gay, pas de groupe de soutien non monogame… En bref, beaucoup de résistance antiautoritaire traditionnelle, peu de résistance antipatriarcale.

L'anarchisme donc comme un travail permanent sur soi-même. Comme une recherche de nouveaux modèles de vie. Et pour cette recherche je trouve le plus de matériel valable dans le mouvement féministe. Ce sont en effet les différentes vagues féministes qui ont le plus remis en cause nos structures de vie personnelle. Par exemple, le conditionnement genré d'individu**e**s en genres opposés; la suprématie des hommes sur les femmes ; le conditionnement d'individu**e**s en hétérosexuel**le**s ; le conditionnement des relations amoureuses (hétérosexuel, fidèle, inégalitaire, non libre, dépendant). En analysant le conditionnement politique de la sphère du relationnel/ person-

nel, les féministes vont jusqu'à la racine du mécanisme de pouvoir patriarcal. Dès l'enfance les individu**e**s sont préparé**e**s à devenir des guerriers ou des nurses, à se développer psychiquement, émotionellement, sexuellement de telle façon que le patriarcat soit ressenti comme normal voire naturel (!), à se sentir plus ou moins bien en tant que femme, homme, hétéro, monogame.

De cette façon nous, les hommes, perpétuons l'oppression des femmes, et les structures de vie et de ressenti généraux. Et c'est aussi à travers une prise de conscience et une transformation active de la dimension politique du personnel que nous pouvons changer quelque chose à la base du mécanisme de pouvoir patriarcal.

Un anarchisme qui n'y travaille pas, qui néglige ce niveau est un anarchisme vide qui néglige d'arracher les racines des mauvaises herbes. Je voudrais donc plaider pour le développement d'un anarchaféminisme en tant que critique totale et déconstruction de notre réalité sociale. Une combinaison de la vision générale antiautoritaire de l'anarchisme avec la critique profonde du féminisme radical. Parce qu'avec le féminisme radical nous parlons quand même de la libération de plus de la moitié de la population mondiale qui a été opprimée de façon brutale et subtile depuis des siècles.

Une brève présentation d'une position féministe radicale :

> *« 1. Les femmes sont restées opprimées parce qu'elles sont isolées les unes des autres et parce qu'elles sont mises en couple avec des hommes dans des relations de domination et de soumission.*
>
> *2. Les hommes ne libéreront pas les femmes ; les femmes doivent se libérer elles-mêmes. Cela est impossible si chaque femme tente de se libérer toute seule. Donc, les femmes doivent travailler ensemble sur un modèle d'aide mutuelle.*
>
> *3. « La communauté des femmes est puissante », mais les femmes ne peuvent pas être sœurs si elles répètent les modèles masculins de domination et soumission.*
>
> *4. De nouvelles formes organisationnelles doivent être développées. La forme primaire est le petit groupe sans chef ; les comportements les plus importants sont l'égalitarisme, l'entraide, et le partage des capacités et des connaissances. » (Ehrlich Carol,* Socialisme, anarchisme et féminisme *dans* Quiet Rumours. An anarcha-feminist anthology. *Dark Star, London)*

et :

> *« Nous voulons rien de moins que la liberté complète – la révolution sexuelle-sociale. La destruction créative de la triple domination du patriarcat, de l'État et du capital.*

> *Comme si à cet instant l'anarchisme n'a pas d'autre choix que de devenir consciemment et activement féministe – et comme l'anarchaféminisme consiste en un féminisme consciemment anarchiste (ou de cesser d'exister ?). Ce que nous demandons n'est rien de moins qu'une révolution totale, dont les formes inventent un futur dénué d'inégalité, de domination et de manque de respect pour la variété individuelle – en bref, une révolution féministe-anarchiste. Je crois que les femmes ont toujours su comment aller dans la direction de la libération humaine ; il nous faut uniquement nous débarrasser des formes et maximes politiques mâles et nous concentrer sur notre propre analyse anarchiste de femme. » (Kornegger Peggy,* Anarchisme : la connexion féministe. *Zero Collective,* Anarchism/Feminism *dans* Quiet Rumours*, Dark Star, London)*

Reste quand même le fait que je suis un homme. Que j'ai été éduqué, socialisé et fait un membre du groupe opprimant. Je reflète en tant qu'individu la domination mâle, que je le veuille ou pas. Je bénéficie de tous les avantages des hommes et de l'oppression quotidienne dans laquelle vivent les femmes. Et je participe quelquefois activement à l'oppression des femmes.

Si je veux essayer d'y changer quelque chose, je dois observer, déconstruire et reconstruire ma propre personne et les autres hommes. Évidemment, je suis un humain, un individu avec des sentiments, des pensées et des désirs mais il serait illusoire de ne pas me voir surtout en tant qu'individu masculin, c'est-à-dire quelqu'un qui a appris à être actif, à parler, à prendre des initiatives, à mener, à dominer…

Heureusement, pour une raison ou une autre je n'ai pas réussi à prendre sur moi le rôle masculin de façon générale, ni à devenir un vrai mec. Je pense que ce sont des problèmes de nature personnelle, émotionnelle qui m'ont amené à réfléchir à des choses élémentaires comme la masculinité performante, la féminité passive, l'orientation sexuelle polarisée, la sexualité pénétrante, la domination et l'oppression. En bref, j'étais complexé et coincé en tant que gamin, me sentais mal dans mon rôle de mâle et j'ai essayé de trouver une issue. Et ma réflexion m'a aidé à comprendre certains mécanismes sociaux, conditionnements, rapports de pouvoir. Et récemment s'y est rajouté un fort ressenti. Un ressenti de la violence brute et subtile à laquelle sont confrontées les femmes. Un ressenti de certains mécanismes d'oppression des femmes. C'est comme une plaie ouverte, une sensibilité et une révolte contre les mecs et leurs modèles de vie masculins. Je perçois et ressens souvent à quel point les mecs prennent de la place, à quel point ils sont égocentriques.

Je ne crois pas être différent, ou avoir réussi à me transformer radicalement. Il s'agit d'une condition de base qui mène à la violence (psychique, émotionnelle, physique, sexuelle) et à l'infliction de souffrance (due à l'absence d'attention, de sensibilité, de soin et de générosité). Une condition de base implique qu'on ne peut pas s'en débarrasser, qu'on y est confronté de façon permanente et qu'il faut y travailler quotidiennement. Une critique de soi continuelle, donc.

Ce serait présomptueux de ma part de donner l'impression que ce chemin est le résultat de mes efforts uniquement. Je dois beaucoup aux femmes (féministes) en général et surtout à une parmi elles avec qui je vis une relation intense et enrichissante depuis trois ans. Cette relation est un laboratoire permanent de réflexions, mises en pratique, apprentissages… Merci à elle.

Afin de prendre conscience de mon oppression des femmes, et de lutter contre, j'entreprends les pas suivants que j'aimerais partager avec vous. Ce sont de possibles outils pour le changement du personnel, des mécanismes politiques contre le patriarcat, donc l'autoritaire. Ces cinq niveaux de travail vont du très personnel au public, sans exclusivité, sans priorité : la psychothérapie, l'égalité bisexuelle, les relations libres, la dynamique non mixte hommes, les initiatives mixtes.

Psychothérapie

Cet outil est évidemment le moins politique, et en général il est même considéré comme étant dépolitisant. Tu te mets à travailler à tes problèmes individuels, tu tentes de les résoudre sur le plan individuel en laissant de côté le niveau social et politique de « tes » problèmes. Pourtant j'ai remarqué – lors de mes brèves expériences psychothérapeutiques – qu'une thérapie peut avoir un effet bienfaisant, peut te faire comprendre et ressentir comment tu as grandi et pourquoi tu fonctionnes à ta manière spécifique et comment tu peux progressivement innover tes comportements. Je dis bien « innover » car normalement on ne fait que répéter éternellement ces mêmes mécanismes structurels qu'on a développés lors de notre petite enfance mais qui sont souvent (devenus) inadaptés et limités. Je vois la psychothérapie comme une analyse et déconstruction de tes mécanismes intérieurs afin d'apprendre de nouvelles techniques de vie qui te rendent capable de vivre de façon plus indépendante, libre, heureuse et stable.

Le problème actuel de la thérapie est néanmoins qu'il n'y a peu ou pas de thérapeutes politiques ce qui fait qu'on est confronté à :

1/ des tarifs élevés qui ne sont pas adaptés à nos revenus ;

2/ des différences de fond importantes concernant par exemple l'orientation sexuelle, la construction genrée ;

3/ une pression conformante de la thérapie, les problèmes/choix d'ordre politique étant réduits à des problèmes/choix personnels.

Peut-être que le travail d'analystes tels que Dadoun, Lesage de la Haye ou Garnier peuvent apporter des réponses d'ordre psychologique et politique. Il semble rester beaucoup de travail, vu le degré élevé de masculinité des théories psychologiques en vigueur.

Quant aux féministes, il y a eu un fort mouvement combinant politique féministe à travail thérapeutique individuel ou collectif. Ce travail a permis de constater que les problèmes prétendus individuels étaient avant tout des vécus de femmes et donc directement liés à l'oppression permanente que vivent les femmes.

> *« Le but de parler de nos vies personnelles était de mettre en commun nos expériences, de découvrir des bases communes entre nous et de nous en servir comme point de départ d'analyse et d'action politique. » (Stevi Jackson et Sue Scott, « Sexual Skirmishes and Feminist Factions. Twenty Five Years of Debate on Women and Sexuality ». Dans :* Feminism and sexuality. A reader. *Stevi Jackson et Sue Scott (éd.), Edinburgh University Press, 1996.)*

La thérapie comme outil politisant, donc.

En plus il me semble que le travail thérapeutique est un pas explicite vers le soin et l'amour de soi-même, ce qui est généralement tabou pour les femmes prises dans le système du sacrifice de soi altruiste et, de façon différente, pour ces couillus d'anarchistes durs et autonomes.

L'égalité bisexuelle

Cet outil sera probablement considéré par la plupart des gens comme fou et irréalisable car l'orientation sexuelle est perçue quasi automatiquement comme étant « naturelle » et inchangeable. On est tout simplement hétéro ou homo ou bi.

Pourtant, autant au niveau psycho-social que politique, on peut contester cette perception. L'humain me semble avant tout pan-érotique, pluriforme et pas spécialement fixé de nature. La dimension sexuelle, érotique et affective est dynamique et potentielle. La meilleure preuve est pour moi le choix lesbien des féministes des années soixante-dix-quatre-vingt. Des femmes se sont mises à réfléchir sur le féminisme, ont commencé à partager de plus en plus d'aspects de vie avec d'autres femmes et, évidemment, sont tombées amoureuses de femmes tandis qu'avant elles étaient exclusivement hétérosexuelles. Des hétérosexuelles sont devenues des lesbiennes ou des bisexuelles. Cela me prouve vraiment que l'orientation sexuelle est changeable, non fixée.

Mais pourquoi ? Pourquoi devrais-je essayer de changer mon orientation sexuelle ? Qu'y a-t-il de problématique ?

Ma critique la plus claire envers le phénomène d'orientation sexuelle hétérosexiste est que :

1/ il est limitant car il emprisonne les sentiments. En cela il me semble peu anarchiste ;

2/ il renforce le conditionnement genré.

L'existence des hétéros, des homos et même des bi**e**s dépend de l'existence des genres masculin et féminin. Une société libertaire est constituée idéalement d'individu**e**s qui se développent librement et qui « choisissent » librement dans une palette d'attitudes, de comportements, de sentiments, de pensées. Maintenant, une personne est faite homme ou femme selon certaines caractéristiques biologiques. Dans une société idéale, ce qui est perçu comme le sexe biologique aura aussi peu d'importance ou de pertinence que la couleur de peau, l'âge, la taille, le poids.

3/ il est une défense efficace du patriarcat.

De l'expérience de certaines femmes bisexuelles, il ressort que leurs rapports avec des femmes les rend plus puissantes dans les relations hétérosexuelles. Elles apprennent à percevoir leurs propres conditionnements et à y travailler (par exemple en prenant plus de place, en arrêtant de se sacrifier, en étant assertives au niveau de la communication…). Ce n'est pas pour rien que le féminisme a mené beaucoup de femmes vers une pratique lesbienne – le patriarcat implique qu'en tant que femme individuelle dans une relation avec un homme individuel on se trouve dans une structure de pouvoir inégalitaire.

Quant aux hommes, le chemin est évidemment autre. Développer des rapports tendres, amoureux, sexuels avec d'autres hommes peut faire comprendre à quel point leurs relations hétérosexuelles sont dominantes et inégales. L'égalité bisexuelle peut faire prendre conscience aux hommes que le sexisme est bien là et que les rapports entre hommes sont froids, superficiels et durs.

Mon plaidoyer pour une bisexualité recherchée va plus loin que le fait de baiser avec des femmes et des hommes. C'est une tentative de rendre les rapports avec femmes et hommes plus complets, variés et riches. Afin d'apprendre à détruire les rôles genrés. Afin de reconnaître, de déconstruire et de transformer les structures de pouvoir entre hommes et femmes. Vers la réelle liberté pour tou**te**s.

Relations libres

Je suppose que cette idée est connue. Il s'agit de gérer de façon non possessive, non exclusive l'amour, le sentiment amoureux, la tendresse, l'intimité et la sexualité. Déjà au début du XIXe siècle des anarchistes promouvaient l'amour libre et après les années soixante-dix le thème est devenu populaire. Malheureusement l'amour libre était synonyme de baise phallocrate et d'accès libre aux femmes. Les hommes se donnaient la liberté de développer des relations avec d'autres femmes mais reconnaissaient rarement ce même droit pour « leurs » copines. C'est pourquoi il est important que la recherche de relations libres se fasse avec soin et sensibilité. Peu d'hommes sont capables spontanément de gérer cette liberté de façon positive – autant en ce qui concerne sa propre liberté que celle de sa partenaire. Car les relations libres impliquent qu'on apprenne :

1/ à gérer sa propre jalousie, possessivité, incertitude, peur d'abandon et à réellement désirer de façon authentique et totale le bonheur, la liberté, le plaisir de sa partenaire ;

2/ à traiter de façon responsable les différentes personnes avec lesquelles on vit une histoire. Et ceci est beaucoup plus difficile qu'on peut penser. Cela implique qu'on prenne en considération les différents désirs et intérêts des autres et qu'on les traite avec soin et précaution.

Le lien entre relations libres et anarchisme est clair : il s'agit de renforcer et d'agrandir la liberté et l'indépendance mutuelle. Par contre le lien avec la lutte

antipatriarcale l'est moins et je ne pense pas que les féministes en aient fait un point crucial.

Les relations libres brisent le mythe qu'on peut être et qu'on sera tout pour un**e** partenair**e** et vice versa. Elles impliquent une certaine humilité et un certain réalisme. En tant qu'individu**e** on peut signifier et offrir beaucoup mais d'autres le peuvent également. Les relations libres impliquent qu'on soit honnête et ouvert. Qu'on respecte la liberté de l'autre. Qu'on apprenne à gérer des conflits intérieurs et extérieurs. Il s'agit donc de développer une non-monogamie responsable.

Les groupes hommes

Cet outil se situe beaucoup plus au niveau social ou collectif que les trois outils précédents. Un groupe d'hommes peut être un lieu où les hommes travaillent ensemble à leur conditionnement genré et à leur domination sur les femmes.

La première chose implique de prendre conscience à quel point on est masculin au lieu d'être individu. On apprend à partager des émotions, la tendresse, la tristesse, la douleur avec d'autres hommes. Ceci est rare car notre éducation nous apprend à être froid, distant et fort. Ce travail mène vers un enrichissement, un élargissement de la palette de comportements et d'attitudes. Il s'agit de se libérer de notre masculinité en tant que prison afin de devenir pleinement individu et d'apprendre de ce que les femmes sont traditionnellement : silencieuses, chaleureuses, affectueuses et précautionneuses. Apprendre à fermer sa gueule, à douter ouvertement, à écouter les autres, à déconstruire son égocentrisme, à être fragile.

Ceci doit mener à une deuxième phase, le travail anti-patriarcal. Il ne s'agit alors plus de libération du rôle genré mais de lutte des femmes *versus* sa position de mâle dominant. Apprendre à changer son égocentrisme et son insensibilité face aux autres. Prendre conscience des mécanismes patriarcaux à différents niveaux. Se familiariser avec la réflexion féministe. Abandonner son anti-féminisme primaire. Assumer la responsabilité de ses actes dominants afin de les changer radicalement.

Tout cela revient à rechercher d'autres pratiques d'hommes, c'est-à-dire des pratiques critiques et égalitaires. Vu mon expérience, il me semble de plus en plus nécessaire que les groupes hommes agissent sous tutelle de (groupes)

féministes et qu'ils adoptent une politique de reddition de compte vis-à-vis de celles-ci.

Quant aux groupes femmes, une des meilleures preuves de leur utilité politique est la virulence des réactions des hommes. Dès que des femmes veulent s'organiser de façon indépendante, solidaire, autogérée et revendiquée, elles sont attaquées et accusées de milles « horreurs » (sexisme inversé, séparatisme, drague lesbienne...). Au fond les hommes ne supportent pas que les femmes puissent s'organiser, travailler, s'amuser, baiser... sans eux. Les espaces femmes sont les centres autonomes et les squats autogérés du mouvement féministe. Et une des premières tâches des hommes qui veulent lutter contre le patriarcat est d'être publiquement solidaires de ces initiatives non mixtes féministes et des féministes en général.

Un groupe opprimant fera tout afin de diviser et régner. Tout mouvement de libération tente de rapprocher les opprimé**e**s afin de construire plus de puissance individuelle et collective. Ceci tient également pour les femmes.

Initiatives mixtes

En général ça revient à être alerte et conscient que le patriarcat se joue partout et quotidiennement. Les espaces politiques sont des espaces masculins autant au niveau du nombre que de la forme ou du contenu.

Un thème important est celui de la parole. Les femmes se font interrompre, leurs paroles ne sont pas respectées par les hommes lors de rencontres politiques. Souvent certains hommes sont considérés comme des autorités, ce sont rarement des femmes. La place des hommes est dans la solidarité, le silence, l'espace laissé. En négatif, quoi. Sinon on tombe rapidement dans des cercles vicieux où de nouveau les hommes vont poser leur marque sur ce qui se passe.

Des exemples d'outils de transformation politique pour des lieux alternatifs sont : créer un salon de thé au lieu d'un café ; proposer des groupes et musiques de femmes au lieu de hardcore superviril ; l'organisation de débats, soirées, fêtes antisexistes ; la publication de brochures et d'affiches critiques ; mettre à disposition des serviettes hygiéniques et pas seulement des préservatifs ; proposer des logements sur place pour celles qui ne veulent pas rentrer seules ; briser la gestion genrée des tâches...

Il me semble qu'en mixité, une des principales tâches en tant qu'homme est de briser la solidarité masculine, institution essentielle pour le maintien de la domination des hommes sur les femmes. Croire que tout est possible ensemble, en mixité, de façon égalitaire est illusoire et fait preuve de manque de conscience de la profonde emprise du patriarcat sur nos vies entières.

Weia Reinboud

@-sexualité *

Dans l'appel lancé pour participer à cette brochure, tous les thèmes sur lesquels on pourrait écrire quelque chose sont énumérés. Je perçois une sorte de tripartite dans cette liste et je voudrais commenter chacune des trois parties mais je vais d'abord essayer de décrire ce qu'était ma première réaction. Bbllrrchhrrrlbgg ! Je veux dire : dès qu'il s'agit de sexualité et de ce qui en découle, je suis prise d'une profonde répugnance et d'un sentiment de révolte que je n'exprime pourtant pas souvent parce que, au même moment, un profond sommeil

* Contribution reçue suite à notre appel. Traduction de Léo Vidal et Karin Vandenhaute.

s’abat sur

moi. Je veux dire : j’ai plusieurs opinions sur ces choses et ces opinions sont comme toutes mes opinions, anarchistes; j’exprime cet anarchisme au travers de la notion d’@-sexualité, et je considère le renvoi vers la réelle asexualité comme étant particulièrement intéressant. Je ne pense pas à l’abstinence ou au célibat, mais au désintérêt, à l’indifférence, c’est-à-dire au fait de considérer tout intérêt pour ce domaine comme étant sans importance. Dans un roman, personne ne décrira en détail la mastication d’une pizza, même s’il s’agit d’une pizza incroyablement bonne, alors pourquoi le faire quand ça concerne une bonne partie de baise ? Il me semble que dans cette culture du moins, mais probablement dans la majorité des cultures, le domaine de la sexualité reçoit parmi les adultes une overdose d’attention, et je me demande ce qui se cache derrière cette attention. Une puberté collective inachevée ? Une tendance à considérer le domaine des sentiments tendres comme étant enfantin, et pour cela l’impression d’être obligé de gonfler la sexualité afin de la faire paraître adulte (et ainsi de la rendre moins tendre) ? Ou a-t-on besoin d’un contrepoison pour les gens élevés dans des cultures trop prudes ? Ou encore quelque chose de complètement différent ? En tout cas, soyez convaincu**e**s qu’il existe des personnes qui considèrent tout cela comme de l’esbroufe et du n’importe quoi, et qui préfèrent de loin que toute cette exagération soit abolie afin que chacun**e** d’entre nous puisse enfin imaginer par elle/lui-même des formes joyeuses de profiter de soi-même et des autres.

Voyons maintenant les trois parties. Il s’agit de trois questions totalement différentes, c’est-à-dire concernant d’abord le sexe ou le genre, ensuite l’orientation sexuelle, et enfin les formes de vécus sexuels.

Le sexe est une question complexe. Dans la théorisation féministe surtout, beaucoup d’attention y a été portée et une conclusion importante est qu’il est toujours nécessaire de notifier clairement quand il s’agit de biologie (le sexe) et quand il s’agit de culture (le mot anglais « gender » renvoie à tous les aspects culturels et psychologiques liés à la séparation supposée des sexes). Dans votre énumération, la transsexualité était citée parmi d’autres questions concernant la sexualité, alors qu’elle n’a rien à voir avec tout cela mais s’en réfère à une biologie externe (parties génitales) qui ne va pas de pair avec un vécu intérieur (genre). Ce vécu intérieur semble être une donnée fixe, tandis que les rôles genrés ne le sont de toute évidence pas du tout. Ils sont culturels, constamment en changement et en même temps le fruit entier du hasard. Une

analyse anarchiste de toutes ces choses exige surtout le constat du rôle du hasard et de la possibilité de changements. Presque rien n'est figé, et peut-être que cette constatation ne l'est pas plus.

Voyons maintenant l'orientation sexuelle, donc hétéro-, homo-, bi-, pédo- et surtout aussi l'a-sexualité. La vague féministe des années soixante-dix et quatre-vingt a suffisamment démontré que l'orientation sexuelle n'est pas figée mais peut être choisie. Le choix d'une vie « lesbienne politique » était un acte politique de deux façons : d'abord parce que les opprimées (collons-nous ce label pour un instant) se détournaient entièrement des oppresseurs ; deuxièmement parce que le choix d'une autre orientation sexuelle démontre que quasiment tout peut être choisi. Si quelque chose comme l'orientation sexuelle, qui est ressentie comme étant tellement innée, peut être changée simplement, alors tout peut l'être et la force politique de ce fait peut difficilement être sous-estimée ! Tout compte fait mon opinion est simple : l'orientation sexuelle n'est pas innée mais bien culturelle, elle peut librement être choisie et donc tous les problèmes dans ce domaine sont influençables par d'autres choix. (Je pense par exemple à la pédophilie qui, de façon politiquement correcte, semble devoir être tolérée mais qui mériterait d'être sujette à des réflexions bien plus longues. Elle n'exclut pas le problème potentiel de l'inégalité. L'anarchisme a beaucoup à dire à propos d'inégalité. Surtout de façon critique.)

Vient ensuite le troisième domaine, les formes d'expressions sexuelles. Mon opinion est encore plus simple ici : il s'agit de formes d'expression (dont le fétichisme, le travestissement et le sado-masochisme) qui sont encore moins innées et qui sont donc tout à fait changeables selon notre désir. Même si les gens ne changent pas, il est important d'accentuer la possibilité de changer. (En tant qu'anarchiste j'aimerais bien que la S/M soit changée – le pouvoir en tant que jeu mérite également des flèches anarchistes.)

Encore quelques remarques en conclusion. Le puritanisme, l'accusation d'hérésie et le règne du silence ne se conjuguent pas avec l'anarchisme, pas plus que la tolérance d'ailleurs. La tolérance est un phénomène libéral et non anarchiste ! Déterminer et résoudre tous les problèmes de façon profonde et intègre est anarchiste. Avec beaucoup d'attention pour les luttes de chacun**e**, pour les difficultés qu'éprouve chacun**e** à changer. Avec beaucoup d'attention pour la vie émotionnelle de chacun**e**, mais sans mettre quoi que ce soit de cette vie émotionnelle sur un piédestal, sans le considérer incontournable et

inchangeable. Le *Coming Out* est bien sûr superbe, mais je le perçois souvent comme envahissant et collant si la sexualité est extériorisée sans tendresse ni joie (non seulement pour les formes d'expressions déviantes mais également les couples hétéros qui s'exercent à l'embrassade hollywoodienne). Il y a des choses politiques intéressantes et importantes à dire dans le domaine de la sexualité, mais que tout ce qui soit personnel doive être rendu public n'en fait pas partie. Bllrgchchgrll. Bâillement.

Lola

Politiquement correcte dans ma tête, morphologiquement incorrecte *

Une tueuse en série rôde et elle ne s’attaque qu’aux filles. Elle est partout à la fois. Elle mesure entre 1,68 m et 1,75m, elle s’habille en 38-40. Sur sa tête elle a des cheveux, dans son visage deux grands yeux et une grande bouche mais son nez, lui, est petit. Elle a les mollets de Carla, les cuisses de Claudia,

* Contribution reprise avec l’aimable autorisation de l’auteure et d’*Apache*, n° 8, printemps 96.

le ventre de Naomi, le nombril de Karen, les seins d'Ophélie, les fesses de Cindy (*cf. l'Écho des savanes* de janvier 96 : la fille idéale), bref elle est jolie en kit. Quand elle a ses règles, c'est bleu (*cf.* pubs télé). Sa seule préoccupation : trouver un bon shampooing, un bon mec et une chouette lessive. Elle a 25 ans pour toujours, une peau parfaitement pâle et le caractère doux. Elle ne parle jamais fort.

La tueuse est un modèle. Elle rend malade plein de filles.

Elle, c'est la norme de la féminité dans la société où j'habite. Névroses, anorexie, boulimie, complexes en tous genres. Regarde-la partout, ressemble-lui beaucoup ou crève devant ton miroir.

Alors, imaginons qu'on soit une fille ayant un peu réfléchi sur elle-même et sur le sexisme qui l'entoure. Cette image de la « féminité » (et qu'est-ce que c'est la féminité, en plus ?) est étouffante et insupportablement réductrice. On s'y reconnaît très mal. On est une fille multiple, donc on aime plein de choses : le rouge à lèvres (non testé sur les animaux !) et les jupes, mais aussi les survêts, les pantalons et le piercing, et le hardcore comme la techno. On n'est pas débile et on a une vraie conscience antisexiste, qui vient du vécu et des lectures et rencontres en tous genres. Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On va traîner pleine d'enthousiasme dans les milieux libertaro-truc, du côté des « bons », de ceux-celles qui savent, en espérant y trouver une atmosphère plus respirable.

Très vite, du côté des libertaires, malaise : on n'a visiblement pas le bon « look ». Cette mouvance ne rejette pas en bloc tout ce qui a trait à la « coquetterie » ou à la mode, pas du tout. **Il y a juste une « mode » anar et ça ne rigole pas si on ne la suit pas. Pareil qu'ailleurs.**

Dans un milieu au moins aussi préoccupé de son apparence que les rédactrices en chef de *Elle*, seuls les codes changent : il y a des coquetteries et des apparats qui sont bien vus, et d'autres qui sont signes d'aliénation. En résumé : piercing, zéra, et treillis ou dreadlocks : bon code, tu peux entrer. Mascara, jupe ou autres : retourne chez toi. Le terrorisme du look « top model » a été remplacé par un autre. On vient d'entrer dans une micro-société régie par des lois. Pas les mêmes que l'ennemi, mais des lois quand même. Le problème c'est que distinguer les bons et les mauvais looks n'est qu'une façon détournée de rétablir des règles et des étiquettes, bref tout ce qu'il y a de plus craignos et d'ignoble dans la société qu'on est supposée combattre.

Alors quoi, c'est le refus d'une apparence traditionnelle ? Mais c'est un pauvre combat perdu d'avance, puisque le Kapitalisme sait tout avaler et

ressortir « propre » et conventionnel, ce n'est qu'une question de temps. Déjà les starlettes les plus « méprisées » ont un anneau dans le nez, les trois quarts des top models hommes et des chanteurs vont aux Bains-Douches en treillis Agnès B. ou Chanel, et les drag-queens font la joie de *VSD* ou de *Paris-Match*. Les images de mode sont chaque année plus proches du look « squat autonome ». Tout se transforme, tout s'achète, une mode n'est qu'une mode de plus. Elle se vend.

Juger une personne sur son apparence, c'est pas beau, ça on le sait. Pourtant le milieu anar reproduit fidèlement le fonctionnement de la société en aussi primaire. Constat d'échec et surtout signe d'un milieu replié sur lui même. Les bons et les méchants. Les chanteuses jugées « écoutables » sur leur coupe de cheveux et leur fringues « correctes » alors qu'une Tori Amos, une P.J. Harvey à l'apparence banale, sont fondamentalement « radicales » dans leurs textes sur le viol, la sexualité et le désir.

Tous les milieux, toutes les tribus qui se sentent fragilisées se replient sur des codes faciles à comprendre. Plus ils sont moribonds, plus ces codes sont rigides. On ne va pas chez les grands bourgeois habillé**e**s en jeans. C'est la même chose finalement. On ne va pas dans une réunion antisexiste en jupe et pull moulant.

Mais retournons à la fille du départ, avec son rouge à lèvres et ses jambes à l'air, mais néanmoins radicalement antisexiste. Elle croit qu'être antisexiste c'est foutre à la poubelle les clichés, tous, c'est assumer son corps, son sexe, sa sexualité, ses envies, sa personne sans lois. Alors, partout où elle va, elle parle, elle donne son avis : elle remarque les regards stupéfaits des militant(e)s, dans le style : est-ce qu'il faut la classer dans les « à jeter », poupée-victime, ou est-ce qu'elle est digne de nous, malgré son mascara ?

La fille, elle commence à se sentir mal dans les réunions politiques, dans les fêtes, dans les conversations. Elle évite les lieux « radicaux », alors qu'elle se sent sur la même longueur d'ondes qu'eux-elles. Mais les regards qu'elle provoque chez les « radicaux », elle les reconnaît et les redoute : dans leur mépris et leur amusement, c'est les mêmes regards que ceux du blaireau de base. Ça devient vite clair : vu son apparence (banale), elle ne peut pas être entendue de la même façon qu'une fille en « uniforme anar ».

Son corps dément ce qu'elle a dans la tête. Son corps, dont elle n'arrive pas à avoir honte, est un mauvais signe. Comme partout.

Et voilà comment un « macho » type et une personne libertaro correcte se retrouvent complètement d'accord. Mettez-les face à une fille « banale » peut-être maquillée, peut-être en jupe ou pas, peut-être « bien roulée » (expression relevée dans un fanzine dit radical qui entendait par ces mots prouver son mépris des filles « non politisées » !!). Mis à part l'érection, ils ont sûrement la même réaction, ils sont bien d'accord : cette fille est une inférieure. Elle n'est qu'un objet à mépriser, que ce soit au nom du machisme ou au nom du *politically correct*. **Les préjugés quant à l'apparence d'une femme sont les mêmes partout, même voilés dans une bonne conscience politique.** Le sexisme est sans limite.

Et là on se rapproche dangereusement (en croyant s'en éloigner) des préjugés sexistes occidentaux (vieux clichés de cinéma) : une femme « mauvaise » est une femme très maquillée, en robe moulante et en talons. En général, elle meurt à la fin du film, dans le meilleur des cas elle porte la poisse. En tout cas elle est dangereuse. La Gentille, elle, est honnête, donc elle est représentée « pure » et dépourvue d'artifices, son corps se laisse moins voir. De là à une vraie peur du corps féminin il n'y a qu'un pas.

Franchi.

Androgyne : le sale baratin

Alors, il n'y a plus que deux solutions pour la fille en mini-jupe du début : soit elle reste telle qu'elle est et continue d'être une extraterrestre au pays de l'antisexisme, avec des surnoms subtils, comme « pin-up », « blondasse » et d'autres, soit, pour devenir antisexistement respectable, pour ne surtout pas être confondue avec les « mauvaises », celles qui pensent comme dans *Biba*, elle fait comme tout le monde. Vite, une autre apparence libératrice. Vite cacher ces fesses et ces seins traîtres. Allez hop, un treillis, un pull. Androgyne, enfin…

Être androgyne… le sale baratin.

Androgyne, le milieu libertaire ? Mais je vois pourtant **très peu de mecs en robe dans nos cercles.** Ah d'accord, androgyne c'est masculin.

Transgenre ? Mais je n'entend personne se moquer de l'ultra-virilité présente dans nos milieux : treillis (fantasmes para-militaires), cheveux zéras (idem), alors que je vois très peu de représentations équivalentes d'une ultra-

féminité : hommes à rouge à lèvres, femmes en décolletés, hommes en jupe fleurie, etc.

Les hommes de ce milieu ne remettent pas du tout en cause l'habit masculin, et on peut même dire qu'actuellement le vêtement masculin est libérateur, et toujours le seul à être synonyme de « révolte ».

Être androgyne actuellement ou croire l'être, c'est se soumettre à l'idée que pour être respectée il faut adopter les codes masculins et les vêtements de références masculins et pas l'inverse. Pour l'instant, être respectée comme femme antisexiste veut dire s'approcher le plus possible d'un corps d'homme. Et c'est encore une fois le corps d'une femme qu'il faut effacer pour être prise au sérieux. Comme partout. Comme dans le monde du travail : afficher sa poitrine ou ses fesses avec amour et fierté, c'est « attirer les ennuis ». Partout c'est la même saloperie : un corps de femme c'est dangereux et à planquer. C'est difficile à assumer en tout cas.

On me manipule encore une fois pour me diriger subtilement vers une équation bien dégueulasse : un corps de femme décrédibilise toutes mes pensées et mes engagements politiques. Pour qu'on m'écoute, je mettrais un pull-over large sur ces seins qui me classent malgré moi toujours dans le rayon « bonjour je m'appelle Barbie et je parle ».

Alors que, face à la dictature de la perfection du corps, le plus triste ce n'est pas la fille en Wonderbra et mini-jupe, mais celle qui n'ose pas le faire parce qu'elle se juge trop ceci ou pas assez tout ça. Ça, c'est se soumettre à des lois d'esthétique fascisantes.

Le jour où je me suis surprise à renoncer à un tee-shirt trop court pour aller à une réunion politique, j'ai su que, bravo, j'avais intégré le mépris sous-jacent dans toutes les conversations, fanzines qui traînent.

C'est moi qui ai peur de moi.

Comme tous les jours. Comme la peur des rues après minuit en jupe, comme je peux avoir parfois peur de mes regards peut-être provocateurs sans le savoir, comme la peur d'un décolleté dans le métro, pas envie d'entendre des réflexions, comme la peur qu'un homme ne voie en moi qu'une image de *Playboy*, alors que j'en suis si loin dans ma tête, et tout ça pour en arriver à avoir les mêmes peurs avec les gens « bien » : pourvu qu'ils me prennent au sérieux « malgré » ce corps « bien roulé ».

Je veux être écoutée en robe si ça me chante, avec un porte-jarretelles si j'ai envie. Je veux avoir la liberté d'afficher une bouche rouge ou des ongles noirs,

ou pas. Je ne suis pas étiquetable, même sous un label politiquement correct, et je veux tout mélanger : je suis une fille en treillis et en rouge à lèvres, en jupe et veste de survêt, en culotte en dentelle ou sans, je sais être violente face aux anti-IVG et je pleure parfois pour des conneries.

Je veux pouvoir avoir l'air d'un cliché de séduction et fracasser la tête de ceux qui tombent dedans avec leurs idées racornies. Je ne laisserai à aucun grand tribunal, fût-il anar, le droit de dire que je ne suis qu'une apparence.

Il ne sera pas dit que j'afficherai moi-même toute seule une honte de mon propre corps.

J'ai le vague souvenir d'avoir lu quelque chose comme « mon corps m'appartient ». Oui, mon corps m'appartient. Je dispose de mes seins et de mes fesses et je voudrais dire à chaque fille de ne jamais planquer son corps pour être prise au sérieux. Le faire, c'est accepter que le corps féminin n'ait pas le prestige de sérieux du corps masculin, et qu'il ne lui reste que le terrain de la séduction.

Je veux pouvoir être écoutée dans mes positions féministes les plus radicales telle que je suis, mais mon premier acte féministe sera d'essayer de ne jamais me dissimuler quoi que ce soit au nom de la mode ou au nom des grands manitous du sexisme qui sont (oh surprise) si souvent des hommes. **Ce ne sera pas encore un homme, qu'il soit grand couturier, journaliste à *NovaMag*, ou spécialiste de l'antisexisme qui me dictera ma conduite et mon apparence.**

Mes « blocages » de femme sont lourds et je les porte à l'intérieur même si je travaille dur à les mettre en pièces. **Je refuse de dissimuler ma différence et d'adhérer au masculin majoritaire qui me donne mon ticket d'entrée pour le respect.** Je déplore qu'on vienne nous diviser une fois de plus entre les bonnes et les mauvaises filles, Kookaï et piercing (d'autant plus que ça y est, Kookaï en vend des faux.)

Que ça soit parfaitement clair : je ne fais pas cet article pour défendre une esthétique contre une autre et j'emmerde les simples d'esprit qui voudront n'y voir que la défense de la mini-jupe contre les docks, d'autant plus que j'ai un treillis et que j'aime ça aussi. On n'est pas au salon du prêt à porter. Le problème est d'arrêter de mettre du négatif sur les codes « féminins » et que du positif sur le « masculin » .

Le problème c'est pas l'habit, c'est le corps qu'on dissimule pour plaire.

Est-ce que c'est seulement un choix esthétique et pratique de ne se sentir à l'aise qu'en pantalon, ou est-ce que j'ai à ce point-là intégré le mépris de mes propres formes que j'ai l'impression de m'abaisser en « poupée » dès que je suis plus « découverte » ? Ça, c'est vraiment avoir intégré une vision masculine très craignos du corps féminin.

Est-ce qu'il ne faudrait pas trouver une **façon bien à nous** de refuser les « clichés » d'une seule féminité réductrice, au lieu de se réfugier toujours et encore dans des schémas inventés par et pour les hommes, à la symbolique militaro-virile ? La société patriarcale enferme les femmes dans des clichés de séduction pour en faire des choses consommables. Mais ce n'est pas en leur abandonnant ces clichés qu'on est antisexiste, c'est en se les réapproppriant et en leur arrachant toute connotation négative. Peut-être pour retrouver ce qu'ils sont parfois : un plaisir, une apparence, un jeu, l'amour de son corps et rien d'autre. Combattre le patriarcat n'est pas préserver la « pureté de la race, du clan » anti-sexiste, mais combattre les oppresseurs. Il ne faudrait pas se tromper de combat ou d'ennemis.

Ce n'est pas le rouge à lèvres qui est aliénant, ni rien dans le genre, c'est de ne pas avoir le choix d'être une femme sans, ou d'en mettre pour « séduire un homme », de la même façon que de ne pas avoir le choix d'être antisexiste sans treillis est franchement sexiste.

Sheila Jeffreys

L'érotisation de la domination et de l'assujettissement *

* Interview réalisée en décembre 1986 par Claudie Lesselier. Transcription et traduction C. Lesselier et Caroline Kunstenaar. Repris avec l'aimable autorisation de Claudie Lesselier de : *Bulletin de l'ARCL*, n° 5, juin 1987.

Claudie Lesselier : Dans quelles circonstances as-tu fait les recherches qui ont permis l'écriture de *The Spinster And Her Enemies* [1] ?

Sheila Jeffreys : Je militais dans les campagnes contre la pornographie, à Londres, des années 1975 à 1978, et à cette étape-là j'ai décidé de faire une recherche sur les violences sexuelles contre les petites filles, car à ce moment-là peu de choses avaient été faites, c'était une question relativement nouvelle. J'ai décidé, donc, de faire une recherche sur ces violences à notre époque, et une amie m'a invitée à Bradford et m'a fait obtenir une bourse. Or je ne suis pas sociologue, mais historienne, et ce n'était pas mon domaine privilégié. Mais je suis allée dans une bibliothèque, à Londres, la Fawcet Library, où se trouvent les documents des campagnes menées par les femmes à la fin du XIXe siècle, en particulier contre les Contagious Disease Acts. C'était une année après le début de ma recherche. Quand j'ai commencé à étudier ces documents, j'ai découvert, à mon complet étonnement, qu'il y avait eu une campagne pendant cinquante ans contre la violence sexuelle à l'égard des petites filles, de 1870 à 1920 environ, et je me suis finalement spécialisée dans l'histoire de cette période. Lorsque je faisais ma maîtrise en histoire contemporaine, je n'avais aucune idée qu'une telle campagne avait existé, aucun livre n'en parlait, les historiens qui écrivent sur le mouvement des femmes à la fin du XIXe siècle ne mentionnent jamais les campagnes à propos de la sexualité, même les féministes qui compilent des anthologies ne les mentionnent pas, et je trouve que cela est très significatif. Ce qu'on nous avait enseigné, c'était que les militantes féministes de cette époque étaient prudes, anti-sexe, mais quand j'ai pris connaissance de leur argumentation au sujet de la violence sexuelle contre les enfants, je me suis rendu compte qu'elle était semblable à celle que les féministes développent aujourd'hui. J'étais folle de joie et totalement stupéfaite de toutes ces découvertes… Mais après avoir découvert ces immenses campagnes pour élever l'âge du consentement, obtenir une législation sur l'inceste, etc., ma question était alors de comprendre pourquoi tout cela s'était arrêté dans les années vingt, et pourquoi il y avait eu cinquante ans de silence jusqu'à ce que les féministes de la deuxième vague soulèvent à nouveau ces questions. Donc, de l'étude de ces mouvements contre les violences sexuelles à l'égard des petites filles je suis passée à la question de

1. *The Spinster And Her Enemies, Feminism and Sexuality*. 1880-1930, Pandora Press, Londres, 1985.

savoir quelle était la pensée féministe de l'époque sur la sexualité. Il fallait comprendre cela pour vraiment comprendre leur travail contre les violences sexuelles, et ce n'était pas très aisé. J'ai trouvé le travail de Elisabeth Wolstenholme Elmy et Francis Swiney, dont je parle dans le deuxième chapitre de mon livre, et dont les historiens n'avaient pas parlé. J'ai découvert qu'elles avaient eu une analyse théorique de la sexualité. Il me fallait ensuite expliquer la disparition de cette théorie, ainsi que celle de ces campagnes contre la violence sexuelle. J'ai commencé à me pencher sur le développement de la sexologie, la « science du sexe » comme ils disent, au début du XXe siècle, sur l'œuvre de Havelock Ellis et des autres. Une fois de plus j'ai été très étonnée. Je n'avais absolument aucune idée de ce que ces hommes disaient, particulièrement dans les années vingt, car à cette époque les sexologues étaient beaucoup plus clairs qu'ils ne le sont aujourd'hui, par exemple ceux qui écrivaient sur la frigidité, qui fut inventée comme maladie dans les années vingt. Ils étaient incroyablement clairs, comme Stackel, un des psychanalystes freudiens que je mentionne dans mon livre, qui disait que pour une femme, être amenée au plaisir sexuel par un homme, c'était reconnaître qu'elle était conquise, que ce plaisir sexuel soumet les femmes non seulement dans leur sexualité mais dans l'ensemble de leur vie. C'était si incroyablement clair que je n'arrivais pas à comprendre pourquoi les historiennes féministes n'avaient pas davantage tenu compte de tous ces documents.

La première partie de mon livre *The Spinster And Her Enemies* traite des idées des militantes féministes, qui avaient une analyse très cohérente de la sexualité, voyant l'assujettissement sexuel des femmes comme la base de la domination masculine, et cela à travers notamment une étude des campagnes contre les violences sexuelles à l'égard des petites filles.

La seconde partie traite du « backlash » contre les féministes, qui est l'œuvre des « réformateurs sexuels » qui ont systématiquement sapé les idées féministes dans le domaine de la sexualité. Dans chacune de leurs œuvres ils attaquaient très violemment les féministes comme des « haïsseuses d'hommes », des célibataires, des lesbiennes, toutes les catégories de femmes qui les effrayaient, et c'est très clair que leurs écrits sur les femmes et sur la sexualité étaient une réaction directe contre ce que disaient les féministes.

C.L. : *Peut-on comparer ce « backlash » avec ce qui se passe aujourd'hui et, d'autre part n'y a-t-il pas eu aussi des causes internes à la crise du premier mouvement féministe ?*

S.J. : À la fin de la première vague du mouvement féministe il y a eu évidemment la Première Guerre mondiale, et c'est très différent de ce qui se passe maintenant. La colère incroyable des féministes contre la violence sexuelle n'a pas été ressentie et exprimée avec la même intensité après la guerre, y compris par les mêmes femmes, le niveau de colère n'est plus le même et je crois qu'il faut admettre que la Première Guerre mondiale a interrompu le mouvement et influencé la forme qu'il a pris ensuite. Mais à part cela, je pense que l'impact des « réformateurs sexuels » fut énorme et c'est quelque chose qui n'a pas été suffisamment pris en considération. Nous devons comprendre – et je pense que c'est une des choses les plus difficiles pour les féministes en général – que la gauche a eu un impact énorme sur le déclin du féminisme à cette époque. Les « réformateurs sexuels » se considéraient eux-mêmes comme des socialistes, il y avait eu une complète communauté d'intérêts entre eux et ceux qui se considéraient comme les plus progressistes à gauche. La critique du féminisme, la tentative de le détruire, sont venues des mêmes gens et des mêmes sources. Je sais que c'est une question embarrassante aujourd'hui pour beaucoup de féministes qui veulent éviter une telle analyse de l'histoire de la gauche – mais je pense qu'une chose qui doit être écrite, c'est une histoire du lien entre anti-féminisme et socialisme depuis plus d'un siècle, en termes de l'ensemble du mouvement et de la théorie socialiste, pas seulement en ce qui concerne les syndicats ou le Parti travailliste, une démonstration non seulement de la façon dont ils ont ignoré les femmes mais dont ils ont été directement anti-féministes.

Nous voyons aujourd'hui le même type de divergence d'intérêts autour de la sexualité. La gauche soutient les « réformateurs sexuels » et la tradition sexologique, s'enthousiasme pour l'œuvre d'Havelock Ellis et autres sexologues, qui étaient incroyablement anti-femmes et anti-féministes. Ces théories, qui considèrent la sexologie comme une tradition libératrice, dans l'intérêt des femmes, de tous les gens, et de la révolution socialiste, viennent surtout des auteurs hommes homosexuels de gauche, comme Jeffrey Weeks dans ce pays. Cette tradition sexologique est prise en main par la « gauche libertaire » qui travaille à promouvoir, aux USA et en Grande-Bretagne, les joies de l'érotisation de la domination et de l'assujettissement. Ce sont par exemple aux USA les lesbiennes qui se nomment « lesbiennes sadomasochistes » et ici les mêmes tendances qui soutiennent le S/M, les relations Butch-femme et l'érotisation de la domination et de la soumission sous toutes leurs formes. Gayle Rubin,

qui défend activement tout cela, tient à se situer dans ce qu'elle appelle la « tradition pro-sexe » d'Havelock Ellis, qu'elle oppose à ce qu'elle appelle les « avatars sexuels » du féminisme radical à cette époque et, aujourd'hui, analysés comme faisant partie de la « tradition anti-sexe ». « Tradition pro-sexe » contre « tradition anti-sexe », pour elle les choses sont très claires. Ainsi la « gauche libertaire » s'attaque aux femmes comme Andrea Dworkin et aux militantes féministes contre la pornographie comme étant « anti-sexe », « censurantes », ne comprenant pas que l'intérêt sexuel des femmes serait d'avoir davantage d'orgasmes, d'érotiser leur propre subordination, de prendre plaisir à leur oppression, dans la pornographie, la prostitution et toutes les autres formes de subordination érotisée.

Cela décrit très bien selon moi la tradition des « réformateurs sexuels » et des sexologues depuis un siècle : ce sont eux qui érotisent la subordination des femmes, les entraînent, les forment et les encouragent à prendre plaisir à leur propre subordination. Ce n'est que très récemment que nous avons été incitées à prendre plaisir à la pornographie – la représentation de cette subordination – mais au début du siècle on a appris aux femmes à prendre plaisir à un état évident de soumission dans l'hétérosexualité. L'affirmation « pro-sexe » de la « gauche libertaire » c'est en fait l'érotisation de la subordination. Et actuellement à gauche tout le monde semble se placer dans cette perspective. Prenons par exemple Sheila Rowbotham, une historienne féministe anglaise, hétérosexuelle, qui a fait beaucoup de bon travail au début du mouvement ici, en montrant que « le personnel est politique » et comment l'oppression commence dans nos vies personnelles, dans nos lits et dans nos cuisines… Maintenant au contraire elle dit que la sexualité est tout à fait séparée. Dans un article écrit pour la Journée internationale des femmes en 1984, intitulé « Passion off its piedestal », elle écrit que les féministes, particulièrement les lesbiennes féministes, et aussi les hétéros, ont désespérément combattu pour des relations égalitaires dans la sexualité et que ce n'est en fait pas possible parce que « le désir n'est pas démocrate ». Elle écrit que, lorsque les hommes et les femmes ont essayé d'avoir des relations égalitaires, la passion et le désir ont disparu, citant une thérapeute américaine qui fait de la thérapie avec des hommes et des femmes pour qui le désir a disparu parce qu'ils avaient essayé d'avoir des rapports égalitaires. La conclusion de Sheila Rowbotham est que, puisque « le désir n'est pas démocrate », nous devons accepter que le désir ait à voir avec l'humiliation, l'extase, la cruauté, sauter du

haut d'une falaise, la violence. Elle dit que le désir c'est ça, et qu'il faut accepter ça, sinon on perd l'excitation sexuelle. Et c'est important, car elle a été une féministe connue et représentative du courant dominant de la gauche, mais elle n'est pas la seule : des socialistes-féministes hétéros, des lesbiennes-féministes, aujourd'hui aux USA et en Grande-Bretagne, disent la même chose.

Ce qu'on nous apprend, en fait, c'est que le sexe est inévitablement un rapport de domination et de soumission, de soumission des femmes et de domination des hommes bien sûr, cela ne peut guère être autrement ! Les sexologues ont toujours su que le plaisir sexuel des femmes dans la soumission et la reddition n'était pas seulement le problème de ce qui se passait au lit, mais affectait leur capacité d'être forte, de combattre, de défier les décisions des hommes dans l'ensemble de leur vie et non seulement avec cet homme-là. Et cela est encouragé maintenant dans des magazines comme *MS* et *Cosmopolitan* aux USA ; il y a eu un article dans *Cosmopolitan* l'année dernière qui disait que maintenant les femmes avaient obtenu l'égalité, salaire égal, droit à l'emploi, mais qu'elles ne devaient pas oublier que dans la sexualité elles veulent être pourchassées et se rendre – et si les femmes se rendent dans la sexualité elles se rendent ailleurs aussi, c'est très clair. L'article de *MS Magazine* en juin dernier – et c'est supposé être un magazine féministe – disait que les femmes ne doivent pas s'inquiéter à propos du fait qu'elles doivent se rendre pour éprouver du plaisir dans la sexualité car il n'y a pas de honte à avoir, ce n'est pas à l'homme qu'elles se rendent, mais à la Nature avec un N majuscule et à elles-mêmes. C'est ce que pourraient dire aussi les lesbiennes S/M, qu'elles ne se rendent pas à quelqu'un mais à elles-mêmes et à leurs amantes. C'est toujours les femmes qui doivent se rendre, *MS Magazine* ne dit pas que les hommes doivent en faire autant, vis-à-vis d'eux mêmes, de la Nature ou de quoi que ce soit… Telle est maintenant la forme de sexualité qui est acceptée par celles qui se nomment féministes, des deux côtés de l'Atlantique, principalement des socialistes-féministes, mais aussi des féministes libérales. Les féministes radicales tentent de poursuivre le combat.

C.L. : *Peux-tu en opposition à cela développer tes analyses sur la construction de la sexualité historiquement et aujourd'hui ?*

S.J. : La manière dont j'appréhende la sexualité est assez semblable à celle des féministes de la fin du XIXe siècle, qui ont perçu beaucoup de choses sur l'oppression sexuelle, l'appropriation du corps des femmes par les hommes comme base du patriarcat, du pouvoir des hommes. Je considère en effet que l'oppression sexuelle et la possession du corps des femmes est absolument fondamentale pour la suprématie masculine. Nous avons bien sûr à faire une analyse plus complexe, car un problème auquel nos sœurs à la fin du XIXe siècle n'étaient pas confrontées est le fait que, depuis cent ans, nous avons été formées à prendre goût à notre oppression, à y prendre plaisir. À la fin du XIXe siècle, les militantes féministes en général ne voyaient pas de plaisir dans les relations sexuelles avec les hommes ; si elles en avaient, elles considéraient que le coït était quelque chose à subir, pas quelque chose d'agréable, elles étaient très conscientes de la domination et de la soumission qui y étaient impliquées, que c'était une relation de pouvoir. C'est pour cela que, par exemple, elles ont pu faire totalement cause commune avec les prostituées, car elles reconnaissaient que les prostituées avaient aussi à se soumettre à quelque chose qu'elles n'aimaient pas, qui était une forme d'exploitation, un rapport de domination et d'assujettissement. Maintenant que c'est beaucoup plus compliqué, car les femmes hétérosexuelles ont été formées à jouir de leur oppression, à y prendre ce qu'on appelle du « plaisir » – je voudrais trouver un autre mot pour décrire cela. Maintenant c'est devenu plus difficile pour le mouvement féministe de faire cause commune avec les prostituées, car les prostituées soulèvent le voile, montrent trop clairement ce qu'est vraiment l'hétérosexualité, les femmes hétérosexuelles qui ont été éduquées à jouir de leur oppression ne peuvent pas supporter de voir trop clairement ce qui se passe là, c'est embarrassant, difficile. Aujourd'hui on a davantage de séparation entre les prostituées et les femmes hétérosexuelles dans le féminisme. Le problème central est à mon avis cet entraînement à trouver du plaisir sexuel positif dans notre propre dégradation.

Je voudrais dire quelque chose sur la campagne contre la violence sexuelle masculine dans le mouvement féministe contemporain : je pense que ce qui se passe c'est que les campagnes massives contre la pornographie, le viol, les violences sexuelles contre les petites filles, qui ont été menées dans les années soixante-dix aux USA et en Grande-Bretagne, ont eu beaucoup de succès et ont rendu très claire la relation de pouvoir et d'exploitation qui se passe dans ces domaines. En réponse à cela, on a connu une violente réaction de la

gauche, qui véritablement haïssait les campagnes féministes contre la violence masculine, et cette réaction a consisté, chaque fois que les féministes soulevaient un problème, ou plutôt transformaient quelque chose en problème, dans le fait de dire que ce n'était pas un problème mais quelque chose de bien : par exemple les féministes ont analysé les abus sexuels contre les enfants comme un problème, la gauche, spécialement les homos, ont soutenu la pédophilie, c'est-à-dire que l'abus sexuel contre les enfants a été redéfini par la gauche libertaire comme la « sexualité intergénérationnelle ». L'abus sexuel est devenu pédophilie. D'autres exemples : face à l'analyse féministe des rôles de genre, la gauche soutient le transsexualisme, qui est une évidente stéréotypisation des rôles de genre ; face aux campagnes féministes contre le viol, la gauche soutient le sadomasochisme et les fantasmes sadomasochistes ; face aux campagnes féministes contre la pornographie, la gauche soutient l'érotisme… tout ce que les féministes ont fait s'est affronté à une réaction de la gauche pour le miner. Il faut cependant penser davantage en termes de pourquoi les lesbiennes et les féministes elles-mêmes ont eu des difficultés, et pourquoi la force de ces campagnes est retombée car, ces dernières années, ce n'est pas seulement à cause de l'impact de la réaction de gauche, mais aussi parce que nous avons fait très peu d'analyses de notre propre sexualité, de la façon dont elle a été construite autour du sadomasochisme. Les questions des fantasmes sexuels, de l'érotique lesbienne ont donc été soulevées par la gauche libertaire. Et il y a eu un minage terrible de l'énergie féministe. Beaucoup de ces lesbiennes qui étaient descendues dans la rue et militaient activement contre le viol et les violences sexuelles il y a quelques années ne peuvent plus le faire maintenant car elles se sentent impliquées, elles ont été contraintes à penser qu'une part de leur sexualité était construite autour du plaisir pris à leur propre dégradation, même si elles ne le disent pas en ces termes, que peut-être le masochisme était quelque chose de bien…

Et cela a terriblement miné la lutte, car comment par exemple combattre la pornographie, si on est encouragées à croire que la pornographie est une chose merveilleuse et que les lesbiennes doivent en faire pour elles-mêmes ? Il y eut une lettre dans *MS Magazine* l'année dernière où une lesbienne écrivait qu'elle s'opposait à la pornographie masculine sadomasochiste à propos des femmes, mais que la pornographie lesbienne sadomasochiste était tout à fait différente ; elle ne pouvait pourtant pas expliquer en quoi consistait cette différence… Le problème, c'est qu'il n'y a précisément pas de différence.

Quand je présente des montages-diapos sur la pornographie lesbienne, je demande si telle image a été produite par un homme ou une femme, et personne ne connaît la réponse, parce que l'optique et les valeurs sont les mêmes… Ainsi la création de la pornographie lesbienne et l'encouragement des lesbiennes à y prendre plaisir ont détruit les campagnes contre la pornographie. On ne peut pas continuer… Il me semble donc que la prochaine étape de la lutte doit être de réellement et sérieusement prendre en considération notre propre sexualité et ce qui se passe dans nos têtes. Nous sommes maintenant face à une campagne massive, financée par les producteurs de pornographie, pour encourager les femmes à utiliser des prostituées lesbiennes (cela arrive déjà aux USA) à téléphoner à des « sex-lines » lesbiennes, à regarder des strip-teases lesbiens, à consommer de la pornographie lesbienne ; les lesbiennes sont encouragées à participer à l'industrie du sexe et à utiliser des lesbiennes dans la prostitution et la pornographie. Et c'est une défaite totale de notre tentative de transformer la construction de la sexualité et de protéger les femmes de la violence sexuelle.

C.L. : *Dans le domaine de la recherche, sur quoi travailles-tu maintenant ?*

S.J. : Je travaille à un livre intitulé *Anti-climax : Women's experiences of the sexual revolution, 1945-1985*, une sorte de second volume qui prolonge mon premier livre. Je veux étudier cette prétendue « révolution sexuelle » des années soixante-dix et ses valeurs ; je vais reprendre toute l'histoire de la « réforme sexuelle », de la sexologie et du mouvement pour la liberté sexuelle jusqu'aujourd'hui et étudier les erreurs d'analyse que le mouvement féministe contemporain a faites sur la sexualité sous l'influence de ce « mouvement pour la liberté sexuelle ». Il me semble qu'au début du mouvement féministe il y avait une contradiction aiguë : les sexologues, nous le comprenons maintenant, ont travaillé à promouvoir le supposé « plaisir sexuel » pour les femmes dans la relation avec les hommes, et en particulier l'orgasme, parce qu'ils pensaient que cela subordonnerait les femmes non seulement dans cette relation sexuelle mais dans leur vie entière. Or les féministes, à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix, ont choisi comme but ultime du féminisme plus d'orgasmes pour les femmes avec les hommes. Il y a là un problème évident puisque ces orgasmes avec les hommes sont supposés nous subordonner, comment peuvent-ils devenir le but principal des féministes ?

Ce que je suggère, c'est que les féministes ont largement adopté les arguments de sexologues et de réformateurs sexuels, à cette époque, par exemple des femmes comme Betty Dodson, qui a écrit *Liberating masturbation*, accepte tout simplement tous les vieux arguments sexologistes… Quand les féministes ont commencé à lutter contre la violence sexuelle, les deux choses se sont développées en parallèle : le mouvement pour érotiser les femmes dans l'hétérosexualité était un courant important dans le féminisme, même si je pense que cela voulait dire érotiser la subordination des femmes ; et parallèlement se développaient les campagnes contre la pornographie et la violence sexuelle masculine. Aucune connexion n'avait été effectuée entre la violence sexuelle dont il était question dans ces campagnes et nos sexualités personnelles. Cette connexion a commencé à apparaître seulement récemment, quand on a vu la divergence complète de ces deux tendances : nous assistons à l'érotisation de la dégradation, de la dépendance, de la prostitution, et les campagnes contre la violence sexuelle masculine arrivent à un terme. Je dois donc chercher comment tout cela s'est passé ; il y a actuellement peu de travail féministe à propos de la « révolution sexuelle » des années soixante. Et ce retour en arrière donne des résultats surprenants…

Quand j'étais moi-même une jeune « hippie » à la fin des années soixante, je n'avais absolument pas la moindre idée que cette « liberté sexuelle » qui se développait autour de moi c'était la haine des femmes et la haine de la sexualité, et que c'est cela qui était en jeu à l'époque. Ce que je veux donc faire, c'est réétudier les magazines contre-culturels de cette époque, qui montrent la haine des femmes la plus horrifiante, et la haine du sexe, toujours associé à la défécation, à la pénétration des femmes, à la haine et au mépris des femmes âgées – et nous savons que les femmes âgées sont une cible de viol notamment pour les jeunes garçons. Les valeurs de ce soi-disant « mouvement de libération sexuelle » étaient basées sur la haine des femmes et une terreur absolue de la sexualité, toutes les valeurs de la gauche libertaire maintenant. C'est clair quand on regarde l'œuvre de quelqu'un comme Jeffrey Weeks, qui est un défenseur du sexe domination/soumission qu'il appelle « heavy duty sex » et qu'il oppose à ce qu'il appelle la sexualité « bambi », que pratiquent certains autres homos (affection, caresses, etc.) et il méprise totalement l'idée que la sexualité puisse être liée à l'affection, à l'amour, à la douceur, à la tendresse… Il y a eu un numéro spécial de *Gay News* il y a quelques années sur ce sujet où il dit clairement qu'il a abandonné les idées de la libération

homosexuelle et du féminisme qui cherchaient à créer d'autres valeurs et une égalité dans la sexualité. Ces valeurs sont aussi abandonnées par le féminisme qui méprise ce qu'il nomme « vanilla sex » ou « anti-sex » : n'est-ce pas intéressant que parler d'égalité dans la sexualité soit nommé anti-sexe ? Cela montre que pour la gauche libertaire le sexe est seulement la relation domination-assujettissement, ils n'ont pas de modèle alternatif et ne peuvent en imaginer d'autres.

C.L. : *Quelle peut donc être l'alternative à cette campagne et à ces modèles ?*

S.J. : Il y a un certain nombre de lesbiennes à Londres, je ne suis certes pas la seule, qui savent qu'un moyen de s'en sortir est de faire des réunions régulières de réflexion et de recherche sur la sexualité et la construction sociale de notre sexualité et d'avancer à partir de là. Par exemple on a fait des montages-diapos sur la pornographie et l'érotique lesbiennes ; je fais des débats sur la construction de la sexualité des femmes et des lesbiennes autour du masochisme : comment on peut faire avec ça, se changer nous-mêmes et avancer, qu'est-ce que pourrait être aujourd'hui une sexualité lesbienne positive ? Je pense que c'est actuellement un travail décisif, car nous savons que chez un très grand nombre de lesbiennes il y a de la culpabilité, de l'anxiété, de la peur, associées à la façon dont elles voient que leur propre sexualité est construite. C'est un immense secret que les lesbiennes n'ont pas encore discuté entre elles, cette façon dont leur sexualité et leur vie émotionnelle ont été construites autour du sadomasochisme. Je pense que c'est la grande barrière que nous avons à briser et je pense qu'après cela nous pourrons aller de l'avant. Pour l'instant, ce sont les libertaires et les S/M qui disent être les seuls à parler de la sexualité, mais dans un certain cadre, et en fait ils ne parlent que de techniques et d'emploi du matériel… Donc il nous faut traverser cette barrière, briser ce tabou qui est ce qui se passe dans nos têtes sur la sexualité, et parler ensemble. C'est dur… Il y a quelques années à Londres s'est tenue la « Conference on lesbian sex and sexual practice ». Il y a eu huit cents lesbiennes à cette conférence. Un des problèmes a été le fait qu'on se connaît les unes les autres, et que c'est difficile d'être avec d'autres femmes dans un atelier et de dire des choses telles que « quand je suis au lit avec une amante je fantasme sur le fait d'être avec une autre personne… », le fait d'avoir des fantasmes de ce type est difficile à dire, surtout en présence d'une autre femme

qui peut être son amante… Mais cet immense domaine de secret doit être traversé, car c'est là que nous sommes piégées, et ce sont les hommes qui nous y piègent, vraiment.

Christel

Genre *

Si je niais la différence des genres, je nierais du même coup l'oppression. C'est en gros ce que fait l'actuel mouvement « Queer », et cela va à l'encontre de l'intérêt des femmes. C'est une position libérale, et la liberté qu'elle défend ressemble fort à la liberté de tout libéralisme : la liberté du fort à disposer du faible.

Si je reconnaissais la différence des genres mais que je lui attribue un fondement biologique, naturel, j'en ferais un indépassable. C'est la théorie en vigueur depuis quelques

* Contribution repris avec l'aimable autorisation de l'auteure et d'*Apache*, n° 8, printemps 1996.

milliers d'années, celle qui fonde le patriarcat, et, que cela nous plaise ou non, nous en sommes les produits, ces êtres forcés dans un moule, privés par décret de la moitié de nous-mêmes.

Si je ne croyais pas (quand je ne croirai plus) à la possibilité de déconstruire le genre, c'est-à-dire à la discussion et à la négociation entre les genres, et à la possible volonté de le faire, il ne resterait qu'une seule issue au problème, qu'il faudrait assumer : la guerre. Le séparatisme comme fin en soi provient d'une crispation sur son identité de genre, faute de pouvoir (savoir) le déconstruire chez soi, chez l'autre. Mais le séparatisme porte en lui le germe du génocide.

Petite histoire des filles en milieu « mixte »...

…déjà ceci, écrit avant le camping, mais qui lui va fort bien :

Ne pas faire de politique est politique ; ne pas reconnaître l'oppression est le signe de l'oppresseur ; ne pas reconnaître le genre porte la signature de son genre. Qu'est-ce donc que le genre sinon la marque en creux de l'oppression ?

Évidemment, il s'en trouve toujours pour prétendre réfuter le concept de genre en s'autorisant d'exceptions plus ou moins nombreuses. Que dire ? On échappe toujours, par un petit bout ou par un autre, à son genre ; on n'y échappe jamais absolument. Justement parce que le genre n'est pas une donnée naturelle, mais une construction de l'être, et une construction sociale.

Et les choses sont ainsi faites que le fait même qu'on puisse en sortir et qu'on en sorte, parfois, fournit des arguments à ceux qui nient l'oppression et la perpétuent : chacune de nos victoires apporte une caution de plus à ceux qui, par chacun de leurs actes, nous enferment, et se congratulent eux-mêmes de notre libération.

Oui, mais qui en paye le prix ?

Quelle est donc cette « victoire » contre l'oppression, qui humainement nous coûte si cher, et renforce les mecs dans l'opinion confortable qu'il n'est pas nécessaire qu'ils changent, puisque nous avançons ? Et où cela nous mène-t-il, nous dont chaque pas hors du cercle de notre genre les conforte dans le leur, et nous rend le pas suivant un peu plus coûteux encore ?

Nous avançons oui, mais vers quoi ? Car à part nous comporter exactement comme eux, et reprendre à notre compte chacun de leurs comportements, c'est-à-dire les cautionner, quel choix nous laissent-ils ? À part penser le

féminin comme une infirmité, et nous mettre nous aussi à le mépriser, quel choix ?

Quelle est donc cette lutte contre l'oppression qui laisse dire à l'oppresseur, sans se faire instantanément réduire en miettes, que c'est nous qui devons faire des efforts pour changer, et prendre sur nous-mêmes, que c'est nous, finalement, qui ne nous comportons pas comme nous devrions ?

Quelle est donc cette « libération » qui prend pour modèle son oppresseur ?

C'est une lutte qui ne reconnaît pas les genres sociaux, et qui prend le genre social masculin pour le genre humain.

Refuser de reconnaître le genre, c'est se refuser à le comprendre en soi-même et en l'autre, et c'est donc s'interdire toute possibilité de déconstruction. Au bout du compte, c'est se donner les moyens de le perpétuer.

Déconstruire le genre

La question n'est pas de transgresser, d'inverser ou de subvertir le genre, mais de le déconstruire.

… Le genre c'est fait de quoi, et ça nous vient d'où ? Se demander qui nous sommes et pourquoi, comment nous fonctionnons par rapport aux autres, et quelles en sont les conséquences.

Déconstruire le genre, ce n'est pas se mutiler davantage, ce n'est pas se contraindre ou s'interdire, ce n'est pas culpabiliser ni se flageller – pratiques semble-t-il courantes en certain milieu [1]… Ce n'est pas, au nom de la primauté de la volonté politique s'imposer ce que son corps, son être, refuse [2].

Déconstruire le genre, ce n'est pas reprendre à son compte une réponse reconnue politiquement correcte à la question acceptée du genre. Mais c'est plutôt chercher quelle est la question ; la question qui a eu dans notre histoire le genre pour réponse, et pourquoi.

Et c'est beaucoup plus difficile.

---

1. Note pour les profanes : je veux parler du milieu anarcho-machin-chose anti-tout…

2. Ça, c'est pour la « bi-sexualité politique » : j'ai même envie de dire qu'il s'agit d'une réponse typiquement masculine au problème, une réponse violente, mutilante et négatrice, qui ressemble à s'y tromper à ce que décrivent certains (Welzer-Lang) comme l'ordinaire de l'éducation du petit mec, destinée à faire de lui un homme. Réponse crispée et malheureuse au désir, interdit et négation, refoulement.

Je crois pour ma part que la féminité et la masculinité se font par l'inhibition imposée, au cours de notre développement, de certains de nos possibles, au profit d'autres ; ceux qui, selon la norme, correspondent à notre sexe. Si bien que déconstruire le genre, ce n'est peut-être rien d'autre que reconstruire notre humanitude : retourner en nous-mêmes, creuser, y chercher ces possibles de nous jamais aimés, jamais grandis, ces morceaux morts de nous-mêmes, pour leur redonner vie. Retourner y trouver nos propres questions, essayer d'approcher, essayer de comprendre, où quand et comment nous sommes devenus ce que nous sommes, ces êtres mal-grandis, gauches, empêchés et tordus, incapables souvent d'aimer sans faire du mal, et trouver comment faire pousser à nouveau nos branches.

Alors je crois que vouloir attaquer le carcan du genre avec l'outil de sa volonté, ce n'est que s'attaquer soi-même, quand il s'agit au contraire de faire, enfin, la paix.

Autant dépecer une chrysalide en espérant faire naître un papillon ;

Autant ouvrir de force les boutons des fleurs ;

Autant…

Non. On n'arrivera à rien comme ça.

Il ne s'agit pas de vaincre le genre en nous : il s'agit de le dénouer.

Transformations du personnel

Amours subversifs

Stanfield Major

Qu'y a-t-il donc de si drôle au sujet de « Paix, Amour et Polyamour » ? *

Les difficultés que semblent éprouver bien des gens face à l'idée de relations multiples sexuelles-amoureuses me frustrent souvent. Au fil de tant de conversations, il m'est devenu apparent que mes interlocutrices/eurs ne comprenaient tout simplement pas mon point de vue et avaient en général très peu envie de voir les choses au travers de mes yeux.

---

* Contribution reçue suite à notre appel. Traduction de Léo Vidal et Karin Vandenhaute.

Par exemple, on m'a souvent dit que la raison pour laquelle j'étais si intransigeant en disant que je pouvais aimer deux ou plusieurs femmes intimement en même temps est que je n'arrive pas à me décider ou que j'en suis tout simplement incapable. J'ai été accusé d'être injuste avec les femmes que j'aimais et de tout simplement vouloir à la fois le beurre et l'argent du beurre. On m'a dit que je choisissais la voie la plus facile.

Au fil de ces conversations, plusieurs mots clés remontent inévitablement à la surface : moralité, engagement, loyauté, respect. Et l'attitude de mes interlocutrices/eurs semble souvent impliquer la présupposition que les monogames possèdent plus ou moins le monopole de ces vertus.

C'est alors que j'essaie gentiment de montrer qu'à mon avis, les présuppositions à la base de mon approche des relations, et peut-être de mon expérience même de la vie, diffèrent des leurs : je dis que je ressens qu'une personne ne peut pas, ne devrait pas être tout pour l'autre… que l'amour est une façon de vivre, pas une marchandise ou une valeur commerciale, et que l'intimité partagée entre trois ou plusieurs personnes peut améliorer la vie de tou**te**s… que la vie est une aventure qui ne livre pas facilement son sens le plus profond ou qui ne se décline pas dans les simples nuances du noir et du blanc… que je crois qu'il n'est pas souhaitable de mettre tous ses œufs de soutien émotionnel dans le même panier… que les femmes que je connais sont aussi capables que je le suis de choisir leurs priorités et n'ont pas besoin de se valider en s'associant à un homme. J'ajoute également que je ne raconte à personne comment elles et ils devraient vivre ; je ne demande qu'un peu de tolérance. Trop souvent, j'encaisse des réactions défensives et je pourrais tout aussi bien parler à un mur.

Moralité. Ou mes interlocutrices/eurs sont profondément convaincu**e**s, ou elles/ils ressentent qu'elles/ils doivent se convaincre de leur supériorité morale. Elles/ils veulent me percevoir de telle façon que mes actes pourraient être interprétés comme déshonorants. Souvent elles/ils déclarent, sans examen de conscience approfondi, que leur moralité est plus cohérente que la mienne.

Alors je dis : « Parlons de moralité ». Honnêteté. Je ne joue de jeux avec personne. Aussi étrange que cela puisse paraître, les femmes avec lesquelles je m'implique connaissent ou sont au courant de mes relations. Au minimum, elles savent que je suis ouvert à la possibilité de me lier intimement avec plus d'une femme. Je suis très clair dès la première rencontre et dès que cela semble

convenable. Elles ont donc le choix et je respecte leur droit de décider si elles ont envie ou non de vivre avec un homme comme moi. Leur décision peut me décevoir fortement mais je suis à même de la comprendre.

Combien de relations conventionnelles, intentionnellement monogames, maintiennent ce standard élevé de rectitude ? Le fait est que dans une relation conventionnelle on peut se mettre en pilotage automatique et laisser s'échapper un peu l'honnêteté complète. Mais plus il y a de personnes incluses dans le réseau sexuel-amoureux, plus les interactions deviennent compliquées et cela indépendamment du fait que chaque personne soit au courant de toutes les relations entretenues avec les différentes partenaires ou non. Il en faut peu pour bloquer la machine. Il apparaît donc assez sensé de bien huiler le tout à l'aide de l'honnêteté, de la communication ouverte et d'une résolution ouverte des conflits. J'ai appris cela d'une façon douloureuse. J'apprends toujours ; personne ne m'a appris ces choses à l'école.

Un autre aspect de ma vision de la morale est que tout ce que j'ai le droit de faire, ma (mes) partenaire(s) ont également le droit de le faire. Et vice versa. Nous sommes, après tout, une alliance d'individu**e**s qui se réalisent et non les propriétaires d'un objet ou d'un bien mobilier. Et nous avons chacun**e** le droit de questionner certains comportements pour savoir s'ils sont adoptés dans l'intérêt du groupe. Il nous faut ensuite arriver à une sorte de consensus.

Personne ne devrait avoir besoin de moi pour démontrer que le double standard est bien vivant et qu'il existe dans bien trop de cœurs et d'esprits. En effet, le double standard nie le droit pour une femme de choisir ce qu'elle veut faire d'elle-même et de son corps. Et c'est ça, selon moi, qui est immoral.

Engagement. Qu'est-ce que cela signifie de s'engager dans quelque chose ou face à quelqu'un**e** ? Pour moi, cela veut dire que je m'engage à faire tout effort raisonnable afin de maintenir un certain niveau et une certaine qualité d'interaction entre des paramètres établis. Il est important de noter que les termes d'un tel engagement doivent être définis par celles et ceux qui sont directement impliqué**e**s. Un contrat d'engagement ne convient pas à tou**te**s. Il est également à noter que, si les termes de l'accord sont violés, toutes les personnes affectées peuvent choisir de se retirer ou de renégocier l'engagement. Je ne vois donc pas pourquoi je ne pourrais pas m'engager vis-à-vis de plus d'une personne tant que le contenu de tous les accords reste clair et que les accords eux-mêmes n'empiètent pas les uns sur les autres. Je reconnais que, dans ce style de vie, il peut être important de pousser, de tirer et d'équilibrer

délicatement, mais si tout le monde l'accepte comme étant le contexte relationnel, cela devient moins un problème qu'un défi.

Quelques-unes des personnes auxquelles j'ai parlé et qui se vouent à la monogamie prennent une position beaucoup moins flexible et affirment que si je ne suis pas prêt à me donner entièrement à une personne pour le reste de ma vie, je ne suis pas vraiment capable de m'engager. Que puis-je dire ? J'oppose tout simplement mes objections et je poursuis ma propre route.

Loyauté. À mon avis, la loyauté c'est le fait de maintenir ses engagements. Être fidèle à sa parole. Une des complexités des relations sexuelles-amoureuses multiples est de tenir compte des intérêts de la personne A (et C ? et D ? et E ?) tout en étant avec la personne B et d'assurer que la personne B respecte la part que la personne A (et les autres) peut prendre dans ma vie. Quelquefois, ça devient délicat.

Et respect. Il me semble que le respect revient à considérer chaque personne comme un esprit souverain avec son propre chemin, ses propres priorités et un droit inaliénable de choisir sa propre façon de vivre tant qu'elle ou il reconnaît le droit des autres de faire de même.

Finalement, tout cela repose sur les relations humaines et sur notre droit de choisir d'être en rapport avec les autres de la façon qui nous satisfait le mieux. Je peux accepter que beaucoup considèrent l'idée de non-monogamie responsable comme un oxymoron, comme étant gênante, voire dégoûtante. Mais je résisterai jusqu'à mon dernier souffle aux efforts pour imposer des structures qui leur semblent très confortables, que ce soit pour ma propre personne ou pour celles et ceux qui vivent, ou aimeraient vivre comme moi ou d'une manière également non conformiste.

La solution de facilité, me disent certain**e**s. La sortie facile ! Si seulement elles et ils savaient à quel point la façon facile est dure. Mais, pour moi, c'est la seule façon. J'aime l'excitation, les complexités, les nouvelles dimensions, les possibilités non tentées ainsi que celles d'exercer pleinement mes facultés humaines. Je peux même célébrer la douleur si, à la fin, j'obtiens un nouvel aperçu de moi-même et de celles et ceux qui m'entourent. Ce n'est pas facile. Vraiment pas. Chacun**e** parmi nous doit dessiner sa propre carte géographique. Mais, pour finir, j'aimerais rappeler l'auteur qui a écrit : « Les sentiers battus sont pour des gens battus ». Je suis d'accord.

Simone Nijboer

Une lettre sur l’amour libre *

Salut Léa,

j’ai été agréablement surprise de trouver ta lettre dans ma boîte ! Je ne savais pas que tu t’intéressais tant à « l’amour libre ». Et c’est avec plaisir que je te fais connaître mon côté de l’histoire. Je ne te connais pas encore très bien, je commence donc avec un petit bout de mon histoire personnelle.

Durant des années mes rêves concernant les relations étaient ceux-ci : se suffire mutuellement pendant toute une vie, ne pas avoir besoin d’autres personnes, former une indestructible unité

---

* Contribution reçue suite à notre appel. Traduction de Léo Vidal et Karin Vandenhaute.

à deux. Et pendant trois années ce rêve a été réel. Je vivais quelque chose de très bien avec Bram, que tu ne connais pas. À l'époque on ne faisait pas encore de projets concrets pour le futur mais, dans mon for intérieur, je nous voyais devenir vieilles/vieux ensemble.

À ma grande tristesse, cette relation s'est quand même brisée, et peu de temps après j'ai appris à connaître Weia, dont je suis immédiatement tombée amoureuse. Et l'amour était mutuel ! Je vivais une période tumultueuse : pour la première fois de ma vie j'étais amoureuse d'une femme qui, de plus, était bien plus âgée, plus expérimentée et politiquement plus radicale que moi. En parallèle, elle entretenait depuis quinze ans une solide relation avec Rymke, et comme tu le sais, ces deux-là sont inséparables. L'amour qui grandissait entre Weia et moi semblait se stabiliser et le rêve romantique, si longuement caressé, d'une relation à deux devait être revu et corrigé. Et je n'ai pas toujours trouvé cela si facile que ça.

La théorie de l'amour libre m'a attiré d'emblée : l'idée de ne pas laisser s'infiltrer des éléments non libres à l'intérieur de quelque chose d'aussi beau que l'amour me semblait magnifique. L'amour est d'autant plus profond quand il n'a pas besoin de cacher ou d'écraser quoi que ce soit, et certainement pas de beaux sentiments pour une tierce personne. Je pense vraiment ce que je dis, mais quelque fois mon ressenti est en décalage avec la théorie. Alors je me sens jalouse ou incertaine, et j'imagine aisément comment l'amour que nous éprouvons Weia et moi disparaîtra au profit de leur histoire à elles deux. Car elles sont ensemble depuis quinze ans déjà, elles ont construit un tas de choses pendant ce temps-là et elles partagent des souvenirs magnifiques, peut-être beaucoup plus beaux que ceux que Weia et moi pourrions avoir un jour. Souvent, ça dure un bout de temps avant que j'en arrive à contenir une telle vague de sentiments. Au-delà de l'incertitude, je peux aussi avoir un sentiment de culpabilité vis-à-vis de Rymke parce que je me suis « imposée » entre elle et Weia. Des idées noires en découlent parfois.

Mais la façon dont Rymke, Weia et moi gérons ces aspects difficiles est fantastique. Aucune de nous trois ne supporte bien les tensions, donc, quand il y a des problèmes, ils se manifestent rapidement. Parfois on en parle toutes les trois, parfois aussi Rymke et moi nous écrivons dans une sorte de journal intime qui fait régulièrement des allers et retours entre nous. Entre Rymke et moi, un lien spécial est en train de se tisser. Je la trouve vraiment super adorable. Et même si Rymke et moi ne sommes peut-être pas « vraiment »

amoureuses, certains moments à nous trois sont si beaux et intenses que je les ressens comme très « triangulaires ». Dans ces moments-là, je me sens très heureuse !

Donc Léa, tu vois, même si je ne trouve pas que l'amour libre soit facile, je continue de le considérer comme une expérience magnifique et comme un défi – mais ça reste au niveau de l'expérimentation. Je rencontre malheureusement rarement, pour ne pas dire jamais, d'autres personnes qui choisissent vraiment l'amour libre.

En tout cas, ma vie est devenue plus riche et intense grâce à l'amour libre. J'apprend beaucoup sur moi-même parce qu'il me confronte en permanence à des questions fondamentales. Pourquoi, par exemple, aurais-je tellement peur d'être abandonnée ? L'amour libre donne l'occasion, mais aussi l'espace, d'analyser ce genre d'incertitudes tandis que, dans l'amour non libre, elles sont ensevelies sous d'illusoires certitudes. Ces derniers temps, je suis de plus en plus convaincue qu'une telle relation romantique et idéale n'offre pas de certitude, je dirais presque que c'est tout le contraire. Autour de moi je vois comment des relations échouent parce qu'un**e** des deux tombe aussi amoureuse/x de quelqu'un**e** d'autre et qu'un choix s'impose. Alors que l'amour n'est pas toujours fini ! Quel dommage, quel gaspillage de potentiel ! À mon avis l'amour libre, lui, est vraiment romantique : l'amour existant n'existe pas parce qu'il y a un accord ou parce qu'une habitude s'est installée mais tout simplement parce qu'il y a un enthousiasme mutuel, et ça, ça ne peut pas disparaître comme ça à cause d'un nouveau sentiment amoureux. Cela signifie également que ce ne serait pas dramatique si un jour je tombais amoureuse de quelqu'un**e** d'autre. Je ne serais pas obligée de le cacher à qui que ce soit, même pas à moi-même. Et c'est une idée qui me plaît beaucoup.

En ce qui concerne les aspects difficiles de l'amour libre, ce serait idéal qu'ils se limitent au niveau pratique : qui dort avec qui cette nuit, qui part quand et avec qui en vacances, et qui va patiner avec qui en ce jour d'hiver ensoleillé ? Un aspect pénible de plus est d'ailleurs que Rymke et moi sommes parfois relativement modestes : on a tendance à s'effacer. Rymke surtout en souffrait au début, mais maintenant il arrive encore que ça nous influence. On ne veut pas gêner l'autre, mais finalement on fait que quelqu'une se sente un peu triste. Tu comprends, Léa ?

Je pense que les problèmes pratiques peuvent se résoudre assez facilement, à condition qu'ils ne soient pas le reflet de problèmes affectifs comme la

jalousie, la culpabilité ou l'incertitude. Dans ce cas, c'est un défi et un art de les rechercher et de les analyser. Rymke, Weia et moi avons une forte volonté de gérer au mieux ces problèmes, et je pense que c'est une condition sine qua non à une bonne relation d'amour libre. L'amour libre demande beaucoup, maintenant que j'y réfléchis. Ouverture, bonne volonté afin de considérer de façon critique son propre comportement et ses propres habitudes, et cetera…

Bon, Léa, voici quelques premières pensées sur l'amour libre. Je pourrais continuer de philosopher pendant des heures sur ce sujet. Passe me voir, on continuera à en parler !

Très affectueusement,

Simone.

Rymke Wiersma

Lettre sur l’amour libre *

Chère Léa,

Ta lettre est tombée dans ma boîte aux lettres ce matin et elle est tellement pleine de questions que j’ai envie d’y répondre immédiatement. L’amour libre, oui ! C’est un choix que j’assume pleinement, même si ce n’est pas toujours très facile. Je n’ai jamais ressenti le besoin de vivre des relations où l’on se promet mutuellement une fidélité éternelle. Essayer d’empêcher quelqu’une d’aimer quelqu’une d’autre, ou lui dire que cet amour ne devrait pas exister, me semble égoïste et, de plus, illusoire

* Contribution reçue suite à notre appel. Traduction de Léo Vidal et Karin Vandenhaute.

car l'amour ne peut être ni retenu ni interdit. J'avais adopté ces idées bien avant de rencontrer Weia. Elles ont souvent été mises à l'épreuve mais ma conclusion a toujours été que c'était possible et que, de plus, il n'y avait au fond pas d'alternative, que je me mentirais à moi-même si je me tournais vers toute autre forme d'amour c'est-à-dire d'amour non libre.

Lorsque j'ai rencontré Weia, cela ne me disait rien d'essayer de vivre une relation fixe ; je me considérais comme une solitaire entourée d'un cercle d'amies intimes (comme tu le sais peut-être, mon monde était alors constitué presque uniquement de femmes) avec lesquelles je voulais partager ma vie le plus possible. Je ne croyais plus au sentiment amoureux qui me semblait exagéré, inauthentique, altéré par la pudibonderie, grossi par les médias, une sorte d'opium du peuple. C'est alors que j'ai rencontré Weia, et bon, tu connais la suite. C'était comme si ces contes de « princesses charmantes » avaient un sens jusque-là caché qui se révélait à moi. Un sens qui ne s'appliquait pas de manière globale bien sûr, mais bel et bien à nous. Des copines nous taquinaient et nous appelaient, légèrement moqueuses, « le couple idéal ». Weia et moi trouvions ça ridicule. Nous détestions ces mots : couple, relation ; bah. Ce que nous vivions ensemble, tout le monde devrait le vivre. Alors, et alors seulement, le monde serait beau. Nous avons appris à connaître Tieneke, l'avons appréciée toutes les deux et avons commencé une histoire triangulaire. Je parle ici d'un triangle équilatéral. Nous étions comme un îlot sur la mer, nous, trois gouines anarchistes végétaliennes. Personne ne nous comprenait. En fait, presque personne… Des années plus tard P'tje nous a rejoint. Et plus tard aussi Michel. Et l'amour lesbien n'était alors plus le seul que nous laissions s'exprimer.

Tu sais que notre « bande des cinq », qui hélas (?) est actuellement en train de se désagréger, connut un passé quasi communautaire. Il y a eu des triangles (après celui avec Tieneke encore deux autres), il y a même eu un carré, et pendant des années il y eut (au moins de ma part) la recherche d'un pentagone, c'est-à-dire une bande idéale à cinq, où tout le monde aurait envie de raconter tout ce qui est important à tou**te**s les autres, où (comment pourrais-je l'oublier) tout le monde serait amoureuse/x des autres et où (donc ?) il n'y aurait pas de place pour la jalousie. Ça aurait été beau. Mais comme je te l'ai écrit dans ma lettre précédente, ça s'est passé autrement.

Les « membres de la bande » se sont plus axé**e**s sur l'extérieur. D'un côté, c'était rafraîchissant : à nous cinq, nous étions dans une impasse. L'image qui

nous correspondait le mieux à la fin était celle d'un mauvais mariage qui se traîne. Ça ne s'appliquait pas à nos relations prises individuellement, mais bien à leur ensemble. De l'autre côté, cela me rendait très triste. Mes idéaux (un monde beau, plein de gens pétillants, un monde où tout le monde est ami**e**) n'avaient pas disparu mais semblaient tout d'un coup plus insaisissables.

Pendant toute cette période de vie en bande (qui a duré une huitaine d'années), il avait toujours été évident que Weia et moi partagions quelque chose de plus idéal et de plus étendu que quelque autre combinaison possible. Lorsque Michel m'a dit un jour qu'entre lui et moi ça pouvait peut-être devenir aussi bien ou même mieux, je lui ai répondu d'un ton assuré : « Non, c'est impossible, jamais. » Cela me semblait être la réalité, et ça l'était peut-être aussi mais, après coup, il me semble que je voulais qu'il en soit ainsi. Sans m'en rendre compte je m'étais mise à croire au conte. Le conte selon lequel il existe une personne avec laquelle tout est par définition plus beau et plus profond et plus romantique.

Que Weia puisse rencontrer quelqu'un**e** avec qui elle pourrait partager autant ou plus qu'avec moi nous semblait à tou**te**s plus qu'invraisemblable. On se disait, en rigolant, qu'il lui faudrait pour ce faire une Rymke avec la bosse des mathématiques pour que Weia puisse partager tout : non seulement la dimension politique, philosophique et affective mais également ses passe-temps aux sciences exactes. (Comme tu le sais, j'ai tendance à m'endormir lors de discussions sur les mathématiques et les projections.) Il me semblait peu probable que la Weia critique et devenue entre-temps assez farouche puisse trouver un jour quelqu'un**e** dont elle serait aussi amoureuse que de moi et avec qui elle passerait des moments aussi agréables.

Tu connais plus ou moins l'histoire de ce qui a suivi, mais je te la raconte encore une fois en d'autres mots. Alors elle a appris à connaître Simone. Juste à l'époque où la bande battait de l'aile et où je me sentais, de ce fait, si malheureuse. Oui, Weia avait déjà été amoureuse, elle s'enflamme assez vite – mais en général les flammes s'éteignent facilement d'elles-mêmes. Mais dès le début, j'ai senti clairement que cette fois c'était sérieux. En plus, c'était mutuel. Au début, Weia tentait de cacher son sentiment amoureux, tout ça lui semblait trop pénible (aussi à cause de certaines différences de style de vie entre elle et Simone et puis, comme tu le sais, Weia n'est pas très facile) mais je trouvais ça ridicule. Si quelque chose de beau surgit, il faut lui donner une chance. En plus, comme je l'ai déjà écrit, je ne crois pas au fait de cacher son

amour. Déjà, quelques jours après qu'elles se soient avouées leurs sentiments, Weia m'a dit que Simone était aussi importante pour elle que je l'étais moi. Elle voulait dormir aussi souvent avec elle qu'avec moi, partager aussi intensément sa vie avec Simone qu'avec moi. En bref, je devais partager ma « place » dans la vie de Weia avec Simone. Et ce qui était pire : il s'avérait qu'elle avait la bosse des mathématiques, elle…

Partager sa place. Oui, je le ressentais ainsi. Weia n'était pas d'accord. Elle disait que ma place restait la même, mais que quelque chose s'y était ajouté. Une chose qui était aussi magnifique que ce qu'il y avait entre nous et pour laquelle il lui restait suffisamment d'espace. Socialement, elle n'était pas fort occupée à l'époque. En fait, elle n'avait que moi. Depuis longtemps elle avait coupé tout lien supposant une certaine intensité avec le reste de la bande. En dehors de la bande non plus elle n'avait pas d'amitiés qui lui prennent du temps. Pour Weia, c'était fantastique de trouver une personne avec laquelle elle pouvait autant parler, autant ressentir, autant prendre de plaisir ! Je ne sais pas si j'arrive à te donner une image fidèle de la réalité. Une image qui ne soit pas trop déformée.

Je dois ajouter que je trouvais et trouve Simone super gentille et adorable. Avant que quelque chose ne naisse entre Weia et elle, Weia me disait en rigolant à moitié : « Celle-là il me la faut » et alors je disais : « Non, cette fois-ci elle est pour moi ». (Ce « cette fois-ci » s'en référait à l'aspect lesbien ; ces derniers temps je tombe plus facilement amoureuse de garçons que de filles. Tandis qu'en règle générale je considère les femmes plus gentilles et plus gaies. Ça aussi c'était une de tes questions : à quel point suis-je lesbienne ? Tu sais que je préfère me considérer comme @sexuelle, c'est-à-dire que physiquement, le sexe d'une personne ne m'intéresse pas du tout. (Et d'un point de vue autre que physique il ne devrait pas exister de genres !) Je peux tomber amoureuse de quiconque est adorable. Je le pense, je le veux. Je t'en parlerai une prochaine fois, je me limite maintenant à l'amour libre !).

Je n'étais ni ne suis pas vraiment amoureuse de Simone, mais je ressens quand même quelque chose de très beau et spécial pour elle et je n'exclus pas qu'un sentiment de type plus amoureux puisse voir le jour. Surtout maintenant qu'elle est devenue végétalienne (c'est un élément qui fait que je trouve les autres plus sympathiques) et qu'elle soit de plus en plus activement pour l'anarchisme et d'autres idées que je considère importantes.

Mais ces choses-là rendent aussi notre relation difficile. En fait, je la rends difficile. Je me sens parfois menacée par le fait que Simone et moi nous nous ressemblions justement assez fortement (nous sommes par exemple toutes les deux assez sociales, réfléchies et très consciencieuses). Dans ces moments-là je me dis que si elle était différente, je pourrais accepter plus facilement que Weia partage avec elle autant qu'avec moi. Si nos relations étaient plus dissemblables, celle que j'entretiens avec Weia serait unique au moins. « Mais maintenant aussi c'est unique, dit Weia, évidemment ce n'est pas pareil, et même si c'était pareil, et alors ? Tu ne peux vivre qu'une vie et c'est la tienne. »

Weia peut être si sèche à ce propos. Archiréaliste. Quelques fois délicieuse, quelques fois insupportable. Ne peux-tu pas comprendre, Weia, qu'on puisse le ressentir comme une menace ? Ne vois-tu pas qu'il est difficile pour moi de voir Simone faire avec toi ces choses que nous faisons ensemble depuis des années ? Non, Weia ne comprend pas. Peut-être est-ce mieux ainsi. Simone, elle, elle comprend. Cela lui pose même problème et lui fait craindre que ce qui existe entre Weia et moi ne soit toujours plus profond et plus étendu que tout le reste. Comment mesurer ce genre de chose ? Est-ce important de le faire ?

Ma petite place au chaud près de Weia. Ce bel îlot où l'attention réciproque coule de source. Ce lieu où il n'est pas nécessaire de trouver un arrangement pénible pour savoir qui dort avec qui, ni de discuter pendant des heures et des heures pour dissiper un malentendu. L'idée que nous puissions partir en vacances et nous suffire à nous-mêmes, pendant des semaines. L'exquise sensation que, pour elle, être avec moi est la plus agréable des choses à faire. Ce si joli sentiment de symétrie : tu es ma préférée, je suis ta préférée. Parfois, cet îlot me manque. Pourtant, je ne doute jamais du bien-fondé de l'amour libre. Je regrette quelquefois de ne plus occuper aux yeux de Weia cette première place que j'affectionnais. Du moins, de ne plus être la seule à m'y trouver. Mais est-ce que ce n'est pas faire preuve de mesquinerie ou d'égoïsme, ou alors d'un manque de sagesse ou d'indépendance (donc d'anarchisme) que de vouloir être placée sur un piédestal par la personne qu'on aime ?

Entre-temps, j'ai repris le fil de mon histoire avec P'tje. Le côté organisation pratique n'en est évidemment que plus ardu (qui et quand voit qui, qui dort où, etc.). Mais c'est amusant et ça fait naître de nouveaux espoirs. La sensation de revivre ce que nous avions déjà vécu en bande resurgit parfois brièvement.

J'oublie de raconter à quel point la relation que nous entretenons, Weia, Simone et moi, peut être belle et agréable. Nous passons ensemble des heures d'une rare intensité, en discutant, en pleurant, en nous câlinant. Et l'image qui en ressort n'est pas celle de Weia en compagnie de ses deux maîtresses, mais celle d'une amitié profonde qui nous unit toutes les trois. Simone et moi sommes devenues bonnes amies. Il y a bien des tensions et de légers malentendus mais on en parle dans un cahier, dans une sorte de journal intime commun que l'on se partage toutes les deux. Et parfois, on en a vraiment besoin.

Non, la voie que nous avons choisie n'est pas la plus facile, mais je n'en imagine pas de plus belle.

Le seul vrai reproche que l'on puisse faire à l'amour libre est qu'il faut, selon moi, lui consacrer énormément de temps. (Bien qu'en fait, s'il s'agit de pouvoir prêter toute l'attention nécessaire aux sentiments respectifs, je ne voudrais pas qu'il en soit autrement !) Mais ce temps qu'il faut donner n'est lui-même qu'une question de temps : nous avons toutes grandi entourées d'évidences monogames. Il est donc logique que nous ayons parfois à nous battre contre d'anciennes associations et d'anciennes angoisses.

Dis, Léa, réponds-moi et fais-moi savoir ce que tu penses de tout ça. Parle-moi autant que tu le veux de tes idées sur l'amour libre et raconte-moi tes expériences !

Affectueusement, Rymke.

Elise Matthesen

Comment foutre en l’air une relation *

1. Mentez

C’est élémentaire et ça a beaucoup d’effet. Afin d’augmenter les mauvais résultats, mentez au sujet de quelque chose d’important pour l(es) autre(s) et arrangez-vous pour être surprise dans le mensonge de façon à produire un choc optimal. Des points pour stress supplémentaire sont accordés

* Contribution reprise avec l’aimable autorisation de *Loving More. New Paradigm Relationships*. Vol. 1, n° 3, été 1995. Traduction de Léo Vidal et Karin Vandenhaute.

quand le

mensonge est maintenu pendant un certain laps de temps avant d'être découvert, ce qui augmente la désorientation et le sentiment de trahison pour la (les) personne(s) trompée(s). Des doubles points sont accordés pour un mensonge concernant la sexualité. Des points triples de fouteuse/r de pagaille sont accordés pour un mensonge sur sa situation maritale. Des étoiles d'or sont décernées aux mensonges par omission (c'est-à-dire « ne rien raconter ») accompagnés de rationalisations fantaisistes et de condescendance.

2. Évitez la connaissance de soi

C'est plus élégant que la stratégie 1, car la présente combine un courageux coup de démenti et des sorties distrayantes pour soi-même. Cette tactique est plus efficace quand elle est combinée avec les tactiques 3 et 4. Nos chercheuses/rs estiment qu'afin d'éviter la connaissance de soi, adopter un comportement autodestructeur et dépendant est également très efficace. Combinée avec une attitude affectueuse d'abandon, cette stratégie s'est révélée efficace pour attirer des « sauveteurs » ou des « chevaliers servants » sur lesquels on pourra ensuite appliquer les stratégies 4 et 3, dans l'ordre donné.

3. Blâmez l(es) autre(s)

Si quelque chose a mal tourné, eh bien, ça doit être de leur faute, n'est-ce pas ? Ça élimine le besoin de choses sales telles la communication et la négociation qui peuvent être embarrassantes, particulièrement si on utilise la stratégie 2.

4. Rejetez la responsabilité

Cette stratégie est un peu plus complexe que la 3, et inclut souvent ce qu'on appelle « la codépendance ». La façon classique de jouer à cette stratégie est de pourvoir aux plaisirs de la/ du (des) partenaire(s) tout en réprimant ses propres désirs et questions. Ceci permet qu'une bonne dose de ressentiment se construise, et on peut justifier la colère en se disant qu'on a *tant* fait pour sa/ son (ses) partenaire(s) et qu'on n'en est pas remercié**e**, etc. Dans son état

le plus raffiné, cette stratégie rend l' (les) autre(s) responsable(s) de définir la direction, l'allure et le contenu de la relation, ce qu'on peut ensuite lui (leur) reprocher si ses propres espérances ne sont pas satisfaites. Utiliser la stratégie 2 afin d'éviter la connaissance de ses propres espérances et besoins obtient des doubles points.

5. Poussez

C'est un art, bien qu'il soit particulièrement cru. Quand il est augmenté de la stratégie 6, il peut donner des résultats négatifs spectaculaires, même à court terme. Rappelez-vous, quand vous poussez, que seulement *votre* satisfaction compte ! C'est un monde où les loups se mangent entre eux, et vous êtes un pitbull. L'intimidation émotionnelle et mentale peut être aussi satisfaisante qu'une coercition à l'ancienne, et elle n'est pas aussi facile à attaquer en justice.

6. Jouez sur l'insécurité

C'est un bon vieux favori. Utiliser l'insécurité sexuelle comme arme et la combiner avec la stratégie 5 c'est miser sur un cheval gagnant. Essayer de contrôler sa/ son (ses) partenaire(s) en la/ le (les) manipulant à travers son (leurs) insécurité(s) est une tactique sûre pour foutre en l'air une relation. En plus, c'est tellement plus délicat que de simplement lui (leur) casser la gueule, bien que le dommage émotionnel qui en résulte puisse être remarquablement similaire.

7. Évitez l'intimité

Cela peut sembler paradoxal; après tout, nous parlons d'être proche et intime avec autant de mignon**ne**s bi brûlant**e**s – eh, hum – nous parlons de créer des relations qui soient proches de façon satisfaisante, avec un certain nombre de personnes, d'accord ? Le truc qui consiste à éviter l'intimité peut être appliqué de façons différentes, mais la plus facile est de confondre intimité avec « frotter des parties glissantes les unes contre les autres ». Remplacez souvent les mots « sexe » et « amour » l'un par l'autre lors de conversations. Répétez le mantra « Si tu m'aimais, tu saurais ce que je veux ». Pratiquez la stratégie 8 assidûment, en y ajoutant la stratégie 2. Selon les

besoins du moment, tâchez de savoir si l'action ou les mots peuvent être ambigus ou mal interprétés, et suivez ce qui vous donne la possibilité la plus plausible de nier ensuite. Quelques individu**e**s exceptionnellement talentueuses/x réussissent à donner l'impression d'être intimes alors qu'elles et ils restent avec succès froids comme le marbre. Étudiez les techniques de vente pour pointers. Les personnes ayant de bonnes 'lignes' tombent dans cette catégorie, spécialement si ces lignes montrent comment elles *estiment* véritablement l'autre.

8. Ne parlez pas

On sait que parler mène à la communication si cela est pratiqué sans soin. La communication affaiblira sérieusement votre progrès dans la tentative de foutre en l'air votre relation, et l'arrêtera ou l'inversera entièrement dans certains cas. Si vous *devez* parler, utilisez autant que possible des clichés et des citations de chansons populaires, ou reportez-vous à la stratégie 1. Si tout le reste rate, passez un accord avec votre (vos) partenaire(s) pour une sexualité à moindre risque et puis rompez-le, en contractant une maladie sexuellement transmissible dont vous ne lui (leur) parlerez pas ensuite. Des doubles points sont attribués quand on évite absolument toute discussion ou négociation à propos de sujets sexuels de sorte que « l'accord » soit complètement niable et revienne à prendre ses désirs pour la réalité. Pour le coup de grâce, rajoutez la stratégie 6 et dites-leur que ça n'aurait pas eu lieu si elles/ils vous avaient satisfait**e** comme elles/ils étaient supposé**e**s le faire.

9. Pour foutre en l'air votre relation de façon meta -…,

restez, en pratique, fidèle à votre partenaire tout en brisant l'esprit de chaque accord existant, chaque fois que c'est possible, en refoulant la conscience de cette rupture afin d'assurer un maximum de peur, de honte et de ressentiment. Certain**e**s gagnent le grand prix du bouquet de feuilles de vigne et d'orties brûlantes pour la souffrance infligée à soi-même et le potentiel gaspillé lorsqu'elles/ils réussissent à maintenir cette stratégie jusqu'à ce que la mort les sépare, tout en cachant à leur partenaire qu'elles/ils ont feint le bonheur pendant toutes ces années.

Parcours de femmes

Corinne Monnet

À propos d’autonomie, d’amitié sexuelle et d’hétérosexualité *

* Contribution écrite suite à notre projet de publication.

> *« La société dans laquelle nous vivons est un processus, et cela est vrai de toutes les sociétés, même de celles qui essayent de résister au changement. Une partie importante de la fonction du gouvernement consiste à tenter d'inhiber le processus de changement dans notre société. Mais le changement* est *possible et nécessaire (il est, en effet, inévitable), quelle qu'en soit l'étendue que nous puissions présentement réaliser. Nous accroissons la viabilité de la révolution en vivant* maintenant *en accord avec les principes anarchistes et féministes, quelle que soit notre situation environnante.* Vivre la révolution *est, je crois, la phrase clef. »*
>
> *Lisa Bendall* [1]

En guise d'introduction à ce texte, je souhaite éclaircir quelques points afin de ne pas avoir à revenir dessus tout au long. Ce texte est un texte personnel dans le sens que j'y parle de ma façon de vivre mon féminisme et mon anarchisme dans la sphère relationnelle et affective. Ce n'est heureusement pas la seule façon de les vivre.

Ce texte doit donc être lu dans sa juste mesure, que je définirais comme un témoignage d'un vécu et d'une expérience de femme anarcha-féministe, de 30 ans, blanche, RMIste et bisexuelle (à long passé strictement hétérosexuel).

D'autre part, ce texte ne portant que sur mon expérience dans le domaine du « privé », il ne faudrait pas en déduire, de manière abusive, que ma lutte contre cette société se résumerait à cela. Combattre à ce niveau n'abolira malheureusement ni le pouvoir dans sa globalité, ni la domination, qu'elle soit celle de l'État ou celle de la classe sexuelle des hommes. Particulièrement au niveau du patriarcat, nous savons qu'il n'y a pas de solution individuelle des femmes à l'oppression, et je ne cesserai de rappeler l'importance et de lutter, comme bien des féministes, pour un mouvement collectif autonome de femmes, même si je n'en parlerai pas ici, ceci n'étant pas le sujet.

Aussi, je ne confonds pas le pouvoir individuel que j'ai pu acquérir à mon niveau personnel et le pouvoir des femmes en tant que groupe social, comme le font nombre d'anarchistes, femmes et hommes, ce qui leur permet de nier la domination masculine dans son ampleur et de rendre les femmes seules responsables de leur situation, comme si elles la choisissaient. Qu'il soit possible d'avoir une marge de manœuvre individuelle est une chose, nier le

1. « Anarchism and Feminism » dans *Feminism, Anarchism, Women.* The Raven 21, janvier-mars 1993, Londres, Freedom Press.

patriarcat en est une autre. S'il y a des changements que je peux faire moi-même, il en reste une bien plus grande partie sur laquelle je ne peux rien faire. Finalement, je pourrais dire que ce texte porte sur ma marge personnelle de manœuvre, qui, si elle peut paraître assez étendue, me semble à moi-même bien limitée.

Mais lorsque je considère que le personnel est politique, je dis d'une part que ce personnel est susceptible de changement puisque non déterminé biologiquement, et d'autre part que le comportement affectif et sexuel est bien un comportement social. Autrement dit, le personnel fait partie de l'ordre politique que je souhaite changer. Dire que le personnel est politique n'est pas pour moi seulement dire que le politique influence le personnel mais bien plutôt que les choix et pratiques dans notre vie « privée » ont des significations politiques.

Les rapports femmes/hommes sont politiques, qu'ils se déroulent dans la rue ou dans un lit, puisque d'une part ce sont les rapports sociaux de sexe structurés par la domination masculine qui construisent les humains en « femmes » et « hommes » et que, d'autre part, le pouvoir des uns ne disparaît pas à l'antre de l'affectif et du « privé ». Alors que ma lutte pour un changement dans les rapports sociaux de sexe est multidimensionnelle, il ne sera donc question ici que de la dimension personnelle et interactive. Dimension, faut-il le rappeler, nettement reléguée aux oubliettes par la plupart des anarchistes, pour ne pas parler des autres courants politiques. Le changement doit prendre place aussi bien au niveau des structures sociales que des interactions sociales et de l'individu**e.** Ainsi, si ma façon de vivre (et quelle qu'elle soit) ne sera jamais une solution à l'oppression patriarcale, je la considère comme faisant toutefois partie du combat. De mon point de vue, ce n'est qu'une déduction pratique du désir de vouloir agir sur la réalité sociale : la réalité « privée » étant essentiellement sociale, il va de soi que je désire aussi agir sur cette réalité-là.

Je dois aussi rajouter que bien que parlant toujours de féminisme tout court, ma perspective est clairement celle du courant féministe radical, dans sa tendance la plus anti-naturaliste, visant l'abolition même de la catégorisation sexuelle, afin que la distinction entre les sexes n'ait plus aucune pertinence sociale, afin que le sexe ne donne plus lieu à aucune classification. [2]

---

2. Si vous désirez en savoir plus sur le féminisme radical, je vous conseille vivement la revue *Nouvelles Questions Féministes*, qui est la plus ancienne et principale revue d'études féministes

Les choix de vie relationnels, une histoire de goût ?

Nombre de personnes reconnaissent que l'éducation dicte la façon de penser, mais bien peu élargissent cette idée au domaine émotionnel et sentimental. L'utopique sphère privée des sentiments et de la sexualité, qui serait située au-delà de toute influence du pouvoir, en a pris un bon coup depuis le mouvement féministe des années soixante-dix et sa fameuse découverte que le personnel est politique.

Je choisis, depuis plusieurs années, de vivre mes relations affectives sur le mode non exclusif. Je parle de choix pour bien le différencier d'un goût ou d'une tendance que j'aurais développé au hasard d'une rencontre ou d'une situation. Ce mode d'amour est pour moi le résultat d'une longue réflexion et d'un non moins long travail fait sur moi-même afin de pouvoir vivre aussi dans mes amours mes exigences d'autonomie, de liberté, de qualité et d'épanouissement.

Si la pratique elle-même est déjà cible de nombreuses critiques, le fait de donner les raisons de ce choix n'a fait qu'en rajouter. Si j'avais présenté cette pratique comme un non-choix individuel et privé, en disant par exemple que j'avais plusieurs relations simplement parce que je ne pouvais choisir entre elles, je crois que personne ne se serait réellement senti attaqué. Régulièrement, on m'a donc renvoyé que, bien que je critique la norme actuelle sévissant à ce propos, je n'avais finalement qu'une seule envie : celle de lui en restituer d'autres. Bizarre de voir à quel point, lorsque l'on propose des alternatives à un mode de vie dominant (que ce soit la monogamie ou l'hétérosexualité par exemple), celles/ceux qui vivent pourtant selon ces normes dominantes (sans trop se poser de questions) crient alors à la norme.

Ici resurgit le bon vieux démon de l'intouchabilité du privé. Pourquoi, lorsque je dis que mon choix est politique et qu'il se situe dans une optique globale, on me rétorque que je veux imposer de nouvelles normes ? Pourquoi, dès que l'on ne se retire pas derrière la sphère du privé, apparaît toujours le problème de la norme ? Il me semble que la division opérée entre le personnel

---

en langue française, et qui se consacre à la diffusion et au développement de la réflexion née des mouvements féministes. N.Q.F., IRESCO/CNRS, 59-61, rue Pouchet, 75849 Paris Cedex 17.

et le politique arrange bien en ce qu'elle permet d'éviter de problématiser, en l'occurrence ses propres comportements.

Je vais donc être claire : je ne souhaite imposer d'aucune façon la non-exclusivité, je souhaite seulement essayer de montrer, en me servant de mon expérience, que l'on peut vivre hors la norme du couple et de la monogamie. Que l'on peut créer un contre-pouvoir face à la réglementation sociale des sentiments et de la sexualité. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Dans cette société patriarcale et autoritaire, les rapports affectifs sont normalisés. La sexualité, les rapports d'un corps à un autre sont régulés comme le sont les formes relationnelles. Nous savons que le domaine sexuel est celui où la dimension socioculturelle domine le plus complètement le biologique. La forme de relation, de sexualité, le choix de l'objet sexuel sont soumis et esclaves des attentes et autres normes sociales. Le contrôle social sévit et gare à la répression si tu t'avises de déroger à ces lois. La société pèse de façon considérable sur nos relations affectives/sexuelles.

Et pas besoin d'être féministe pour voir qu'à l'intérieur de ce schéma subsistent d'importantes dissymétries selon la catégorie de sexe. Il me faut dire ici que je ne crois à aucune opposition de nature entre la sexualité féminine et masculine ; ce sont des constructions sociales qui, comme les catégories « femmes » et « hommes », sont produites par des rapports de domination, d'inégalité et d'exploitation. Contrairement à la vision libertaire de la sexualité, je ne pense donc pas par exemple la sexualité féminine en seul terme de répression, mais bien d'oppression. Aussi, les libertaires posent le consentement comme la seule valeur morale pertinente à propos de la sexualité. Ceci découlant bien sûr de leur négation de la domination masculine. Des féministes ont montré la relativité du consentement. Pour que cette valeur soit suffisante, encore faudrait-il que les personnes impliquées aient les mêmes informations et le même pouvoir.

D'énormes efforts ont été et sont toujours déployés pour contrôler et policer la sexualité des femmes, pour la construire toujours à l'avantage des hommes. En tant qu'éternels objets du désir mâle, nous ne pouvons que difficilement développer une sexualité libre, active et épanouissante d'où nous puissions retirer énergie et puissance. Celles qui seront parvenues à échapper à cette régulation seront gravement sanctionnées, que ces sanctions dérivent directement des hommes ou de la culpabilité que l'on se renvoie alors (du « je ne suis pas nor-mâle » jusqu'au fait de se considérer soi-même, lorsque l'on

aime le sexe, comme malade et dépendante du sexe. Je n'ai jamais vu d'hommes se tracasser sur une éventuelle dépendance sexuelle…). Le double standard est toujours en vigueur sur la moralité sexuelle : si la sexualité est bonne pour les hommes, elle reste mauvaise pour les femmes, et une femme qui prend son pied comme elle l'entend n'est qu'une salope (ce qui reste une des pires insultes concernant les femmes) et non un être à la recherche de son propre plaisir, défini par elle-même.

Dans ce contexte décrit très succinctement, que dire de nos comportements si l'on ne questionne pas nos « goûts » affectifs et sexuels ? Comment ne pas renforcer les normes et la morale ambiantes si l'on s'arrête à considérer comme authentiques et libres des émotions qui ne sont en fait la plupart du temps que des résultats d'intériorisation des normes sociales ? Et ceci est bien pris en compte quand il s'agit par exemple d'une femme qui dit aimer faire la vaisselle. Je le pense donc aussi en matière relationnelle. Les ressentis et sentiments « spontanés » sont pour moi produits par l'intégration et l'intériorisation des valeurs générales dominantes et du rôle sexuel en particulier. Les écouter ne me semble donc pas pouvoir participer au développement de soi, surtout chez les femmes, pour lesquelles le rôle social féminin est des plus restrictifs et limitatifs, et des plus antagonistes à l'autonomie individuelle et à la réalisation de soi. Nul doute d'ailleurs que, dans une société patriarcale, ce sont bien les hommes qui tireront profits et bénéfices du fait de nous laisser aller à nos intériorisations, ce qui en soi donne déjà une bonne raison pour les interroger.

Je suis donc pour l'analyse et la discussion des goûts et des couleurs. Car si certaines pratiques contribuent à maintenir la domination masculine par exemple et participent même à la construction d'une réalité patriarcale, d'autres peuvent la miner et œuvrer à sa déconstruction.

Autonomie et rapport à l'autre

Il me semble important de développer ma conception de l'autonomie, étant donné sa présence continue dans ce texte. On y trouvera en creux, toujours au niveau individuel, une illustration de mon cheminement de l'anarchisme à l'anarcha-féminisme.

En partant du postulat que l'anarchisme a un réel projet d'émancipation et de développement de l'individu**e**, le fait est qu'il s'est malheureusement

cantonné à une définition masculine de l'individu**e**. Face à ce projet d'épanouissement individuel, femmes et hommes ne sont pas à la même place. Si l'individu mâle ne peut pleinement se développer dans une société autoritaire et capitaliste, que dire de l'individue femelle dans une société patriarcale, autoritaire et capitaliste ?

Or, c'est bien la forme patriarcale du pouvoir qui me rend femme et non individue à part entière. Ce n'est pas par hasard que nous parlons d'oppression spécifique des femmes. Mais les anarchistes, comme tous les autres politiques, sont majoritairement des hommes. Arrêter de nier cette oppression spécifique signifierait pour eux devoir se reconnaître de la classe dominante des hommes, du groupe oppresseur et de ceux qui profitent de la hiérarchie des genres. Que les anarchistes en profitent aussi ne fait aucun doute, ce que démontre bien leur attitude générale envers les féministes qui représentent une véritable menace contre leurs privilèges masculins. En dehors du fait qu'ils ne remettent guère en cause la dichotomie personnel/politique, même sur leurs sujets (si l'on prend le racisme par exemple, ils s'attachent beaucoup plus à le combattre chez les autres ou dans la société que celui qu'ils pourraient avoir intériorisé), comment expliquer qu'ils n'aient jamais considéré comme aussi important de lutter contre l'oppression patriarcale que contre l'oppression classiste ou raciste ?

Ce qui fait souvent sourire dans l'idée d'autonomie, c'est qu'on l'associe (et pour cause !) à l'idéal masculin d'auto-suffisance et de toute-puissance. En monopolisant cette potentialité humaine, ils l'ont défini en fonction de leurs intérêts, de leur réalité et de leurs fantasmes de dominants. Or, ne serait-ce que pour lutter contre la polarisation sexuée, il est hors de question de leur laisser ce monopole. L'autonomie, comme la rationalité, sont des potentialités humaines, elles ne sont pas masculines par essence. Nous avons besoin de les redéfinir, de les modifier ; non parce que en tant que femmes nous serions différentes, mais parce que les hommes en ont corrompu le sens afin qu'elles servent leur domination. Ou comment le « pouvoir de », quand on est dominant, se transforme bien vite en « pouvoir sur »…

Surtout que l'indépendance masculine repose la plupart du temps sur la négation pure et simple d'autrui, ou sur son esclavage, au moins au niveau des affections et des besoins. Ce qui n'est pas sans rappeler que leur présence dans la sphère publique, ce sont les femmes qui la payent par le confinement dans la sphère privée. Ce sont rarement eux qui s'occupent de leurs propres besoins

(domestiques, corporels, humains, affectifs…) mais ce sont bien eux dont les besoins sont pris en charge par d'autres, des femmes en l'occurrence. Comme il est alors facile de se concevoir indépendant et sans besoins quand ce sont les femmes qui y pensent et s'en occupent à leur place ! Mais comment peut-on parler d'indépendance et d'autonomie quand on construit sa liberté sur l'esclavage d'autrui ? Pour moi, ça ne fait que les invalider. La conception de la liberté qui repose sur une domination, comme celle de la rationalité qui repose sur l'étouffement des sentiments ne sont pas les miennes.

Que peut signifier sur le plan de la construction de soi la revendication d'autonomie pour les femmes ? Au-delà de la stratégie, j'utilise assez peu le mot d'égalité, n'étant pas très au clair sur sa compatibilité profonde avec l'autonomie. L'égalité suppose deux termes où l'un va nécessairement fonctionner comme modèle ou référant. Que les hommes soient le référant ne peut évidemment m'enchanter… puisque mon but politique final n'est pas l'amélioration du statut social des femmes mais bien la destruction des catégories « femmes » et « hommes ». Alors, seulement, on pourra parler de réelle égalité.

En tout cas, revendiquer l'autonomie, c'est revendiquer le fait de pouvoir se définir soi-même dans les termes que l'on choisit. C'est revendiquer l'autodétermination complète dans toutes les sphères de notre existence : politique, sociale, économique, sentimentale, intellectuelle et sexuelle. L'autonomie, c'est la liberté de se déterminer soi-même, de vivre sa propre vie et de fixer ses propres buts.

Ce qui a toujours défini les femmes, c'est d'avoir une identité subordonnée à leurs relations à autrui. Fille de, femme de, mère de… sont toujours là pour rappeler que les femmes sans hommes ne sont pas des poissons sans bicyclettes. On sait qu'un des effets de structure sur le soi induit par le rapport dominé/dominant se trouve dans la difficulté d'accès à une identité propre pour les dominé**e**s, puisqu'elles et ils sont enfermé**e**s dans une définition catégorielle d'elles/d'eux-mêmes.

Se définir en fonction des besoins des hommes, chercher le sens de sa vie dans l'adaptation aux désirs masculins ne peut pas permettre la réalisation de soi. C'est ce que des féministes psychologues ont bien étudié. Ainsi, comme l'écrit Susan Sturdivant [3], « une comparaison du rôle sexuel féminin et de notre description de la réalisation de soi montre qu'ils sont logiquement

3. Susan Sturdivant, *les Femmes et la psychothérapie. Une philosophie féministe du traitement.* Pierre Mardaga, éditeur, 1992.

incompatibles, pour ne pas dire mutuellement exclusifs ». Ceci n'est guère surprenant quand on ne croit à aucune essence féminine, mais que l'on pense au contraire que les caractéristiques dites féminines (comme la dépendance, le sur-développement de l'affection, de la sensibilité émotionnelle, du soin des autres…) sont des conséquences de l'oppression et de la subordination.

Il est nécessaire d'apprendre « à s'accorder à soi-même la tendresse que les femmes ont traditionnellement nourrie pour les autres » (Susan Sturdivant, 1992). Ce qui est extrêmement difficile étant donné que les actes de confiance en soi, d'affirmation de soi, d'autonomie et d'indépendance ne signifient plus qu'arrogance, agressivité, égoïsme et indifférence quand ce sont des femmes qui les posent. C'est encore le double standard qui sévit ici. Le même comportement est perçu et interprété différemment selon le sexe de la personne et les assignations qu'on y rapporte. Évaluation différentielle qui permet le maintien de la domination des hommes dans tous les domaines.

Les femmes doivent donc se prendre comme objets de leurs préoccupations et se rediriger vers elles-mêmes. L'existence d'une identité indépendante, c'est-à-dire distincte des relations à autrui, est la base nécessaire pour avoir conscience de son propre moi afin d'attribuer du sens à ses propres expériences (Susan Sturdivant, 1992). Ainsi seulement les femmes pourront se créer comme sujets et devenir créatrices actives de leur propre existence. Quand la conscience de soi est noyée par la conscience excessive des autres, on ne peut se créer sujet.

Ceci, évidemment, est bien une conséquence de l'appropriation des femmes par les hommes. Colette Guillaumin [4], dans son analyse de l'expression concrète de l'appropriation des femmes, nous parle aussi des effets de l'appropriation sur l'individualité. On exige de la classe des femmes « qu'elle se dilue, matériellement et concrètement, dans d'autres individualités. Contrainte centrale dans les rapports de classes de sexe, la privation d'individualité est la séquelle ou la face cachée de l'appropriation matérielle de l'individualité ». La constante proximité et charge physique des autres dévolue aux femmes « est un puissant frein à l'indépendance, à l'autonomie ; c'est la source d'une impossibilité à discerner, et *a fortiori* à mettre en œuvre, des choix et des pratiques propres ». Et puisque « quand on est approprié matériellement on

4. Colette Guillaumin, *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature.* Côté-femmes éditions, 1992.

est dépossédé mentalement de soi-même », l'appropriation matérielle nous dépossède de notre autonomie.

La psychologie féministe, contrairement à la psychologie classique, dont Susan Sturdivant nous donne un très bon exemple, rejette « les buts de conformité sociale adoptés par les modèles de santé mentale qui mettent l'accent sur l'adaptation » et leur préfère « des buts représentant la définition personnelle de soi et la détermination de soi ». Et Sturdivant tient toujours compte de l'adversité des réalités sociales pour les femmes (ce qui lui évite de croire par exemple aux solutions individuelles pour les femmes et lui fait prendre clairement position en faveur d'une lutte collective autonome des femmes). C'est que l'on ne manquera pas de se faire traiter d'anticonformiste (pour le moins), ce qui n'est pas évident à gérer quand la crainte de la marginalité est forte. J'ai dû, pour ma part, me rendre à l'évidence que je craignais bien moins la marginalité que de renoncer à mes désirs, valeurs et choix de vie. Même lorsque ces choix me coûtent de l'exclusion, de l'isolement et de la stigmatisation (ce qui ne manque pas d'arriver…), je veux bien assumer ces conséquences puisqu'elles me semblent être aujourd'hui malheureusement inévitables à une existence qui essaye de vivre d'une façon non dominante. Entre mes jeunes années de punk au féminisme, je n'ai cessé de me retrouver à la marge (quand ce n'a pas été à la marge de la marge…). Mais tant que je trouverai toute cette puissance et liberté, estime et confiance en moi-même dans le fait de me définir comme je le choisis et de vivre ma propre vie, nul doute que je continuerai.

Cette peur de la marginalité et de l'isolement me semble être un des grands freins à la pratique féministe, même dans les milieux anarchistes. On peut ne pas avoir envie d'en rajouter quand on est déjà par ailleurs dans une situation marginale. Mais, comme le souligne Sturdivant, il semble pire de ne pas avoir de sens de soi-même que de supporter les conséquences de l'étiquette « anticonformiste ». Car si les souffrances peuvent coûter aussi cher dans les deux cas, on gagnera tout de même un bénéfice infiniment plus grand sur le plan de l'estime de soi, de la liberté et du potentiel de signification personnelle.

Susan Sturdivant, s'appuyant sur d'autres psychologues, explore les conséquences psychologiques qu'entraîne pour les femmes le fait d'avoir été définies par leurs relations à d'autres et donc d'être dirigées par les autres plutôt que par elles-mêmes. Non seulement cette « direction par autrui » engendre le doute de soi, alimente le besoin d'approbation des autres mais, en

« investissant la plus grande partie de son identité dans les autres, on leur donne aussi le pouvoir de définir la réalité ». Comme ces autres sont souvent des hommes, on peut leur faire confiance là-dessus, la réalité ne manquera pas d'être patriarcale.

J'espère avoir suffisamment explicité ce que je mets dans le processus d'autonomisation. Ce n'est pas le même pour les femmes que pour les hommes. Qu'en l'état actuel, l'autonomie ne peut pas signifier la même chose et qu'elles et ils n'en payent pas le même prix. Que les femmes deviennent autonomes nécessite qu'elles prennent conscience de leur oppression, que la différence dans laquelle on les enferme est la source de leur piètre estime de soi et de leur manque de confiance en soi ; qu'elles aient la force et l'énergie pour travailler à leur autonomisation, à une définition de soi plus autonome, quand les obstacles sont nombreux et puissants, et que tout est fait pour que nous restions à notre place. S'identifier à la classe des femmes, à un groupe opprimé n'est pas facile. Mais si l'on veut élargir ses choix et créer sa vie, il me semble bien nécessaire d'en passer un minimum par là, afin de contrôler et d'espérer changer l'influence que les attentes sociales et l'appropriation exercent sur nous.

L'isolement classique des femmes entre elles fait bien entendu partie de l'oppression, et il est donc une cible importante du féminisme. En même temps que j'ai développé cette indépendance psychique des hommes, le féminisme m'a permis de déconstruire une grande partie de la misogynie que j'avais intégrée (je ne dis pas toute, parce qu'étant donné l'ampleur et la force de celle-ci, je travaille toujours à en détruire des traces). Même en dehors du fait que c'est bien le féminisme qui m'a réellement permis de désirer et d'éprouver de forts sentiments pour des femmes, ou qui m'a permis de développer des relations qualitatives et affectives avec elles, de mon point de vue, le féminisme développe aussi l'importance de la qualité des relations entre femmes. Il ne se contente pas de critiquer les rapports femmes/hommes mais donne aussi les moyens d'apprendre à rechercher et à valoriser les relations avec des femmes. Ceci pour dire que depuis que je suis féministe, ces relations ont joué et jouent toujours un rôle très important pour la qualité de ma vie, pour la joie et le plaisir que j'en retire, mais aussi pour mon autonomie. Jamais je ne serait parvenue où j'en suis, sans tous ces échanges dans les groupes non mixtes, sans tous ces partages avec des copines, rajoutés aux discussions, au soutien et à l'affection de mes amies. Les groupes féministes ainsi que

certaines relations m'ont réparée de bien des souffrances et m'ont permis d'accroître la confiance et l'assurance dans mes projets et dans moi-même. En résumé, je dois énormément à cette resocialisation et sans elle, je n'aurais jamais pu me développer telle que je suis. Je pense avoir assez parlé (et ce n'est pas fini…) des effets négatifs et inhibants que peut avoir sur soi le fait de se référer prioritairement aux hommes, de compter principalement sur eux, ainsi que d'en attendre beaucoup.

Enfin donc, c'est d'abord dans le rapport à l'autre que se construit l'autonomie, ce qui peut permettre justement de goûter à l'utopie d'une interaction à l'autre existant au-delà de l'exploitation, du besoin, du pouvoir, de l'aliénation, et de la peur de la solitude. Cette nouvelle autonomie repose aussi sur l'idée d'un moi qui serait fondamentalement structuré socialement. Si le patriarcat permet difficilement de concevoir ainsi l'autonomie, c'est parce que nous devons faire un effort d'imagination pour pouvoir penser certaines potentialités humaines qui ne seraient pas construites par la domination, le pouvoir ou la hiérarchie.

L'autonomie n'est pas donnée. Elle est à construire et à créer.

Présentation du cadre de la non-monogamie responsable

Lors de mon cheminement pour vivre d'autres possibles que le couple exclusif, je me suis heurtée à une grande solitude. Partager, échanger avec les autres sur ce sujet était souvent impossible. J'avais tantôt droit aux opinions les plus banales du style « si tu n'es pas fidèle, c'est que tu n'as pas rencontré l'homme qu'il te fallait », tantôt à des moins courues mais qui ne disaient qu'une seule chose finalement, que je me prenais vraiment trop la tête et que mes désirs, bien que chouettes, étaient irréalisables. Quelques rares personnes étaient d'accord sur les principes, mais ne le vivaient pas, ce qui ne pouvait m'être d'une grande aide. Quand on sait combien dans cette pratique on a affaire justement à des affects les plus profonds et les plus difficiles à changer (sentiment d'insécurité, jalousie, manque de confiance en soi, désir de fusion…), l'accord seulement théorique semble bien creux. Ramer à contre-courant est très difficile, mais quand on n'a aucun soutien de l'entourage proche (hormis celles/ceux avec qui l'on vit ces relations non exclusives bien sûr) et qu'on ne trouve dans les publications existantes ni modèle, ni encouragements, reflets ou analyses pouvant nous soutenir dans notre

démarche, ça devient bien insupportable. Constamment j'ai remis en cause mes choix et je n'ai cessé de me demander si les autres n'avaient pas finalement raison. Comme si le couple et l'affectif étaient des limites infranchissables et intouchables.

Mais malgré quelques crises de doute, j'ai continué. Si je n'ai pas abandonné mon projet devant tant d'adversité, c'est surtout je pense pour quatre raisons. Tout d'abord, je suis relativement « habituée » au combat interne mené contre la peur de la douleur, combat qui me semble décisif lorsque l'on cherche à vivre autrement et que l'on est dans un processus d'autonomisation, générant indubitablement au minimum de l'anxiété. D'autre part, le travail sur soi que cela nécessite ne peut pas s'accompagner d'une fuite devant la douleur. « Travailler sur » est bien éloigné de la simple « conscience de » ; la conscience n'est que le préalable du travail qui, lui, demande un effort conscient, constant et délibéré. Ce qui n'est pas évident là-dedans, c'est de penser qu'on pourra survivre à la douleur occasionnée. Mais c'est un sentiment profond de libération qui fera suite à cette douleur et même si j'en garde quelques marques, j'ai à chaque fois jugé que ça en valait profondément la peine. Sans faire l'éloge de la souffrance, comment peut-on, dans ce monde, prendre conscience d'une oppression, aborder un processus d'autonomisation de soi sans passer par la douleur ? Est-il imaginable de prendre conscience de son objectification par exemple, et de vouloir y résister sans que ça nous fasse profondément souffrir ? S'y dérober systématiquement grâce aux diverses stratégies de défense, de refoulement et autres arrangements avec soi-même ne peut pas conduire à mieux se connaître soi-même et devenir plus libre. Ensuite, le troisième élément me paraissant nécessaire est la confiance en soi, en ce que l'on veut vivre ou au moins ne veut plus vivre. Confiance en moi-même qui m'a permis d'aborder un processus d'indépendance. Confiance en moi-même, dans mes choix et mes valeurs, qui m'a permis de ne pas attendre l'approbation d'autrui et des hommes en particulier, sur cette pratique comme sur d'autres. Ayant très tôt fait des choix désapprouvés par mon entourage familial puis amical, j'ai constaté assez rapidement que la confiance en soi ne pouvait pas dépendre de l'estime des autres, mais plutôt de la sienne propre. Et ceci me semble d'autant plus juste dans une vision féministe. La confiance en soi et l'estime de soi sont assez rares chez les femmes, et pour cause. Comment cumuler l'estime de soi avec les attentes des hommes à notre égard ? Enfin, j'avais un sentiment d'individualité assez développé qui m'a

permis de trouver la force de lutter contre les règles uniformisantes et autres subordinations de l'individu**e** aux réglementations sociales. J'avais déjà appris que lorsque l'on souhaite être créatrice de sa vie, et surtout en tant que femme, on a plutôt intérêt à être au clair sur les antinomies existantes entre son propre développement individuel et le genre qu'on nous assigne. J'ai fini aussi par rencontrer quelques femmes qui faisaient les mêmes choix dans leur vie, devant autant d'adversité. Même si ces rencontres ont été à cette époque éphémères, elles m'ont réconfortée et encouragée dans ma pratique.

Toutes ces réflexions peuvent peut-être paraître bien éloignées du sujet de la non-exclusivité. Toutefois, elles me semblaient avoir un sens pour essayer de communiquer le cadre dans lequel je m'inscris, afin d'éviter au maximum des incompréhensions. Pour les mêmes raisons, je n'emploie pas le terme d'« amour libre », trop connoté de révolution sexuelle (des hommes bien sûr) et d'expériences foireuses où les femmes ont encore été flouées. J'utilise par contre les termes de non-exclusivité et de non-monogamie sans différence de signification. La non-exclusivité « à ma façon », je ne l'entends souhaitable et enrichissante que dans un certain cadre. Je répète que ceci est mon expérience, je ne nie pas la possibilité d'autres cadres, mais par rapport où j'en suis, lui seul me semble pouvoir le mieux « garantir » que ce mode relationnel devienne une réalité tangible, certes complexe et difficile, mais apportant joie sincère, qualité et épanouissement. Ce cadre est finalement ce qui différencie pour moi la non-exclusivité responsable de l'irresponsable (même si, par commodité, je ne rajoute pas toujours l'adjectif). Je définirai donc ce cadre en disant qu'il nécessite au minimum :

– Une forte volonté personnelle libre et choisie de vivre ainsi, pour soi-même. Ce qui nécessite d'avoir défini ce que l'on veut pour soi. Toute pression quelle qu'elle soit venant de la/du partenaire (et évidemment, surtout si c'est un mec, même antisexiste) me paraissant le meilleur moyen d'être dégoûtée à jamais de la non-monogamie. On ne peut pas vivre ainsi pour faire plaisir à l'autre ou par peur de la/le perdre. Ni pour mettre du piquant dans la relation prioritaire, que ce soit pour attiser le désir ou pour régler des comptes en se faisant du mal. Je pense que l'on a toutes de ces exemples en tête, et il ne me viendrait pas à l'idée d'appeler ça de la non-monogamie responsable.

– Une parole libre et ouverte. Ne pas avoir peur et pouvoir exprimer à ses partenaires ses émotions, ses doutes, ses difficultés, ses douleurs… dans un

climat de confiance et d'échange. Mais aussi les joies et les plaisirs que l'on prend avec les autres partenaires, ce qui n'est pas moins difficile.

– Un désir de travail sur soi et sur les relations. La plus belle illusion étant de croire que tout ceci peut se passer tout seul, facilement et spontanément. Ce qui est peut-être possible dans un certain contexte, mais pour ce que j'ai pu en voir, ce type de relation ne nécessite effectivement que peu d'effort et de travail, car il repose sur peu d'investissement et d'engagement, sur assez peu d'intimité au fond, étant peut-être axé uniquement sur le plaisir et l'agréable d'un moment partagé ensemble, sans désir de construire ou d'agir sur la relation. Je n'en parlerai guère plus ici parce que trouvant ces relations trop partielles et souvent superficielles, je n'en ai que peu vécues. Mais je les considère toutefois comme un choix possible, dépendant de ce que l'on cherche dans les relations avec autrui.

Le propre de la monogamie est que chaque couple en fixe les limites, pourvu qu'elles existent. Dans le cas par exemple où un couple décide de donner la possibilité à chaque partenaire d'avoir des aventures sexuelles sans lendemain ou tout du moins sans affectif, il s'agit pour moi d'une non-monogamie sexuelle (comme il peut y avoir une non-exclusivité amicale, ou de vacances… mais ce sur quoi porte la liberté octroyée est bien nommé) ; les limites à d'autres relations étant bien présentes, la monogamie sévit toujours même si elle peut paraître moins rigide. La non-monogamie responsable ne pose donc aucune limite, et les diverses relations, bien que nécessairement différentes grâce à la singularité des individu**e**s, ne sont pas hiérarchisées en ordre d'importance, du style « nous vivons d'autres relations tant qu'elles ne mettent pas la nôtre en danger ». Ce n'est pas une relation en cours qui décidera du contenu de ce que je vivrai avec une autre personne, quel qu'en soit ce contenu. À ce niveau, je ressens la liberté dans le fait que rien n'en soit fixé à l'avance, ni limites, ni scénario, afin que la nouvelle relation ne soit pas biaisée dès le départ et puisse se développer dans toute sa richesse. Tou**te**s les partenaires concerné**e**s ayant librement choisi la non-monogamie responsable, les intérêts des différent**e**s individu**e**s sont pourtant pris en compte, contrairement à la non-monogamie irresponsable. Vu les enjeux, tout ne se passe pas bien évidemment dans l'harmonie, mais ça, ce n'est pas propre à la non-exclusivité.

L'amour exclusif

Il y a plusieurs modes d'aimer bien qu'un seul soit conseillé, valorisé, donné comme possible et souhaitable et donc suivi. La société n'encourage qu'un unique mode d'amour : l'amour exclusif, où le couple fait structure, où la fidélité devient valeur suprême et la jalousie une preuve et une garantie. Amour de marché, où le verbe « être » se contorsionne en « avoir » et posséder. Toute autre forme d'amour est perçue (quand elle n'est pas tout simplement pas conçue du tout !) comme non adulte, non véritable, non authentique. Ce modèle ne permet pas d'autres possibles. Tout au plus des négociations, qui bien évidemment ne créent ni rupture, ni réelle résistance, ni remise en cause ou destruction de la structure dominante et normative.

Le point le plus important me semble se situer au niveau du travail à fournir pour la déconstruction de notre vision de l'amour. La non-exclusivité responsable et bien vécue ne peut pas reposer sur les bases monogames de notre structure amoureuse. Il ne suffit pas de les recouvrir de douces idées pour que ça fonctionne. Je me suis régulièrement aperçue, surtout au début, que lorsque quelque chose coinçait, la source en était souvent cette conception qui refaisait surface à certains moments, les plus délicats. Encore une fois, les idées sont bien plus faciles à changer que les émotions et les sentiments. Mais ce n'est certainement que la pratique et l'expérience suivies d'un esprit critique qui peuvent nous montrer en quoi nous restons exclusives/fs, et faire ainsi que nous le dépassions.

Dans notre mythologie de l'amour, il n'y a pas de place pour une troisième personne. La monogamie est à la base de notre structure affective et de nos espérances dans ce domaine.

Le premier pas à faire donc semble déjà se situer dans le fait de pouvoir créer la possibilité conceptuelle d'aimer plus d'une personne en même temps. Ça n'a l'air de rien comme ça, mais qui y croit profondément et sincèrement ? C'est là qu'on voit le poids des normes. Il n'est pas nécessaire d'interdire formellement d'avoir plusieurs relations, car on n'envisage tout simplement pas de vivre autrement ses amour**e**s. Pendant de longues années, nous avons « subi » un long apprentissage sur le fait de n'aimer qu'une seule personne, si possible pour la vie, mais surtout dans le même temps. On parle aujourd'hui de monogamie sérielle pour désigner le fait que l'on n'a plus un**e** seul**e** partenaire au cours d'une vie, mais que toute relation reste bien exclusive.

Contrairement à ce que l'on pourrait naïvement croire, cette monogamie sérielle largement vécue n'invalide jamais l'idéal monogame. On nous apprend que l'amour doit se diriger vers une seule et unique personne à la fois. Qu'au mieux, si l'on s'avise à aimer A et B en même temps, A n'aura que la moitié de l'amour puisque B en aura l'autre moitié. Ou bien que l'on donnera 40 % à A et 60 % à B.

Derrière l'exclusivité se « cache » l'idée que la personne aimée pourrait et devrait tout apporter à l'aimant**e**. Combien de fois m'a-t-on objecté que si je n'étais pas fidèle (dans le sens monogame), c'était dû au fait que je n'aurais pas trouvé la personne adéquate ou idéale, comme une lesbienne n'aurait pas trouvé le bon mec qui aurait su lui faire aimer l'hétérosexualité (plus couramment entendu « la faire jouir »…). Si j'étais vraiment bien avec quelqu'un**e**, il paraît que je n'aurais pas besoin d'aller voir ailleurs ce qui s'y passe.

Par définition, deux personnes qui s'aiment et qui n'ont pas de problème majeur dans leur relation forment un couple fidèle. Point. Toute dérogation sera le symptôme de quelque chose qui ne va pas, et d'un manque par rapport à l'autre plus sûrement. Or, si quelque chose m'a bien manqué dans mes premières expériences de couple hétéro, c'est ma liberté et mon épanouissement et non le fait que mon copain ne m'apporte pas *tout*. (Car à la fin, qu'est-ce que ce *tout ?* Ce dont les hommes ont décidé que les femmes avaient besoin ?) Comment serait-il même possible de le penser quant ce *tout* signifie pour soi bien autre chose que ce qu'une relation de couple peut apporter, que ses propres exigences sur sa vie visent justement à d'autres prétentions que celles qui peuvent être réalisées par le couple ?

La culture du couple donne à penser que celui-ci résoudra tous nos problèmes, manques, insuffisances, besoins ou désirs. Le couple détient toujours le parangon du bonheur et du bien-être, alors évidemment, tout ce qui n'est pas lui sera perçu comme ne pouvant amener tout au plus qu'un simili-bonheur ou un bonheur substitutif.

Qu'une personne pense qu'elle puisse tout apporter à une autre est pour le moins suspect. Ça me semble pourtant un des présupposés nécessaires à avoir pour vivre en couple sans penser que l'on prive l'autre de bien des plaisirs et richesses. Des personnes m'ont exprimé qu'elles ne pouvaient soutenir cette opinion, mais qu'elles vivaient *comme si*, afin d'éviter la remise en question du couple.

En restant dans cette logique de l'apport, pourquoi ne pense-t-on pas que deux relations apporteront deux fois *tout*, ce qui serait encore mieux, non ? Parce qu'il n'existe qu'un seul être pouvant *tout* apporter à une personne donnée et à un moment donné ?

Le paradigme de l'amitié

Pour m'aider à sortir de l'irrationalité courante attachée à l'amour, je me suis personnellement servie du paradigme de l'amitié. Ayant remarqué combien les sentiments amoureux pouvaient aller à l'encontre de mon désir d'autonomie et d'indépendance, j'ai donc essayé de trouver une façon d'aimer qui corresponde mieux à mon projet d'existence et c'est ce modèle de l'amitié qui, de façon concrète, m'a permis de la réaliser. Il m'a aussi permis de me rendre compte à quel point l'amour classique pouvait être aliénant et appauvrissant et de croire en une alternative affective en m'ouvrant d'autres horizons.

Le modèle de l'amitié dont je me sers est certainement, dans les représentations, plus un modèle masculin que féminin. Ceci n'est guère surprenant : la réalisation de ce modèle exige des personnalités autonomes se considérant sujets de leur vie. Les hommes ont depuis longtemps été définis comme sujets, c'est-à-dire comme pouvant se définir par leurs activités, en fonction du travail qu'ils réalisent, contrairement aux femmes, qui, assignées objets, sont définies plutôt par les activités des sujets à leurs égards, c'est-à-dire que leur identité repose sur leur relation à ces sujets. Ainsi, la socialisation masculine permettra aux hommes de se développer comme indépendants et autonomes tandis qu'on le refusera aux femmes. Je vous renvoie à ma partie sur l'autonomie pour plus d'explicitation à ce propos. Toutefois, dans la réalité, les hommes s'épanouissent plutôt dans le travail (ou le statut social, ou la militance) que dans les relations, amicales ou amoureuses. D'autre part, l'indépendance masculine telle qu'elle est vécue majoritairement par les hommes doit aussi être modifiée pour vivre une amitié, ceci découlant de leur pratique de l'autonomie, que j'ai développée plus avant.

Au-delà du refus d'éprouver des sentiments, leur peur de l'intimité, leur refus de parler de leurs sentiments et d'eux-mêmes, du relationnel, leur refus d'exprimer leurs émotions, de dévoiler le plus personnel d'eux-mêmes ne permet pas non plus une forte relation amicale. Et ceci est malheureusement

loin d'être dépassé ; encore aujourd'hui, ce que les femmes non féministes reprochent le plus aux hommes concerne leur absence de parole de l'intime. D'où les succès faramineux des livres portant sur la (l'in)communication femmes/hommes, qui ont remplacé ceux sur la sexualité sur les rayons de librairie concernant les rapports femmes/hommes. Livres qui, faut-il le dire, ne remettent jamais en question la domination des hommes dans la conversation puisque les relations de pouvoir sont neutralisées. La solution aux frustrations des femmes (bien constatées) réside dans la compréhension mutuelle… ce qui a pour effet de légitimer l'état actuel des rapports femmes/hommes. Si ce message est dépolitisé au possible, il n'est évidemment pas neutre politiquement. J'ai étudié dans un texte la répartition des tâches entre les femmes et les hommes dans le travail conversationnel [5]. La conversation, contrairement aux apparences, nécessite de fournir un travail afin qu'elle puisse se réaliser. En principe égalitaire, la conversation mixte comporte en réalité de nombreuses asymétries. La division du travail est des plus inégalitaire. Alors que ce sont les femmes qui produisent principalement la conversation, les hommes la dirigent et la contrôlent. (Il n'y a donc rien de très surprenant à ce que l'idée qu'on se fait de la conversation soit exempte de celle de travail. Nous sommes habitué**e**s au fait que le travail fourni par les femmes ne soit jamais analysé comme travail, puisque toujours renvoyé à leur prétendue nature. Les femmes sont, elles ne font pas. Cette naturalisation de leur travail l'obscurcit pour mieux le nier afin de cacher la domination masculine. Ce sont toujours des féministes qui ont rendu visible le travail effectué par les femmes, qu'il soit domestique ou relationnel.)

Personnellement, je parle de refus de la part des hommes et non d'incapacité de parler de soi et de l'intime, parce que je pense que si les hommes éprouvent des difficultés dans leur relation à autrui, induites par leur non-expression de leurs émotions et non-parole sur l'intime, ce n'est pas dû à la seule socialisation masculine (« un garçon ne pleure pas, » etc.) mais aussi à leur désir de dominer. Exprimer ses émotions tend fortement à réduire sa position de pouvoir, le pouvoir ayant de forts liens avec la non-expression de la vulnérabilité. Les hommes ne sont pas des agents passifs du patriarcat, mais bien actifs.

5. « La répartition des tâches entre femmes et hommes dans le travail conversationnel » dans *Nouvelles Questions Féministes*, Volume 19, à paraître en 1998.

Ce modèle de l'amitié me semble donc aussi difficile à réaliser pour les femmes que pour les hommes, bien qu'elles et ils soient à des places bien différentes.

La coupure opérée entre l'amour et l'amitié est loin d'être innocente. Pourtant, ce qui est bon pour l'amitié me semble aussi pouvoir être bon pour l'amour. Mais sur de nombreux points, l'amitié s'oppose à ce qu'on appelle communément l'amour, même s'il me semble assez évident qu'il s'agit bien d'une forme d'amour. F. Alberoni l'appelle « la forme éthique de l'amour », ce qui me semble bien lui convenir.

Pour rentrer un peu dans les détails, je dirai tout d'abord que l'amitié est une inclination sélective entre deux personnes. Elle implique un choix : je vais élire un**e** ami**e** en fonction de critères qui m'importent, en grande partie éthiques. Or, cette idée de choix, de sélection subvertit déjà l'idée d'amour. Il est bien connu que l'« on ne choisit pas qui on aime », que les explications que l'on en donne sont d'ordre psychologique, c'est-à-dire faisant intervenir l'inconscient ou d'ordre irrationnel. On peut constater que, la plupart du temps, les critères que nous avons pour choisir un**e** ami**e** ne valent plus pour l'aimé**e**. Si dans le premier cas il est clair que ce que je pense de la personne préexiste à mon sentiment amical et en est la source, il n'en va pas de même dans l'amour où, là, on va attribuer une valeur à ce que l'on découvre chez l'autre : « Je t'aime, tu es bleu, donc j'adore le bleu. » Quand on n'a pas envie de vivre n'importe quoi, n'importe comment et avec n'importe qui, mieux vaut inverser cette proposition.

L'amour brouille fortement la lucidité de jugement, tout le monde en a maints exemples. « L'amour est aveugle », mais pourquoi ne pas lutter contre cet aveuglement ? Je sais que, malgré toutes les déterminations conscientes que l'on pourrait essayer d'introduire dans notre amour, je ne me fais aucun souci, il en restera toujours quelque chose qui nous échappe. Mais même dans ce bateau de l'amour, je ne laisserai pas l'inconscient et les affects seuls maîtres à bord. Et si j'opère ici un découpage entre la raison et les affects, c'est seulement pour la clarté de l'énoncé ; je ne me vis pas de façon si tranchée, cherchant justement à rendre chez moi cet antagonisme le plus caduc possible. Que ce soit l'inconscient qui détermine en grande partie notre façon d'aimer n'enlève en rien la pertinence d'essayer de comprendre consciemment ce qui se joue ici afin de pouvoir agir dessus, mieux se connaître soi-même et devenir plus libre.

Pour continuer sur l'amitié, elle semble aussi rattacher les personnes sous le signe de l'égalité. Estime de l'autre, respect de sa liberté, sérénité, confiance, proximité, réciprocité, sincérité, bienveillance en sont ces éléments les plus essentiels. Lequel d'entre eux pourrait-il prétendre être nécessaire à l'affection amoureuse ? Si l'amitié est exigeante, l'amour lui se contente de beaucoup moins, faisant souvent preuve d'une grande complaisance. Rien ne semble le faire vaciller. Ni la bêtise de l'autre, ni une médiocrité relationnelle. Nul obstacle à l'amour. Que la relation soit des plus inégalitaires, qu'elle engendre de fortes souffrances n'est pas grave, l'important étant de s'aimer ! Le temps passé ensemble fait preuve, et l'estime que le couple peut tirer de la relation semble souvent se situer uniquement sur le plan de la durée.

Aussi, et peut-être plus fondamentalement encore, on cherche en général le bien pour son ami**e**, on souhaite son bonheur et on est prêt à la/le soutenir dans ce sens, à l'aider dans la satisfaction de ses désirs propres, on s'emploie à lui procurer avantages et plaisirs. On est heureuse/x de sa joie et triste de son malheur. On désire et favorise son individualité et sa liberté. L'amour, là encore, ne tient pas la comparaison.

À l'instar des philosophes qui ont souvent célébré l'amitié comme unique forme enviable d'attachement à autrui, les libertaires feraient bien d'en faire de même. L'amour n'a rien d'anarchiste, car il ne respecte que trop de lois. Où est la bohème ? Il ne passe pas les barrières sociales (homogamie généralisée), il cherche à asservir l'autre plutôt que la/le libérer et entretient des relations hiérarchisées (hommes-femmes bien sûr mais aussi pères-fils par exemple). L'amour rime avec la passion (au sens latin de supporter, souffrir), l'abnégation et la soumission. Il peut allègrement se passer de réciprocité, alors que l'amitié est réciproque ou n'est pas. Elle ne cherche pas la fusion, ni le contrôle mental et physique de l'autre. Elle déteste la souffrance et ne semble pas supporter la domination.

Enfin, l'amitié n'est pas un sentiment exclusif. Un**e** nouvel**le** ami**e** ne fait pas délaisser l'ancien**ne**, et je suis heureuse qu'elle/il en ait d'autres que moi.

La réunion de l'amitié et du désir

Lors de discussions sur ce sujet, quelques personnes semblaient être contrariées par l'aspect un peu froid de la chose, la sagesse ou la raison apparaissant malheureusement souvent, sur le plan relationnel comme sur

d'autres, comme un frein à l'intensité. Si l'intensité est trouvée dans l'aliénation de soi et/ou le pouvoir exercé sur d'autres, il va sans dire que je lutterai contre cette intensité là, comme devrait en principe le faire tout**e** anarchiste.

Mais peut-être que ces personnes visaient plus précisément l'aspect sexuel, généralement absent de l'amitié. Il faudrait qu'on m'explique en quoi l'exigence qualitative diminuerait le désir sexuel pour l'autre ou le plaisir. La sexualité entre ami**e**s me semble être une des plus épanouissantes qui soit, pour toutes les raisons données auparavant. À moins, bien sûr, que le plaisir sexuel nécessite des relations de domination. Si ceci me semble assez juste malheureusement pour la plupart des hommes, même anarchistes, puisque la sexualité masculine est d'abord construite sur le désir de dominer, je ne crois pas que ça le soit pour la majorité des femmes, anarchistes ou pas. Remplacer une base passionnelle par une base amicale me semblerait permettre beaucoup plus de liberté sexuelle pour les femmes, dans l'affirmation de leurs plaisirs et désirs propres, plutôt que dans la satisfaction, pour les hétérosexuelles, de ceux des hommes. En tout cas, dans mon histoire hétérosexuelle, ma sexualité a été beaucoup plus épanouissante et enrichissante avec des amants qui étaient des amis qu'avec des amoureux.

Rien n'a été pour moi plus riche, plus fort et plus puissant que cette amitié sexuelle non monogame. C'est elle qui m'a permis de conjuguer la rationalité avec les sentiments, et surtout l'indépendance avec une profonde intimité.

Autre point fondamental pour moi : je n'ai jamais pu trouver dans l'amour toute la force et l'énergie que j'ai trouvé dans l'amitié sexuelle, la force de faire autre chose, de m'affirmer et me réaliser ailleurs que dans ces relations affectives. L'amour permet-il cela ? Rien ne me paraît moins sûr puisqu'il demande au final, surtout pour les femmes hétérosexuelles, de faire plus attention à l'autre qu'à soi. Pour cette raison aussi, je ne vois pas comment j'aurais pu concilier mon projet de construction de soi (basé sur l'autonomie et le développement de soi) avec l'amour, qui m'aurait demandé de faire maintes concessions et compromis.

Il est vrai que l'amitié sexuelle nécessite de pouvoir dissocier la sexualité de l'amour, dissociation que le patriarcat interdit aux femmes et permet aux hommes sur le seul mode de l'objectification de l'autre. Modèle qui ne peut donc pas me servir puisque je me situe dans une relation de sujet à sujet, même dans le cas d'une rencontre qui serait uniquement sexuelle. Comme dans le cas de l'autonomie ou de la rationalité, il faut penser autrement cette potentialité

de dissociation ; car de la même façon, si les hommes la combinent avec la négation ou l'objectification de l'autre, ce n'est pas inhérent au fait de pouvoir dissocier la sexualité de l'amour, mais bien plutôt à leur désir de dominer.

Le rapport sexuel sans affection est rarement désiré par les femmes. Ceci découlant encore pour moi du double standard sur la sexualité. Si les femmes doivent justifier leur sexualité par leurs sentiments, cela montre bien à quel point on n'accepte pas que les femmes aient une sexualité pour elle-même. La sexualité reste bien illégitime pour elles, contrairement à ce qu'on essaye de nous faire croire. Elle n'est acceptée que si elle peut être justifiée par la procréation ou l'amour. Cette intériorisation de l'illégitimité du sexe sans sentiments est si forte qu'elle est présente même chez les femmes qu'on appelle « pro-sexe ». Si Sallie Tisdale [6] par exemple « souhaite analyser le sexe indépendamment de la structure de la relation durable », elle constate toutefois : « J'ai beau rêver – et Dieu sait si mon corps rêve – d'une sexualité dépourvue de relations ou de sentiments, d'une sexualité qui serait réduite à l'acte sexuel, je suis incapable de la vivre. » Elle ne garde alors que l'espoir d'une sexualité débarrassée « de tout cet incroyable bagage né de pressions sociales et sexuelles ».

Lorsque l'on commence à lâcher les cases hiérarchisées, octroyées par la culture du couple, entre ses ami**e**s et ses amant**e**s, on se rend compte à quel point ces barrières empêchaient de véritables interactions libres. Car je crois que si j'ai choisi la non-monogamie responsable comme principe de vie, c'est parce qu'elle me semblait la mieux à même de répondre à mon exigence d'interactions libres. Des relations ouvertes, basées sur la réciprocité, le désir et la qualité, à l'opposé de celles fermées, basées sur le besoin, l'attachement et la dépendance. Des relations où aucun scénario n'est fixé à l'avance, où l'on re-décide et re-choisit tout le temps ce que l'on veut vivre, sans sentiment du devoir à accomplir, sans évidences jamais interrogées, sans habitudes non questionnées. Des relations où l'on se sent libre de renégocier la réalité relationnelle quand on le désire.

Mais pourquoi m'évertuer à vouloir comparer l'amour et l'amitié ? Pour mieux faire apparaître peut-être qu'ils ne sont pas « destinés » à remplir les mêmes fonctions…

6. Sallie Tisdale, *Parlons cul*, Editions Dagorno, 1997.

Amour et hétérosexualité. Point de vue féministe

Durant cette première partie, j'ai surtout retracé mes ressentis et réflexions avant que je ne sois féministe. C'est pour cette raison que j'ai parlé de l'amour de façon indifférenciée par rapport au genre, et aussi par rapport à l'orientation sexuelle.

Je vais maintenant essayer de montrer en quoi mon féminisme m'a confortée et soutenue dans mon projet de vie non monogame et dans mon questionnement au sujet de la fonction de l'amour. Cette partie portera explicitement sur les relations hétérosexuelles, que les femmes et les hommes impliquées soient bisexuel**le**s ou hétérosexuel**le**s. Aussi, je n'y parlerai donc que de mon versant hétérosexuel.

Une des difficultés qui se pose aux femmes pour prendre conscience de leur oppression, en regard par exemple des oppressions racistes et classistes, se trouve dans le fait que la plupart du temps, les femmes cohabitent avec des hommes, que ceux-ci soient leur père, leur(s) frère(s), leur(s) copain(s), leurs collègues de travail, leur conjoint ou leur(s) fils. Cette promiscuité avec les hommes est ce qui rend très difficile la projection d'une image ennemie sur des personnes que l'on côtoie quotidiennement, avec qui on peut avoir des relations très intimes et que l'on aime.

Ne serait-ce que sur le plan psychologique, la non-mixité m'apparaît nécessaire à la lutte féministe. Et ceci parce que je crois que seule une distance physique et psychique vis-à-vis des hommes peut permettre la rupture psychologique nécessaire afin de prendre conscience de l'ampleur de leur domination et de développer un regard très critique face à cet état de fait. Ma participation à des réunions non mixtes a été pour moi très riche d'enseignement sur la réalité profondément inégalitaire de la mixité et la place des femmes dans celle-ci. Il m'est évident aujourd'hui que je n'aurais jamais développé une analyse aussi critique de la mixité (d'un groupe politique, de la rue, de l'école, d'une fête …) si je n'avais pas goûté à la non-mixité. Elle m'a aussi permis de voir que de nombreuses femmes étaient beaucoup plus inventives, offensives et radicales qu'elles ne le sont en mixité. Et ce n'est pas par hasard que nombre de critiques de fond féministes, les plus fortes et les plus radicales, se soient développées en non-mixité.

La non-mixité politique est une force (in)considérable pour les femmes. Les hommes en ont bien conscience : il suffit de voir la violence et la négativité des réactions que les espaces non mixtes féministes suscitent chez eux. La

non-mixité dans les cuisines ne leur a jamais posé le moindre problème, bien au contraire. Mais ils perçoivent bien où est le danger pour leur dominance.

Comme j'ai entendu une femme (qui passait la plus grande partie de son temps en mixité) le dire, tout se passe comme si, quand on entrait en mixité, notre regard se voilait. La routine nous prend très vite, notre vigilance et notre perspicacité intellectuelle vis-à-vis de la domination masculine s'estompent petit à petit. Je me suis toujours demandée comment garder une conscience aiguë des rapports femmes/hommes en passant avec des hommes la plus grande partie de notre temps…

Aussi, ce qui m'est très important dans cette mise à distance des dominants, c'est qu'elle permet ou favorise le conflit avec eux. Notre socialisation féminine nous pousse à toujours éviter ou fuir les conflits : on prend sur soi, on comprend, on s'adapte, on se sacrifie, on réprime notre colère, on a peur, on éprouve de l'empathie, on est sensible, protectrice… ce que je rattacherai à l'éthique du soin, l'éthique de la sollicitude, si présente chez les femmes, si absente chez les hommes et qui leur bénéficie tant. Ce n'est pas le souci pour autrui que je critique, bien présent dans cette éthique, mais le fait qu'il passe chez de nombreuses femmes par le sacrifice de soi et l'indulgence excessive. Certaines féministes ont observé que si cette éthique de la sollicitude était bien dans un sens féminine, elle n'en était pas pour autant féministe, le féminisme rejetant souvent la notion de féminin [7]. Quelles ressources par exemple l'éthique de la sollicitude donne-t-elle afin de critiquer la domination masculine ? Prodiguer des soins à une personne qui vous exploite relève-t-il d'une qualité morale ? Ne faudrait-il pas faire une distinction entre sollicitude appropriée et inappropriée, afin que le souci pour autrui ne se conjugue pas avec l'abnégation de soi ?

Si le conflit me paraît si nécessaire, c'est qu'en l'état actuel des rapports entre les sexes, je ne vois pas bien comment nous pourrions, en tant que femmes, essayer de développer des relations égalitaires avec les hommes sans rentrer en conflit avec eux. Le conflit n'est pas la haine, ce n'est pas parce qu'ils le disent que c'est juste. Ils ont simplement tout intérêt à éviter le conflit, puisque le conflit ouvert peut permettre la renégociation de la réalité.

Que ce soit dans mes relations intimes avec eux ou dans mes relations militantes, c'est bien le conflit qui m'a permis, quand je ne me suis pas fait jeter,

7. Alison M. Jaggar, « Féminisme : l'éthique de la sollicitude » dans *Magazine littéraire, Le souci. Ethique de l'individualiste.* Été 1996.

d'accéder au statut de sujet. Il est par exemple évident que mon exigence de non-monogamie (parmi d'autres) a provoqué de fortes tensions et causé des douleurs chez des hommes. Mais comment croire à l'instauration d'une relation de sujet à sujet sans que les hommes y perdent quelque chose ?

Je ne veux pas de relation avec eux qui soit inégalitaire. Et il ne suffit pas de le dire pour qu'elle ne le soit pas dans les faits. Je n'ai pas non plus envie d'attendre la révolution (laquelle ? pour qui ?) qui, paraît-il, pourrait abolir les classes de sexe. Éviter tout compromis conscient avec la domination masculine est un souci toujours présent dans mes relations aux hommes et j'essaye d'être la plus vigilante possible à ce propos.

Tout ceci découle simplement pour moi de l'idée que les dominants, les hommes donc dans ce cas-là, ne changeront pas d'eux-mêmes et ne lâcheront pas leur pouvoir « spontanément ». Je ne vais donc pas attendre qu'ils m'octroient quelques libertés selon leur bon vouloir, les prenant tout 'simplement' quoi qu'il arrive. De toute façon, ces quelques hommes qui ont fait, font ou feront un bout de chemin avec moi savent dès le départ à quoi s'en tenir, puisque je suis tout de suite très claire à ce sujet… si ça ne leur convient pas, rien ne les retient !

Ceci dit, j'ai essayé de retracer que mon profond doute au sujet de l'amour ne date pas de mon féminisme. Ça me semblait plus honnête de le dire, par rapport à moi et par rapport aux autres. Psychologiquement, je pense que c'est grâce à ce passé que j'ai pu entendre certaines critiques féministes du couple hétéro. Elles ne sont pas venues se poser sur un vide ou sur une attache forte à l'amour, mais sur des questionnements et des pratiques qui étaient déjà, même si dans une moindre mesure, subversives.

Il m'est évidemment difficile de distinguer l'amour de la monogamie. L'amour tel que nous apprenons à le désirer ne fait pas de concessions sur la monogamie, en tout cas du côté des femmes. Du côté des hommes, il va sans dire que leur rapport à l'amour est bien différent de celui des femmes, contrairement à ma première présentation « neutre » de l'amour. La dissymétrie des positions sexuées se retrouve aussi dans l'amour. L'idée que la fusion va au profit de l'homme et que c'est la femme qui en paye le prix est assez courante. Des études en psychologie [8]ont montré combien le mariage pouvait être mauvais pour les femmes, sur le plan de leur santé mentale en particulier.

8. Susan Sturdivant, *op. cit.*

Des effets dépressifs au risque accrû de désordre psychologique pour les femmes, le mariage offre par contre une protection aux hommes. « En fait, de tous les groupes étudiés (célibataires, mariés, veufs et divorcés des deux sexes), les femmes mariées présentent la plus haute incidence de maladie mentale. » Parmi les célibataires, ce sont les hommes qui présentent un risque supérieur de maladie mentale !

Dans ce système hétéropatriarcal, la monogamie sert le groupe des hommes, construit la dépendance des femmes à un homme et renforce l'appropriation du corps et du travail des femmes par les hommes. Or mon féminisme signifie bien sortir de la dépendance des hommes en général et d'un homme en particulier. Pour moi, le chemin le plus sûr pour ce faire a donc été la non-monogamie. C'est mon histoire mais les dernières dépendances que je pouvais avoir vis-à-vis des hommes dans mes expériences monogames se sont alors brisées. N'en déplaise à certaine**s**, je ne suis pas tombée dans une dépendance élargie à deux ou trois mecs plutôt qu'un. Ce qui me concerne, c'est que je n'ai jamais réussi à être totalement indépendante en couple, fût-il ouvert (c'est-à-dire ne fonctionnant pas sur la fusion et permettant de goûter à d'autres relations si elles restent hiérarchisées inférieurement). C'est certainement ce qui m'a fait pousser ma réflexion sur le rapport entre la monogamie (ou l'amour) et la dépendance. Ce n'est pas faute d'avoir essayé un temps de m'arranger en me disant que je n'avais qu'à prendre les côtés reconnus positifs de l'amour sans les négatifs. Expérimentalement, j'en suis donc arrivée à la conclusion que je ne pourrais me défaire totalement de ça dans une relation hétéro-couple. Ce qui m'a poussée à chercher ailleurs ce que je voulais : dans l'amitié sexuelle non monogame.

J'ai donc trouvé ici tout ce que je pouvais désirer des relations : la tendresse, la qualité, l'échange, la reconnaissance mutuelle, le soutien réciproque, l'intimité, l'espace nécessaire à mon développement personnel, etc., sans ce reste qui fait l'amour : l'idéalisation de l'autre, la dépendance, l'irrationalité, la hiérarchie, la possessivité, le repli sur le « nous », l'abnégation de soi, etc. Si je prends d'autres fonctions reconnues positives de l'amour [9], comme la construction de l'identité adulte, ou la validation de soi par un proche familier (dans ses diverses dimensions comme donner le sentiment d'unité au soi, de cohérence, de révélation de soi et de totalité), je comprends bien la nécessité

9. François De Singly, *le Soi, le Couple et la Famille*. Nathan, 1996.

d'une relation forte d'intimité et d'une certaine stabilité. Par contre, je ne vois pas pourquoi elle devrait être exclusive. Le soi peut bien se réaliser « dans sa triple quête : la découverte de ses ressources cachées, l'unité, et la stabilité », même dans l'amitié sexuelle non monogame.

Je crois que l'opposition constante dans ce texte entre l'amour et l'autonomie vient bien de mon vécu de femme dans une société hétéropatriarcale, où l'amour tel qu'il est conçu et vécu me semble difficilement pouvoir être source de grande émancipation pour les femmes.

Ainsi, mon expérience m'a conduite à penser que ce n'était pas tant l'hétérosexualité en soi qui permettait à l'homme de dominer aussi dans la sphère dite privée, mais bien l'amour. En tout cas, il me semble important de définir exactement ce que l'on critique dans l'hétérosexualité. La pensée queer nous montre que l'on peut bien la prendre comme première cible d'attaque sans que ça ne dérange grand-chose à la hiérarchie des sexes.

On pourrait me faire l'objection que si l'amour asservit les femmes, ça ne signifie pas pour autant que ce soit inhérent à l'amour. Certaines féministes pensent plutôt que c'est l'inégalité entre les femmes et les hommes qui conduit au fait que l'amour asservisse les femmes. Alors, l'amour est-il seulement corrompu par le patriarcat ? L'amour existerait-il dans une société où il n'y aurait ni catégorisation sexuelle, ni contrainte à l'hétérosexualité, ni contrainte à la monogamie ?

Pascale Noizet et la fonction de l'amour dans l'hétérosexualité

Je vais recourir à Pascale Noizet pour donner quelques éléments de réponse. Dans *l'Idée moderne d'amour* [10], elle analyse de façon matérialiste l'amour et la logique hétérosociale sur laquelle il repose. « Notre problématique d'ensemble vise à découvrir la nature et la fonction de l'amour dans le rapport hétérosexuel tel qu'il est représenté dans un ensemble de textes homogènes. » Il s'agit donc d'amour hétérosexuel, même si Pascale Noizet pense que les lesbiennes subissent aussi les contradictions de cette idée moderne d'amour.

---

10. Pascale Noizet, *l'Idée moderne d'amour. Entre sexe et genre : vers une théorie du sexologème.* Ed. Kimé, Paris, 1996.

Aussi, parler des connexions homosexuelles de l'amour « évacuerait le fonctionnement social dominant et l'hégémonie de sa représentation ».

Je ne peux que recommander vivement la lecture de cet ouvrage et j'espère vous en donner l'envie. L'évidence de l'amour est enfin travaillée et analysée et, de surcroît, avec grande pertinence et intelligence. Rares sont les écrits féministes ou lesbiens qui ont osé s'attaquer de cette façon à l'amour, les critiques portant généralement plutôt sur la sexualité hétéro ou sur la contrainte à l'hétérosexualité, sans étudier la fonction de l'amour. Je ne résume pas son livre, ni ne fais un compte-rendu exhaustif mais me limite à en ressortir quelques points me semblant plus en rapport avec les questions de ce texte. Il va sans dire que ce livre contient d'autres analyses tout aussi intéressantes mais je m'axerai donc sur deux points : le fait que Noizet rende visible la relation de pouvoir d'où émerge l'amour et le fait que l'amour se soit imposé comme un élément structural de la féminité.

Ce qui m'a tout d'abord plu chez Pascale Noizet, c'est qu'elle rend visibles les rapports qui déterminent l'oppression des femmes. Ainsi, elle ne tombe pas dans l'écueil des nombreux écrits traitant de la dépendance affective des femmes ou de leur passivité comme des données de faits, comme si elles existaient en dehors de tout rapport social, et qui focalisent donc sur les femmes en oubliant qu'elles subissent un rapport d'oppression. Noizet est très claire : « À notre avis, il ne s'agit nullement d'un état ou d'une dépendance mais bien d'un procès de différenciation qui fonde l'oppression des femmes. »

À l'aide d'un corpus romanesque, Pascale Noizet va montrer que « l'amour est un construit social qui organise significativement l'oppression des femmes ». Le XVIIIe siècle opère une coupure dans les histoires sentimentales. Auparavant, l'amour était souvent impossible et les obstacles à sa réalisation venaient de l'extérieur, de la société. À partir du XVIIIe, les obstacles viennent de l'intérieur et l'amour ne sera donc plus un élément de transgression sociale mais bien un élément de l'ordre social.

En analysant la mise en forme de la relation amoureuse dans *Pamela ou la vertu récompensée*, écrit par Samuel Richardson en 1740, Pascale Noizet montre que le rapport de pouvoir est alors explicite entre les deux protagonistes. La relation amoureuse est inscrite au sein d'un rapport de force, où la victime est bien l'héroïne. Avant de tomber amoureuse, Pamela essaye de résister au véritable harcèlement sexuel qu'elle subit de la part du héros (séquestration, rapt, tentative de viol…). Harcèlement qui se finira donc dans la révélation de

l'amour, puis le mariage d'amour. Si aujourd'hui l'idée d'amour nous fait croire que tout en lui est choix et liberté, force est de constater qu'il n'en a donc pas toujours été de même ! Ici, c'est explicitement une pratique coercitive qui va contraindre l'héroïne à l'amour hétérosexuel. Pamela d'ailleurs place bien le sentiment amoureux « dans l'économie générale d'un rapport d'oppression » puisque sa lucidité, encore présente au début, lui fera dire cette fameuse phrase : « Comment suis-je arrivée à aimer l'ennemi ? » Mais cette conscience ne durera pas parce que « l'émergence du sentiment provoque une dislocation du sujet en ce sens qu'il ne résiste plus ». C'est donc bien l'amour qui va détruire chez l'héroïne la conscience du rapport d'oppression.

Pascale Noizet distingue l'amour des agressions et de l'appropriation physique pour le rattacher à l'appropriation mentale, qui « paralyse la conscience féminine » et « concerne en premier lieu l'espace occupé de la conscience ». Ainsi, elle en arrive à trouver « l'une des fonctions essentielles de l'amour, à savoir effectuer un brouillage de la relation dans laquelle il prend forme ». Relation, on l'a vu, d'oppression.

Avec l'apparition du sentiment va aussi apparaître la maladie d'amour, faite de signes corporels tels que l'insomnie, l'inappétence ou les vertiges, qui ancrera l'amour dans le domaine de la nature. La fonction de cette naturalisation de l'amour est de faire croire ainsi que cet amour hétérosexuel est une relation naturelle et non sociale.

Evidemment, l'amour n'affecte jamais de la même façon l'héroïne et le héros. Cette situation est bien plus pernicieuse et plus dangereuse que celle du harcèlement, car « le sentiment prend racine, il s'ancre au corps même de l'héroïne qui devient le déterminant incontournable de la relation amoureuse ». Cette vision ne décrit plus un rapport concret où l'homme est lui-même impliqué. Ainsi, on a « le primat d'une biologisation du sentiment qui se cristallise sur l'héroïne en écartant son vis-à-vis masculin ». Le sentiment devient alors quasi autonome « en s'agençant par ramifications à l'intérieur de l'héroïne ».

L'amour a donc bien un sexe, puisqu'il « s'impose comme un dogme qui n'inclut qu'une catégorie de sexe ». L'emprise du sentiment ne touche pas l'homme dans sa vie intérieure, comme il ne contraint pas la formation de son identité. Pascale Noizet parle alors de l'amour comme d'un principe de catégorisation entre les sexes « qui a la fonction précise de définir les femmes

dans une différence amoureuse sur laquelle s'organise leur appropriation hétérosociale ».

L'amour n'a même pas besoin de justifier le rapport de pouvoir puisqu'il l'invisibilise totalement. On pourra donc parler ensuite tranquillement de complémentarité naturelle entre les sexes, nier que l'hétérosexualité soit un régime politique, et croire que les femmes sont destinées à l'amour. Ainsi, « l'amour construit ce qui dans l'histoire reste unique : un rapport de domination où le dominé doit aimer le dominant ».

Mais si Pamela n'avait pas subi cette fragmentation du sujet, si sa compétence à analyser une situation concrète d'oppression n'avait pas été brouillée par l'amour ? Si « l'amour est l'un des éléments fondamentaux qui vise la construction hétérosociale », personnellement, je pense aussi que le non-amour peut viser la déconstruction hétérosociale. C'est bien entendu une interprétation de bisexuelle, mais je crois que si l'hétérosexualité patriarcale participe à l'établissement de la hiérarchie, une hétérosexualité féministe doit pouvoir la miner quelque peu.

Pour une pratique hétérosexuelle féministe

Je ne réargumenterai pas la critique globale de l'hétérosexualité et de l'hétérosexisme, ni les liens entre sexisme et hétérosexisme, si bien développés dans *Le point de vue lesbien dans les études féministes* que nous republions. Je dirai donc seulement que, bien qu'ayant toujours eu des relations intimes avec des hommes, la critique de l'hétérosexualité fait entièrement partie de mon engagement féministe et me paraît fondamentale. L'institution hétérosexuelle doit devenir une cible sérieuse d'action politique, afin de permettre entre autres la visibilité des lesbiennes dans le mouvement féministe. Cette problématisation de l'hétérosexualité a principalement été faite par des lesbiennes féministes. Toutefois, lesbiennes comme bies et hétéros « hésitent encore aujourd'hui à s'aventurer sur ce terrain miné » [11].

L'une des raisons qui a sûrement joué un rôle important pour ma prise de position en faveur d'une critique de l'hétérosexualité, c'est que la norme de l'hétérosexualité n'est pas dommageable pour les lesbiennes uniquement,

11. Éditorial *Nouvelles Questions Féministes*, 1996, Vol 17, n° 3. Les NQF ont toujours réservé un intérêt à ce sujet épineux.

même si ce sont elles qui la subissent de la façon la plus violente, mais aussi pour les bisexuelles, les hétérosexuelles et les célibataires. L'hétérosexualité opprime toutes les femmes ; même si cette oppression semble croître à la mesure de l'indépendance des femmes envers les hommes, d'où la double oppression des lesbiennes. Défendre le lesbianisme doit faire partie intégrante du féminisme, qui lutte pour l'autonomie des femmes, donc pour l'autodétermination de soi, le choix de sa vie et de ses propres buts. On n'a pas besoin d'être lesbienne pour lutter contre l'oppression spécifique des lesbiennes. Théoriquement, il suffit d'être pour l'autonomie des femmes et de combattre les définitions des femmes données par les hommes. Malheureusement, dans la réalité, ça semble beaucoup plus compliqué vu le poids de l'intériorisation de la lesbophobie.

Nombre de codes et normes de conduite sont dictés par l'institution hétérosexuelle. Il est assez facile de s'en rendre compte quand on ne rentre pas dans le moule hétéro prévu… Car ne pas se conformer aux attentes genrées montre toujours à quel point elles existent et doivent être entretenues.

Sans ces normes, aurais-je mis tant d'années à déconstruire en moi tout ce qu'avait construit l'amour et la monogamie ? Aurais-je dû fournir tant d'efforts pour arriver à ne plus désirer la cohabitation avec mes amants ? Aurais-je payé si cher le fait de lutter contre mon objectification dans mes relations aux hommes ? Aurais-je eu besoin de reconstruire une sexualité basée sur le plaisir et l'affirmation plutôt que le pouvoir et la passivité ?

Je ne sais pas si c'est le fait d'avoir une pratique hétéro non conforme qui m'a permis de comprendre combien l'hétérosexualité est normative et oppressive, combien elle maintient et renforce le pouvoir des hommes. Mais force a été de constater que, malgré des dérogations à l'institution hétérosexuelle, il me restait encore des points à interroger sérieusement. J'ai vécu alors une période de culpabilisation, suivie d'un vécu franchement déchirant et douloureux. Ma question principale portait évidemment sur la contradiction (qui m'a tout d'abord semblé assez évidente) entre mon féminisme et mon hétérosexualité.

J'avais à ce moment de fortes relations amicales, affectives et sexuelles suivies avec deux hommes. Une partie du travail nécessaire à mon autonomisation était déjà faite grâce à mon éthique anarchiste : indépendante économiquement, affectivement, je ne cohabitais pas avec eux et ne leur dispensais ni services domestiques, ni services sexuels. J'avais mes propres

activités, mes propres amitiés, qui, les unes comme les autres, concernaient de plus en plus exclusivement des femmes, lesbiennes, bies et hétéros. Mais malgré cette position privilégiée (qui m'a tout de même certainement permis d'aller encore plus loin), il m'a fallu du temps pour comprendre et analyser profondément la question, et la confronter à mon vécu. Cheminement que je ne peux retracer ici, mais si je suis à peu près claire avec moi-même aujourd'hui sur mes relations hétéros et mon féminisme, il n'en a pas toujours été ainsi, d'où ce sentiment de déchirure. J'ai donc réfléchi aux arguments que j'avais pu lire chez les lesbiennes féministes, allant des privilèges hétérosexuels [12] à la question de la pénétration, les prenant tous d'emblée comme intéressants, même ceux qu'aujourd'hui je rejette vivement (mais il me fallait bien me mettre au clair sur le pourquoi de ce rejet). Les rares textes que j'avais alors d'hétérosexuelles féministes défendant leur pratique me semblaient bien légers et inconsistants, et ne faisaient finalement que renforcer mon profond doute sur la possibilité d'une compatibilité honnête et intègre entre mon féminisme et mes relations hétéros.

À titre d'exemple, je pourrais donner le domaine du plaisir. Si je n'avais pas de problèmes vis-à-vis des arguments portant sur le manque de plaisir pour les femmes dans les relations hétéros, car j'éprouvais bien des plaisirs, la question de la nature de ce plaisir était bien moins facile. Non contente de m'être déjà attaquée à la problématisation de la construction de nos désirs dans une société hétéropatriarcale, me voilà embarquée sur la question du plaisir lui-même. Autre exemple, le domaine des services émotionnels que je pouvais encore dispenser à mes partenaires. Eh bien, terminé. Le terme de service est assez éloquent, qu'on le comprenne comme l'obligation de servir une autorité ou comme le fait de se mettre à la disposition de quelqu'un. Susan Sturdivant cite une analyse de divers aspects de la relation entre groupe dominant et groupe subordonné. Un des caractères se trouve dans le fait qu'« en désignant un ou plusieurs rôles « acceptables », les dominants tentent de dénier d'autres domaines de développement aux groupes moins puissants. Les rôles acceptables fournissent généralement un « service » que le groupe dominant ne choisit pas de se rendre à lui-même, ou n'est pas capable de se rendre à lui-même ». Je pense ne pas avoir besoin d'expliciter plus en quoi cette caractéristique convient parfaitement aux rapports sociaux de sexe.

12. Voir à ce sujet l'article *Femmes bisexuelles, politique féministe* dans cet ouvrage.

Mon énergie ne passera pas dans les services traditionnels réclamés par les hommes aux femmes, quels qu'ils soient. Je ne les maternerai pas ni ne leur octroierai tout ce soutien qui leur paraît tant aller de soi et qu'ils reconnaissent si peu. Je suis égoïste ? Indifférente ? Je l'ai trop entendu celle-là… ça ne marche plus. Non, seulement et simplement, je sais mieux que les hommes ce qui me convient, et « je vis ma propre vie, non la vie de quelque homme que j'aiderais à s'en sortir » [13].

Ne supportant pas la contradiction entre mes idées et mon comportement, il fallait bien que je trouve des solutions. Préférant toujours dans ces moments-là assortir mon comportement à mes idées plutôt que l'inverse, je me suis préparée à l'éventualité d'arrêter les relations hétéros si elles ne pouvaient pas s'assortir à mon féminisme. Vu mon fonctionnement, tout le plaisir et la joie que je pouvais ressortir de ces relations auraient été gâchés par ce ressenti de contradiction. D'où la perspective de devenir exclusivement lesbienne qui m'apparaissait alors tout à fait envisageable et souhaitable.

Suis-je esclave de mes idées, comme on a pu me le suggérer ? Encore faut-il croire à la dichotomie idées/comportement comme pouvant être viable à long terme. Pour ce que j'ai pu en voir en moi et autour de moi, si l'on ne parvient pas à changer son comportement, ce sont les idées qui changeront… Quant au pire, je préfère être esclave de mes propres idées et valeurs qu'esclave de celles des hommes !

J'aurais pu aussi gérer le problème grâce à un comportement « schizophrène » qui m'aurait fait me découper en vie sociale féministe et vie personnelle non féministe, mais étant donné ce que je pense du personnel, ça m'aurait été encore bien plus difficile à vivre. Je sais que des féministes bisexuelles ou hétérosexuelles le gèrent ainsi, trouvant trop difficile ou impossible de modifier ce niveau. Ce que je peux facilement comprendre, en regard de mon expérience.

Je suis donc finalement arrivée à considérer que, s'agissant de ma pratique hétéro, elle n'avait plus grand-chose à voir avec une hétérosexualité patriarcale. Ce qui ne signifie absolument pas que la critique de l'hétérosexualité ne soit plus juste pour moi puisque, bien au contraire, c'est elle qui me permet d'accéder à des relations hétéros volontaires et féministes. Car voilà, vivre une relation hétéro affective et sexuelle, basée sur l'échange, l'amitié, le désir, la

13. Ellen Burstyn, lors d'une interview citée par Susan Sturdivant

réciprocité, l'encouragement mutuel, la tendresse, l'autonomie, l'affirmation et l'estime mutuelle ne peut pas être le fruit du hasard. Elle demande du travail, travail effectué par les deux personnes, même si l'initiative en revient plus aux femmes. Mais les hommes doivent assumer leur part de responsabilité dans les relations affectives, je me hâte de leur rappeler car je ne le ferai pas à leur place. De plus, on ne peut pas se reposer sur ses lauriers, arriver à un point où l'on pourrait se dire « c'est bon, maintenant on peut se laisser aller », sinon, je pense que l'on peut retomber très vite dans un schéma plus classique de couple et de domination.

Mais n'est-ce pas le propre de tout travail effectué sur soi ? C'est ainsi que pour ma part je le considère toujours : malgré les avancées certaines qu'il m'a permises, les nombreuses joies et libertés qu'il m'a apportées, j'ai coutume de penser qu'en la matière, rien n'est jamais acquis. La vigilance et la prudence s'imposent car la garantie à ce sujet n'existe pas. Humilité à laquelle mon expérience m'a conduite… Je peux étendre cela à tout ce que je considère comme précieux d'ailleurs, que ce soit mon autonomie, mon anarcha-féminisme ou une relation d'amitié sexuelle. Parce qu'il ne faut pas sous-estimer la force des normes et attentes culturelles, des intériorisations diverses de l'oppression et du pouvoir, ainsi que la difficulté de vivre à leur encontre, quand il est tellement plus simple et facile de ne pas les remettre en question.

Si je crois à la possibilité d'une pratique hétérosexuelle non oppressive, ce que j'appelle une pratique féministe hétérosexuelle, différant donc de l'hétérosexualité patriarcale, ce n'est qu'une fois fait le procès de l'institution hétérosexuelle. Cette condition n'est certainement pas suffisante, mais elle est nécessaire. Je me sens responsable de mon versant hétérosexuel, même dans une société à contrainte hétérosexuelle.

Si, dans une société où la contrainte à l'hétérosexualité sévit si fortement, c'est franchement difficile de penser choisir réellement une pratique hétérosexuelle, c'est pourtant ce que j'ose aujourd'hui affirmer. Attention toutefois à ne pas me faire dire ce que je ne dis pas : je le différencie bien entendu du choix lesbien. Et je crois d'ailleurs que politiser la catégorie « hétérosexuelles » pourrait permettre que les hétérosexuelles s'interrogent plus sur leur pratique (plutôt que de la considérer si évidente qu'elles ne la nomment même pas) et éviter bien des écueils lesbophobes, en particulier celui de dépolitiser la catégorie « lesbiennes » en la considérant comme simple préférence sexuelle.

Quel plaisir de lire le texte de Stevi Jackson *Récents débats sur l'hétérosexualité : une approche féministe matérialiste* [14]. Si j'avais pu en avoir la connaissance à

l'époque de mon expérience déchirante, ça m'aurait évité quelques affres. Je renvoie donc à ce texte celles qui voudraient une approche plus poussée et plus théorique sur ce sujet. Stevi Jackson, bien que développant une perspective féministe matérialiste critique sur l'hétérosexualité, estime qu'elle doit « être analysée comme une institution patriarcale mais qu'il faut éviter d'associer l'institution avec la pratique et l'expérience de l'hétérosexualité ». Elle part du concept de genre « en tant que construction sociale produite par un système hiérarchique patriarcal » et le pose comme fondamental pour toute analyse de la sexualité. L'hétérosexualité est conçue comme hiérarchie des genres, et non seulement comme construction normative du désir d'un sexe pour l'autre, « elle n'est pas uniquement fondée sur un lien entre genre et sexualité, mais sur l'appropriation du corps et du travail des femmes ». Mais Stevi Jackson ne nie pas aux hétérosexuelles la possibilité d'une autonomie d'action à l'intérieur d'un cadre patriarcal. Ce qui lui évite de considérer les femmes hétéros en termes de victimes ou de complices, comme bien d'autres l'ont fait. Si la structure de l'hétérosexualité est oppressive, les relations à l'intérieur peuvent varier. Stevi Jackson conclut son article sur la vigilance à accorder au fait que « l'hétérosexualité et le lesbianisme sont des notions dont l'existence dépend directement de la hiérarchie du genre » et elle me semble aussi remettre les choses à leur place en disant que la sexualité n'est pas le seul « terrain de lutte contre cette hiérarchie (…) de même que la sexualité n'est pas la seule base de la subordination des femmes ».

Bon, c'est bien beau tout ça, mais il y a le revers de la médaille qui n'est pas des moindres. C'est que pour vivre cette pratique féministe de l'hétérosexualité, il nous faut trouver des hommes non seulement prêts à s'embarquer pour des contrées si dangereuses pour eux mais prêts aussi à participer activement à la création de cette relation où nous avons tant à déconstruire et à inventer. Quand, de surcroît, on pense que la non-monogamie responsable et l'amitié sexuelle font partie intégrante de cette pratique hétérosexuelle féministe, ça ne simplifie rien. Mais je laisse la simplicité, la facilité et la sécurité à ces scénarios fixés et à ces chemins tout tracés par le patriarcat.

La rareté de ces hommes peut poser à nouveau un problème de dépendance. Même si je reste prudente à ce propos, mon expérience m'a montré que si l'on est sortie de la dépendance générale des hommes, que si nous sommes matériellement et psychiquement indépendantes d'eux, il me semble difficile

14. NQF, Vol. 17, 1996, n° 3.

de tomber dans cette dépendance particulière, pour peu qu'on ne s'en défende pas trop à priori, et qu'on y fasse attention.

Il est malheureusement plus facile de rencontrer des hommes qui se disent antisexistes ou pro-féministes que des hommes avec qui on peut vivre une relation de sujet à sujet. Parce que cela nécessite, et que nous puissions l'être, et qu'ils le soient aussi, à la lumière des redéfinitions de l'autonomie et de l'indépendance que j'ai pu esquisser dans ce texte.

Par rapport à cette rareté donc, c'est là aussi qu'être bisexuelle peut être un atout majeur ! J'ai peu parlé de l'intérêt de la bisexualité dans une perspective féministe, mais j'ai tendance à la penser aussi comme importante dans la revendication du choix volontaire et féministe d'une pratique hétérosexuelle. Si le choix signifie qu'il y ait plusieurs options valables pour pouvoir en choisir une, il faut bien voir que ces autres options sont soit le célibat, soit les relations lesbiennes.

Et comme le dit Mariana Valverde [15], « parmi les femmes hétérosexuelles que je connais, les plus heureuses semblent être celles qui ont une attitude ouverte par rapport aux partenaires sexuels et au plaisir sexuel en général, sans trop compter sur leur partenaire ou les hommes dans l'ensemble ».

Comme tout écrit, mon témoignage est le reflet de mes réflexions et de mon vécu qui ne cesseront d'évoluer au fil des rencontres et des expériences. Aussi, je vous invite à me faire partager vos critiques, idées ou témoignages de vos propres pratiques de résistance contre la domination masculine en m'écrivant à l'adresse de l'ACL.

---

15. Mariana Valverde, *Sexe, Pouvoir et Plaisir*. Les éd. du Remue-Ménage. 1989.

Sylvie

Sexualité féminine
Un témoignage *

Découverte essentielle dans ma vie : il existe des catégories. L'une d'elles s'appelle FEMME. Seconde découverte non moins essentielle : j'en suis Une (de Femme !). À partir de là, il ne me reste pas trente-six choix, je dois aller à la recherche de la signification du mot. Bien sûr, comprendre ce que Moi je suis est une envie qui est née après les premiers assouvissements du besoin de saisir à peu près ce qui m'entoure. En réalité, l'Envie et le Besoin se sont assez vite confondus en une seule

---

* Contribution reçue suite à notre appel.

et même quête quasi obsessionnelle à l'âge de l'adolescence, avec l'apparition inattendue de quelques poils épars au bas de mon ventre d'enfant.

Les garçons, qui jusque-là jouaient assez volontiers avec moi à des jeux salissants, semblent me délaisser au profit de « conversations de mecs » ayant pour thème mes congénères femelles propres et lisses.

En fait, ils ne me délaissent pas vraiment lors de leurs nouveaux jeux, mais c'est moi qui me désintéresse d'eux, trouvant leurs amusements inintéressants. Je suis leur pote et je ne vois pas pourquoi cela devrait changer.

Bon, c'est vrai que Grégory est mon meilleur copain, et je ne supporte pas que la blonde Sophie minaude devant lui, d'autant plus que tous, ils la trouvent jolie ; je ne suis pas d'accord, elle est idiote ! Cette garce de Sophie a même le culot de me dire que je suis jalouse d'elle parce que Grégory ne me drague pas, moi. Quelle conne, elle comprend vraiment rien !

Et puis, quand les corps se frôlent pendant les cours de gym, je commence à croire que c'est elle qui a raison. Je jouerais bien une scène de film avec mon copain Greg, de celles où les bouches se collent pour ne se décoller qu'une éternité plus tard. Mais Greg, lui, ne pose son regard de jeune premier que sur la paire d'yeux bovins de cette crétine, ce qui d'ailleurs a le don de me faire bouillir.

Et c'est ainsi, chemin faisant, que je m'aperçois de l'existence d'un monde nouveau, celui des complexes. Je me souciais peu, jusque-là, de ce à quoi je ressemblais, visiblement c'était une erreur. Les autres filles m'appelaient : « garçon manqué ». Ce qualificatif ne me déstabilisait pas outre mesure, mais il semblait avoir des implications bien réelles dans le monde de mes potes. À vrai dire, je commençais à jalouser pour de bon les filles que les garçons avaient envie d'embrasser.

Le monde des complexes physiques a fini par me happer et, ne trouvant pas de meilleure solution pour qu'un garçon mette sa bouche sur la mienne, je me maintenais courageusement dans le rôle finalement assez confortable de Meilleure Pote. L'imagination me permettait de vivre le soir ce dont on me privait la journée. Je supportais plutôt bien cette situation, n'ayant rien goûté d'autre. Mais il a fallu qu'un hasard donne envie à un type de mon âge de « sortir avec moi ». Bon OK, le hasard avait été quelque peu aidé, sur mes suggestions, par ma bonne copine Angélique (prédestinée sans doute).

Il était bien gentil, mais par sa faute, je n'ai jamais pu m'arrêter depuis. Je crains d'ailleurs de ne jamais en être capable. Quel con ! Il aurait quand même pu dire Non comme les autres.

Après ce balbutiement buccal somme toute de courte durée, le calme s'est à nouveau imposé dans ma vie « sexuelle » et j'ai retrouvé mes copains. Mon apparence physique commençait à provoquer chez moi quelque intérêt, mais je ne voyais pas vraiment ce que je pouvais faire pour ressembler à la femelle type avec mes caractéristiques.

La puberté se précisant, j'ai commencé à m'affiner un peu mais la féminité m'était encore un monde étranger. Mon entrée dans les grands, au lycée, va tout déclencher.

Elle est nouvelle dans la ville et s'appelle Régine. Elle incarne à mes yeux tout ce qu'il y a de plus haïssable, La Femme. Je n'ai absolument aucun atome crochu avec elle, mais il se trouve que son frère est également dans notre classe et je m'entends très bien avec lui. Nous sommes inséparables, tout comme il l'est de sa sœur. Par la force des choses, je vais devoir m'habituer à la présence d'une fille dans ma bande. Je vais même en venir à la considérer comme mon amie et elle va beaucoup m'apprendre.

Régine a déjà eu de nombreux petits copains et elle soigne particulièrement son apparence. Petit à petit, la fréquentation de son monde va me donner envie d'être moi aussi regardée par les mâles. Elle va me faire découvrir les jupes, le maquillage et la confiance en moi. Grâce à elle, grâce à ses conseils, j'apprends que j'ai comme toute fille des atouts de séduction qui, ajoutés à mon charisme, vont devenir, quand je saurais les maîtriser, des armes imparables auprès des jeunes hommes.

C'est définitivement la mort du garçon manqué. J'apprends les mille et un tours de passe-passe de la féminité. Certes les garçons de mon âge ne sont pas encore tous à ma portée mais les regards ont changé et mon assurance grandit.

J'ai à présent 15 ans et quelques flirts à mon actif, sans grand intérêt d'ailleurs. Je suis consciente que, quand je montre mes jambes ou mets mes seins en valeur, cela provoque une sorte de réaction chez les jeunes gens, mais je n'ai pas vraiment conscience d'avoir un corps dont je pourrais faire usage.

Mais moi aussi j'ai la télé, je vois bien ce qu'ils font et j'en parle avec ma copine Régine dans la cour du lycée. Nous sommes une joyeuse équipe de pucelles qui à la pause cigarette tergiversent sur un monde dont elles ne savent rien et auquel elles rêvassent en se tripotant vaguement le clitoris.

Je ne déroge pas à la règle. Je ne connais rien du sexe à proprement parler et la curiosité me dévore. Quand je vois quelque scène « érotique » sur mon petit écran, je ne manque pas de m'enfermer dans ma chambre et de me masturber sur le museau de mon panda en peluche comme je le fais depuis des

années en m'imaginant à la place de la dame de la TV. C'est vrai qu'elles ont l'air contentes à la TV, les dames. Il semble que, dès que le zizi du monsieur est entré en elles, elles se retrouvent dans un état second, gémissant frémissantes sous les assauts de bélier de leur camarade de jeu.

J'ai envie d'essayer, je veux savoir ce que c'est ; et puis ça me donnera un certain prestige face à mes amis novices de cet Art. Je sens que je vais y passer incessamment sous peu, je me sens prête sans bien savoir à quoi.

Et voilà que je le rencontre, le type parfait pour la besogne que je projette plus ou moins de lui attribuer.

Il a sept ans de plus que moi, il est italien, et comme de bien entendu, se prénomme Lorenzo. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'est pas à proprement parler un « Beau Méditerranéen », il n'est pas non plus spécialement intelligent ou amusant mais bon, il est bien gentil. En plus, il est censé ne rester en France que pour une semaine. En tant qu'étranger « mûr », il a su déceler en moi la femme que je ne soupçonnais encore pas, pas plus d'ailleurs que mes amis qui les préféraient lisses.

Mon bel Hidalgo présentait à mes yeux un autre avantage non négligeable, il ne parlait pas un mot de français. Nous communiquions donc en anglais, ce qui, faute de vocabulaire, allégeait considérablement les conversations. La concrétisation de la drague bas de gamme qu'il me faisait subir depuis deux jours a eu lieu dans une boîte à la con, lors d'une soirée minable mais qui, à mes yeux, avait des allures de bal de conte de fées. Mon « prince » me roule de tendres galoches, sur un fauteuil, non loin de la porte des chiottes et moi je suis aux anges, évidemment. Ses mains me caressent un peu partout, c'est la première fois qu'une de mes conquêtes a des gestes aussi assurés. Heureusement, je suis un peu pompète, ça aide à la décontraction. Je me dois de lui dire, et ça n'est pas une partie de plaisir pour mon ego de grande gueule, que je dois rentrer chez ma mère et qu'il ne me baisera pas ce soir… J'arrive à m'esquiver avec une espèce de promesse de trouver un moment pour lui donner mon cul dans les jours qui viennent, ce qui efface promptement la déception qui semblait poindre sur son visage aimant.

Mais maintenant que j'ai promis, j'ai l'air maligne, plus question de reculer. Et ma réputation de grande fille alors ? Et puis après tout, j'avais décidé d'y passer, alors pourquoi pas lui ? Ça me fera un sacré regain d'admiration auprès de mes collègues puceaux et pucelles. Je pourrai leur en mettre plein la vue.

Les jours précédant le jour J, je tente de fuir, de reculer, de l'éviter autant que possible. Mais ses baisers se font plus insistants, plus sexués, et ses caresses beaucoup plus précises. Il n'y a aucun doute possible, il veut mon corps et il l'aura, je n'ai plus le choix si je ne veux pas être ridicule.

Quel est le jour le plus approprié pour une lycéenne pour négocier quelques heures de liberté ? Eh bien oui, ce sera pour mercredi après-midi.

Voilà, on est mercredi. Le repas à la cantine me parait durer une éternité. Je ne peux rien avaler. Je tente de ne pas trop penser à ce qui me turlupine et pour ce faire je me la joue devant mes potes avec des phrases du type : « Ah, cet après-midi je vais baiser avec mon Italien… »

Ça m'oblige un peu à faire bonne figure mais je n'en mène pas large ! Pour ce qui est du petit Lorenzo, il est clair que je n'ai pas trouvé le courage de démolir ses certitudes en lui disant que sa bite sera la première à entrer en moi. Et pourtant, il va bien falloir que je le fasse. Bien que je ne sache pas vraiment à quoi m'attendre, je présume que mon inexpérience sera criante.

Sortie du réfectoire, il m'attend à la porte du lycée. Putain, fait chier, il est déjà là !

Il me voit et me sourit de toutes ses dents qui sont au nombre de trente-deux je crois. Il est radieux, ce n'est pas du tout mon cas.

Je quitte à grands regrets mes comparses et monte dans la voiture. Ses baisers sont chauds et caressants mais moi, je ne suis pas dans le « trip ». Il démarre, impatient, heureux de me conduire vers le dortoir minable où je vais perdre mon pucelage.

Dans un petit coin discret, je retire ma serviette hygiénique pour m'assurer que mes règles sont bien terminées. Je lui réserve déjà une belle surprise, ça devrait suffir. Et puis merde, les règles sont une intimité que je n'ai encore jamais partagée avec personne !

Je me dirige péniblement vers la porte que j'ouvre en tremblant. Bien sûr, il est déjà là, en train de virer quelques-unes des nombreuses saloperies d'ordre vestimentaires qui jonchent le sol crasseux. Il sourit encore, décidément il exulte et il est bien le seul.

Je pose péniblement mon cartable contre un mur, puis je jette un rapide coup d'œil sur la pièce d'où je suis censée ressortir « femme », selon l'expression consacrée.

L'endroit est sinistrement moche, plus proche de la taule que du boudoir satiné. Les murs sont blancs, vides. La pièce contient pour seul mobilier quatre

lits à barreaux de fer, type pensionnat de jeunes garçons, dont l'un est couvert de vagues draps blanc-sales. Un frigo trône au fond de la « chambre » contre l'un des murs blancs vides.

Décidément, mon dépucelage va manquer cruellement de poésie.

Mon repérage des lieux ne dure qu'un instant car mon amant-en-devenir ne tarde pas à manifester sa présence et son désir. Je suis angoissée et tous mes sens sont en alerte. Lui déborde d'impatience et m'étreint pesamment. Il m'ôte mon armure constituée d'une grosse écharpe et d'un lourd manteau de novembre. Puis il reprend ses investigations.

Je n'ai pas l'impression qu'il se rende compte à ce moment précis de l'état de non-décontraction paroxystique dans lequel je me trouve. Je ne ressens aucune espèce de désir physique pour lui et j'ai la sensation de vivre un véritable cauchemar. Du jamais vu ! Je suis en apnée totale, prête à battre tous les records dans cette discipline prétendument aquatique. Je suis rigide comme sous l'effet d'une crampe généralisée à tous les muscles du corps.

Rapidement, et ce malgré son excitation, il est forcé de se rendre compte que je ne partage pas son enthousiasme. Il s'inquiète alors très gentiment de ma santé nerveuse tout en interrompant momentanément sa séance de tendre torture, le tout dans un anglais aux belles sonorités sudistes.

Je tente de reprendre quelque peu mes « esprits » et de lui servir un baratin aussi émouvant que crédible pour expliquer mes tremblements et ma mine de déterrée. Je me chausse alors de mon plus bel accent franco-britannique pour lui « avouer » que je suis gênée qu'il n'y ait pas de rideaux aux fenêtres. Bien sûr ce n'est pas terriblement convaincant, mais ça me permet de gagner du temps.

Ennuyé mais visiblement compréhensif, il se hâte de pendre devant les vitres quelques fringues minables et un drap crasseux. Je l'aide prestement car un peu de mouvement ne peut que m'aider à me détendre. Emporté par son élan de décoration d'intérieur, il met deux des lits côte à côte pour constituer un baisoir de bonne taille. Il regarde son œuvre, satisfait, et m'invite à prendre place sur la couche nuptiale.

Alors que je suis assise au bord du lit sur le bout des fesses, lui est déjà allongé. Il m'encourage à prendre une position plus confortable et recommence à me caresser.

Je ne peux pas faire marche arrière, et partir en courant ne serait pas correct… J'essaye donc de me laisser guider par la curiosité et de me remettre

à respirer. Si bien qu'en un laps de temps qui m'a paru très court, je me suis retrouvée à poil contre le corps à poil d'un Italien à poils qui me suçait l'oreille. Jamais je n'avais exposé ma nudité aux yeux d'un homme, j'étais particulièrement mal à l'aise de nouveau.

Il me susurre en britannique que j'ai un corps magnifique ; je ne le crois pas. Et il axe ses caresses sur la zone géographique comprenant mon ventre et mon pubis. Je n'arrive pas à apprécier. C'est chaud d'être contre un corps mais ce contact est si neuf pour moi qu'il est loin de m'inspirer de la sérénité… De toute façon, je ne saurai me relaxer tant que je ne lui aurais pas appris la « nouvelle ».

Il est totalement focalisé sur mon sexe et se couche sur moi. Alors là, la posture commence à sérieusement ressembler à ce que j'ai pu voir à la TV, ça devient sérieux, dans dix minutes je devrais me pâmer de plaisir comme une femme accomplie de petit écran. Il faut donc que je l'avertisse que ce sera ma première pâmoison, ce que je fais d'une voix timide en prenant mon courage à douze mains.

Les caresses font une pause, il a l'air surpris, ému, désarçonné. Mais il se reprend vite et me demande pourquoi je l'ai choisi, lui. C'est marrant qu'il ait l'impression que j'ai fait un choix. Il me demande si je l'aime ; ce à quoi je réponds oui pour abréger ma peine. L'explication semble le satisfaire car il repart tranquillement à la charge avec le sentiment d'être investi d'une héroïque mission.

Son ton est à présent rassurant, presque professoral. Il est d'un seul coup bien pédagogue ! Aux gestes en surabondance, il substitue une abondance de paroles qui ambitionnent de me réconforter, ce à quoi elles ne parviennent qu'à peine. Cependant, je suis nettement plus à l'aise que quelques minutes auparavant. Au moins, il sait.

Tout ce qui va suivre n'est qu'une suite de pratiques qui sont censées, quand on en connaît l'intérêt, apporter à celle qui les « subit » beaucoup de plaisir mais qui à moi ont paru quasi insupportables.

Il descend sa tête et ses mains au niveau de mon pubis et, d'une poigne ferme, il écarte mes cuisses contractées. Il écarte également mes grandes lèvres pour faire béer mon sexe qu'il lèche avec délectation. Chaque mouvement de sa langue ou de ses doigts me fait sursauter sans que je puisse exercer le moindre contrôle sur les réactions de mon corps. Je ne me sens pas bien, pas

à ma place. Il a beau me parler de décontraction, m'assurer que si je me détends je vais apprécier ce qu'il me fait… je ne sens absolument rien de positif.

Et pourquoi sa bouche sur mon sexe ? Je croyais la bouche des papas destinée à embrasser les mamans et celle des mamans destinée à sucer les zizis des papas. Je nage dans le mystère, je flotte dans l'inconnu.

J'essaye, avec une bonne volonté dont je ne me pensais même pas capable, de me calmer et de me laisser aller à ses caresses « d'expert », mais malgré moi, je continue à tressaillir à chaque contact de sa langue sur mon clitoris.

Il me signale, prévenant, que je suis toute sèche. Je ne savais même pas qu'il devait en être autrement.

Ses doigts chatouillent l'entrée de mon vagin et y pénètrent vaguement d'un petit centimètre. Il ne cesse de bavouiller sur mon sexe d'enfant.

Ce à quoi je pense à ce moment-là est très loin de faire honneur à sa volonté de me faire du bien. J'en ai assez qu'il me tripote, me lèchouille, me caresse. J'ai juste envie qu'il arrête de torturer mes nerfs. Le sexe, ça fait chier ! Puis il relève la tête, triomphant, m'annonçant qu'enfin, je suis mouillée. Je ne sais pas si je suis censée être contente, à vrai dire je me fous pas mal de ce qu'il me raconte.

Il se rallonge à côté de moi, la main trifouillant mon entrejambe et recommence à m'embrasser. Mais sa bouche sent mon sexe et sa langue a le goût de mon sexe. C'est un goût que je ne connais pas et qui m'écœure au plus haut point. J'évite à tout prix ses baisers. Je lui tend docilement mon cou pour occuper ses lèvres car j'ai cru remarquer que ça lui plaisait.

Il se saisit de ma main qu'il place sur son sexe en érection. Je suis impressionnée, je n'ai jamais vu un tel ustensile, même pas à la TV. À croire que je n'ai pas vu les bons films ! Il veut que je m'en saisisse et fait aller et venir ma main le long de sa verge. Bien sûr je comprends que c'est fait pour lui faire du bien mais je suis maladroite, embarrassée. Je ne pensais pas avoir un quelconque rôle à jouer dans cette histoire mais juste attendre qu'il fasse de moi une femme…

Il abandonne son initiation à la branlette bien que je fasse de mon mieux, c'est peut-être douloureux pour lui car mes gestes sont brusques et mal assurés. Il glisse un genou entre mes jambes, puis les deux, et écarte mes cuisses au maximum. Il place son sexe rigide devant mon sexe qu'il triture de son gland. Je serre les fesses, les dents et tout ce que je peux serrer… Je sais que ça y est, il va rentrer.

D'un mouvement de bassin, il pousse son sexe dans le mien. Je ne saurais évaluer en centimètre la performance de cette première tentative de pénétration, mais je souffre le martyre. Bien qu'il me parle beaucoup et doucement, je n'entends rien, je ne l'écoute pas. J'ai mal et des larmes perlent à la place des gémissements que j'étouffe.

Il se retire un instant et essaye d'élargir le passage avec ses doigts. Je ne me souviens d'aucune de ses paroles rassurantes et quand il se remet à l'ouvrage, j'ai vraiment envie de prendre mes jambes à mon cou, correction ou pas ! Je me résigne cependant, et après une éternité de déchirements, il me déclare fièrement : « I'm inside you, I'm inside you ! »

Moi je m'en contrefous, je veux juste que la séance de torture prenne fin. Puis il sort son sexe de mon sexe, et sort de son sac une capote. Il me la tend désireux que j'entre à nouveau en contact avec son pénis. Mais je lui explique que je n'ai pas la moindre idée des modalités d'utilisation de cette chose en plastique. Il n'insiste pas et se la met tout seul.

Et c'est reparti pour la galère !

Je constate néanmoins que sa bite glisse mieux, bien que tout mon entrecuisse me cuise.

Au bout d'un laps de temps que je chiffrerais volontiers en heures mais qui en fait doit se compter en minutes, il semble qu'il jouisse car ses râles se font plus saccadés et plus pesants, jusqu'à un aaahhh… de soulagement. Il se retire et se couche à côté de moi, tendre et visiblement repu de plaisir. Bien entendu ce n'est pas mon cas. Certes, je respire mieux, c'est fini. Mais j'ai tellement mal.

Je ne suis hélas pas au bout de mes peines car il va se réintroduire en moi pour parfaire son œuvre et tenter, comme il le dit, de me donner du plaisir. La douleur est un peu moins vive lors de cette seconde pénétration, mais je n'apprécie pas plus ce qu'il me fait endurer. J'essaye de me motiver, de m'investir dans l'action, de suivre le mouvement mais je n'y arrive pas. Tout ça m'emmerde. Je veux partir.

Quand il se retire enfin, pour de bon, je me sens un peu mieux et me rhabille frissonnante, sans hâte. Mes jambes sont en guimauve, mes genoux sont liquides et je me sens complètement perdue. Je n'ai plus une once de lucidité et pas une pensée ne s'annonce dans mon cerveau tout chamboulé.

Il a l'air satisfait et se refroque rapidement.

Quelques baisers de plus… et je lui dis que je dois y aller. Il exprime le désir de me refaire « l'amour » avant son départ et je lui dis « oui », comme ça, au

cas où j'en aurais le courage. Et je sors enfin de cette horrible pièce. Dehors, un beau soleil de novembre m'accueille et me remplit d'un je ne sais quoi de béatitude. Je vais rejoindre mes copines, rayonnante.

Je resplendis d'une sorte de fierté insensée. Quelque temps auparavant, je n'en menais pas aussi large.

Alors voilà, j'ai franchi un cap. Et pourtant je ne ressens vraiment rien de neuf hormis de grandes douleurs quand je marche.

Avec Lorenzo, deux autres occasions de fornication se présenteront et j'essayerai de ressentir le plaisir. La douleur sera plus ténue et le plaisir toujours absent.

Suite aux exploits de Lorenzo enfin reparti chez lui, je n'étais pas spécialement chaude à l'idée qu'un pénis rentre en moi à nouveau, du moins dans l'immédiat. Je savais mon corps prêt à recevoir un homme mais je voulais que cette fois ce soit véritablement par choix.

Assurément j'avais brûlé les étapes, je n'avais pas vraiment respecté un ordre logique dans mon apprentissage, alors il me fallait rattraper tout ça. Il me restait tout un monde à découvrir, un monde fait de désirs, de sensations, d'envies…

La perte de mon hymen m'avait néanmoins permis d'asseoir ma confiance en moi et je me sentais à même de plaire et, qui sait, de réaliser mon rêve de toujours, à savoir : avoir un copain. Et je savais que ma réputation de Femme accomplie qui commençait plus ou moins à se diffuser allait jouer en ma faveur. Pour autant, je n'étais pas encore considérée par mes camarades comme le sex-symbole des sex-symboles. Mais j'ai quand même pu engranger quelques succès en matière de séduction.

C'est avec un membre (et oui, un membre !) de ma classe que j'ai eu accès pour la première fois au désir sexuel. Certes, c'était un désir qui tenait plus du fantasme de jeune fille que de l'expression violente d'une libido exacerbée, mais il m'a ouvert à des sensations neuves.

Cyril est le premier garçon de mon âge à m'avoir caressé les seins et le sexe, à y avoir vaguement introduit les doigts. Il est également le premier pénis sur lequel j'ai frotté goulûment mon sexe par jeans interposés, et que j'ai embrassé chastement, faute d'expérience dans la discipline de la fellation. J'ai été excitée par ses caresses maladroites et lorsque ses doigts farfouillaient mon sexe au fond de quelque salle de cours déserte, j'étais curieuse de me plier à ce jeu rituel même si aucun plaisir véritable ne se manifestait. J'avais envie de nos corps

dans une configuration semblable à celle que m'avait fait découvrir Lorenzo, même si je ne rêvais pas de pénétration à proprement parler.

J'avais envie de prononcer des phrases tout droit sorties d'un téléfilm, des phrases exprimant un désir ravageur qui n'était peut-être pas tout à fait réaliste mais qui me chauffait le fond de la culotte.

« Ah, Cyril, j'ai envie de toi, j'ai envie de ton sexe. Bla bla bla … »

J'y croyais, c'était sympa de faire comme les grandes.

On n'a jamais eu de rapport sexuel à vrai dire, étant tous deux chez nos parents, mais on s'est bien marrés.

Jusqu'ici dans ma tête le monde du sexe et des relations sentimentales est assez simple à gérer. Quand j'ai envie de quelqu'un, je m'arrange pour arriver à mes fins, et je ne me désespère pas de mes échecs, même nombreux. Tout va pour le mieux. Mes amis me considèrent avec respect et me consultent souvent pour tout problème ayant trait au sexe. Ils me croient tous terriblement experte et c'est un rôle que je joue avec délectation.

Pour fêter dignement notre dernière année de lycée, nous organisons une sortie de ski entre élèves de terminale. Ce genre de sorties a le don d'émoustiller nos jeunes esprits. L'ambiguïté des dortoirs et la liberté par rapport au joug parental, c'est parfait. Toutes et tous tirent des plans sur la comète quant à leurs éventuels succès buccaux ou sexuels. L'excitation est à son comble. Je n'ai pas particulièrement en vue de personne à draguer mais je suis comme les autres totalement ravie de passer une nuit dans un lit autre que le mien. Et puis en général, lors des voyages en car, on se marre bien. De plus, cette escapade va me permettre de faire connaissance avec des élèves des autres classes. On verra bien !

Arrivés à Megève, chaque bande investit une piaule et on se prépare pour le repas. Au menu, fondue savoyarde et grosse biture au vin blanc bon marché. Personnellement, l'alcool je n'y connais rien, mais quand je sens l'euphorie monter au bout de deux verres et de quelques bouts de pains trempés dans le fromage, je n'ai qu'une envie, c'est de continuer à boire. Le résultat ne se fait pas attendre et je suis rapidement complètement bourrée. Je n'ai plus l'ombre d'une capacité à contrôler ce que je fais ou ce que je dis.

À la fin du repas, l'orgie se poursuit dans les chambres et je ne suis pas en reste. Dans la pièce où je festoie, il y a mes potes et quelques mecs des autres terminales. Quelques couples se forment et sortent se peloter dans d'autres chambres. Je reste seule avec un type sans intérêt qui semble avoir évalué avec

justesse l'étendue des dégâts causés par l'alcool sur mes facultés de discernement et qui aura tôt fait d'en profiter.

Je suis totalement ivre et bien qu'il ne m'attire aucunement, je le laisse me rouler des pelles et me tripoter quelque peu.

En un temps record il sort sa bite de son pantalon, me montrant assez clairement son désir que je le suçote. Il bande comme un taureau. Je ne suis pas effrayée, j'ai déjà vu ça quelque part. Mais je n'ai vraiment pas la moindre envie d'accéder à son désir.

Le problème qui se pose à moi est simple. Ce type est dans mon lycée, cadre social où tout se sait vitesse grand V. Et si je recule, qu'en sera-t-il de mon image de marque ? Je vais me voir affubler de l'identité d'allumeuse. La honte en définitive ! Une petite voix me dit que je n'ai pas le choix, alors je cède.

Évidemment, ce que la voix a dit, c'était des conneries, je n'avais aucune raison de dire oui. Mais je ne savais pas que j'étais libre de décider, j'avais peur de ce qui allait se raconter sur mon compte. Alors j'ai préféré jouer la grande et faire ma première fellation.

Heureusement, mon état d'ébriété plus qu'avancé va me permettre de mener la tâche à bien. Alors je le suce, je trouve que c'est un bien gros bâton à mâchouiller mais lui a l'air content, il râle comme un animal en rut. Mes souvenirs ne sont pas d'une précision à toute épreuve mais je sais que j'ai cessé d'œuvrer avant qu'il n'éjacule. Il a sûrement dû se finir aux chiottes avant d'aller se vanter de ses exploits de mâle auprès de ses potes.

Hélas pour moi, la soirée « découverte » n'était pas encore terminée. Après le départ de Mr Love, mon meilleur pote entre dans la chambre où je me remets vaguement de ce que je viens de faire. Ce type là, je l'aime beaucoup, c'est un peu mon gourou. Alors quand il me dit qu'il veut faire l'amour avec moi, je ne doute pas une seule seconde de ses dires et hop, lui aussi il me sort sa bite. Je dois quand même noter que cette scène avait ceci de plus romantique que la précédente que nous étions nus tous les deux, profitant de la chaleur de nos corps.

Une fois encore, l'alcool va aider au déroulement des événements. Il aura été le premier à me pénétrer après mon dépucelage.

Là encore, je n'ai que de vagues souvenirs de l'acte en lui-même. Il m'a limé avec précipitation durant un laps de temps qui n'a pas dû être bien long, puis il a éjaculé. Je me souviens avoir tenté tant bien que mal de suivre le mouvement, sans ressentir une once de plaisir, évidemment. Lui a visiblement apprécié puisqu'il a joui en moi.

Grâce à lui, grand bien m'en fasse, j'ai découvert le liquide séminal du mâle. En effet, quand je me suis relevée pour me rhabiller enfin, un liquide chaud m'a dégouliné le long des cuisses. J'ai mis la main dedans. Ça ressemblait à mes règles en plus visqueux, en plus incolore et en plus inodore. Cela m'a plus écœuré qu'autre chose et j'ai vite été me nettoyer l'entrejambe.

J'ai pleuré ce soir-là quand un semblant de lucidité a fait son apparition dans mon esprit embrumé. J'étais dégoûtée d'avoir sucé un con et baisé avec mon pote sans en avoir la moindre envie. Je me sentais souillée, salie et c'est une sensation que je vais avoir encore de nombreuses fois, jusqu'à ce que je comprenne que j'avais le choix et les armes pour décider. Il fallait bien que j'apprenne !

Suite à cette virée montagnarde, je vais également apprendre que je jouis d'une toute nouvelle réputation de salope. Le con a vanté mes exploits buccaux et de nombreux curieux ont ouvert la porte de la chambre alors que mon pote me limait.

L'été qui a suivi le bac a été magnifique. Je rayonnais de confiance en moi et j'étais parvenue à exciter quelques mâles avec mes copines les pucelles, tout allait bien. Et je me préparais avec enthousiasme à une entrée en fac et à un changement géographique tout à fait bienvenu. Encore un nouveau monde qui s'offre et pleins de jeunes étudiants à draguer.

J'étais blindée d'idées préconçues débiles sur le milieu universitaire et sur la liberté toute nouvelle de la vie « indépendante » dans la grande ville. J'allais habiter avec Régine, son frère ayant échoué à cet examen minable du bac. La féminité de Régine semblait lui sortir de tous les pores de la peau, elle exhalait indubitablement un parfum de femme et je nourrissais une sorte de jalousie irréfragable pour sa sensualité dont j'étais encore bien incapable. Mais je me rassurais de la nécessaire débilité des mecs par lesquels elle avait l'art de se faire brancher, et auxquels elle finissait le plus souvent par offrir son cul.

Pour notre première sortie en ville, nous nous sommes pomponnées pendant des heures et sommes allées dans un bar conseillé par un guide étudiant à la con. Là-bas, nous nous sommes pris une cuite magistrale qui nous a valu de nous faire draguer à tire-larigot. Nous sommes tombées sur deux types, un jeune et un vieux, qui faisaient mine de nous trouver vraiment très drôles. Remarque, ça devait être vrai, vu notre état.

Le jeune était doté d'un assez joli minois et d'un sale look de rocker à santiag tout à fait à chier. Quant au vieux, il avait tout à fait l'air du maquereau de base avec bagouzes et chaîne autour du cou.

Totalement bourrées, à la fermeture du bar nous avons suivi ces deux minables qui nous ont emmenées en boîte dans une Mercedes noire parfaitement clichesque. Nous étions avec deux types plus ou moins louches dans un endroit que nous ne saurions absolument pas repérer sur un plan de la ville, et avec tout ça complètement incapables de réagir si le besoin s'en faisait sentir.

Et les deux enfoirés n'arrêtaient pas de nous régaler de cocktails divers et variés qui n'amélioraient pas notre état. Le jeune a semblé jeter son dévolu sur moi et a commencé une séance d'embrassades baveuses. Ça ne me déplaisait pas, il n'était pas trop immonde. Mais j'ai réalisé que le vieux porc triturait ma pauvre colocataire quasi inconsciente et j'ai senti qu'il était plus que temps de se faire la malle. Je l'ai portée jusqu'à un taxi et je me suis juré que plus jamais je ne me laisserais ainsi brancher dans un bar et trimballer par un gros con. J'avais le sentiment de m'être prostituée tout comme Régine pour ces deux connards, plus jamais ça !

C'est dans une grande et belle ville que je me suis inscrite sous prétexte d'étudier Dieu sait quoi, et je suis une grande et belle jeune fille qui a soif de bringues. L'alcool va largement accélérer le rythme de mes expérimentations, débridant absolument mes instincts et envies, permettant qu'aucune inhibition n'entrave mon apprentissage.

Pour ma première véritable soirée étudiante, je suis radieuse. Je découvre un univers rempli de jeunes gens tous plus beaux les uns que les autres, je suis totalement ravie d'être là.

Il est clair, une fois de plus, que je ne réponds pas exactement aux critères esthétiques de la majorité de ces jeunes premiers, mais néanmoins certains me regardent. Peut-être sont-ils simplement impressionnés par ma hauteur… Mais j'aime à croire que je provoque un certain désir.

Je suis ivre de danse, de bière et de pouvoir mater tous ces corps qui se trémoussent. J'observe goulûment tous les stratagèmes de drague déployés par les jeunes gens, tous ces petits jeux de séduction m'amusent.

Sur la fin de la soirée, un type qui dansait à côté de moi depuis un bon moment me propose d'aller discuter à l'écart et m'embrasse. Ses baisers sont nuls et il est assez terne lui-même, mais il est étudiant et dit vouloir me revoir bien vite.

Toute à mes velléités d'être une étudiante type, je trouve l'idée d'avoir un copain attitré, étudiant qui plus est, plutôt alléchante. Putain d'idées préconçues !

Je lui fixe rendez-vous pour le lendemain chez moi. À l'heure dite, le jour dit, il arrive tout beau, tout propre, tout neuf, prêt à servir. Moi je me suis épilée, savonnée et préparée à vivre un moment intensément romantique… Quelle conne !

Dès son arrivée il m'embrasse, me tripote et n'a manifestement rien à me dire. Rapidement, il en vient à la vraie raison de sa venue et me demande de lui faire visiter ma chambre. Je l'emmène donc dans ladite pièce et en un temps record il est nu, je suis nue et il a la prétention de me baiser. J'insiste sur le côté prétentieux de sa démarche car quand je vois l'objet du délit, une furieuse envie de rire me prend. Son sexe est incroyablement petit et mou. Au moins, il ne risque pas de me faire beaucoup de mal !

Cette prétendue partie de jambes en l'air est un véritable fiasco. Je n'ai qu'une envie, qu'il se tire et vite !

Heureusement, il est peu fier de sa performance et est assez rapidement saisi du besoin de se retirer. Bien sûr il me donne son numéro de téléphone pour la forme et que je vais m'empresser de jeter avec soulagement.

Ouf, M. Le Gros Lourd est enfin parti, je rigole sans trop savoir si c'est par ma faute que son érection était si microscopique. Je m'en fous, il était moche et nul.

Cette minable expérience sexuelle ne diminue pas mon envie d'intégrer dignement le milieu étudiant. Je m'inscris donc à la corporation des étudiants de ma fac. Nous sommes nombreux dans le même cas à nous illusionner sur la faculté d'intégration de ce genre de groupements. En première année, on rêve d'être reconnus par nos aînés.

Ainsi, dès la rentrée, de jeunes bizuths fringants et avides d'amitiés estudiantines, tout comme moi, s'inscrivent à un événement majeur dans la vie du jeune corporatiste, le Faluchage. C'est une sorte d'épreuve initiatique apportant la preuve qu'on en a ou qu'on en est.

La cérémonie se déroule au cours d'un repas dans un bon petit bouchon lyonnais réservé par la corpo. Le vin rouge coule à flots, à flots, à flots.

Chacun des impétrants ou bizuths doit se choisir un parrain ou une marraine. Évidemment, pour ma part c'est d'un parrain que je dois m'affubler et le choix est malaisé, je ne connais personne. Je jette donc mon dévolu sur un gros tas libidineux âgé d'au moins 28 ans qui, bien qu'il ait fini ses études depuis plusieurs années, ne se résout pas à quitter la corpo. Je l'ai choisi par pur sentiment d'infériorité par rapport aux minettes lisses qui ont opté pour des minets lisses. Dans ce monde, je n'avais pas encore ma place.

Lionel, c'est son nom, va m'expliquer le déroulement des festivités.

Tout d'abord, il est important de prendre connaissance du « code de la faluche », sacro-saint règlement des corpistes. Et pour avoir le droit de porter ce béret corporatifiant, il faut passer à travers trois épreuves au sein d'une assemblée composée exclusivement de faluchés ou de faluchés en devenir.

Ça n'était pas le cas ce soir-là, j'ai pu avec déplaisir remarquer la présence d'un gros porc, employé au nettoyage par la fac. Il était là dans le but de se rincer l'œil et de tripatouiller de la chair fraîche.

La première épreuve consiste à se tenir debout, seul, sur une chaise au milieu des convives et à entonner gaiement les premiers couplets d'une chanson paillarde apprise soigneusement par cœur, avant d'être rejoint par le chœur de la salle entière.

J'avais opté pour un hymne à la boisson fétiche de Bacchus et pas pour une glorification du cul de Mme Bertrand et ses filles, me sentant largement plus concernée. D'ailleurs, sans le pinard, il est probable que je ne serais jamais allée au bout de cette mascarade de mauvais goût.

La deuxième était de boire un verre de rouge en un temps record et chronométré. Là, ils ont été assez ébahis de mon entraînement préalable.

Puis vint la dernière épreuve, humiliante et dégradante à souhait, où le parrain entrait enfin en scène.

Pour les filles, toujours debout sur leur chaise, il s'agissait de se faire dénuder un sein par le parrain, lequel sein était ensuite placé sur une soucoupe en guise de présentoir et exposé à tous les regards des invités.

Évidemment les commentaires tant qualitatifs que quantitatifs fusaient de toutes parts. Le ton était à l'appréciation et à la moquerie.

Comme je le disais, j'étais particulièrement ravagée par le vin, mais ça ne m'a pas empêché de me sentir avilie et de trouver le temps long.

Quant aux garçons, le même sort était réservé à leur sexe. Peut-être eurent-ils un peu moins de commentaires à subir car les filles osent peu se moquer à voix haute du Phallus, alors que d'un sein… concurrence oblige, elles s'en donnent à cœur joie !

Je suis persuadée que d'autres que moi ont très mal vécu cet instant.

Après avoir été calibrés, les bizuths et bizuthes se voyaient décerner l'insigne honneur de porter la coiffe mythique et de chanter en cœur avec les anciens l'hymne sacré de la corpo.

Un seul impétrant n'a pas été élu. C'était une fille jugée trop bourrée et trop « salope » pour faire partie du clan. Elle a d'ailleurs été traitée comme telle

toute la soirée par toutes et tous et a manqué de se faire violer dans une bagnole par le gros porc employé de la fac suscitée.

Ce soir là, j'ai pris une cuite mémorabilissime pour encaisser plus vite ce que je venais de subir et je n'ai mangé aucun aliment solide.

À la corpo, au sein de cette splendide institution, j'ai eu de nombreux attouchements sur les lèvres avec de nombreux faluchés. Une fois de plus la réputation de chienne n'a pas tardé à pointer le bout de son nez. Je ne comprends pas bien pourquoi tous ces cons semblent me reprocher d'accéder à leurs désirs et de suivre les miens. Tout ça m'insupporte et je quitte rapidement la corpo.

Après mes errements associatifs, je finis quand même par me faire des amis véritables à la fac. Je tombe même le bec dans le sentiment, sans me faire trop mal.

C'est mon ami, il s'appelle Stéphane, on s'entend très bien, il est puceau. Il n'est pas amoureux de moi et il me respecte. Nous passons la majeure partie de notre temps ensemble, je m'entends très bien avec lui, il s'entend très bien avec moi, nous nous entendons très bien mutuellement. Des heures durant, au téléphone, nous sommes l'un dans l'autre, l'ambiance est toujours bon enfant. Je l'aime beaucoup, il m'aime bien.

Il pense comme tous les gens bien pensants que je suis une salope, ça lui donne une excuse pour m'utiliser, alors il s'en fout.

Quelques cuites éparses renforcent notre amitié et lors de l'une d'elles, inévitablement, c'est le roulage de pelles. C'est la première fois que je prends conscience d'un lien entre le baiser et le sentiment. Il est le premier que je baisouille avec à l'intérieur de moi un bordel émotionnel profond. C'est le pied ! C'est une soirée extraordinaire. Je l'aime, il ne m'aime pas. Je suis son amie.

Il ne cesse de fuir, revenir et fuir à nouveau… C'est quand il veut, comme il veut. Il m'embrasse quand l'envie le prend, il me touche un peu, quand il le veut. Je supporte courageusement ses humeurs et je m'use d'une jalousie qui ne connaît aucune limite. Quiconque parle à Stéphane déclenche immédiatement mon ressentiment voire ma haine, qu'il s'agisse d'un mâle ou d'une femelle.

Hormis ces séances de torture où j'étais victime de ma jalousie, nos têtes à têtes étaient tout à fait de qualité. Et avec lui j'ai définitivement associé sexe et amour, même si tout cela était parfaitement unilatéral. Quel merveilleux sentiment que de donner du plaisir à l'autre, même sans en recevoir ! Je l'ai

dépucelé sans rien ressentir de bon physiquement, rien que pour la joie de le voir jouir.

Je l'ai sucé très correctement et avec une application que je n'ai jamais fournie pour personne auparavant. J'ai également fait preuve d'une faculté à la résignation tout à fait surprenante car honnêtement, la fellation, je trouvais ça assez chiant.

Il jouait avec mon corps comme un gamin, je le laissais découvrir le sexe féminin à travers moi, tripoter mes seins sans la moindre douceur juste pour son plaisir ludique. Il s'amusait de ce que je lui laissais sans condition aucune.

Cette histoire a fini par s'effilocher, je me suis finalement détachée de lui par lassitude, quand je me suis rendu compte, au bout de huit mois, qu'il prenait sans jamais rien donner.

C'est une caractéristique que j'ai souvent pu retrouver chez mes amis les mâles. J'ai souvent eu ce sentiment d'une inégalité criante dans les relations à caractère sexuel entre un homme et une femme. Souvent l'impression de me livrer et de n'avoir face à moi qu'un réceptacle à jouissance ne cherchant surtout pas à provoquer la mienne. J'ai mis longtemps à comprendre que c'était à moi d'imposer mon envie irrépressible de jouir, c'était à moi de décider ou de forcer les événements.

Après ce semblant de relation amoureuse, je me suis retrouvée totalement à plat moralement, j'étais un peu dégoûtée du sentiment et de l'abnégation par trop extrême où il m'avait conduite. Je n'étais pas du tout à même de me relancer tout de suite dans un trip similaire. Il me fallait du jeu, j'en avais un très réel besoin.

Je peux remercier Stéphane et son corps que j'ai tant écouté pour en provoquer la jouissance. Grâce à lui en effet, j'ai beaucoup appris sur le plaisir du mâle et il est très clair que mes amants ultérieurs peuvent témoigner chez moi d'un certain savoir-faire. Mais le métier ne peut rentrer aussi rapidement, il faut du travail, de l'expérience, de l'entraînement… Alors je vais m'y employer assidûment. J'ai cru jouir en baisant, une jouissance toute cérébrale en fait, parce que j'aimais inconditionnellement, il me fallait à présent une vraie jouissance en live.

Il y a une boîte de nuit d'assez petit format dans laquelle je traîne de plus en plus régulièrement. Elle véhicule une certaine esthétique « undergroundo-indépendante » et regorge de jeunes hommes tout à fait délicieux à regarder. Ni une ni deux, il faut que je l'investisse ! Et c'est assez vite fait, mon fameux et légendaire charisme décuplé par l'alcool.

J'apprends, une fois bien introduite, que la bande de jeunes mecs assez beaux et plutôt pas trop bourrins qui s'y trouve aussi invariablement que moi tous les soirs et qui semble bien connaître le joli serveur est en fait la bande des membres de l'association qui gère le lieu.

C'est quand même marrant, ils sont tous, absolument tous de beaux spécimens, et cérébrés qui plus est. Tout à fait ce qu'il me faut. Alors je vais m'attacher à faire leur connaissance. À vrai dire je n'ai pas de plan d'action. D'ailleurs, c'est surtout de parler avec eux que j'ai envie. Ils me séduisent intellectuellement et c'est quand même ça qui prime à mes yeux.

Lors des multiples cuites que je vais prendre là-bas, je vais me les taper les uns après les autres. Je n'en avais aucunement l'intention au départ mais l'un après l'autre ils m'ont plu. On ne saurait me le reprocher. S'ils sont amis depuis si longtemps, c'est qu'ils ont de nombreux points en commun et ils ont donc tous quelque chose qui peut me plaire. Tout cela est parfaitement logique et c'est la raison pour laquelle je ne m'inquiète pas outre mesure de la situation. J'établis mon palmarès sur un laps de temps d'un an et demi, ça ne me parait pas exagéré. D'autant plus que lors de grandes occasions, je suis présentée à d'autres membres du clan habitant dans d'autres villes et je suis très normalement sensible à l'attrait de la nouveauté.

Mais quand on me présente aux « nouveaux », il me semble remarquer quelque chose de bizarre dans leurs « Ah, c'est toi… ». Je semble jouir d'une célébrité que j'étais très loin de soupçonner. Ça m'intrigue jusqu'à ce que je me rende compte qu'en fait, au sein de cette jolie assemblée de gens très cleans, je suis une attraction sexuelle, un sujet de conversation, bref, une sacrée salope ! Ça m'en fiche un coup. Je pensais en avoir fini avec ces conneries, je pensais qu'au milieu de personnes si pleines de finesse et d'intelligence, il ne serait pas question de ces curiosités linguistiques. Eh bien, si.

La remise en question est violente et me conduit presque à souhaiter trouver un pénis officiel pour me limer et une main officielle pour me caresser.

Et puis, alcool aidant, je m'en fous, je m'habitue à l'idée de la chienne en chaleur, en mal de bite, c'est donc ce que je suis. Et pourtant, toujours pas d'orgasme, juste une plus grande connaissance des pratiques et quelques points de comparaisons qualitatifs, rien de plus excitant.

Je m'éloigne un peu d'eux néanmoins, quelques reliquats de honte sans doute. Mais je n'arrête pas d'apprendre et d'expérimenter pour autant, sous d'autres cieux. Je me retiens cependant de trop de sexe, du moins quand je suis

en état de le faire. Et puis l'envie de calme me reprend, l'année a été longue et riche.

Un jour je suis tombée sur un type plutôt bien qui m'a fait découvrir entre autre la mythique position n° 69 où chacun donne et reçoit en simultané. C'est une véritable révélation. Il m'a ouvert au monde des longues séances de caresses et d'attouchements plaisants. J'ai ainsi pu me perfectionner dans l'art de la fellation et de la masturbation et j'ai même appris à y prendre du plaisir. Alors comme ça, le sexe est bien un jeu qui nécessite deux candidats et la victoire est à la portée des deux protagonistes. Grande découverte.

Sa bouche sur mon sexe aura provoqué ma jouissance à proprement parler une seule et unique fois. Mais je savais enfin que moi aussi j'en étais capable. Tous les espoirs étaient donc permis et j'allais désormais consacrer mes relations sexuelles à ma jouissance. Je suis « normale », quel soulagement !

Un autre jour, plus tard, un autre type. Il est plutôt pas trop con et plutôt terriblement misogyne, ce en quoi je ne saurais le blâmer.

Je suis bourrée, et particulièrement excitée, j'ai envie de jouer alors pourquoi pas avec lui. Je lui sers mon « tu sais, moi, je suis vraiment une grosse salope, une sacrée chienne », et ça semble l'émoustiller. Bien sûr, c'est de la provoc et il le comprend très bien, mais il ne peut pas s'empêcher de désirer ardemment vérifier mes dires. Il est misogyne et se sent flatté, conforté dans ses opinions par le langage que je tiens sur ma personne. Je lui confirme très simplement ce qu'il a toujours pensé de la gent féminine.

Froidement, d'un air faussement lointain, il me dit : « On va chez moi, grosse chienne. » Ce à quoi je réponds que si ça l'amuse, c'est du domaine du possible. Et nous voilà chez lui, musique classique de grande qualité, je le reconnais. Je me débarrasse de mon manteau et me pose sur le lit pour rouler un pétard. Mais déjà il veut me faire comprendre clairement la raison de ma présence dans son antre de célibataire. Il m'embrasse, je lui rends ce qu'il me donne, négligemment et tire sur le joint. Il se pose à côté de moi sur le plumard et commence à me caresser le sexe à travers mon pantalon. C'est assez agréable alors je le laisse faire. Il s'exécute pendant quelques minutes tout en s'étonnant que la salope que je suis ne le touche pas. Puis il s'apprête à défaire ma braguette. Je lui montre d'un geste suffisamment explicite qu'il n'en est pas question. Il est interloqué mais continue à me faire du bien. Il tente une deuxième fois le déshabillage me forçant à être verbalement plus claire. Il a l'air énervé et cesse ses caresses. Il me dit que je suis vraiment une belle allumeuse. Je lui dis juste que j'apprécе ce qu'il me fait et que je ne vois aucune raison qu'il

s'arrête. Ça le fait marrer et il se remet à me tripoter, sûrement avec la certitude que je fais ça pour le chauffer et que de toutes façons, il me baisera.

Mais dès qu'il donne à ses caresses un aspect plus autoritaire pour me conduire là où il a l'intention d'aller, je le remets à sa place. Il finit par s'énerver pour de bon. Il me demande ce que je fous là et pourquoi je ne veux pas me foutre à poil. Il s'essaye à des prémisses de violence et pose ma main sur son sexe. Je la retire avec une égale violence et lui explique que s'il était en train de se faire sucer la bite par une nana sans lui rendre aucune caresse, sans chercher son plaisir à elle, ça lui paraîtrait normal. Pour moi, c'est la même chose. Il me fait du bien mais je n'ai pas la moindre envie de lui donner de plaisir autre que celui de me toucher. J'ai l'impression que ce que je lui dis le touche si fort qu'il ne veut pas y croire. Il s'entête donc à me caresser le sexe et se dit sûrement que c'est un jeu, que j'aime dominer la situation et qu'il me baisera probablement mais plus tard quand je l'aurai décidé. D'ailleurs comment est-ce qu'il pourrait en être autrement, comment saurais-je résister à tant de virilité ? Non, c'est impossible, je vais céder.

Eh bien non, je ne vais pas accéder à ses désirs mais juste aux miens, en lui portant le coup de grâce.

J'écrase le joint dans le cendrier, je l'attrape assez violemment par les poignets et je le couche sur le lit en le maintenant fermement. Je le chevauche et entreprends de frotter mon sexe, toujours totalement habillée, sur son sexe parfaitement dur. Il est au comble de l'excitation et râle comme un animal. Cette fois, il y croit dur comme… fer. Il est certain d'avoir gagné et que tout ceci n'était que mise en appétit. Il s'essaye à m'embrasser, je le replaque fortement sur le lit et continue à me faire du bien. Son sexe très performant titille le mien jusqu'à la jouissance. Une fois mon pied pris, je ne vois aucune raison de rester et je me relève, le laissant pantois et plein de désir.

Je me casse, il n'arrive pas à y croire. Sa virilité est blessée, sa misogynie perturbée et sa branlette imminente.

J'ai appris plus tard que ce mec a eu une copine qu'il aimait dominer par le truchement de la force physique. Une satisfaction de plus.

Quand j'ai pris la décision de rechercher dans ma propre expérience tout le cheminement suivi jusqu'à « l'orgasme », c'est parce que je me sentais investie d'une sorte de mission auprès de celles qui comme moi n'ont pas de pénis et qui se sentent seules pendant qu'un mec les lime.

Assurément, le jour où j'ai découvert que je pouvais jouir comme les femmes à la télé d'un sexe d'homme dans mon sexe, j'ai vraiment cru trouver

dans ce miracle une vraie solution à tout ce qui me posait problème dans le fait d'être née Femme.

Il n'en est rien. Le problème est ailleurs, il est aussi ailleurs. Et les inégalités, que je croyais n'exister que dans l'acte sexuel, se révèlent à moi à tout moment de ma vie de tous les jours.

Parce qu'à la puberté j'ai découvert que je n'étais pas exactement un modèle de féminité, je me suis construite différemment de mes « semblables ». Mon physique n'étant pas aux normes, j'ai dû apprendre mon corps, apprendre à ne plus avoir honte de mon visage « exotique », de mes 1,80 m de viande et de ma carrure de nageuse est-allemande. Aujourd'hui c'est fait, aucun regard ne me fait plus mal. Je sais séduire avec beaucoup d'assurance. Je sais exactement ce qu'il faut servir à la gent masculine pour provoquer du remous dans les braguettes. Et ça m'emmerde !

J'ai eu envie de donner des leçons à mes amies les bites en étant seule à décider des événements, en suivant mes désirs sans plus jamais céder à une envie que je ne partageais pas à 100 %. Mais tout ça n'est pas suffisant.

Aujourd'hui, je suis « maquée », je ressens un sentiment fort pour un mâle avec lequel je m'entends très bien. La quasi-perfection. Le « quasi » de cette phrase n'existerait pas si je ne me sentais pas constamment agressée, humiliée par le monde extérieur dans mon identité sexuelle.

La télé, haïssable invention, véhicule des idées, une image à laquelle je me refuse de ressembler. Celui que je chéris a le cerveau bourré de toutes ces conneries et ça m'est assez difficilement supportable. Alors je me dis que mes préoccupations d'ordre sexuel n'étaient qu'une toute petite partie de ce qui cloche au fond.

Je me sens isolée entre deux mondes qui l'un comme l'autre me sont étrangers, celui des hommes auquel j'ai cru un temps vouloir appartenir, et celui des femmes dont je me fais une idée déplorable que je n'arrive pas à m'ôter de l'esprit.

Plus gravement encore aujourd'hui que quand j'étais plus jeune, je ne supporte pas les filles, je n'ai aucune amie avec laquelle je me sente bien car j'ai le sentiment que toutes elles participent à un renforcement des à priori minables que le monde mâle a sur la femelle. J'ai l'impression qu'elles ne voient pas ce que je vois et qui m'hérisse, qu'elles ne résistent pas ni ne réagissent.

J'ai vécu deux expériences essentielles, deux identités différentes liées à ce sexe avec lequel je suis née.

Dans le premier cas, je me suis construite comme femme pleine et entière, dans un cercle d'amis essentiellement masculins qui m'admettaient parmi eux parce que je « n'étais pas une femme » ou du moins pas comme les autres. Je me suis crue assez volontiers différente puisque ça semblait coller pas mal avec tout ce que j'avais vécu jusque-là, avec mon apparence et mon comportement… Effectivement, mes amis pouvaient me considérer comme atypique puisque toute ambiguïté d'ordre sexuel avait été éludée depuis longtemps entre eux et moi. Tout ceux d'entre eux avec lesquels quelque chose de physique était plus ou moins pressenti ont joué avec moi au rapport physique sans gêne, en toute simplicité, amicalement sexuel. Une fois cette étape franchie, ils ne me regardaient plus que comme une amie partageant des points communs avec eux, notamment une grande faculté à se défoncer la tronche à l'alcool, ce qui est un super facteur d'intégration dans ce milieu masculin où j'évoluais. D'autres filles buvaient, bien sûr, mais « comme des filles ». Moi je buvais jusqu'à atteindre des états lamentables que peu de personnes attachées à leur apparence ou à leur réputation auraient assumés, pas comme une fille selon la légende. En plus mon comportement de « chienne », mon goût pour ce type d'amusements me permettait d'être considérée comme une sacrée femelle. C'était une situation parfaitement confortable pour moi d'être vraiment une femme et respectée comme telle. Je voyais bien qu'ils n'avaient pas ce même respect pour les autres filles au comportement plus typique et moins extrême mais ça ne me gênait pas, je n'avais pas plus qu'eux de respect pour mes congénères.

Mais il a fallu que je passe de l'autre côté de la barrière, que je rencontre un type, que le sentiment s'en mêle et que je commence à agir moi aussi comme une fille amoureuse et fidèle, etc.

Là, bizarrement, je n'étais plus la même femme couillue aux yeux de mes amis. Ils ont commencé à me regarder autrement, comme si quelque chose avait changé par le simple fait que je ne me tape plus une quantité délirante de jeunes gens. Quand mon cher et tendre se trouvait avec moi au sein de ma bande d'amis, c'était comme s'ils ne m'avaient jamais considérée différente des autres filles, comme si jamais je n'avais été une amie à leurs yeux. Le respect s'est envolé sans que je puise rien y comprendre.

Quant aux amis de mon aimé, habitués eux aussi à des relations entre hommes, ils n'ont jamais su voir en moi autre chose que « la femme de… », une espèce d'ersatz d'individu sans identité propre, sans existence autre qu'à travers mon partenaire sexuel.

J'ai donc pu me rendre compte des difficultés que présentait la féminité pour être considérée comme un individu à part entière. Il fallait semble-t-il être soit profondément libérée sexuellement, vivre guidée par ses désirs sexuels effrénés en affichant une sensualité exacerbée et aucune inhibition… soit…

Je ne sais pas où se trouve la solution car visiblement, dans une relation homme-femme suivie, les à priori sont si puissants qu'il paraît presque impossible d'y échapper.

Tu étais quelqu'un parce que tu étais libre, célibataire, tu existais par toi-même mais maintenant… tu n'es plus rien, seul le mec qui te baise existe.

Noémie

Une expérience en peep-show *

J'avais 18 ans en 1992 quand, cherchant en vain un boulot pour l'été, je suis tombée sur une petite annonce : « Cherche modèle pour photos de charme. PHOTOMAT. - n° de tél. ». Après une première réaction du style : « Tiens, au fait, pourquoi pas ? », un panneau danger avec des loupiotes rouges autour m'a barré l'enthousiasme. J'ai décidé d'aller voir de plus près ce qu'il pouvait en être en passant l'entretien. J'ai motivé une

* Contribution reçue suite à notre appel.

vague

copine sur le thème : « C'est une expérience à faire » sur fond de « Chiche t'es pas cap ».

Rendez-vous pris, nous voilà donc toutes les deux dans nos plus jolies robes à fleurs, un peu tremblantes, très sérieuses bien qu'un brin hystérico-collégiennes sur les bords. L'agence avait plaque et baie vitrée sur une rue mais l'accès se faisait en entrant dans un couloir qui donnait aussi sur des habitations et une agence d'assurance. Toute personne entrante était ainsi disculpée aux yeux du passant.

Un type nous a reçues dans un petit bureau clair.

Son siège, le bureau, une plante verte, deux chaises modernes de l'autre côté du bureau, derrière, un petit espace « salon » avec un canapé et une table en verre, le tout très clean, halogènes, etc. Mais avec des posters épinglés au mur genre brésiliennes, plage et cocotiers, tous les canons de l'esthétique du calendrier routier. Cela avait un petit côté artisanal qui nous a mises à l'aise (quand je dis nous, c'est qu'on en a tchatché ensuite ensemble). Le type avait la véritable tronche du mafieux : l'œil glauque, le front recousu et la chemise à fleurs. Il parlait avec une nasalisation excessive due à un nez cassé (accident de la route, disait-il).

Il nous a exposé le règlement côté « modèles » :

– aucun lien toléré avec les « bars de nuit »,

– aucun contact extra agence avec les clients,

– la sécurité physique et le non-contact sont assurés par l'agence,

– chacune choisit jusqu'où elle va dans le mime,

– chacune choisit ses horaires suivant ses disponibilités une semaine à l'avance mais s'y tient (choix à faire en tenant au maximum compte du planning de façon à ce qu'il y ait en permanence deux à quatre modèles),

– fringues et maquillage à notre charge, bien qu'un petit fond tournant soit disponible à l'agence,

– hygiène à respecter (il n'a pas voulu préciser),

– s'adresser à lui ou à sa femme pour tout.

Le job consiste à s'habiller en fille, attendre le client, s'il vous choisit dans la brochette, aller dans le studio et assurer un strip de 20 minutes (musiques à notre choix mais le hard-core ne passait pas trop).

Un couloir partait du bureau et desservait les toilettes, la salle de bains (exiguë), pour aboutir dans le studio.

Le « sas » était composé de trois rideaux. Le client passait par celui du centre et se trouvait alors dans un petit espace qu'une chaise remplissait. Assis, il avait donc le rideau derrière, et à sa gauche comme à sa droite, une planche noire de contre-plaqué. Sur la planche de droite était scotché le règlement de l'agence (non-contact, photos inexploitables dans la presse, etc.). L'espace en face de lui était ouvert sur la pièce (12 à 15 mètres carrés). Fond arrondi de toile beige ou noire, moquette beige profonde, coussins.

La modèle passait par un des deux autres côtés et avait accès à un magnétophone derrière une des draperies.

Cachés au client par les planches-œillères, un réveil et un halogène réglable.

Le type (F.) nous a conduites dans le studio et nous a demandé, un peu gêné (pour nous je crois), de nous déshabiller pour voir « si ça pouvait passer ». J'ai été étonnée de la facilité que j'ai eue à le faire devant ce mec à qui je n'aurais pas permis de me prendre en stop. Cela ne m'a pas plus remuée que devant un docteur mais je me disais que ce n'était peut-être pas très normal.

Une semaine pour réfléchir et reprendre contact.

Cette décision me semblait importante, alors j'ai fait une liste avec les « pour » et les « contre ». C'est cette liste que j'ai gardée que je recopie ici. Tout ce qui apparaît entre parenthèses n'est pas d'époque.

CONTRE :

– Je sais ne pas savoir où je vais ni exactement ce que je risque dans ma tête.

– Il est complètement idiot de s'imposer à soi-même ce que l'on ne souhaiterait pas à d'autres (discours sur la femme-objet, l'aliénation sexuelle par l'argent, le droit à vivre et construire une sexualité saine, etc.).

– Ça ne va pas arranger ma réputation de moitié tarée (il m'est toujours apparu comme évident que si je le faisais, je le disais).

– Est-il vraiment sain d'apprendre à être une fille dans un rapport complètement a-naturel et tordu, pollué par la frustration de l'autre et le rapport direct à la thune ?

– Ma pauvre mère n'en a-t-elle pas assez vu ?

– Quelles que soient mes raisons, mon entourage soit ne comprendra pas en bloc, soit projettera un max de trucs que je ne veux pas forcément.

– C'est donner à long terme une arme aux flics contre moi.

– Tu fais quoi, petite conne, si ton père se pointe ? (Je refusais de le voir depuis quatre ans.)

– Est-ce que franchement ma vie est trop simple pour que je me foute consciemment dans un tas de complications ?

POUR :

– Quoi qu'il me tombe sur la gueule, je sais que je suis capable de tenir la route en cas de coup dur.

– La photo est un viol mais j'ai survécu à moins imagé.

– Je stoppe quand je veux, c'est à moi de garder suffisamment le contact avec moi-même et d'être vigilante quand à ce que Cela fera de moi.

– Autoréglement : Arrêter tout de suite si un besoin d'argent me sédentarise.

– Les maos vont à l'usine, moi je ne ferai somme toute qu'aller à l'usine des femmes. Creux théorique : Pratique de terrain.

(J'avais assisté à quelques réunions féministes qui m'avaient complètement effarée. Quelque chose entre la réunion tupperware et le salon des 30-40, sur fond acariâtre. Je trouvais les ami(e)s de ma mère devant un thé plus sérieux au niveau discours et plus joyeux à tous les niveaux.)

(Une réaction assez violente à un article (pas terrible) que j'avais écrit sur les règles et la pilule m'avait aussi confortée dans l'idée que la génération perdue n'était peut-être pas celle qu'on croyait).

– Ça peut me payer des vacances en Grèce.

– Ça risque d'être radical contre la timidité. (J'étais alors en cycle d'études théâtrales à la fac.)

– La perspective de choquer quelques militeux culs serrés est toujours agréable.

– Poser un débat ?

– J'apprendrai peut-être là-bas ce que recouvre le terme « fille » qu'on me colle avec de plus en plus d'insistance depuis l'adolescence. (J'en avais franchement une idée très floue et carrément terrorisante.) À défaut de m'y reconnaître, je saurai peut-être au moins jouer ce rôle qui m'a tout l'air d'être crucial pour ma vie d'adulte.

– Si ça me transforme, Cela risque d'être des transformations qui seraient de toute façon advenues avec plus ou moins d'acuité au contact de la vie et j'aurai là la chance de les surobserver, donc de mieux les doser.

– En vivant un schéma « féminité » en partant de ce que j'ai l'impression d'être, je ne fais qu'étirer le panel entre les deux et donc élargir ma vision des possibles.

– (+ quelques notes illisibles sur l'ego, placées à la fois dans les « pour » et les « contre ».)

Le test de viabilité de cette liste fut, sans doute curieusement, ma mère (portrait bref en ce qui peut concerner ceci, excuse-moi maman). Psychologue dans le public, socialement sociale-démocrate frange des déçus de 81, « *notre corps, nous-mêmes* » dans la bibliothèque, alors monoparentale.

À part sur des sujets de dangers purement physiques, la règle officielle avec elle a toujours été que je faisais ce que bon me semblait tant que j'étais capable de l'argumenter solidement et de bonne foi.

Après une brève réaction : « Ma fille sombre dans la prostitution, qu'ai-je introduit dans son éducation pour qu'elle cherche ainsi à s'auto-détruire ? » nous en avons parlé longuement (en pleurant car on pleure toujours beaucoup chez nous quand on parle de choses sérieuses).

Elle n'a jamais été d'accord mais je crois qu'elle s'est dit quelque chose comme : « Elle est en train de faire une grosse bêtise, je n'ai pas de pouvoir sur Cela, c'est peut-être une façon de grandir, elle est complètement inconsciente mais sa façon de l'être pourrait bien lui permettre de retomber sur ses pattes, attendons. »

De fait, elle m'a regardée de travers pendant quelques mois pour ensuite adopter une distanciation humoristique assez sympathique. Elle s'est surtout inquiétée pour mon ego (dans le négatif et dans le faux positif narcissique). Elle tenait aussi beaucoup à me répéter que « tous les garçons ne sont pas comme ça ».

Moi j'ai eu peur qu'elle s'imagine des choses horribles devant son peu de questions.

Je me rappelle qu'elle était mi-amusée mi-dégoûtée par mon premier porte-jarretelles.

Nous n'en reparlons aujourd'hui jamais mais je ne pense pas qu'une gêne en soit la cause.

Quant à mon père, lorsque je lui ai brièvement parlé de ce travail, bien plus tard, quand je l'ai revu, il a haussé le sourcil gauche.

Bon, décision prise, il m'a bien fallu sortir du débat pour entrer dans… l'agence.

Et là, problème ! Être nue devant un étranger, O.K., mais moi, me désaper façon visite médicale me prenait à peu près trente secondes et il fallait multiplier ce temps par quarante.

A., « The patronne », avait beau me dire que ça viendrait tout seul, et que si j'utilisais non pas un gant mais mes mains pour me laver c'est que je savais bien au fond ce que c'était que l'érotisme, je restais dubitative. Et de le savoir effectivement, et que ce que l'on attendait de moi était bien ce que je mettais sous le nom d'érotisme.

Une fille a été chargée de « faire mon éducation ».

Elle était étudiante en socio, gentille, fière d'instruire une novice, elle aussi dubitative quant à mes capacités.

Voici ses conseils plus quelques autres des débuts.

– Prendre conscience que tu as des jambes.

– Toujours sourire.

– Éviter de regarder le client dans les yeux.

– Toujours rester en mouvement et se toucher.

– Choisir une musique que tu connais bien pour savoir au son combien font vingt minutes (éviter de regarder le réveil).

– Quand tu ne sais pas où regarder, ferme les yeux.

– S'habiller avec beaucoup d'accessoires au début (ça gagne du temps).

– Ne pas hésiter à parler avec le client si une gêne s'installe.

– Exploiter les trois espaces : debout, chaise, sol.

– En règle générale, forcer le trait à fond : ce qui est ridicule pour toi l'est rarement pour le client.

– Faire tout Cela dans la joie, le cul triste rapporte peu.

Mes premiers clients étaient filtrés : des habitués réputés faciles et pas tordus.

Il me faut là expliquer le fonctionnement global, même si, à cette époque, certains paramètres étaient un peu flous pour moi.

Le système de base est la location pour 20 minutes d'un studio et d'une modèle. Sur les 200 francs que Cela coûte, elle touche 50 F.

À Cela s'ajoutent les pourboires atteignant facilement 10 F. Le pourboire est gratuit en ce sens qu'il n'implique pas de travail supplémentaire.

Les clients peuvent aussi choisir un duo, mime lesbien plus ou moins poussé. Le tarif est alors double et les modèles touchent chacune 80 F. Pourboires forts.

Les clients peuvent se diviser en trois classes : celle des photographes, des mateurs, des branleurs ; seule la première étant officielle, et le kleenex offert par la maison pour la troisième.

La modèle peut refuser une classe en particulier (le branleur rapporte plus, 80 F., et ne tient pas 20 minutes, mais tout honteux qu'il est, il oublie le pourboire).

Le refus personnel d'un client en particulier, s'il est mal perçu, est parfois utilisé.

Le client ne donne pas son nom, peu payent en chèques, et les filles ont un nom d'emprunt.

Ce qui m'a permis de garder le mien puisqu'au milieu des Evas, Emmanuelles et autres Marylines, personne ne l'aurait soupçonné vrai. Il me semblait important de ne pas oublier qui j'étais, même symboliquement, afin d'éviter de glisser dans la schizophrénie la plus totale.

Il y avait alors certaines journées où j'allais à la fac, au théâtre, à l'agence puis en réunion militante. Je ne comptais plus les moments où je changeais de fringues, d'images, de rôles, et il fallait savoir dans chaque endroit quelle partie de vie ne pas évoquer (ce n'est pas aussi simple qu'on peut croire car, par exemple, il est fort plausible que l'idée du strip serait mieux passée chez les théâtreux que le militantisme).

Le thème de la double vie (quadruple en l'occurrence : ami(e)s, fac, strip, camarades) est certes, comme tout ce qui touche au secret, très excitant, mais surtout complètement paumant.

Bien sûr, ces mondes s'entrecroisaient un peu en ce sens qu'il y avait à Photomat quelques étudiantes, que je bouquinais mes cours ou de la politique pendant les « permanences » et que la dimension politique ou théâtrale y était constamment présente.

Mais ces mondes restaient malgré tout fortement cloisonnés.

Les filles étaient de situations très diverses : une secrétaire qui voulait se payer son permis de conduire, une Russe qui écrivait des lettres studieuses à ses parents qui la croyaient en cycle d'études (elle nous racontait son premier jean et combien coûte un Mars en roubles au marché noir), elle est maintenant « prostituée de luxe ». Une fille de colonel toute timide qui bûchait son bac et s'est très vite spécialisée dans le style fouet et cuir, quelques étudiantes (toujours sciences humaines ou droit) plutôt sophistiquées ; une fille un peu plus vieille que la brochette 18-24 ans qui était là parce que son mari contrôlait l'argent de son premier travail et qu'elle ne voulait pas dépendre financièrement de son amant ; ma coacheuse du début qui vivait joyeusement ses bourrelets et était spécialisée dans le strip yoga sur musique indienne ; une

banlieusarde permanentée, mains tatouées au henné, qui avait une interprétation toute personnelle de la danse du ventre et qui avait du mal à concilier son travail et les interdits de son ami musulman (capacité effroyable à disserter sur l'horoscope de la semaine)…

Une femme de 38 ans est aussi passée brièvement. C'est la seule que j'ai entendu dire qu'elle faisait Cela par fantasme.

Le discours type (le mien aussi) étant : « J'ai besoin de thunes et je n'ai pas de tabou là-dessus, c'est donc pour moi une bonne solution. » Ce discours était aussi servi aux clients qui risquaient moins ainsi d'oublier le pourboire.

Toutes les filles étaient de classe moyenne ou avec un autre emploi précaire.

Même celles que j'aimais le moins me semblaient beaucoup moins femmes-objet que la moyenne. Toutes avaient fait un choix non directement déterminé par un homme dans leur vie personnelle. Bien que je les aie trouvées pour la plupart plus intéressantes par ce qu'elles étaient que par ce qu'elles disaient (ah, la misère des journaux féminins), elles m'ont donné ma première expérience d'un groupe de femmes avec qui je me sentais quelque chose en commun.

Les rapports de force et jalousies se passaient plutôt en douceur, les commérages trop persistants étaient gommés de main de maître (esse) par A.

Plusieurs fois, des pourboires disproportionnés, en duo par exemple, ont été partagés à la demande de la bénéficiaire.

Les filles qui ne se supportaient pas s'arrangeaient pour ne pas bosser ensemble. Se mettre dans la situation d'être susceptible de faire un mime lesbien avec quelqu'une qui vous répugne profondément ne viendrait à l'idée de personne, ou alors c'est dans un but d'humiliation ou plus simplement concurrentiel. Mais prendre le client pour arbitre d'une concurrence concorde mal avec l'image de pauvre type que toutes s'accordaient à lui donner, avec des nuances plus ou moins maternelles.

Pour toutes ces raisons, et parce que construire un show en duo n'est déjà pas simple au départ, les partenaires étaient assez « calées » et choisissaient des permanences qui se correspondaient.

Ma partenaire attitrée était la fille de colonel. Chacune abandonnait son style, elle son cuir et moi l'étiquette de femme-enfant que j'avais gagnée au bout d'un mois.

Nous nous entendions plutôt bien et d'une façon assez simple étant donné la drôle de situation où nous étions. Sur ce que nous éprouvions en duo, nous

étions d'accord pour dire que les caresses font toujours du bien, mais que nous n'avions pas envie l'une de l'autre.

J'étais assez fière de l'avoir « coachée » au début. Mais je n'aimais pas l'être.

Mon premier strip fut une catastrophe de 10 minutes.

J'étais complètement embêtée pour ce pauvre garçon qui avait payé 200 F pour se mettre dans une situation où il n'avait vraiment pas l'air à son aise.

Ce trait s'est révélé une constante.

Peur du regard de la fille qui pourrait briser l'alibi théâtral, tremblements, bouches tordues comme pour pleurer, doigts crispés et blanchis sur le siège, gestes machinaux répétés, yeux fixés par terre ou sur les parois à sa gauche ou à sa droite (beaucoup lisaient le règlement d'un air attentif, longuement), mains essuyées sur les genoux (plus loin du sexe que les cuisses), début de phrases, sourires gênés, discussions hors contexte sur la littérature, le cinéma, le temps, les conditions de travail, la politique d'urbanisme nantaise…

Rares étaient plus jeunes que la quarantaine.

Beaucoup étaient mariés et ne pouvaient ramener de photos chez eux.

Un clientélisme qui m'a surpris a été celui de ces cadres d'entreprise qui payaient « un petit moment de détente » à leurs clients. Ceux-là étaient plus jeunes, arrogants, et demandaient à être plusieurs à regarder en même temps.

Les demandes au téléphone étaient les plus délirantes. Sexes rasés, cousus, petites filles, différentes « races » (étant donné le choix somme toute restreint, je faisais personnellement l'asiatique, la métisse et la blanche) ; aucune femme n'est jamais venue.

Je me rappelle très peu des clients, même de ceux qui étaient devenus des habitués. Images furtives.

– Un octogénaire puant qui avait construit une fortune au marché noir. Toutes refusaient de le prendre en branleur de peur qu'il claque. Pourboire énorme.

– Un de mes « attitrés » qui venait pour parler et m'a demandé plusieurs fois de ne pas me déshabiller.

Il me posait beaucoup de problèmes car il était d'une tristesse à mourir et me demandait de lui raconter mes fantasmes. Je ne me rappelais pas ce que je lui inventais d'une fois à l'autre, et lui notait nos entretiens et tentait des recoupements. L'horreur.

– Un qui m'avait demandé de ne pas faire de strip mais de lui montrer mon sexe ouvert durant les vingt minutes. Il les a passées en méditant gravement,

hochant parfois la tête. Il a insisté sur le fait que j'avais des lèvres disproportionnées (études comparatives discrètement faites, il n'avait pas tort. J'ai demandé à mes copains par la suite, ils étaient étonnés que j'en parle. Certains se l'étaient dit entre eux. J'ai trouvé ça bizarre mais marrant). J'y ai gagné de longues discussions moitié sérieuses sur l'équivalence possible avec le symbole phallique.

– Un jeune (moins de quarante ans) qui m'avait fait beaucoup rire (après) car au moment où j'enlevais ma culotte, il m'a dit d'un air timide que j'avais de jolis yeux.

– Un « véritable » photographe qui était très méprisant et qui, sous prétexte que lui ne venait pas « pour ça », s'était permis de me toucher (brutalement) pour m'expliquer une pose. C'était le plus conscient d'acheter de la marchandise. C'est la fois où je me suis sentie le plus humiliée.

Les autres se perdent dans un flou total. Je ne saurais en reconnaître aucun. Je pense qu'il en est de même pour tous les clients qui n'ont pas gardé de photos.

Restent des comportements. Un certain ton pour demander une certaine forme de pourboire. L'alliance de l'admiration et du mépris dans un seul regard (admiration un peu faussée, la situation plaçant la modèle en « pro » et le client en position inférieure puisqu'il « avoue » par les faits qu'il ne peut se procurer Cela gratis).

Peu demandaient combien nous, nous étions payées sur ce qu'ils donnaient.

Assez souvent, on nous proposait autre chose.

Certains dissertaient plus ou moins habilement sur la qualité tout de même supérieure des photos d'extérieur. D'autres proposaient le mariage ou plus sobrement d'aller chez eux.

Des propositions plus officielles (car passant par A.) pour des photos à grand tirage (généralement presse étrangère).

Je me rappelle d'un client (ami des patrons) qui avait passé toute la séance, le bras tendu, avec un billet de 500 F « si tu pipes ».

J'étais alors en très bons termes avec A., ce qui me donnait une certaine assurance.

Après lui avoir demandé de lire le règlement, et devant sa dénégation, j'ai topé le billet et suis allée le dénoncer à A pour tentative de corruption sur mannequin dans l'exercice de ses fonctions. Celle-ci, morte de rire, a prononcé très solennellement son exclusion de l'agence pendant un mois, assortie d'un remboursement pour préjudice moral de 500 F.

Il était très surpris et plus vexé encore. Il a accepté la peine.

En général (et de ce que j'en ai su) les seules corruptions acceptées n'allaient pas plus loin que le bonus-pourboire pour se mettre le doigt.

J'ai toujours refusé. Non que la chose me gêne a priori plus que le reste, mais la réintroduction de l'argent au milieu du sketch me semblait… obscène. J'avais besoin pour moi de préserver l'alibi théâtral.

Pour me sentir dans un rôle, actrice, donc effectivement là, actante, mais assumant un personnage qui n'est pas entièrement moi, ceci étant la barrière de protection indispensable pour vivre avec une certaine idée de soi, certes. Mais aussi pour ne pas me sentir en situation d'agression appelant directement à l'agressivité face à qui se plaçait en situation de client.

Chaque proposition de ce style, avec le marchandage piteux qui s'ensuit, trouvait une réponse agressive, tapant au plus humiliant. Souvent par la parole et un ton cassant, afin d'insécuriser et de casser l'alibi théâtral de l'autre.

Une chose très étrange est aussi la façon que j'avais de préserver une certaine pudeur, par déplacement.

J'avais alors sur le devant de la tête une mèche colorée de cheveux et je la cachais obstinément derrière un bandeau, un foulard… Je trouvais Cela important en ce sens que c'était le seul aspect de mon apparence que j'avais personnellement choisi.

Cette mèche était aussi un trait reconnaissable dans une ville somme toute pas si grande que ça.

Jamais je n'ai été obligée de dépasser les limites que je m'étais fixées au départ. Mais ces limites évoluaient au fur et à mesure que je me sentais plus à l'aise. Il en est ainsi par exemple de l'acceptation ou non des clients branleurs, même si Cela était franchement pénible. Dégoût pendant (répercussion directe du dégoût d'eux-mêmes) et tristesse en y repensant après. Il n'y avait plus le côté jeu qui dominait ailleurs. J'évitais au maximum et je n'ai dû le faire en tout qu'une dizaine de fois. C'était vraiment très dur.

Le temps passé à l'agence raccourcissait de plus en plus avec la fidélisation d'une clientèle prenant rendez-vous à l'avance.

Si j'y ai passé quatre jours par semaine durant le mois de juillet, je n'y allais plus qu'une demi-journée par semaine lors de l'année scolaire.

Les heures creuses de permanences se passaient en lisant et en discutant avec les autres filles, A. et F. J'ai ainsi sympathisé avec A. à qui je rappelais ses années en fac de droit et nous échappions ainsi souvent aux discussions style

« jeune et jolie » qui planaient toujours comme une menace. Une remarque anodine pouvait bien amener sur le dernier article dans *Voici* et il convenait de se serrer les coudes, patronat ou pas, devant un tel danger.

A. était souvent en conflit avec F., ce qui me plaça moi aussi dans un rapport conflictuel avec lui. Il se méfiait de moi aussi car (ce n'était pas bien dur) j'avais deviné à une phrase qu'il avait prononcée devant moi qu'il avait fait un temps de prison. Cela l'inquiétait beaucoup et il pensait que j'avais ainsi grand pouvoir sur lui. Je m'en foutais royalement.

Mais je l'avais aussi surpris à forcer des filles à faire un strip pour lui, pour « vérifier qu'elles étaient bien au point », tout en se masturbant (cette fille refusait Cela des clients).

Il sortait alors d'une opération de chirurgie esthétique et sa couture, plus haute que l'ancienne sur la tête, était fragile. En lui hurlant dessus, j'ai fait un geste brusque et large avec la main et, en reculant, il s'est cogné contre la cloison et s'est rouvert deux points.

Autant dire que les relations avec lui se sont légèrement dégradées. Il ne m'attaquait cependant jamais officiellement de peur que je parle de cette histoire. Sentant cette animosité sourde, A. en a rajouté dans le copinage, allant jusqu'à me proposer la garde de l'agence au mois d'août, avec participation aux bénéfices. Chose que j'ai immédiatement refusée le plus poliment possible (ce qui se traduit par éviter de lui dire que moi, mère maquerelle, c'était pas ma vocation).

Étant donné que tout cela était pour moi une expérience, il m'était évident que je n'y passerai pas ma vie.

C'est au bout de neuf mois que j'ai arrêté, en partie parce que je n'y apprenais plus grand-chose, en partie parce que je commençais à intégrer des fonctionnements que je trouvais dangereux pour moi.

Au fur et à mesure que je prenais de l'assurance, que mon attention se décentrait de mes capacités propres pour regarder vers l'extérieur, le rapport au client devenait de plus en plus agressif.

J'avais alors un jeu assez bizarre avec A. Lorsqu'un client arrogant, méprisant, ou qui tout simplement, ne me revenait pas entrait, je faisais un signe convenu à A. et le but était alors, s'il me choisissait, de le faire pleurer en un minimum de temps (ce qui vu la situation n'était guère dur). Si j'ai honte de quelque chose dans toute cette histoire, c'est bien de ça.

C'était non seulement dégueulasse mais aussi dangereux.

Car c'est à cette époque que j'ai constaté un changement de mes attitudes hors de l'agence. L'assurance gagnée, un nouveau rôle à jouer et une habitude d'un certain mode masculin en face m'ont un petit peu fait dérailler.

Ce qui a fait que c'est parfois allé assez loin, c'est qu'effectivement, une réponse masculine assez proche existe dans la plupart des milieux (je mettrai à part les milieux qui se targuent d'avoir un discours ou une pratique en réaction à la normale car c'est toujours plus compliqué).

Toujours est-il que j'ai alors fait payer assez cher en humiliation des dragueurs certes un peu beaufs ou maladroits, mais ceci totalement hors proportion.

Je ne voulais pas faire Cela de moi et c'est pourquoi j'ai stoppé et me suis mise en auto-observation.

Maintenant ça va très bien, merci.

Au total, les répercussions sur ma vie personnelle n'ont évidemment fait que recouper mes interrogations du début. Certes, la façon que j'avais de me représenter à moi-même a changé. Mais je ne saurai jamais exactement si je n'aurais pas eu, chose banale pour une post-ado, une crise d'égocentrisme sans ce boulot. J'irai même jusqu'à penser qu'ayant vécu Cela dans un cadre prédisposé, Cela m'a peut-être évité de faire chier mon entourage en lui montrant mon nombril (au propre comme au figuré).

Il m'en restera ce moment où j'ai vu les premières photos de moi, format A3, dans le hall de l'agence.

Je crois que c'est à ce moment précis que j'ai mesuré la façon dont « ils » pouvaient me regarder.

C'était complètement effrayant car je ne me reconnaissais qu'à moitié. Ce regard, cette expression, ce corps, n'étaient pas les miens. J'avais de la poitrine !!! Comment j'allais faire pour vivre avec une image comme ça ?

Mais au fond, c'est, en un peu plus concentré dans le temps, le parcours de toute fille.

J'ai aussi appris beaucoup.

Appris des gens autour de moi, appris une bonne partie de ce qui est considéré comme codes de la féminité dans un monde où je débarquais un peu, appris comment on enlève un slip de façon raisonnablement ridicule et sans se vautrer la gueule, appris comment sourire quand on a envie de cracher, appris comment maquiller une gueule de bois, appris à haïr les schémas macho/femme-objet, appris à considérer mon sexe comme un élément

positif (qui ne dégoûte pas tout le monde), appris à mesurer quelle pouvait être ma place sur le marché du travail. Appris à respecter et à écouter des filles qui, si elles débitent pas mal de niaiseries, n'en ont pas moins des réflexes de vie souvent plus sains et simples que la moyenne et ce parfois dans des situations dures, appris que la parole ne passe pas partout. Car bien évidemment, chez les camarades et amis, le débat ne s'est pas posé. Je croyais faire des vagues avec cette petite provocation, j'ai vu le raz-de-marée du silence. Pas une question, pas un rire, pas un mépris affiché, pas un reproche, pas un mot. Le silence.

J'ai débuté vers la fin de ces neuf mois une relation suivie avec un jeune homme charmant à qui, bien sûr, j'avais parlé de mon boulot. Pas très longuement puisqu'il affichait l'air de n'en rien avoir à foutre, mais tout de même de façon précise.

Au bout de trois mois où nous vivions ensemble, lors d'une soirée avec une amie très proche à qui je racontais avoir fini un show avec un slip de dentelle blanche sur la tête en guise de coiffe bretonne, le copain en question est devenu blanchâtre et m'a demandé si « vraiment » j'enlevais ma culotte.

Ceci m'a vraiment démontré à quel point le barrage était sans fissure.

Je trouve dommage d'être obligée de classer dans les choses à ne pas dire une expérience que je trouve riche et dont je suis fière.

Il y a certes une dimension personnelle qui m'a profité, mais je pense que tout échange peut profiter à autrui, et ce aussi dans une réelle dimension politique.

Je ne cherche pas de psychothérapie de groupe, n'ayant besoin de personne pour m'introspecter. Je ne cherche à choquer que dans la mesure où un véritable échange peut se mettre en place par la suite.

Il est crucial pour nous d'apprendre à entendre Cela (faut pas déconner, c'est quand même pas bien méchant) pour conduire une réflexion et à plus forte raison une action féministe ou anti-sexiste. On ne prétend pas conduire un cheval en se mettant des œillères à soi-même. Que ceux qui pensent que ce sont des questions trop délicates ou dures à aborder mettent leurs scrupules dans leur poche, j'ai pris là le risque qu'après un tel effort le silence subsiste, et c'est la seule chose qui pourrait me blesser vraiment.

Le travail sexuel, la construction symétrique des identités sexuelles et les modifications possibles de ces codes, l'anti-sexisme et l'anti-sexuel, la différence entre le rire et l'analyse du rire, la différence entre l'utilisation du langage et l'analyse, les modes d'apprentissage des codes sexuels, la part de l'État dans

leur confortation et les répercussions sociales d'une modification, les formes de violence, les formes de la contrainte, leurs répercussions sur le désordre/l'ordre social, l'apparente difficulté à aborder comme politiques des phénomènes qui touchent des gens dans leur personne (le chômage est parfois un drame personnel vécu physiquement par certain(e)s et Cela ne nous a jamais empêché de gloser dessus)… survol d'autant de sujets où notre réflexion de groupe avoisine la préhistoire.

Au boulot, le monde change, nos façons de l'appréhender aussi.

Regard social, rapport à soi

Françoise d’Eaubonne

Cette mortelle auto-censure *

Je me souviens de ma surprise vaguement choquée, à l’époque de mes juvéniles lectures, lorsque je trouvai dans *la Force de l’âge*, sous une plume admirée, cette notation de Beauvoir : elle et Sartre, qui adoraient skier, avaient dû renoncer aux sports d’hiver en 1946, parce qu’« il y avait trop de méchancetés autour d’eux ».

Le constat était incontournable ; une horde de journalistes de la presse à sensation guettait les moindres déplacements et entretiens du couple philosophe, récoltait les ragots, inventait des potins, colportait médisances et calomnies ; une traversée

* Contribution reçue suite à notre appel.

du Sahara où Beauvoir s'était arrêtée à un relais dont la tenancière s'avéra particulièrement mal embouchée avait permis à *Samedi-Soir* de prêter à la voyageuse le langage obscène de cette gargotière, et d'étaler « l'information » sur deux grandes pages ; caricatures et calembours fielleux accompagnaient le flux des commentaires. « Nous fûmes déconcertés par ce paquet d'ordures », relate le Castor. Et Sartre, placide : « C'est par la haine que j'ai abordé la célébrité. »

Ceci posé, quelles conséquences pouvait redouter le couple dioscurique en allant « glisser gaiement sur les pentes neigeuses » ? (*La Force des choses*) Cette dernière phrase exprime le regret lancinant de Beauvoir devant l'interdiction que la vieillesse oppose à divers plaisirs. (« Plus jamais un homme… » *ibid.*) J'avais peine à comprendre ce que des esprits aussi élevés, servis par une vitalité et une joie de vivre singulièrement vigoureuses, pouvaient redouter d'une escouade de plumitifs embusqués derrière les buissons neigeux, et de la parution parisienne de quelques chutes dans la poudreuse : « Jean-Paul Sartre tombe pour la troisième fois » ou « La Passion du Castor ». Quand on plaint avec une bonne conscience républicaine le ridicule des souverains soumis à un déprimant protocole, engoncés dans les interdits de l'étiquette royale, rien ne paraît plus étonnant que de voir des messagers de la Liberté et du Choix imiter les têtes couronnées par ce qu'elles ont de plus diminutif : la crainte de se comporter en simples mortels.

« Ce qui coûte le plus à avouer n'est pas le honteux, mais le ridicule. » (J.-J. Rousseau) Pas seulement à avouer ; à vivre. Cette citation me renvoie toujours au souvenir de Mai 68, lorsqu'au cours d'une séance à Nanterre Marguerite Duras lança à son compagnon, Diomys Mascolo, réticent devant je ne sais quel projet d'activité : « De quoi as-tu peur, Diomys ? Du ridicule ? Comme si le ridicule avait la moindre importance ! »

Une certaine pudeur est le terreau où s'enracine le ridicule. Et c'est là que commence, maladie héréditaire, l'auto-censure dont nous avons, ou avons eu, tous, à souffrir. Il est plus facile de braver une pluie de bombes qu'un éclat de rire. Ce qu'on nomme amour-propre a de fortes accointances avec des réactions qui bénéficient du prix des vertus apprises depuis l'enfance : bienséance, dignité, maîtrise. Ce que Kierkegaard dit de la blessure mortelle qu'est l'offense à la pudeur s'applique à de tout autres domaines que celui du corps. Tous les éducateurs d'antan savaient que les meilleures défenses de la chasteté virginale n'étaient pas la honte du péché, mais les affres du ridicule.

Un coup de vent soulevant les jupes, un ricanement étouffé à l'écho d'une inconduite, une indiscrétion concernant son intimité physique, voilà qui pouvait conduire une fille au suicide – comme Virginie naufragée pour ne pas montrer ses jambes – plus qu'une naissance illégitime ou une belle liaison scandaleuse. Ces hideuses idioties que l'on nommait vertus ont laissé jusqu'à notre époque leur fétide arôme de crinolines. Mais on n'a pas assez analysé, dans le sens de la remarque rousseauienne ci-dessus, que si le crime fait la honte et non pas l'échafaud, le ridicule fait la honte bien plus que le « crime », ou ledit tel.

Au-delà de l'éducation proprement dite, notre passion innée du secret intime concernant tant d'autres trésors que la corporéité nous vient de ce que Laborit appelle « la niche environnementielle », ce contexte à la fois biologique et historico-économique qui façonne notre système nerveux. C'est de là que viennent, avant la leçon orale et écrite des aînés, ces préjugés et ces craintes dont nous ignorons les motivations enfouies – et qui ne sont que des réactions, parfois des tropismes, dus à la « niche » en question.

Même conscients des déterminismes psychobiologiques qui nous font mouvoir, il nous reste à en déterminer le mécanisme afin de pouvoir le modifier ; faute de quoi, cette désaliénation que le XXe siècle a quêtée partout en gémissant se heurtera toujours aux perversions des totalitarismes.

Ces modifications ont déjà été accomplies de façon considérable, mais malheureusement à l'aveuglette et dans divers sens qui sont loin d'être tous favorables, par la modification du milieu extérieur et donc de la « niche ». Le retard de la conscience qui suit toujours la chaîne des événements nous confronte aujourd'hui au paradoxe d'un monde où l'espèce humaine marche sur la Lune sans connaître davantage qu'il y a un siècle ses mécanismes du déterminisme psychobiologique, et se censure avec la même ridicule crainte du ridicule, avant même que la leçon sociale de la censure soit officiellement transmise par les ascendants.

Un des effets les plus remarquables de ce paradoxe me fut donné par le puritanisme d'un certain courant du mouvement féministe, mouvement auquel j'ai adhéré depuis toujours et que je continue à soutenir, car il s'agit pour moi d'un humanisme, le féminisme étant beaucoup plus que le féminisme. L'anti-physis des suffragettes à chapeau noué sous le menton pouvait paraître un attendrissant excès de ces aïeules dont Freud disait : « Elles ont tendance à évacuer la sexualité. » Parbleu, comme on les comprenait (pensais-

je) devant le sort et le statut des contemporaines du Viennois ! Un constat historique renforçait ce point de vue : au moment des Années Folles et au début de la révolution bolchevik, un renouveau de la lutte des femmes s'accompagnait d'un élan international en vue de la révolution sexuelle. Élan brisé bien vite par l'insoluble problème des maîtrises de la procréation et le péril récurrent des maladies sexuelles. Mais aujourd'hui (pensais-je en ces années pré-Sida) que la syphilis est pratiquement vaincue et la procréation maîtrisée, le préjugé de la virginité foulé aux pieds et le mariage en voie d'extinction, ne saluerons-nous pas la mort du puritanisme ?

Le démenti éclatant infligé à cet espoir ingénu n'a pas attendu les années Sida. Dès l'essor du MLF, et au moment triomphal de la lutte bientôt victorieuse pour l'avortement, Beauvoir me faisait part de son étonnement devant la propension d'une si grande majorité de militantes à prôner l'éjection des « fécondateurs », et à les remplacer par le lesbianisme ou l'onanisme. Nous en parlâmes beaucoup. J'y voyais, pour ma part, une réaction excessive mais compréhensible au contentieux si lourd existant entre les sexes, réaction destinée à retomber avec le temps. À ma grande surprise, il n'en fut rien. La militante en jean, la starlette sur papier glacé, l'oratrice syndicaliste, l'astrophysicienne – la contemporaine, enfin, serait-elle incitée autant que nos émeutières anglaises de 1900 ou les clientes viennoises de Sigmund à « évacuer la sexualité » ?

La haine que je constate trop souvent chez ces camarades de lutte, non seulement à l'égard du système mâle, mais des mâles eux-mêmes, non seulement à l'égard des mâles, mais de leur sexualité génitale – et ceci chez de parfaites hétérosexuelles – pose problème à un niveau qui n'est pas a-historique (car rien ne l'est, pas même le cosmos) mais qui prouve que l'historique n'a pas suffisamment – ou pas depuis assez longtemps – modifié notre niche environnementielle. L'auto-censure est toujours présente, et sur ce point précis, particulièrement favorisé par le retard de la conscience, elle s'exerce sur la pulsion sociopsychologique et majoritaire de l'instinct. Le façonnement historique et social du sort réservé à ce vécu sexuel a engendré des conséquences si défavorables au « deuxième sexe » que la réaction de fuite et de rejet précède, fortement imprimée dans le système nerveux de celui-ci, la première leçon formulée en termes conscients par les éducateurs. La mise en garde tressaille au ventre féminin avant que le premier endoctrinement familial ne frappe son ouïe.

En cherchant à comprendre quelle forme primitive adoptent ce dégoût et cette peur, humus du puritanisme, j'ai cru percevoir – au-delà des rationalisations de la militance ou des justifications d'un « danger » qui pour la plus grande part **n'existe plus** – une frayeur devant sa propre nature, sa propre réaction au sexe et à ses conséquences, identifiées à la servitude et à l'humiliation. Une des plus fanatiques « androphobes » du mouvement, qui ne parle que de castration et d'exécution des violeurs, raconta un jour à son retour de Sicile : « J'ai failli avoir un accident de voiture tant j'étais éblouie par la beauté de ces hommes. » Une telle contradiction fait apparaître la crainte que cette féministe radicale avait d'elle-même et de sa pulsion, au point de manquer se punir par un accident « fortuit » pour infraction à son code d'honneur : le refus de risquer l'asservissement.

Quoi de plus ridicule que l'esclavage ? Quoi de plus honorable que la liberté ? C'est dans ce sens que la vieille morale chrétienne et anti-physis mettait l'accent sur la liberté de l'homme « affranchi de ses instincts ». Il demeure beaucoup de cette idéologie dans le courant féministe que je décris ici. Le fait que ce fameux affranchissement constituait une nouvelle servitude, à savoir une morale mutilante, restait une vérité inconnue pour le narcissisme du puritain d'hier, ainsi que pour la bonne conscience des susdites féministes d'aujourd'hui. Inutile d'y chercher des griefs ou des accusations de névrose. La cécité humaine devant le mécanisme des déterminants engendrés par la niche environnementielle et sa millénaire empreinte en nous est seule responsable. Le spectre patibulaire du ridicule jette son interdit sur bien plus que des chutes en ski, photographiées par des journaleux malveillants. Masqué par le nom de honte, de péché, de danger, il s'insinue à l'articulation délicate de nos plus profondes pulsions et de leur réalisation dans le vécu. L'auto-censure est maladie héréditaire.

Nicolas

Esquisse de réflexion sur la perception du genre *

Écrire un petit essai sur la notion de genre et sur sa perception par l'être humain, voilà qui m'a paru intéressant le jour où on me l'a proposé, tant mon cursus personnel m'a amené à me poser un certain nombre de questions à ce sujet, et ce de par ma double appartenance au monde du transsexualisme et à celui de l'homosexualité. Certaines situations en effet, certaines phrases devraient faire réfléchir l'homo (normalement) sapiens que nous sommes : tel homme raconte qu'il s'est fait draguer

* Contribution reçue suite à notre appel.

par une « super nana » et découvre, une fois l'effeuillage terminé, qu'**elle** est un **homme** (*i.e.* « **elle** a un sexe d'homme », aurait-il expliqué).

En ce qui me concerne, j'ai une amie qui me connaissait avant ma transformation de femme en homme [1], et avec qui récemment nous sommes revenus incidemment sur le sujet en cours de conversation, moi faisant allusion à mon sexe non encore opéré. Elle marqua un moment la surprise : « Ah mais c'est vrai, j'avais oublié. J'ai vraiment tendance à te voir comme un mec, point. »

Troisième exemple, le psy à qui tu révèles que « **tu** es un homme », ou que « **tu** te sens homme », et qui te met à l'Haldol en te diagnostiquant un sérieux délire hallucinatoire…

Dans toutes ces phrases, que signifient les mots « je », « moi » ou « tu » d'une part, et les mots « homme » ou « femme » d'autre part ? En d'autres termes, quelle est notre manière d'aborder l'individu par rapport à son genre présumé masculin ou féminin ?

Dans le premier cas, « elle est un homme », la nana du début était décrite comme dotée d'un visage (d'une belle chevelure), d'une voix, d'un corps résolument féminins, d'une tenue vestimentaire socialement féminine… la seule portion masculine de son corps étant le sexe lui-même. Est-elle ressentie comme un femme ou un homme ? « Comme un homme » serait-on tenté de répondre, puisque la phrase « elle est un homme » le dit elle-même. Oui, mais alors pourquoi dit-on « elle » ? À quoi fait-on référence ? Quel est l'aspect de la personne qui amène ainsi les gens à signifier leur confusion au sein même des mots qu'ils emploient ? Probablement le même que celui qui poussait ma copine à me voir comme un mec « complet » alors qu'elle savait pertinemment que cela n'était pas vrai. Manifestement, ce n'était pas la partie « raisonnée » d'elle-même qui parlait, mais plutôt une partie instinctive, une partie-réflexe.

Car, résumons-nous, comment abordons-nous l'individu en tout premier lieu ? Par son physique d'une part (la partie directement visible) et d'autre part le comportement. Dans tous les cas que j'ai cités, c'est l'apparence (l'ensemble

1. Définition du transsexualisme : période transitoire par laquelle passe une personne dont le sexe psychique se trouve inversé par rapport à son sexe physique, et qui par là même va chercher à harmoniser son apparence avec sa conviction, par le biais de traitements hormonaux et chirurgicaux. À mon avis, le (la) transsexuel(le) après transformation devrait être appelé(e) « homme ou femme d'origine transsexuelle » plutôt que transsexuel(le) tout court (tant il est vrai que nous sommes avant tout **des hommes ou des femmes**).

des caractères sexuels secondaires) qui a déterminé l'emploi du mot « il » ou « elle ».

Est-ce à dire que la simple apparence masculine ou féminine (caractères sexuels secondaires) déterminerait à elle seule le genre ? Évidemment non. Mais, en ce qu'elle est le principal mode de détermination du genre dans le regard de l'autre sur soi, elle en est un maillon très important, et constitue indéniablement une première approche de la notion d'appartenance à un genre.

Le cerveau fonctionne, c'est bien connu, par des réflexes associatifs. Or, depuis que l'homme (être humain) existe, l'apparence virile s'accompagnant d'attributs sexuels masculins s'est profondément ancrée dans notre mémoire, et la simple vue d'une apparence virile (ou féminine) déclenche en nous un réflexe qui nous amène à y associer virtuellement et automatiquement des organes sexuels appropriés. Et si d'aventure, on s'aperçoit que les attributs en question sont inversés, qu'à cela ne tienne. Le « il » ou le « elle » qui sortira automatiquement de la bouche de l'observateur se rapportera à l'apparence, et non aux organes sexuels. Le travesti du premier exemple a été vécu(e) comme « une femme avec des organes masculins » et non « un homme à corps de femme ». Ce qui revient à dire que si l'on suppose une hiérarchie dans les critères de détermination du genre, c'est l'apparence globale corporelle qui l'emporte sur le sexe génital… et, malheureusement souvent aussi, sur les mots ou le comportement.

Je reviens là sur le dernier exemple, celui du psy qui m'avait pris pour quelqu'un de délirant. N'ayant pas à l'époque abordé ma transformation, mon apparence physique était en contradiction totale avec ce que je tentais de dire. Et le psy (normalement supposé se préoccuper de la personnalité) s'est basé **instinctivement** sur le physique hormonal (et sexuel) pour déterminer mon genre et décider derechef que c'était « l'esprit qui se trompait ». (Je précise pour les curieux que l'Haldol, médicament anti-hallucinatoire notoire, ne m'a évidemment pas fait le moindre soupçon de semblant d'ombre d'effet, et que cela n'a pas empêché mon psy de persévérer dans ses convictions… délirantes (?)). Bref, passons.

Le corps est notre outil de communication avec le monde. Dire « je suis un homme » avec une voix de mezzo-soprane, cela porte au trouble. C'est évident.

On ne connaît pas encore l'origine du sexe psychique, loin de là. Mais il est vrai qu'au-delà du physique, les individus transmettent automatiquement, et souvent sans s'en rendre compte, des éléments déterminants de leur personnalité ou sentiments du moment. C'est ce que l'on pourrait appeler une sorte d'« aura » psychique qu'humains et animaux perçoivent et qui détermine bien souvent leurs réactions par rapport à nous. Sans le vouloir nous transmettons nos peurs, nos angoisses, notre agressivité, notre manque de confiance en soi… C'est un phénomène que les cavaliers et hommes de chevaux connaissent bien. Nous pouvons aussi évidemment transmettre du positif et mettre l'autre, humain ou animal, en confiance. Mais ce qui caractérise tous ces sentiments généraux, c'est qu'au moment où s'établit la communication, le corps utilisé à cette fin (voix, gestuelle) se comporte en outil neutre qui transmet ce que l'on veut transmettre, un point c'est tout. Les problèmes de transmission, de non-transmission ou de parasitage se présentent en amont, au sein même de la personnalité qui tente de les manipuler.

Dans le cas d'un transsexuel non hormoné qui tente de faire connaître sa personnalité sexuelle, le corps s'érige aussitôt en une terrible barrière très difficilement franchissable ; dans la mesure où ce corps est le seul outil de communication dont le transsexuel dispose pour « dire » son état et que cet outil à chaque instant oppose un démenti, tacite, une sorte de « non » muet à chaque parole que le malheureux transsexuel tente d'exprimer, l'interlocuteur malgré sa bonne volonté se retrouve victime du réflexe associatif décrit plus haut (dans sa tentative de déterminer le genre du transsexuel) et se trouve face à un double message : la personnalité qui dit oui, le corps qui dit non. Et comme il y a en chacun de nous des tendances parfois contradictoires, et en tout cas tout à fait indépendantes les unes des autres, nous avons tendance, à de rares exceptions près, à tenir compte instinctivement du message corporel tacite, même si notre raisonnement et notre ouverture d'esprit nous font tout à fait admettre et intégrer le discours de la personne. D'où les inévitables gaffes… (il est évident que je ne parle pas ici des gens « bloqués » ou d'une mauvaise volonté déclarée). **Et d'où la nécessité absolue (à mon avis) pour un transsexuel de faire passer en priorité le souci de la crédibilité physique dans son programme de démarches**. C'est elle qui nous fait prendre au sérieux quand nous nous révélons au travail, dans les loisirs, au cours de démarches diverses.

Dans le premier cas d'une femme à sexe d'homme (qui était supposée se comporter en femme), l'apparence physique se rangeait du côté de la personnalité, et cette femme était supposée telle, malgré ses organes sexuels masculins. Dans le cas d'une transsexuelle non hormonée (donc à l'apparence masculine), toute sa force de persuasion verbale (ambassadrice de sa personnalité) associée à la pertinence de ses propos ne fera pas le poids face à la contradiction muette du corps.

Et il est vrai que notre perception par l'autre revêt un aspect tellement primordial dans notre vie, que l'on peut se retrouver conditionné par une mauvaise perception de départ…

Claude Guillon

Trois bonnes raisons pour les femmes de m'éviter *

1

J'avais rejoint Edith au Puy pour y passer avec elle l'été 79. Lorsque je la revis nue, je trouvai à sa poitrine un volume inhabituel. Craignant – non sans raison – que je renonce à mon voyage, elle s'était abstenue de me prévenir qu'elle était

* Contribution reprise avec l'aimable autorisation de l'auteur de *42 bonnes raisons pour les femmes de m'éviter*. Ed. La digitale. Quimperlé. 1995.

enceinte. Le rendez-vous pour l'avortement était fixé à quelques jours de là.

Rien n'aurait pu me navrer ni m'humilier d'avantage que d'avoir à assumer la muflerie d'un crétin et l'inconséquence d'une amante. Certes, ma vasectomie ne réglait pas son propre problème de contraception ; tout de même, je ne m'étais pas fait ouvrir les couilles au scalpel pour accompagner mes amies dans les services d'IVG des hôpitaux, pendant que les pères putatifs se baguenaudaient.

Je me suis battu pour le droit à la contraception et à l'avortement sans condition. La législation française actuelle, relativement libérale, est remise en cause chaque jour – dans l'esprit et dans la lettre – par la pratique médicale hospitalière (je pense à Inès, avortée à l'hôpital en 1993, *sans anesthésie*). Elle le sera tôt ou tard au Parlement, et tout sera à recommencer. Je ne vois là aucune raison de taire la vérité : si l'avortement n'est pas un « assassinat » , c'est à coup sûr un malheur, un moindre malheur peut-être, certainement pas une formule hygiénique. Je trouve à ce propos dans le *Manifeste pour une mort douce* de Roland Jaccard et Michel Thévoz l'affirmation suivante : « Aujourd'hui, l'avortement est devenu aussi banal et inoffensif pour les adolescentes qu'un goûter dans un salon de thé à la mode. » Dérisoires salauds ! Même pour les fillettes de riches que Jaccard se flattait de lever à la piscine Deligny, cela n'a jamais été vrai.

Mais reportons-nous au Puy-en-Velay, pour y admirer l'effet d'une merveilleuse télépathie des organes. Edith avortée, je fus affligé d'une sévère grippe intestinale. Faut-il incriminer les effets à long terme d'un traitement antibiotique maladroit ou bien mon ventre porte-t-il le deuil rageur de cet enfant non voulu ? Toujours est-il que j'éprouve, depuis, la plus grande difficulté à digérer certaines choses. La nourriture en particulier, et en général l'existence.

Mon image de dandy – libertaire et libertin – est assez forte, je pense, pour que je puisse sans risque confesser me coucher deux cent soixante-dix soirs par an avec une bouillotte sur le ventre, sans même parler des centaines d'hectolitres de Lactéol du Dr Boucard que j'ai absorbés en quinze ans. On croira que je plaisante…

2

Mes façons désuètes ont des mobiles tout égoïstes. Je ne m'efface devant une femme que pour surprendre un sourire, entendre le son de sa voix lorsqu'elle me remercie. Ne s'exagère-t-on pas, d'ailleurs, l'influence de la bonté ou de l'éducation dans les comportements civilisés ? Les vieilles dames qui, dans le métro, se lèvent à mon approche et m'abandonnent leur place, agissent-elles vraiment par politesse ? Allons ! chacun obéit à ses désirs et à sa peur.

Il m'est arrivé, dans l'espoir d'une rencontre, de m'exposer davantage qu'à tenir une porte à une inconnue. J'ai envoyé une première annonce à *Libération* en août 1980 (parue dans *Sandwich*, le supplément que publiait alors ce quotidien chaque samedi) :

« *Dieu* (le titre n'est pas de moi). Elle ne croit ni à Dieu ni en l'homme, ni en la révolution. Insoumise, elle n'appartient à personne, à aucun parti, à aucun mec. Avant de se tuer, si nécessaire, elle se bat pour vivre. Elle aime peut-être les gosses, mais ne veut pas en mettre au monde, dans CE monde. Elle ne vit pas en couple, fût-il ouvert. Elle a une vingtaine ou une trentaine d'années et pas d'illusions (le boulot sympa, la fac chouette). Je ne sais pas son visage, je ne m'en moque pas. Il y a des visages qui m'émeuvent plus que d'autres, je préfère toujours la beauté de l'intelligence. Si tu te reconnais, écris-moi. Même pour dire simplement : j'existe, ça me rassurera. Pour moi, les exigences de ma tendresse suffisent à me situer pour l'instant. »

Je rencontrai une demi-douzaine de correspondantes sur la trentaine qui s'étaient manifestées. En plus de Djemila – qui est toujours de mes amies – je conserve un souvenir particulier des anonymes qui prirent la peine de m'adresser un clin d'œil. Carte postale de Biarritz : « J'existe. Baisers. Chloé. » Mot posté de Paris 11e : « J'existe… mais ça ne me rassure pas. Tendresses. Isabelle. » Comme on va le voir, pareils gestes gratuits sont tout à fait passés de saison.

Je publiai ma deuxième annonce à la mi-décembre 1994 :

« *Nous ne nous aimerons peut-être pas*. Ce qu'il faut de rage, de tendresse, pour se chercher encore dans ce monde marchand “ branché ” (m'évoque : chaise électrique, acharnement thérapeutique). Femme je ne sais pas ton visage. Sans le charme de l'intelligence insoumise, ta beauté ne serait qu'un rôle. Nous nous

aimerons peut-être pas. Le merveilleux se prévoit-il ? Seule la résignation est méprisable. »

Je reçus une vingtaine de réponses, et connus Flore. Lorsque je rédigeai ma dernière annonce, en avril 1991, le même quotidien qui avait accueilli les deux précédentes tarifait désormais ses services, et fort cher. Est-ce pour cette raison ? chacun devenant, au sens télévisuel, son propre « annonceur », il me semblait que les textes publiés se répartissaient plus étroitement entre l'anthropométrie génitale et la publicité matrimoniale. Mes pires craintes se virent confirmées, dans un registre comique cependant.

« *200 413 Soutiens-moi*, guéris-moi, femme, car je suis malade d'amour. Que ta main gauche soit sous ma nuque et que ta droite m'étreigne. J'ignore ton visage : j'exige l'esprit. La vraie beauté est rebelle. C'est encore le règne de la morale, de l'abaissement et du travail. Que le temps vienne où les cœurs s'éprennent ! Conspirons ! Fêtons l'amour ! (Claude). »

Est-ce ma traduction trop libre du *Cantique des Cantiques* ? ou son accolement à Rimbaud ? Je reçus deux réponses.

L'une émanait d'un aimable garçon, probablement myope, en tout cas malade d'amour – selon son propre aveu – au point, disait-il, d'avoir « la phobie de céder au charme d'une femme ». Avec la meilleure volonté du monde, qu'y pouvais-je ? L'autre me donna l'occasion de me faire raccrocher au nez par une dame acariâtre qui s'offusqua de ce que je lui demandai la raison pour laquelle elle m'avait écrit… .

On comprendra qu'il m'arrive de ricaner lorsque les crétins du *Nouvel Observateur* diagnostiquent, « après les années sexe » (où ça ? quand ?), le retour des sentiments.

3

L'époque n'incite guère au libertinage (la crainte de l'épidémie n'y est pour rien, c'est au contraire l'épidémie qui est le produit de l'angoisse). Ni la morale dominante ni les comportements érotiques n'ont changé en vingt-cinq ans de prétendue « révolution sexuelle ». La seule nouveauté est que la « sexualité » a officiellement changé de statut ; d'obligation privée, elle est devenue problème de santé publique.

Aux hommes, on reconnaît toujours des besoins biologiques irrépressibles, dont la satisfaction nécessaire ne s'obtient pas sans outrages à l'égard des

femmes ; en pensées, en images et en actions. Lesdites femmes, sans être positivement libres de leurs mouvements, ont la ressource de s'envoyer en l'air, cela s'est vu de tout temps, sans encourir autre chose qu'une vague réprobation morale. De ses sociétaires, le monde peut admettre beaucoup, pourvu qu'ils restent assujettis à l'essentiel. Il n'y a plus guère que la saloperie religieuse pour anathématiser les « rapports sexuels juvéniles avant mariage ». Faute de mieux, on admet volontiers l'union libre ; on tolère les mères célibataires et même les couples homosexuels. Il reste bien, à dire vrai, des résistances assez fortes contre l'amour des enfants et des vieillards ; on peut bien foutre comme on l'entend, mais ni trop tôt ni trop tard. À cette réserve près, on n'exige finalement qu'une chose des civilisés des deux sexes : qu'ils se plient aux convenances monogamiques. Tant mieux s'ils les ont intégrées au point d'y voir la règle naturelle et obligée du sentiment amoureux, mais leur respect peut être de pure forme, on n'y regardera pas de si près. Comme loi, l'exclusivisme amoureux ne prétend contraindre que les apparences ; il n'oblige à rien qu'au mensonge.

La seule obscénité, impardonnable, demeure l'amour.

Lequel ne s'embarrasse pas de mœurs, bonnes ou douteuses.

Lequel est – par nature – libre.

J'aime les femmes ; libres, et fidèles – comme je le suis – à la parole donnée. Il m'est arrivé d'être si violemment animé par l'amour d'une femme que je n'en désirais plus d'autres. Je ne m'en suis aperçu que dans leurs bras, et nous en avons ri. J'étais seul lorsque j'ai rencontré Inès ; passées les premières découvertes, nos amours furent si tumultueuses et précaires qu'elles réclamaient toutes mes énergies. Je puis donc me découvrir sans honte monogame de hasard. Le désir a de ces bouffonneries… .

Mais voici mon crime : je n'ai pas besoin pour m'assurer des sentiments d'une femme qu'elle promette de ne jamais convoiter d'autre que moi. Le ferait-elle d'ailleurs, que je n'y croirais guère ! Oh ! je sais les capacités de certaines à s'aveugler aux désirs des hommes et au leur propre…

Mais en l'absence d'enjeu, à quoi bon prêter serment ? Et si la tentation est là, faut-il que l'amour se nourrisse de sacrifice ? Que Vénus fasse son ordinaire d'une charogne ?

La liberté d'une femme, je n'en suis *jaloux* qu'au premier sens du mot : être particulièrement attaché à quelque chose ou à quelqu'un.

Il n’a pas manqué de volontaires des deux sexes pour m’expliquer que l’amour libre est impossible à vivre. Ils ne disent pas « immoral » ou « préjudiciable à l’ordre patriarcal », ni « trop douloureux » ni « difficile à expliquer aux parents », non ! Ils disent : *im-pos-sible* ! Et lorsque je leur confesse qu’ignorant cette impossibilité je n’ai jamais aimé autrement, c’est d’un ton péremptoire (méprisant ou apitoyé, chacun a son caractère) qu’ils m’assènent la terrible vérité : depuis vingt ans, je n’ai vécu que d’illusions. Je croyais faire l’amour ? j’ai forniqué. Il me semblait éprouver des sentiments… j’étais le jouet de glandes endocrines ! Eux-mêmes admettent que le dogme exclusif n’est pas de tout repos, mais n’est-ce pas là sa grandeur ? Et si l’on peut nier les statistiques des divorces, celles des viols, les chancres vénériens, le Sida, l’esclavage des femmes, le cancer du col, l’avortement et les conseillères conjugales, au moins ces consolantes monstruosités sont-elles censées procéder *de la nature des choses*.

Dussé-je ne jamais être pardonné, je préfère ma chimère à ces mensonges. Aimer est un risque qu’il me plaît de partager. Voilà tout.

Pont-du-Navoy, juillet 1993 – Paris, février 1994

Christel

Orientation sexuelle*

D’où nous vient l’attirance pour un genre ?

La contrainte à l’hétérosexualité, tout au long de notre vie, est si flagrante qu’il n’y a même pas lieu de la discuter.
Mais justement, l’existence même de l’homosexualité au sein de cette institution totalitaire qu’est l’hétérosexualité prouve qu’autre chose, de plus profond, et de suffisamment fort parfois pour venir à bout de toute une vie de bourrage de crâne, jusqu’à faire craquer le carcan de l’évidence, et celui des convenances, pousse du fond de l’être.

* Contribution reprise avec l’aimable autorisation de l’auteure et d’*Apache*, n° 8, printemps 1996.

Cette force, ce désir, quelles en sont la matière, la raison, l'économie ?

Je couche avec les filles parce que je les aime, qu'est-ce que je peux dire d'autre ?

Ce n'est pas un choix politique, ce n'est pas une démarche ; mais une réalité première, indépassable et fondatrice de mon identité. Bien avant de penser politique, à une époque où j'ignorais l'existence du mot « lesbienne », où j'en ignorais même l'idée, où, pour tout dire, je ne savais même pas qu'il existait une chose répertoriée sous le mot « désir » (j'étais innocente, oui…), je les aimais déjà. Comme je ne savais pas dire ce que je sentais, je disais seulement que je les trouvais belles. J'avais dix ans, j'aimais passionnément la vie, et par dessus tout le ciel bleu et les matins d'été. Ce que je vivais alors, cet éblouissement des sens, ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai su qu'il portait un nom, et s'appelait « désir ».

Sur ce désir brut devenu conscient, j'ai ensuite construit ma façon d'aimer, qui est, elle, philosophique, éthique et politique.

Alors je ne suis pas lesbienne parce que féministe, mais plutôt le contraire. Je suis féministe, et libertaire aussi, à cause de cela : cette lumière dans les yeux des filles, cette façon de sourire, cette façon de rire que les mecs n'ont jamais, cette manière de faire les gestes, de marcher, de toucher les objets, de regarder les choses et les problèmes. Je suis féministe, et libertaire, pour que vive mon amour.

Cela ne fait pas sérieux mais c'est la vérité, et il faut bien avouer de temps en temps : je fais de la politique pour la lumière qu'il y a dans l'air certains matins, et certaines fois aussi dans les yeux des filles.

Ce que j'essaie de dire (aussi) par ces mots, c'est qu'aimer est une chose pleine et entière et douce, et que, si on peut s'en priver – à quel prix… –, on ne peut s'y contraindre. Parce qu'aimer / désirer vient du plus profond de nous-mêmes, aimer, c'est ce nœud en nous qui nous fait être, être ce que nous sommes. « Choisir son orientation sexuelle », voilà une idée qui me paraît porteuse de toutes les mutilations, et de tous les totalitarismes. (Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faille pas questionner son orientation sexuelle, laquelle, pour être majoritaire, pourrait bien s'avérer réglementaire…)

Reste ensuite à choisir de vivre bien ce qu'on est, l'un ou l'autre ou les deux. (Est-il possible de vivre bien quand on est fille et hétéro, voilà une autre question, à laquelle je me garderai bien de répondre…)

Enfin, puisqu'on m'a une fois demandé : « Mais si on peut déconstruire le genre, pourquoi ne peut-on pas déconstruire l'orientation sexuelle ? »

Une différence essentielle que je vois entre genre et orientation sexuelle est que, si les deux me semblent être des constructions psychiques, l'un (le genre) est un terme négatif, le résultat d'une soustraction, tandis que l'autre (l'orientation sexuelle) est le résultat d'une opération beaucoup plus compliquée, et positive. On peut, difficilement, mais on peut, démembrer des murs, et se retrouver ; je doute qu'on puisse, adulte, s'inventer l'identité qu'on n'a pas.

Katherine Davis

Ce que nous craignons, nous essayons de le maîtriser *

Ceci est un livre outrageant. Il a plusieurs buts et aura beaucoup d'effet sur celles/ceux qui le liront, sur celles/ceux qui ne feront qu'en entendre parler, et sur les autres qui ne sauront

* Contribution reprise avec l'aimable autorisation de *Alyson Publications*. Introduction du recueil *Coming To Power*, Writings and graphics on lesbian S/M. Samois. Alyson Publications, 1987. Traduction de Léo Vidal et Karin Vandenhaute.

jamais

qu'il existe. Les fantasmes et la sexualité sadomasochiste entre des lesbiennes féministes a été l'un des thèmes de discussion les plus évités dans le mouvement. Nous avons permis qu'il reste le squelette caché dans le placard qu'en d'autres temps nous gardions soigneusement nettoyé. Peu d'entre nous ont été capables d'admettre ne serait-ce que face à une seule personne notre intérêt pour le S/M et peu ont été capables de parler de la teneur de nos fantasmes. Quelques-unes n'arrivaient même pas à s'avouer ces fantasmes à elles-mêmes. Les coûts sociaux et politiques sont très élevés. Dans l'arène publique de la presse lesbienne, féministe et gay, les sentiments positifs envers les expériences S/M ont suscité en général des réactions négatives et des réprimandes à caractère autoritaire. Dans ce contexte, débiter des imbécillités a été appelé faire une « critique féministe », le dialogue honnête a été submergé par des vagues de censure idéologique appelée « débat », et celles parmi nous qui continuent de résister à ce traitement sont accusées d'être contaminées par le patriarcat… *Ce que nous craignons, nous essayons de le maîtriser.* L'intense bataille politique concernant le S/M polarise de plus en plus les membres de la communauté lesbienne-féministe. Le S/M est-il un bien ou un mal ? Est-elle « féministe » ? Anti-féministe ? Devrions-nous même prendre la peine d'en discuter ?

Cette turbulence est le symbole d'une lutte de pouvoir idéologique plus invisible et moins que directe. Les lesbiennes S/M ont été mainte et mainte fois accusées de représenter une menace pour le féminisme lesbien tel qu'il est couramment défini. D'une certaine façon cela peut être vrai. Mais quelle est la crainte cachée derrière les attaques virulentes et la construction apparente d'un mini-mouvement anti-S/M ? Pourquoi ces tentatives concertées pour nous invalider, nous neutraliser politiquement ?

Nous sommes là et nous ne sommes pas silencieuses. Ceci, en soi, devient un défi lancé à un trop-plein de propagande émis pendant des années et niant toute connexion entre le féminisme lesbien et le S/M. De nombreuses féministes lesbiennes ont formulé des théories qui se basent sur le fait de prendre le S/M pour cible. On nous dit que le S/M est responsable de presque tous les maux et de toute inégalité, grande et petite, que le monde connaît et inclut le viol, le racisme, le classisme, l'abus marital, les relations interpersonnelles difficiles, le fascisme, l'appréciation de la pénétration vaginale, la répression politique dans les pays du tiers monde, et cetera. En 1981, « sadomaso-

chisme » est devenu un mot en vogue. Il est lié à presque tout ce qui est haï ou craint. Donc, nous comprenons qu'il y a eu des époques sadomasochistes dans l'histoire, ou que certaines personnes ont des mentalités sadomasochistes qui les pervertissent irréversiblement.

Les attitudes anti-S/M sont intégrées dans plusieurs domaines de l'idéologie lesbienne-féministe. En tant que lesbiennes S/M nous disons que notre expérience contredit plusieurs de ces théories vivement défendues, et que cet examen de notre expérience est une recherche féministe. Parce que nous avons des désaccords fondamentaux avec les théories existantes, les théoriciennes lesbiennes féministes nous perçoivent comme une menace, mais nous ne le sommes que dans la mesure où nous représentons une menace face à leur statut. Le mur de résistance est fort. La politique lesbienne-féministe a perdu de sa flexibilité. Notre propre présence ne peut être résolue par la politique couramment acceptée, c'est pourquoi quelques-unes d'entre nous se retrouvent dans la situation étrange où nous nous voyons obligées de nous renier nous-mêmes politiquement. Celles parmi nous qui ont travaillé activement dans le mouvement depuis des années sont qualifiées d'anti-féministes, de malades mentales ou pire. Des lignes sont tracées et nous nous trouvons, de manière assez imprévue, de « l'autre » côté. Nous sommes exclues, niées. Nous devenons des hérétiques.

Il n'est absolument pas nécessaire qu'il en soit ainsi – mais l'alternative est un chemin plus long, plus difficile. Nous devons réexaminer notre politique et sexuelle et de pouvoir. Le défi qui consiste à parler de manière personnelle et explicite de toutes les façons dont nous sommes sexuelles, et de comment notre sexualité diffère n'est pas tant destructif que correctif et nécessaire. Le point de départ logique est de parler de notre sexualité *telle quelle*. Nous devons parler autant de ce que nous faisons que de la personne avec laquelle nous le faisons. Nous trouverons beaucoup de différences parmi et entre nous, mais il est préférable de faire ce travail plutôt que de nous cacher continuellement nos peurs et nos insécurités. Nous devons mettre de côté l'armement rhétorique, nous engager mutuellement de façon volontaire, sans nous contenter de sauter en avant dans une nouvelle conformité sexuelle. Nous devons avoir exactement les mêmes dialogues concernant la texture de notre sexualité que ceux que nous avons eus au sujet du classisme, du racisme, de l'identité culturelle, l'apparence physique et le handicap. Comment toutes ces

différences convergent-elles, nous faisant qui nous sommes ? Nous devons toutes poser ces questions et y répondre.

Ceci est le deuxième livre publié par SAMOIS. Le premier, un livret de 45 pages, *De quelle couleur est ton mouchoir ? Un manuel sur la sexualité lesbienne S/M* (actuellement épuisé), était rapidement publié en 1979 en réponse à la forte demande d'information positive sur le S/M. Il contenait un nombre de reprises d'articles déjà publiés, accompagnés de quelques essais brefs écrits pour ce livre, d'informations sur la sexualité protégée, d'un glossaire et d'une bibliographie. À ce jour, il a été vendu à 2000 exemplaires et imprimé à quatre reprises. La réponse positive à ce livret nous a fortement affirmées. Dans les nombreuses lettres que nous avons reçues, nous avons lu des histoires drôles et effrayantes d'autres lesbiennes qui sont sorties du placard.

Notre correspondance a été internationale. Des lesbiennes de Grande-Bretagne, d'Allemagne et de Pologne nous ont écrit : une lesbienne Maori nous a écrit afin de trouver d'autres lesbiennes S/M de couleur avec qui elle pourrait communiquer ; nous avons reçu beaucoup d'information du Groupe de discussion femmes et S/M, un groupe non mixte de soutien au sein de l'Association groupe d'étude sur le sadomasochisme, qui est actif aux Pays-Bas et en Europe.

Nous avons appris grâce à notre premier projet de publication que les lesbiennes veulent plus d'information concernant le S/M, de l'analyse politique aux évocations de fantasmes. Il était donc clair qu'il fallait publier un autre livre.

Le processus d'édition de *Coming to Power* a été long et difficile, pénible et frustrant mais également joyeux. Au départ nous étions une quinzaine au sein du ministère de la Vérité (le comité de publication et d'information publique de SAMOIS) à lire des manuscrits et à rédiger ce volume. Notre structure était très libre. Au premier tour des prises de décisions, nous sélectionnions par un vote majoritaire de « oui », de « non » ou de « peut-être ». Nous n'avons jamais essayé d'atteindre un consensus. Les moments où nous étions d'accord étaient rares. Nous en étions déjà à décider quelles étaient les contributions que nous voulions accepter, avant de commencer à parler de pourquoi chacune voulait participer à l'élaboration de ce livre. Progressivement, la taille du ministère de la Vérité a diminué jusqu'à ne plus former qu'un groupe de cinq à huit personnes, assez stable et continu. Quelques-unes d'entre nous avaient une expérience préalable de l'écriture et/ou de la publication, d'autres

point. Nous avons découvert rapidement que nous avions des idées variables concernant les buts du livre, la sélection, son public ; nous avons également découvert que nous avions un nombre étonnant d'intérêts politiques, sexuels et matériels différents concernant la publication de ce livre. Nous avons eu des désaccords très importants sur le contenu, la politique d'édition du travail mutuel, la définition de qualité des contributions écrites et artistiques, la représentation de la diversité d'expérience ou d'opinion, la perception de la fiction sélectionnée.

En général, le contenu présente différentes voix, attitudes et définitions de le S/M. Certains écrits sont consciemment irrévérencieux ; d'autres concernent des activités qui se posent en dehors de la sphère du S/M traditionnelle. *Coming to Power* ne couvre *pas* tous les aspects du S/M lesbienne, elle ne le pourrait pas.

Le livre sera probablement interprété comme étant « ce que pense SAMOIS », il ne représente pas l'opinion collective de l'organisation ou la politique des membres individuelles. Personne au ministère de la Vérité n'apprécie ou n'est satisfaite de tout ce qu'il y a dans le livre, même en ce qui concerne les sections de cette introduction. Au mieux, nous nous sommes mises d'accord sur nos désaccords.

La partie la plus difficile de notre processus était la prise de décisions concernant la sélection de la fiction. En tant qu'individues nous défendions nos histoires favorites contre d'autres face auxquelles nous éprouvions des difficultés personnelles ou politiques. Nous nous sommes battues durant plusieurs mois sur le thème du fantasme. Comment le définir ? Quelle est notre attitude par rapport au fantasme ? Quel est son utilisation, son but ? Est-il admissible qu'un fantasme n'inclue pas de consentement explicite ? De quelle façon le climat politique actuel nous rend-il inutilement défensives face à un écrit particulier ?

Pour nombre d'entre nous, ce sont des discussions continues qui n'ont été résolues que partiellement en créant ce livre. Parce qu'il y avait plusieurs histoires qui nous gênaient, nous nous sommes demandées s'il était nécessaire de rajouter aux écrits de fiction des dénégations du genre : « Rappelez-vous, ceci n'est qu'un fantasme. » Quelques-unes parmi nous estimaient qu'il s'agissait d'une réaction au mouvement anti-porno ou d'une façon d'éviter la critique. Nous savions que même l'histoire S/M la plus gentille énerverait *quelqu'une*. Et que penseraient les auteures si nous prévenions, effectivement, qu'il ne fallait pas prendre au sérieux leurs histoires ?

Nous nous sommes demandées si la fiction décrivait les lesbiennes S/M comme des femmes fortes et auto-définies. Montrait-on une interaction attentionnée entre les personnages ? Décrivait-on la sécurité ? Comment montrait-on le caractère consensuel (explicite ou implicite) ? Nombre d'entre nous, s'étant épuisées constamment pendant des années dans des discussions politiques, jetaient les mains en l'air disant : « Et merde, nous savons que c'est un fantasme. C'est quoi le problème ? » Nous parlions des histoires avec un mélange d'humour, de préoccupation, d'impudicité et d'étonnement, posant la question : « Mais pourrais-tu *vraiment* vivre cela ? » Nous étions relativement d'accord avec un vieux dicton d'amies : « Les fantasmes ont les yeux plus grands que le ventre », qui signifie que nos fantasmes peuvent souvent être plus extrêmes que ce que nous voudrions vivre réellement. La plupart d'entre nous étaient également d'accord avec l'idée que le fantasme est, par définition, consensuel : si tu n'aimes pas ce sur quoi tu fantasmes, tu as la possibilité de changer la scène.

Un autre problème concernait la validité d'une fiction S/M : devait-elle correspondre au stéréotype du S/M pour bien décrire l'expérience ? Était-ce un bon critère ? Et qui pourrait « valider » une expérience ? Quelques-unes d'entre nous concluaient qu'une histoire « chaude » pouvait être matière à masturbation, s'il y avait une succession d'images. Une histoire plus complexe pourrait mieux décrire la relation plus générale entre les personnages au-delà du scénario S/M, mais elle pourrait être moins excitante en tant qu'objet érotique. Ces discussions impliquaient clairement l'examen de ce qu'était l'érotique, c'est-à-dire ce qu'était le sexuellement stimulant, pour n'en donner qu'une définition brève. Nous avons constaté que ce qui était très excitant pour une personne pouvait rendre les autres indifférentes ou même les fâcher. La même chose vaut pour les illustrations choisies. Si nous avions essayé de publier uniquement les choses qui nous « plaisaient » à toutes collectivement, il n'y aurait probablement pas eu de livre. À la fin nous avons décidé de ne pas publier de dénégations mais d'essayer plutôt de vous expliquer notre point de vue et de partager avec vous les nombreuses questions que nous nous sommes posées.

Voici donc différentes sortes de fiction reflétant un large éventail d'expériences. Certains écrits sont de purs fantasmes, certains utilisent les images S/M conventionnelles, et d'autres sont plus expérimentaux.

Bien que ce livre couvre un vaste territoire, les limites sont nombreuses. Dans certains domaines nous savons ce qu'il manque, dans d'autres nous ne pouvons que le supposer. Sont absentes des expériences clairement identifiables comme celles écrites par des femmes handicapées ou de couleur. Nous savons que certains de ces écrits sont en préparation pour être publiés ailleurs. Nous pressons les autres de rédiger leurs propres histoires. Nous espérons que les journaux lesbiens et féministes deviendront plus ouverts aux nombreuses discussions exploratoires et aux créations artistiques qui ne paraissent pas ici.

Il y a plusieurs raisons pour lesquelles nous n'avons pas reçu plus de contributions, ou des questionnements plus larges. Notre recherche aurait pu être meilleure, plus extensive. Nous avons fait plusieurs envois – à des revues, des librairies, des organisations diverses et des personnes figurant déjà sur notre liste d'envois. Nous avons distribué des tracts à des manifestations et des adhérentes qui voyageaient ont distribué nos appels à contributions. Quelques-uns des moyens de communication se sont fermés à nous. Plusieurs publications féministes et lesbiennes ont refusé de publier notre appel à contributions. Et cela a empêché de nombreuses lesbiennes d'être au courant de la parution de ce livre ou de notre existence.

Parmi celles qui ont reçu notre appel, quelques-unes ne se sentaient pas à l'aise en tant qu'« auteures » et n'ont donc pas contribué ; pour d'autres, le risque de se faire connaître publiquement ou d'être associées avec des lesbiennes S/M était tout simplement trop grand. (Près de cinquante pour cent des contributions pour ce livre sont publiées sous des pseudonymes.) Nous imaginons aussi que d'autres femmes avaient d'autres priorités dans leurs vies à l'époque de notre appel à contributions, et n'étaient donc pas en mesure de préparer quelque chose pour le livre. Malgré ça, nous ne vous offrons qu'une trentaine de contributions – sur les 120 soumises.

Coming to Power est une déclaration, une confrontation, et un défi. Il demande une réévaluation de l'éthique lesbienne-féministe, en disant : « Vous devez reconnaître vos enfants “ illégitimes ”. » Nous vous offrons ce document et espérons que vous en ferez bon usage, qu'il sera outil d'exploration personnelle et de dialogue.

Éléments pour une bibliographie féministe

■ *Amazones d'hier, lesbiennes d'aujourd'hui*, revue lesbienne radicale. Chez Johanne Coulombe, 4698 Rue Garnier, Montréal Qc, Canada H2J 3S7.

■ **Atkinson, Ti-Grace**, *Odyssée d'une amazone*, Ed. Des Femmes, 1975.

■ **Belotti, Elena Gianini**, *Du côté des petites filles.* Ed. Des Femmes, 1974.

■ **Delphy, Christine**, *l'Ennemi Principal. 1. Economie politique du patriarcat.* Ed. Syllepse, 1998.

■ **French, Marilyn**, *la Fascination du pouvoir*. Ed. Acropole, 1986.
■ **Guillaumin, Collette**, *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de Nature*. Ed. Côté-Femmes, 1992.
■ **Hurtig, Marie-Claude, Kail, Michèle et Rouch, Hélène** (éd.), *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*. Ed. Du CNRS, 1991.
■ **Kitzinger, Sheila**, *l'Expérience sexuelle des femmes*. Ed. Seuil, 1983
■ **Lesselier, Claudie et Venner, Fiammetta** (dir.), *l'Extrême droite et les femmes. Enjeux et actualité*. Ed. Golias, 1997.
■ *Marie Pas Claire*, revue féministe. 86 Bd. De Charonne, 75020 Paris.
■ **Mathieu, Nicole-Claude**, *l'Anatomie politique. Catégorisations et idéologie du sexe*. Ed. Côté-Femmes, 1991.
■ **Mathieu, Nicole-Claude** (éd.), *l'Arraisonnement des femmes*. Ed. Cahiers de l'homme, 1985.
■ **Noizet, Pascale**, *l'Idée moderne d'amour. Entre sexe et genre : vers une théorie du sexologème*. Ed. Kimé, 1996.
■ *Nouvelles Questions Féministes*, revue féministe radicale. IRESCO/CNRS, 59-61 Rue Pouchet, 75849 Paris Cedex 17.
■ **Roy, Carolle**, *les Lesbiennes et le féminisme*. Ed. Saint-Martin, 1985.
■ **Sturdivant, Susan**, *les Femmes et la psychothérapie. Une philosophie féministe du traitement*. Ed. Pierre Mardaga, 1983.
■ **Valverde, Mariana**, *Sexe, pouvoir et plaisir*. Les éditions du remue-ménage, 1989.

Postface

Au-delà du projet révolutionnaire

Lorsque, en 1994, Corinne Monnet et Léo Vidal ont lancé leur projet de recueillir des textes sur la question « de la transformation politique de la sphère du personnel », j'ai été sur le point de prendre la plume et d'apporter ma contribution. En effet, non seulement c'est un sujet qui m'a toujours intéressé, mais encore dois-je dire que je me suis toujours senti concerné, comme tout un chacun par cette problématique.
La remise en cause de ce que j'étais au niveau personnel avait commencé, entre autres, au début des années 70 à la lecture

d'Allen Ginsberg qui m'avait transmis ce sentiment de liberté, de sincérité et d'honnêteté qui le caractérisait. Puis d'une manière concrète lorsque j'ai rencontré à Rome des copines « libertaires et féministes » (ou féministes et libertaires).

C'est à ce moment-là que j'ai essayé de remettre en cause quelques-unes des pratiques et des valeurs qui m'avaient été léguées dans mon enfance et pendant une partie de mon adolescence par des institutions comme l'école, l'église, le milieu social dans lequel je baignais (un petit village d'Italie du sud) et par ma mère qui, dans ma famille d'origine, avait le rôle de transmettre l'éducation : bonnes manières, crainte de Dieu et de l'autorité (la sienne, car mon père était trop occupé à se remplir la tête de vapeurs d'alcools ; il mourut d'ailleurs alors que j'avais quinze ans).

J'aurais voulu en fait décrire comment j'ai essayé de sortir des schémas « traditionnels » et faire un bilan 25 ans après. Mais, plus que le temps, il m'a manqué le courage de décrire les efforts que j'ai pu faire, les contradictions dans lesquelles je me suis souvent retrouvé dans mon quotidien, et notamment dans ma vie de couple, d'abord avec une copine née et grandie dans un « milieu anarchiste », puis avec ma nouvelle compagne qui elle a grandi dans un de ces pays où « le socialisme réel » devait forger l'Homme (et *sous-entendu* la femme) nouveau.

J'aurais voulu aussi m'interroger sur ces 25 ans de participation au mouvement libertaire, et les insurmontables questions de rapport de pouvoir entre les personnes qui le composent et notamment entre les femmes (très minoritaires) et les hommes (largement majoritaire, et occupant, comme ailleurs, les places déterminantes). Ce constat m'a en fait conduit à penser que le mouvement anarchiste est un mouvement masculin. J'en veux pour témoignage la « gaffe » faite par mon amie Rossella Di Leo qui, écrivant dans un article paru dans *Volontá*, parla des « pères et (mères) fondateurs qui vont de W. Godwin à P. Kropotkine et E. Malatesta, ainsi que les plus récents Paul Goodman et Colin Ward. » Or, non seulement elle met les mères entre parenthèses, mais, de plus, elle n'en cite aucune... [1]

Toujours est-il que je n'ai pas pris le temps de faire cet article. Mais, en même temps les questions que nous posent Corinne et Léo nous bousculent

1. Je voudrais aussi signaler que dans *Le pouvoir et sa négation*, nous avions publié en 1984, entre autres articles, une contribution très intéressante de Rossella Di Leo intitulée « Les sources du Nil ou à la recherche de la domination masculine ».

tellement dans ce qui est notre vie « intime » que seule l'honnêteté du propos aurait justifié ma participation à ce recueil. Honnêteté qu'on retrouve d'ailleurs dans plusieurs contributions qu'ils ont choisi de nous proposer. Honnêteté et courage de se mettre à nu et, finalement, de dire qui nous sommes, ce que nous voulons, et comment les individus historiques que nous sommes pensons pouvoir changer notre vie ici et maintenant.

Je n'ai pas eu le courage ni la force de trouver l'équilibre nécessaire pour raconter ma vie, celle de la personne avec qui je partage mon quotidien, mais aussi les rapports collectifs que je peux avoir avec les autres dans les structures libertaires ou pas...

Au-delà du Personnel était au départ un de ces « projets autonomes » auxquels des individus comme Corinne et Léo s'activent quotidiennement un peu partout. Puis, ils ont demandé si l'ACL voulait publier ce recueil, ce que le collectif (à très grande majorité masculine !) a accepté volontiers. Je m'en réjouis car les questions concernant la domination en général, et celle du genre masculin sur le genre féminin en particulier, restent une constante dans les sociétés « riches et démocratiques » dans lesquelles nous vivons, même si le féminisme est passé par là et si quelques évolutions sont perceptibles au niveau du quotidien.

Je veux ici donner trois exemples, trois petites histoires que j'ai vécues directement.

La première se situe au milieu des années 70, et je me souviens d'un premier mai où, avant de partir à une manifestation, un camarade a pressé sa femme de repasser sa Lavallière pour ne pas être en retard...

La deuxième se passe aux milieux des années 80, lors d'une rencontre anarchiste dans une grande ville. Le soir j'étais hébergé avec un autre compagnon chez des camarades qui nous avaient donné des draps pour faire nos lits. « Marius », militant anarchiste depuis une quinzaine d'années et qui partageait pourtant avec sa « copine » féministe et libertaire des tâches ménagères, déclara alors, à ma grande surprise qu'il ne savait pas « faire son lit »...

La troisième se situe le premier mai 1998. Avant d'aller me promener avec les anarchistes (Corinne était là avec ces copines féministes...), je me suis levé de bonne heure, j'ai repassé et fait la vaisselle, pour « pouvoir être libre » et aller bavarder tranquillement avec les « copains » et les « copines »...

Naturellement je ne suis pas le seul à partager des tâches ménagères, et il suffirait de se rendre chez les libertaires et les alternatifs pour constater que

des petites choses bougent, probablement pas assez et d'une manière encore trop imperceptible. À cet égard, Corinne et Léo ont raison de nous pousser à aller encore et toujours plus loin.

L'ACL, pour sa part, a essayé d'intervenir dans ce débat, en proposant par exemple dès 1984, un recueil de textes intitulé *Femmes, Pouvoir, Politique, Bureaucratie*. Nous avons aussi organisé un colloque en 1987 intitulé « Anarchica : Réflexions sur les inégalités sexuelles », dont quelques contributions ou résumés de celles-ci ont paru dans plusieurs numéros d'IRL (*Informations et réflexions libertaires*) [2] dont la rédaction était formée par une partie de l'équipe de l'ACL.

Dans le mouvement libertaire, et plus précisément dans les « organisations spécifiques », des commissions femmes s'occupent de quelques-unes des questions qui sont présentées *Au-delà du Personnel*. Il nous faut également signaler qu'Acratie vient d'éditer en ce début de 1998 un ensemble de textes « qui sont le fruit d'un travail de réflexion collectif réalisé par quelques personnes – pour l'essentiel des femmes – qui militent à l'Organisation communiste libertaire. » [3]

Enfin, je voudrais ajouter que lorsqu'il est question de genre, de sexe, de la vie quotidienne et des rapports avec les autres, la tête me tourne, et sincèrement je ne sais pas si à l'aube de mes quarante-quatre ans, je serai encore capable de continuer à « transformer politiquement mon quotidien ».

Car il me semble qu'il ne suffit pas de lire les contributions que nous venons de publier pour « déconstruire les structures mentales qui gouvernent nos vies, nos vécus, nos ressentis » comme l'espèrent en quelque sorte Corinne et Léo. La tâche qui consiste à se remettre en cause et remettre en cause nos relations avec « l'autre », et d'une manière aussi radicale que quelques-unes des personnes le décrivent dans ces textes, nous prendra du temps et, probablement, n'arriverons-nous jamais à un véritable équilibre, une totale liberté, une harmonie universelle.

---

2. Notamment dans les numéros 74, 75, 76, 79 et 80 dont il reste quelques exemplaires que l'on peut se procurer en écrivant à l'ACL.

3 *Libération des femmes et projet libertaire*. Édition Acratie, L'Essart, 86310 La Bussière.

Qu'importe, l'essentiel est de se féliciter que des nouvelles générations aient le désir de lancer des défis toujours plus audacieux, probablement bien plus que les nôtres. Leurs pratiques, leurs idées nous donneront de toute façon, à nous libertaires, mais aussi à l'humanité tout entière, l'envie de ne pas attendre passivement notre salut d'un « Projet révolutionnaire », mais d'être attentif à tous les éléments qui pourront contribuer à libérer notre imaginaire.

Mimmo Pucciarelli
mai 1998

Table des matières

L'Atelier de création libertaire a édité :

1. ***Interrogations sur l'autogestion,*** collectif, 1979, 108 p., 30 F.
2. ***L'Imaginaire subversif,*** collectif, 1994 (réédition), 194 p., 80 F.
3. ***Sociobiologie ou écologie sociale,*** Murray Bookchin, 1983, 52 p., 35 F (épuisé).
4. ***Femmes, Pouvoir, Politique, Bureaucratie,*** collectif, 1984, 140 p., 30 F.
5. ***Le Pouvoir et sa négation,*** collectif, 1984, 140 p., 33 F.
6. ***L'Œuvre et l'Action d'Albert Camus dans la mouvance de la tradition libertaire,*** Teodosio Vertone, 1995 (3e édition), 50 p., 30 F.
7. ***Pa Kin, le coq qui chantait dans la nuit,*** J.-J. Gandini, 1985, 48 p., 24 F.

Un anarchisme contemporain, Venise 1984 :

8. ***Volume 1 : Anarcho-syndicalisme et luttes ouvrières,*** 1985, 104 p., 56 F.
9. ***Volume 2 : Aventures de la liberté,*** 1985, 80 p., 44 F.
10. ***Volume 3 : l'État et l'anarchie,*** 1985, 120 p., 58 F.
11. ***Volume 4 : La Révolution,*** 1986, 104 p., 56 F.
12. ***Ciao Anarchici*** (250 photos sur la Rencontre internationale de Venise de 1984), 1986, 110 p. grand format, coédition internationale, 90 F.
13. ***Colloque autour du pouvoir*** (textes parus dans la revue IRL), 1985, 21x30, 32 p., 20 F.
14. ***Explosions de liberté, Espagne 36-Hongrie 56,*** F. Mintz, 1986, 204 p., 78 F.
15. ***Anarcho-syndicalisme et Communisme : Saint-Étienne 1920-1925,*** D. Colson, préface de P. Ansart, 1986, 230 p., 120 F.
16. ***George Sand ou Ces dames voyagent,*** Thérèse Plantier, 1986, 96 p., 52 F.
17. ***Les Nouvelles de la Combe,*** Louis Ségéral, 1986, 107 p., 48 F.
18. ***Aux sources de la Révolution chinoise : les anarchistes,*** J.-J. Gandini, 1986, 240 p., 82 F.
19. ***Joël Fieux : paroles et écrits,*** 1987, 71p., 40 F.
20. ***Vivre l'éducation (actes du colloque de Carcassonne),*** 1988, 109 p., 58 F.
21. ***Anarchie et Christianisme,*** Jacques Ellul, 1988, 124 p., 62 F.
22. ***Qu'est-ce que l'écologie sociale ?*** Murray Bookchin, 1989, 43 p., 35 F.
23. ***Au-delà de la démocratie,*** collectif, 1990, 82 p., 40 F (épuisé).
24. ***La Résistible Ascension de l'extrême droite à Marseille,*** 1989, 88 p., 50 F.
25. ***Les Anarchistes et l'Organisation,*** Cl. Parisse, 1989, 82 p., 40 F.
26. ***Une société à refaire, pour une écologie de la liberté,*** Murray Bookchin, 1992, 192 p., 88 F.
27. ***Surréalisme et Anarchisme,*** Pietro Ferrua et col., 1992, 36 p., 20 F.
28. ***Qu'est-ce que l'État ?*** Agustín García Calvo, 1992, 64 p., 38 F.
29. ***Introduction à la philosophie écologique et politique de l'anarchisme,*** John Clark, 1993, 64 p., 38 F.
30. ***Déviance en société libertaire,*** collectif, 1993, 64 p., 38 F.
31. ***La liberté de circuler. Pour en finir avec le mythe de l'automobile,*** Colin Ward, 1993, 140 p., 70 F
32. ***État, Politique, Anarchie,*** A. Thévenet, R. Dadoun, Ph. Pelletier, P. Prungnaud, J.-Marc Raynaud, J. Wajnztejn, 1993, 92 p., 40 F.
33. ***William Godwin et l'Euthanasie du gouvernement,*** textes traduits et présentés par A. Thévenet, 1993, 162 p., 70 F.
34. ***Le Pied de grue (surréalisme et anarchisme),*** collectif, 1994, 64 p., 48 F.
35. ***Contre la paix, contre la démocratie,*** Agustín G. Calvo, 1994, 48 p., 35 F.

36. *Quelle écologie radicale ? écologie sociale et écologie profonde en débat,* Murray Bookchin et Dave Foreman, 1994, 144 p., 70 F.
37. *Anarcho-syndicalisme et Anarchisme,* M. Bookchin, D. Colson, M. Enckell, J. Toublet, 1994, 128 p., 48 F.
38. *La Compagnie des Roms,* Claire Auzias, 1994, 80 p., 48 F.
39. *Récits de Christiania,* J.-M. Traimond, 1994, 144 p., 70 F.
40. *Chine fin de siècle,* J.-J. Gandini, 1994, 144 p., 70 F.
41. *La Révolte de Los Angeles de 1992,* Groupe surréaliste de Chicago, 1995, 30 p., 20 F.
42. *Psychanalyse et Anarchie,* R. Dadoun, J. Lesage de La Haye, Ph. Garnier, 1995, 56 p., 30 F.
43. *Toujours à retardement,* Marie-Dominique Massoni, 1995, 96 p., 70 F.
44. *Les Anarchistes expropriateurs,* Osvaldo Bayer, 1995, 96 p., 50 F.
45. *L'Insoumission incarcérée,* Carlos M. Beristain, 1995, 144 p., 70 F.
46. *De la doctrine à l'action, l'anarchosyndicalisme des origines à nos jours,* Rudolf Rocker, 1995, 80 p. 40 F.
47. *La Patagonie rebelle, 1921-1922 - Chronique d'une révolte des ouvriers agricoles en Argentine,* Osvaldo Bayer, 1996, 304 p. 120 F.
48. *Le Rêve au quotidien : les expériences collectives de la Croix-Rousse, 1975-1995,* Domenico Pucciarelli, 1996, 254 p., 75 F.
49. *Ex-Yougoslavie : ordre mondial et fascisme local,* René Berthier, 1996, 183 p., 70 F.
50. *Une psychopolitique du corps, l'analyse reichienne,* Jacques Lesage de La Haye, 1996, 50 p., 30 F.
51. *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste,* John P. Clark, 1996, 144 p., 70 F.
52. *Une utopie pour le XXIe siècle,* I. Escudero, L. Fabbri, C. Ferrer, 1996, 40 p., 25 F.
53. *Un goût d'air libre,* Michel Ots, 1996, 54 p., 35 F.
54. *" Tout est relatif. – Peut-être. ",* E. Colombo, T. Ibañez, J. Clark, E. Donini, E. Amodio, V. Stolcke, 1997, 128 p., 50 F.
55. *Le Populisme (le populisme russe – populisme, mythe et anarchie),* Alain Pessin, 1997, 56 p., 35 F.
56. *La Culture libertaire (actes du colloque de Grenoble),* 1997, 466 p., 130 F.
57. *Eloge de Kenneth Rexroth,* Ken Knabb, 1997, 76 p., 40 F.
58. *Anarchisme négatif - anarchisme positif,* Peter Heintz, 1997, 128 p., 60 F.
59. *La Courbe de Chesnut Lodge,* Jacques Lesage de la Haye, 1997, 59 p., 40 F.
60. *Traînoir, le fil de la nuit, Maïs et autres poèmes,* Jehan Mayoux, 1997, 216 p., 90 F.
61. *La Saveur des patates douces,* Vicente Marti, 1998, 127 p., 60 F.

Pour recevoir régulièrement *la Lettre de l'ACL*,
ou passer votre commande:

Atelier de création libertaire
BP 1186
69202 Lyon cedex 01
CCP 572459 L Lyon
Fax et téléphone : 04 78 29 28 26

Achevé d'imprimer
sur les presses de l'Atelier 26
26270 Loriol - France
- juin 1998 -